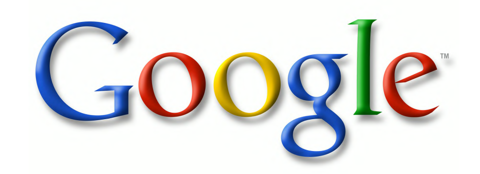
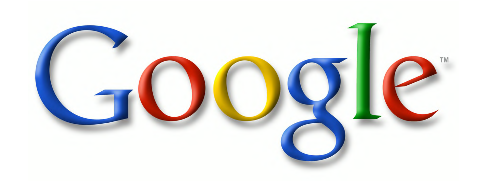
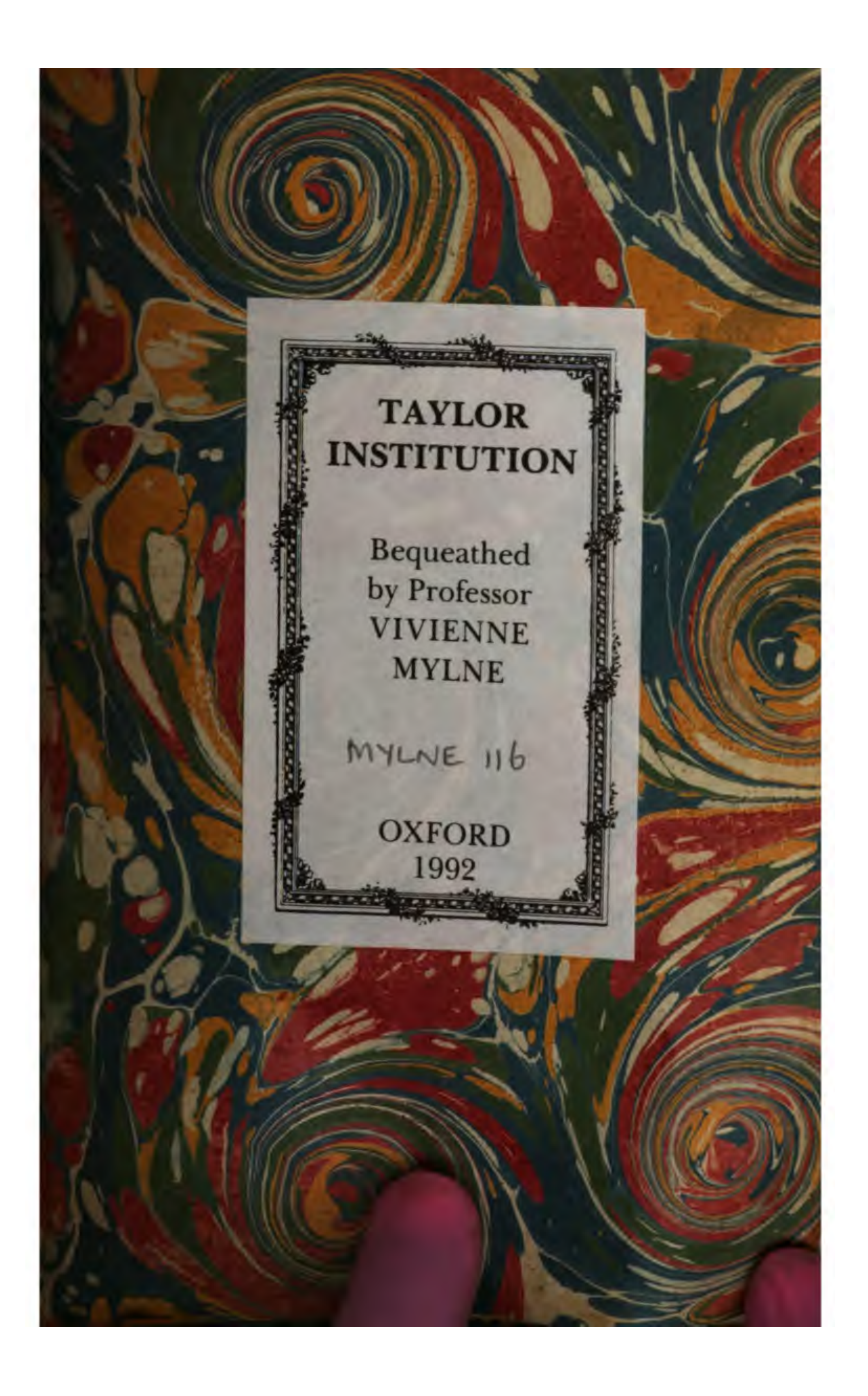







Pi R
18 e6
Holland House.


TAYLOR
INSTITUTION
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE
MYLNE 116
OXFORD
1992

2 vols.

£15

(81) A. 9

2 vols
fine plates
& culs de lampe
by EISEN

O2

ŒUVRES

DE

M. D'ARNAUD.

NOUVELLES HISTORIQUES.

ŒUVRES

DE

M. D'ARNAUD.

NOUVELLES HISTORIQUES.



De Longueil, Sc. 1774.

NOUVELLES HISTORIQUES.

NOUVELLES
HISTORIQUES.

Par M. D'ARNAUD.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françaife.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



PRÉFACE.

LA COLLECTION, dont je donne ici le premier morceau, eſt différente de celle qui compoſe les ÉPREUVES DU SENTIMENT. Attaché dans ce nouveau Recueil à ne préſenter que des anecdotes empruntées de l'hiſtoire, & appuyées ſur des noms connus, je prendrai ſoin de ne pas bleſſer la vérité dans ce qui concerne les faits principaux, les caractères, la chronologie &c. perſuadé que la fiction ne ſe pardonne qu'autant qu'elle n'eſt point apperçue. Dès que le menſonge ſe trahit, il perd de ſa ſéduction; l'intérêt qu'il avoit excité, s'évanouit, & la raiſon rendue à toute la ſévérité de ſon jugement, critique, & prononce, en quelque ſorte, contre le plaiſir du ſentiment : l'illuſion dé-

Les Nouvelles historiques, Collection différente de celle des Epreuves du sentiment.

Jusqu'à quel point dans les ouvrages de ce genre on doit s'écarter de la vérité.

truite, l'auteur manque entierément son objet. En voici un éxemple tiré de la NOUVELLE même par laquelle je débute : mon original anglais, où je n'ai fait que puiser le fonds de l'anecdote, nous montre la comtesse de Salisbury mariée avec Edouard, tandis que tout nous apprend, nous redit que cette union n'a jamais existé, & que l'épouse de ce souverain a été la princesse Philippe, fille du comte de Haynaut. De telles licences, il faut l'avouer, ne sont point supportables ; embellissons la vérité, mais qu'elle ne disparaisse point sous les ornements. Quel reproche n'a-t-on pas fait avec justice aux romans pleins de traits de génie que nous a laissés Mlle. de Scudéri ? elle dénaturoit totalement les caractères de ses héros.

Défaut considérable des romans de Mlle de Scudéri.

» Et sous des noms Romains faisant notre portrait,
» Peignoit Caton galant, & Brutus dameret. «

Boileau.

L'abbé de St. Réal ne peut être accusé de ce défaut si révoltant : aussi doit-on avoir pour modèle dans les ouvrages du genre de celui

que je fais paraître, sa nouvelle historique de Dom-Carlos. Rien de plus agréable; cet écrivain éclairé ne se dissimuloit pas qu'il avoit rendu le fait sous des couleurs moins fidèles que flatteuses : mais il a conservé le fonds de son sujet, tel que les mémoires du tems nous l'ont transmis ; il vouloit instruire & plaire, & il a réussi. J'oserai avancer, à propos de Dom-Carlos, une opinion qui pourra offenser ces esprits superstitieux, dont l'espèce de fanatisme pour la vérité s'effarouche au moindre trait qu'on lui prête : je verrois avec quelque plaisir nos historiens mettre davantage en action leurs personnages dominants, les faire parler comme en effet ils auroient parlé. L'expérience est pour moi : lisez Quinte-Curce, Tite-Live &c : qu'on se plait à entendre discourir Aléxandre, Annibal &c ! que César prêt à passer le Rubicon, & échauffant ses soldats par une harangue pathétique, attache bien plus qu'un simple récit de l'écrivain ! C'est par l'emploi du charme dramatique que Vertot,

Dom-Carlos, modèle des nouvelles historiques.

Le dramatique donne de l'ame au style & aux choses.

dans le siecle passé, a sçu entraîner la foule des lecteurs. Cette adresse de l'historien semble rendre la vie à d'illustres morts, les rapprocher de nous, & nous aider à franchir la distance des rangs, & l'intervalle des âges, deux ennemis de cet intérêt qui nous remue si agréablement, & que doit exciter tout ce qui est relatif à l'homme. Nous aimons à vivre & à converser avec nos égaux & nos contemporains.

Les histoires aussi peu vraies que les romans; elles en différent seulement par la sécheresse & l'ennui.

L'art d'émouvoir, cette qualité si essentielle à tout écrit dont le but est de parler au cœur, se trouve surtout dans les nouvelles historiques. Ces sortes d'ouvrages tiennent le milieu entre le *roman* proprement dit, & celui qu'on appelle *histoire* : car la vérité débarrassée de l'alliage imposteur est du nombre de ces phénomènes qui n'ont point encore été visibles à nos yeux : notre meilleure histoire, j'excepte nos livres sacrés, est le roman le moins grossier & le plus vraisemblable.

Puisque cette ignorance du vrai, & ce goût

pour le mensonge sont des imperfections inhérentes à notre nature, efforçons-nous d'en tirer parti. Le même objet que j'ai envisagé dans mes ÉPREUVES DU SENTIMENT me guide dans cette nouvelle COLLECTION : je n'ai d'autre but que d'entretenir cet amour de l'humanité, la bâse de toutes les vertus ; je combats les passions par les passions. Mon dessein surtout est de tracer à la jeunesse des préceptes qui puissent lui plaire, & de lui donner, pour ainsi dire, un *cours de morale* éxempt de cette sécheresse & de ce pédantisme qui répandent l'ennui & l'aversion sur les leçons les plus profitables. D'ailleurs la lecture de ces bagatelles conduit insensiblement à l'étude réfléchie de l'histoire : une jeune personne que SALISBURY aura intéressée, voudra connaître davantage Edouard, & alors on lui remettra dans les mains le règne de ce prince. Il y a un art de faire aimer aux hommes leurs devoirs, & les connaissances qui leur sont nécessaires ; si nous voyons tant d'élèves démentir

Le but des NOUVELLES HISTORIQUES, le même que celui des ÉPREUVES DU SENTIMENT.

Cette lecture peut disposer à celle de l'histoire.

l'espérance & les soins de leurs parents ; c'est presque toujours la faute des instituteurs. Menons les enfants par une route fleurie, & tâchons de mettre de notre parti leur sensibilité & leur imagination ; il est bien peu d'esprits qui soient avides d'embrasser des vérités sèches & abstraites : il faut absolument irriter & flatter notre curiosité. Ne cherchons point à nous le dissimuler, nous voulons retrouver des fées par-tout. Fontenelle a bien eu raison de dire que » chaque âge avoit ses hochets. « Faisons donc de ces hochets des instruments utiles qui servent à perfectionner notre raison, nos mœurs, nos plaisirs mêmes &c.

Le peu de capacité des élèves, presque toujours la faute des maîtres.

Les hommes toujours enfants ; ils cherchent par-tout les contes de fées qui ont amusé leurs premières années.

J'annonce que dans ces NOUVELLES HISTORIQUES, je ne me bornerai point à tracer les effets d'une seule passion : elles entreront toutes dans mes tableaux, & j'aurai soin de leur opposer les vertus qui doivent en triompher, quand ces mêmes passions seront condamnables. Il va m'échapper une espèce de blasphême littéraire : ne vaudroit-il pas mieux

pour notre instruction qu'on nous fît lire des romans où la vertu seroit offerte dans tous ses charmes, au lieu de ces histoires qui nous présentent presque toujours de prétendus héros fameux par leurs excès criminels, jouissant, au faîte de la gloire, d'une heureuse impunité, les oppresseurs du faible & de l'innocent, les fléaux du monde entier ? Pour un Titus, un Marc-Aurèle, combien de Tibères, de Caligulas, de Nérons, d'Héliogabales ! Je demande en effet à un homme sensé & impartial si la lecture du chevalier Grandisson ne contribueroit pas plus à former le cœur, & à nous donner une idée juste de nos relations & de nos devoirs, que tout ce ramas de compilations sans goût & souvent dénuées du vrai que l'on ose effrontément intituler *histoires*, & qu'on peut appeller *le désespoir de l'humanité*. Je ne me lasserai point de le répéter : qu'on ait le courage de parcourir les fastes Bizantines : n'est-ce pas se transporter à notre place publique, & avoir les yeux fixés sur les

Les romanciers, peut-être plus utiles que les historiens.

Combien un roman comme celui du chevalier Grandisson est plus profitable à l'humanité que l'histoire.

La fausseté des histoires, le dégoût qu'elles inspirent, les idées peu raisonnables qu'elles insinuent.

scélérats qui y ont subi le dernier supplice ? Encore nous expose-t-on la plupart de ces monstres, décorés du titre de grands, de princes, d'empereurs, recueillant en paix le fruit de leurs déréglemens abominables ; & s'ils ont eu l'audace d'appuyer leurs crimes par une bravoure féroce & qui tient de la brute, on ne manque pas d'exalter leur courage, & de leur prodiguer les noms de héros, de grands hommes, &c. Voilà comment ces écrivains si peu judicieux ont peut-être causé le malheur de leurs semblables. Salluste nous peint-il Caton avec la même énergie qu'il s'est plu à nous représenter Catilina ? aussi ce dernier produit un intérêt si fort au-dessus de l'autre, qu'un de ces guerriers destructeurs que l'on nous vante, avoit continuellement sous le chevet de son lit ce morceau de Salluste. Le tyran César va tremper de larmes les pieds de la statue d'Aléxandre, & où est le prince qui ait couru embrasser le marbre d'Antonin, & l'ait arrosé de ses pleurs ? Pourquoi ce noble trans-

Funestes effets qui en résultent.

port n'eſt-il encore échappé à aucun de ces hommes deſtinés à nous commander ? pourquoi ? parce que la maladreſſe, le peu de philoſophie, & la lâcheté des hiſtoriens ſe ſont attachées à nous offrir Aléxandre comme le premier des humains, au comble de la grandeur, couvert d'un éclat immortel ; & le pinceau n'a fait que ſe traîner mollement ſur l'image d'Antonin ; ſon portrait, graces à leur peu d'enthouſiaſme pour la vertu, n'a point de ces touches ſublimes, de ces traits de flamme qu'ils ſemblent s'étudier avec complaiſance à prêter au crime. Cette claſſe d'écrivains excite tellement mon indignation, que ſi jamais un Omar reparaiſſoit ſur la terre, j'irois me jetter à ſes genoux, & en demandant grace en faveur du très-petit nombre de bons livres dont nous ſommes poſſeſſeurs, je ſerois le premier à mettre le flambeau dans ſes mains pour brûler la plus grande partie de nos hiſtoires. Qu'eſt-ce que l'eſprit, s'il n'eſt point l'inſtrument de notre bonheur ? & qui peut nous rendre heureux, ſi ce n'eſt la pratique conſtante

Pourquoi nous n'avons vû encore aucun prince courir embraſſer la ſtatue d'Antonin, & l'arroſer de ſes larmes.

Les hiſtoriens ont peut-être cauſé une partie des malheurs qui affligent le genre humain.

Ce que l'auteur feroit ſi Omar revenoit parmi nous.

L'esprit le plus funeste partage quand il ne sert point à notre bonheur & à notre vertu.

d'une saine morale, & l'amour de la vertu ? comment l'aimera-t-on cette vertu, si tout ce que nous lisons, tout ce que nous voyons, la montre foulée aux pieds, sans récompense, sans considération, dans la poussière de l'oubli ?

Combien le roman moral a d'avantage sur l'histoire.

Ayons donc, s'il le faut, recours aux artifices de la fiction ; c'est dans cette circonstance qu'il faut bien se garder d'exposer le vrai dans une nudité dangereuse à voir ; laissons croire aux hommes que cette vertu les menera aux plaisirs, aux richesses, aux dignités ; c'est un roman : eh bien ! ardents sectateurs de la vérité, ne nous ôtez point notre roman, & réservez votre histoire pour ce très-petit nombre d'ames nobles, désinteressées, & fortes par elles-mêmes que le pur amour de la vertu peut enflammer & qui goûteroient de la satisfaction à en être les martyres. Un homme de génie me disoit à propos de la malheureuse fin de Clarisse : » je » sçais bien qu'il est très-vrai que la vertu n'a » point une autre destinée : mais je suis fâché » que Richardson ait mis sous nos yeux cette » triste leçon de l'expérience ; pour l'honneur

Reproche fait par un homme de génie à Richardson sur la fin malheureuse de Clarisse.

» du roman & de l'humanité, il falloit que » Clariſſe fut récompenſée de tant d'épreu- » ves cruelles qu'elle a eſſuyées. « Cette objection eſt ſpécieuſe ; il y avoit une réponſe bien ſimple à faire en faveur de l'écrivain anglais : Richardſon a voulu nous prouver combien la vertu étoit aimable, puiſqu'il n'y a perſonne, après avoir lû ſon ouvrage, qui n'aimât mieux être Clariſſe entraînée ſous le poids de l'infortune, que Lovelace, fût-il au comble du bonheur.

Réponſe qu'on pourroit faire pour juſtifier Richardſon.

Cet ouvrage n'empêchera point que je ne donne la ſuite des ÉPREUVES DU SENTIMENT dans l'ordre que je les ai publiées juſqu'ici ; je dois trop à l'indulgence de ce public ſenſible & eſtimable, le ſeul qui m'intéreſſe, pour ne pas continuer un travail qu'il a paru agréer : heureux ſi je remplis mon but ! je ne veux qu'attendrir, & pouvoir être utile en attendriſſant. Je ſçais bien, & j'en ſuis convaincu, que dans un ſiècle, où pour me ſervir de l'expreſſion d'une femme ſpirituelle,

Les NOUVELLES HISTORIQUES n'empêcheront point qu'on ne donne la continuation des ÉPREUVES DU SENTIMENT.

Expression d'une femme de beaucoup d'esprit.

le *sans pudeur* est en crédit, je n'irai point par de tels chemins à la célébrité : mais que je sois dans une obscurité profonde, & que j'aye l'avantage, comme je l'ai déjà dit, d'exciter quelque bonne action, je ne porterai pas envie à ces hommes qui font du bruit.

Labiénus mort de rage après avoir amusé les *bonnes compagnies* de Rome.

Labiénus, calomniateur sacrilège, & diffamateur si scandaleux & si impudent qu'il s'en effrayoit quelquefois lui-même, termina sa vie infâme par mourir de désespoir; son esprit ne le sauva point du remords déchirant d'avoir outragé l'honnêteté & la bienséance. Je ne pense pas qu'un écrivain jaloux de conserver sa propre estime, doive prétendre à l'approbation générale. Un jeune littérateur me demandoit, un jour, ce qu'il y avoit à faire pour être connu universellement, & mériter le *dicier hic est* du poëte latin.

Un écrivain qui fait quelque cas du bon sens & de la vertu, ne doit point prétendre à l'approbation générale.

Quelques bonnes actions &c. Voyez la préface des ÉPREUVES DU SENTIMENT, page xxij, édit. *in*-12.

Labiénus étoit un calomniateur si féroce, si *enragé*, qu'on le surnomma *Rabiénus*.

Mon ami, lui dis-je ! je vous indiquerai un moyen infaillible d'arriver promtement à ce faîte de réputation si difficile à atteindre : commencez d'abord par vous armer d'un fond d'effronterie *imperturbable*, de cette impudence cynique qu'Homère dans sa langue si pittoresque appelle *impudence de chien*. Le premier effet que vous produirez, sera à coup sûr de révolter : ne soyez point déconcerté ; cette impression momentanée se dissipera bientôt. Ayez un amour-propre endurci à toutes les humiliations, à tous les retours de pudeur ; parlez de vous-même avec audace, & des autres avec mépris : que surtout la raillerie la plus insultante, la plus homicide assaisonne ce dédain. Prodiguez le mensonge, la calomnie, les invectives, il n'importe : pourvû que ces traits perçants soient enveloppés du sarcasme, ils frapperont, & laisseront des blessures peut-être *inguérissables* ; ce qui sera *fort divertissant* pour

Conversation avec un jeune littérateur, le moyen le plus promt & le plus sûr de faire parler de soi.

Faites rire ; & vous pouvez assassiner impunément avec le poignard de la calomnie.

Pourvu que ces traits perçants &c. Quels succès ! & qu'il y a à rougir & pour ceux qui en jouissent, & pour ceux qui contribuent à les répandre !

la horde immenſe des oiſifs, des imbécilles ; des *gens du monde* qui veulent abſolument ſecouer leurs ames paralytiques & auxquels il faut néceſſairement du ſpectacle. D'ailleurs la plûpart des hommes ſont dévorés d'envie ; j'ai de la peine à trahir cette eſpèce de ſecret honteux de la nature humaine : l'aſpect des ſouffrances de leur ſemblable les tire de la ſorte d'engourdiſſement où le bonheur les endort, & leur rend plus piquante la jouiſſance de ce bonheur.

Les Romains avoient leurs combats de gladiateurs ; nous n'aimons pas à voir couler le ſang : mais nous contemplons d'un œil ſatisfait un malheureux qui expire de douleur ſous le ſtylet de la raillerie.

Les Romains, ce peuple ſi vanté pour la ſé-

Les Romains &c. Oui, les Romains devant leſquels aujourd'hui nos pédants ſe proſternent, & s'extaſient d'admiration. Il y avoit dans l'amphitéâtre un banc réſervé pour les veſtales. Les dames Romaines alloient avec leurs amants goûter le doux plaiſir de voir des hommes s'entre-déchirer, juſqu'à ce que l'un des deux expirât, ou ce qui étoit plus affreux encore, des victimes humaines, des priſonniers, des eſclaves aux priſes avec les lions, les tigres, & mis en morceaux par ces bêtes féroces. Cela s'appelloit *le ſpectacle de la nation*, & ceux qui y aſſiſtoient ſe nommoient des hommes, les modèles du monde entier, traitant de *barbare* tout ce qui n'étoit pas Romain !

giflation, pour la fageffe, pour l'urbanité, couroient au cirque goûter le fpectacle d'hommes déchirés par des bêtes féroces; ils buvoient des yeux, fi l'on peut rifquer cette expreffion latine, le fang qui couloit à grands flots des plaies de ces malheureufes victimes. Nos Français, cette nation fi douce, fi polie, fi élégante, détourneroient, fans contredit, la vûe de femblables objets: mais que la calomnie affaffine de fon ftylet aigu le mérite, l'innocence, tout ce qui femble annoncer de la fupériorité dans quelque genre que ce foit, vous verrez ces Sauvages civilifés, ces honnêtes Barbares fe repaître de la douleur que ces affaffinats occafionneront; ils s'enivreront des larmes que verfera la proie infortunée de ces cruautés ingénieufe; ils la pourfuivront jufques dans la retraite où elle courra fe dérober à leur joie atroce; cet objet malheureux de leur acharnement expirera peut-

Ils la pourfuivront &c.

Non miffura cutem nifi plena cruoris hirundo. Hor.

être dans le désespoir, lui, sa femme, ses enfans, sa famille entière : on n'entendra point ses cris, on ne verra point son horrible situation ; l'agréable société, les gens de *bonne compagnie* auront ri, & l'auteur de ces abominations sera porté sur le pavois de la renommée, & salué comme bel-esprit par excellence. Mais, interrompt le jeune homme, je passerai pour un monstre de méchanceté ; n'y-a-t-il pas d'honnêtes-gens dans la nation ? — Assurément. — Ces honnêtes gens là me détesteront. — Eh! quel tort vous fera leur haine ? dangereux, vous en serez plus célèbre ; on laisse dans l'oubli les gens qu'on estime, ou qu'on ne craint pas. Qui est-ce qui contribue davantage à multiplier les échos de l'éloge ? la multitude ; elle sera pour vous. Des femmes, & elles sont à la tête des partis, les entrai-

La *bonne compagnie*, & en effet la *mauvaise*, le ramas peut-être des individus les plus méprisables de la nation pour l'ame, les mœurs, l'esprit même.

Un scélérat qui sera amusant, sera le charme des sociétés ; il aura des amis, des protecteurs, & l'honnête-homme estimable languira dans l'oubli, & dans la misère.

Des femmes &c. J'en demande pardon au beau sèxe : une de ces *femmes à sentiment* disoit à propos d'un barbouilleur de libelle en mauvais vers :

nent,

nent, les décident, les échauffent, se déclareront en votre faveur. Par quelle métamorphose inconcevable ce sèxe si aimable, si doux, qui se pique d'avoir de la sensibilité, devient-il quelquefois un prodige de barbarie, sous le masque des graces, & avec le sourire de la tendresse?

Le femmes, sèxe charmant & prodige quelquefois d'insensibilité & de barbarie.

» Il est permis d'être méchant, quand on l'est » avec autant d'esprit! « Cette dame croyoit avoir dit un bon mot, & il lui étoit échappé une sotise aussi révoltante pour le bon sens que pour l'honnêteté. Voilà jusqu'à quel point la maladie du bel-esprit a gâté les ames, & brouillé toutes les idées.

Prodige de barbarie &c. Le lendemain de la Saint-Barthélemi, des femmes de la cour de Médicis dépêchèrent leur toilette pour aller, comme on va au bal ou à l'opera, attacher leur curiosité sur le cadavre nud & tout sanglant de Dupont de Quellenec, une des victimes de cette horrible journée. D'ailleurs ces dames étoient aussi humaines que le sont nos dames à présent; elles pleuroient

Mon candidat m'écoutoit avec une extrême attention : il tombe dans la rêverie, & reprend la parole : — Je ne connais rien, il est vrai, de plus flatteur que de faire parler de soi ; c'est une flamme qui me dévore que cette ardeur de la réputation : mais je ne sçaurois me déterminer à l'acquérir à ce prix ; quand je le voudrois, mon cœur se souleveroit contre moi, & la plume tomberoit de mes mains. Vous avez donc un cœur, lui dis-je ? eh bien ! si vous avez le courage de résister à la contagion de l'exemple, que la nature chez vous soit plus forte que la séduction de tout ce qui vous environne : si la seule approbation des personnes honnêtes & sensées vous flatte, que vous ne puissiez absolument vous passer de votre propre

---

à la lecture d'un roman, s'arrachoient les cheveux à la seule nouvelle d'un perroquet ou d'un chien que la mort leur avoit enlevés, avoient surtout une *sensibilité de nerfs* étonnante.

suffrage, renoncez à cet amour de la célébrité : c'est une maitresse qui presque toujours fait rougir ses amants, lorsqu'ils veulent se rendre un compte sincère de leurs bonnes fortunes. Contentez-vous de faire le bien, d'inspirer la vertu, de l'aimer, de la pratiquer en silence, & surtout sçachez vous suffire à vous-même ; songez que La Fontaine, pendant sa vie, n'a joui que d'une réputation médiocre, que le grand Corneille est mort pauvre, & rassasié de dégoûts & de chagrins.

Moyens d'être heureux.

La Fontaine a eu pendant sa vie peu de réputation, Corneille est mort pauvre & empoisonné de dégoûts.

Le jeune homme me crut. Je l'ai revû depuis : il m'a avoué qu'il étoit redevable à cette conversation, du bonheur si peu connu que les latins appelloient *otium litterarium*

Otium litterarium. C'est ce que le fameux Newton préféroit à toutes ces brillantes illusions que le monde décore des noms de fortune, d'éclat, d'honneurs ; ce vrai philosophe définissoit le repos, ce

bien différent de leur *cacoethes*, & de la manie de courir après l'applaudiſſement public; il a fait peu parler de lui, mais il eſt

---

ſeul bien réel & ſi difficile à ſaiſir, *res vere ſubſtantialis*. Un Anglais jeune encore, me diſoit, il y a quelque tems : je n'ai que trop vécu pour être bien perſuadé que la vertu, le talent dépourvu de l'intrigue & du large front de l'audace, l'amour de l'humanité, la bienfaiſance la plus déſintereſſée ne menent à rien, à rien qu'à la jouiſſance de ſoi-même ; oui, j'ai trop appris qu'on n'a que des amis faibles, indolents & légers, des ennemis puiſſants, actifs & implacables, que la plûpart des livres ne nous meublent la tête que de chimères vaines, que la cruelle & effrayante expérience, bien différente de tous ces beaux romans de l'eſprit métaphyſique, nous pénêtre d'une vérité à laquelle le cœur ne ſçauroit ſe refuſer : » l'homme eſt le plus *inapprivoi-* » *ſable* & le plus ingrat des animaux. » N'exiſta-t-on

eſtimé, chéri de ſa famille, de ſes amis, & il a été aſſez heureux pour ſoulager l'infortune,

---

que dix-huit ou vingt ans, une ame trop ſenſible s'éteindroit conſumée de vieilleſſe; on finiroit encore trop tard ſa carrière, raſſaſié de ſcènes monotones, ennuyeuſes, révoltantes, d'objets qui excitent à la fois le dégoût & l'indignation; on auroit eu à ſupporter le ſpectacle du mechant careſſé, du talent immolé aux petites manœuvres de la médiocrité ou à la rage de la baſſe envie, de la vertu livrée au ridicule & ſouvent à la perſécution, du vil ramas d'êtres qu'on nomme *la ſociété* & qui ſont l'éternelle pâture du menſonge, de la ſotiſe, des faux-plaiſirs. Le peu de créatures ſenſées qui ſe rencontrent dans cette multitude d'individus ſans caractère, ſans phyſionomie, ſans qualités, doivent penſer & agir comme le Comte de Teſſin : ſentant ſa fin approcher, il fit apporter ſon cercueil près de ſon lit, & écrivit deſſus avec un crayon, *tandem felix*.

& défendre l'innocent opprimé, deux actes de bienfaisance qui rapprochent l'homme de la Divinité.

Il y avoit assurément quelques bouffées de *spleen* dans le discours de cet Anglais, mais on est forcé de convenir qu'il n'a fait qu'outrer la vérité : c'est un tableau ressemblant, qui ne pêche que par le trop de couleur.



PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseiller, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur D'ARNAUD, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public ses ŒUVRES *en vers & en prose*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdit Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à ceux qui auront droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres ; conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq ; à peine de déchéance du présent Privilége ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre

Bibliotheque publique ; un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des présentes : DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte Normande & lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le Mercredi treiziéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent soixante-neuf, & de notre Regne le cinquante-cinquiéme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 929. fol. 81. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses Art. 41. à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'Article 108. du même Réglement. A Paris, ce 19 Décembre 1769.

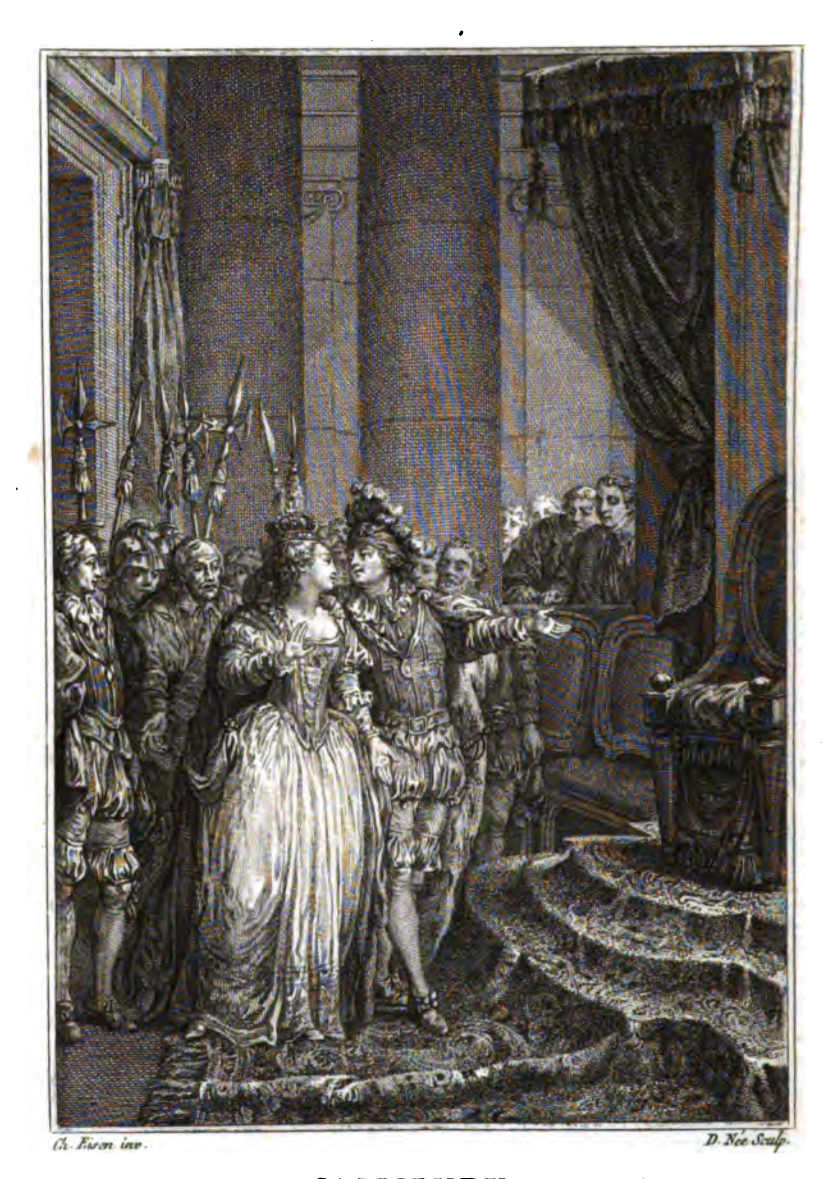
KNAPEN, Adjoint.

Fautes à corriger.

Page 71, ligne 18, recrues & deshonés, *lisez* recrus & deshontés.

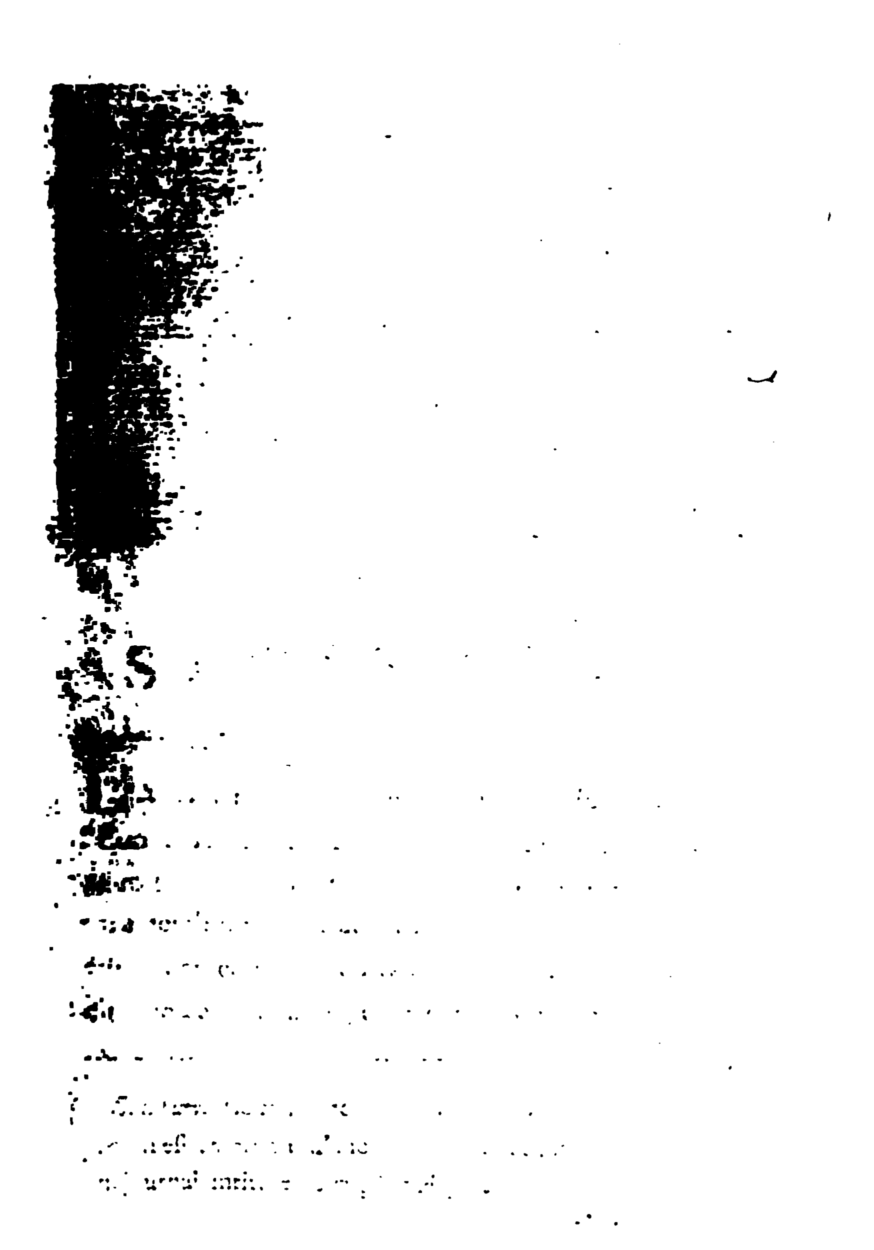
SALISBURY.

SALISBURY.



Ch. Eisen inv. *D. Née Sculp.*

SALISBURY.





SALISBURY.

L'ANGLETERRE reprenoit son ascendant sur l'Ecosse. Edouard III annonçoit ce règne éclatant qui devoit attacher les yeux de toute l'Europe. La nature sembloit s'être accordée avec la fortune pour distinguer ce prince du reste des monarques ; on eût dit que le ciel l'avoit créé exprès pour occuper un

Salisbury. Le fonds de cette NOUVELLE ne m'appartient pas ; il est emprunté d'une espèce d'anecdote insérée dans un journal intitulé le *magasin Anglais.*

thrône : il avoit la taille majeſtueuſe, le regard doux & impoſant ; ſa bienfaiſance ſe répandoit avec choix ; il ſçavoit diſtribuer les récompenſes, & puniſſoit en roi, & non en homme, c'eſt-à-dire qu'il étoit aſſez maître de lui pour dédaigner les offenſes perſonnelles, & ne pourſuivre que celles qui intéreſſoient l'état. Jamais ſouverain ne réunit de plus brillantes qualités. Sans l'ambition que les admirateurs du faux héroiſme appellent l'eſſor des grandes ames, Edouard eût pu mériter l'éloge d'un prince accompli. Son cœur plein, en quelque ſorte, de l'yvreſſe de la gloire, s'étoit fermé aux charmes d'une paſſion dont peu d'hommes ſçavent ſe garantir, & qui eſt la ſource de la plûpart de nos vertus & de nos vices : le jeune Edouard ne connaiſſoit point encore l'amour. Il n'aſpiroit qu'à reſaiſir des avantages que ſon malheureux père avoit laiſſé échapper de ſes mains ; il brûloit d'abaiſſer une puiſſance voiſine, dont l'Angleterre depuis longtems méditoit la conquête. Robert Brûs étoit dans le tombeau, & ſon ſucceſſeur, quoiqu'il eût hérité de ſon courage, ne faiſoit que reculer la perte de la monarchie Ecoſſaiſe.

Le monarque Anglais étoit ſervi par des hommes dignes de leur maître : Guillaume Montague avoit combattu avec ſuccès les Douglas, les Murray, les

Dombart ; élevé par le roi à la dignité de comte de Salisbury, il n'avoit à desirer que la continuation des faveurs dont l'honoroit le monarque ; Edouard y mit le comble : il engagea un de ses ministres, le lord Varuccy, à donner au comte sa fille en mariage.

Alix, c'étoit le nom de la jeune lady, n'avoit point encore paru à la cour : privée de sa mère qu'une mort imprévue lui avoit enlevée, elle vivoit dans une des terres de son père, confiée aux soins d'une parente qui s'étoit attachée à cultiver son éducation. Alix étoit un de ces trésors que la société mérite peu de posséder ; une beauté éblouissante sans le secours de l'art, ces graces ingénues qui sont si séduisantes, ce son de voix qui porte l'amour dans le cœur, avant que les yeux l'ayent fait naître, le charme d'une douce mélancolie répandu sur tous ses traits, l'assemblage de mille enchantemens, voilà sous quels heureux dehors s'annonçoit la fille de Varuccy. Mais comment donner une idée de toutes les perfections qu'une si belle personne receloit. L'ame la plus noble & la plus sensible éclatoit jusques dans ses moindres actions ; sa douceur n'empêchoit point qu'elle n'eût une fermeté au-dessus de son sèxe & de son âge ; son esprit éclairé ne faisoit qu'augmenter la soumission qu'elle avoit

vouée à son père. Le lord étoit d'un caractère dur & impérieux ; il avoit cette mâle probité des anciens Anglais ; incapable de plier, quoiqu'il vécût à la cour, adorant son maître, sans vouloir s'abaisser au rôle de flatteur, il lui eût sacrifié sans hésiter sa fortune, sa vie : mais l'honneur pour Varuccy étoit encore au-dessus d'Edouard ; après le roi & l'état, sa fille étoit ce qu'il aimoit davantage.

Il court vers Alix, lui annonce les intentions du monarque qui demande sa main pour le comte de Salisbury : le père n'apperçoit point son trouble ; il se retire convaincu qu'il sera obéi, & sa fille en effet étoit résolue à suivre ses ordres : elle ne connaissoit d'autre loi que la volonté paternelle. Cependant loin des yeux de sa parente, elle se livre à la douleur, & répand un torrent de larmes ; elle n'a de témoin de ce désordre inconcevable que la seule Maly, jeune personne dont la fortune ne répondoit point à la naissance, & qui avoit été élevée avec la fille du lord. Maly, étonnée de la profonde tristesse où s'abandonne son amie, lui en demande la raison : elle n'en reçoit que des réponses peu satisfaisantes. Hélas ! s'écrie Alix, ma chère Maly, je connaissois le bonheur ; je le goûtois ; maitresse de mon cœur, je jouissois d'une

ſage indépendance qui n'offenſoit point l'autorité d'un père. Ma tranquillité, mes plaiſirs, mes ſentiments... mes larmes étoient à moi; Maly, ton amitié, la tendreſſe de mylord ſuffiſoient à ma félicité, & je vais paſſer ſous le joug d'un époux que je ne connais pas... Plains ma ſituation; je la cache aux regards de mon père, à ceux de ma parente : mais elle ſe montre aux tiens. Que tu es heureuſe ! que je t'envie ! on te laiſſe à toi-même; on ne contraint point tes deſirs.

Maly toujours plus ſurpriſe de ce trouble dont elle ne ſçauroit pénétrer la cauſe, expoſe à ſon amie les avantages attachés à ſon union avec le favori d'Edouard. Alix ſe contente de répondre : il eſt vrai que Salisbury a l'honneur d'approcher le plus grand monarque de l'Europe. Maly, as-tu jamais vû le roi ? qu'il eſt digne en effet des hommages de l'Angleterre, des reſpects du monde entier ! quel front noble & majeſtueux ! quel regard à la fois fier & touchant ! qu'il a peu beſoin de l'appareil de la grandeur pour faire ſentir ſa ſupériorité ! il inſpire la vénération ... l'amour. Voilà de ces ſouverains déſignés par le ciel pour nous donner des loix. Je l'ai entrevû

à une fête où ma parente m'a conduite, & un coup d'œil a suffi... Que la princesse... Alix embarrassée à ces mots, se tait & rougit.

Cependant on fixe le jour du mariage de la fille du lord Varuccy avec le comte ; il est célébré à la campagne, & elle est, en quelque sorte, traînée aux autels ; l'hymen l'a pour jamais asservie à Salisbury, qui, le lendemain même de ses nôces, quitte sa femme pour aller avec le comte de Suffolk porter la guerre en Flandres, où divers succès les arrêtèrent.

Maly avoit suivi la jeune comtesse au château de Salisbury. A peine cette dernière se trouve en liberté, qu'elle remet un paquet cacheté entre les mains de son amie. C'est, dit-elle, la comtesse de Salisbury qui vous prie de garder un dépôt qu'il étoit permis à la fille de mylord Varuccy de posséder ; ma chere Maly, ne m'en parlez jamais, & si j'étois assez faible pour vous le redemander, obstinez-vous à me le refuser ; votre fermeté inébranlable me prouvera votre attachement ; je n'ai pas la force de détruire ce monument, dirai-je de mon infidélité à mon devoir ; hélas ! je ne crois point l'avoir offensé ; qui sçait se combattre, & remporter la

victoire, du moins en apparence, n'est-il pas digne de quelque estime ? ah ! si l'on pénétroit dans le cœur, que peu de vertus résisteroient à des regards sévères !

La fortune se lassa de favoriser le comte de Salisbury ; il trouva en Flandres le terme de cette espèce d'ascendant qu'il avoit eu jusqu'à cette époque dans ses entreprises militaires ; Suffolk & lui furent battus, & envoyés prisonniers à la cour de France où on les reçut avec cette considération que le Français généreux témoigne toujours à ses ennemis défaits.

Cette fâcheuse nouvelle causa un violent chagrin à la comtesse : elle sentit en ce moment qu'elle étoit liée à Salisbury, & qu'une épouse partage la destinée de son époux ; elle éprouva que l'amour-propre excite peut-être des mouvements aussi vifs que ceux de la tendresse ; Maly recevoit ses larmes, & elle s'étoit apperçue que la comtesse goûtoit une sorte de plaisir à les répandre : il sembloit qu'elle cherchât à autoriser sa douleur. Les yeux d'une femme sont quelquefois plus perçants que les nôtres. Maly entrevoyoit dans l'agitation de son amie, quelque chose de plus marqué qu'une tristesse occasionnée par des disgraces dont il étoit aisé de prévoir la fin. D'ailleurs elle se rappelloit quelques-unes des expressions

de la comtesse, lorsqu'elle lui avoit remis le dépôt entre les mains ; Maly vint à soupçonner que la fille de Varuccy nourrissoit une passion secréte qu'elle avoit de la répugnance à s'avouer ; ces soupçons se fortifièrent ; cédant enfin à la curiosité, trahissant la confiance, l'amitié, l'honneur, voulant peut-être se rendre utile à son amie, elle écoute un transport indiscrèt : elle ouvre ce dépôt : le premier objet qui s'offre à sa vûe est le portrait du roi, avec un écrit assez étendu, tracé de la main d'Alix, & qui contenoit ce qu'on pourroit appeller un journal exact où la fille du lord s'étoit rendu un fidèle compte de ses moindres sentiments. Voici à peu près ce que renfermoit cet écrit singulier : » Qu'est-ce que je sens ? quels mouvements » plus forts que tous ceux que j'ai éprouvés jusqu'à » ce jour, entraînent mon ame? seroit-ce là ce qu'on » nomme de l'amour ? & qui auroit excité en moi » cette impression dont tout m'ordonne de triom- » pher ? personne ne m'entend-il, ne me voit-il ? » ah ! je rougis, je crains moi-même de m'interro- » ger, de lire dans mon cœur ! quoi ! j'aurois conçu » une passion insensée pour l'objet de nos homma- » ges respectueux ! j'aimerois un monarque, notre » maître, Edouard ! quel aveu vient de m'échap-

» per ! feroit-il bien vrai ? oui, j'aime ; j'aime le
» plus grand des rois, le plus aimable des hom-
» mes ; Edouard eft le héros d'Alix ; ah ! il n'eft que
» trop mon fouverain ! & qui régneroit fur mon
» ame avec plus d'empire ? quel plaifir je reffens à me
» faire raconter toutes ces belles actions qui annon-
» cent à l'Angleterre la plus brillante époque de la
» monarchie ! Mais pourquoi dépofé-je mes plus
» fecrétes penfées fur ce papier, le feul confident,
» le feul ami qui reçoive l'épanchement de mon
» cœur ? eft-ce pour fixer fous mes yeux un fujet éter-
» nel de reproches, un monument de ma faibleffe,
» de mon repentir ? Ne nous abufons point ; ayons
» le courage d'aller chercher en nous la vérité ; cette
» image de moi-même, que je me préfente, ces dé-
» tails d'un fentiment que j'approfondis, où je me
» plais tant à m'arrêter : c'eft pour flatter, pour en-
» tretenir un penchant chimérique, condamnable, à
» mes propres regards. Infenfée que je fuis ! tout
» me ramène à ce portrait fi précieux pour ma folle
» erreur. Oui, cher Edouard, oui, prince digne de
» toute notre admiration, j'aime à revoir fans ceffe
» ces traits exprimés bien plus vivement encore dans

» mon ame ; je vous contemple, je vous parle, je
» vous répéte que je vous offre avec transport l'hommage d'une tendresse qui n'éclatera jamais ; je ne vivrai que pour vous aimer, pour vous adorer en secret ; je me dirai à moi-même que mon cœur vous est consacré ; & cet aveu ne suffira-t-il pas à mon bonheur ? tout le monde ignorera l'objet de mon attachement ; je me contenterai de connaître, de sentir l'amour ; n'est-ce rien que le plaisir d'aimer ? Mais qu'est-ce que j'écris ! voilà bien un tableau fidèle du bouleversement total de ma raison ! sçais-je ce que je veux, ce que je souhaite ? ce papier ne sert qu'à me couvrir de honte ; c'est une glace fidèle où je me contemple avec humiliation.

Alix s'étoit arrêtée à cet endroit, & ensuite elle reprenoit le cours de cet examen d'elle-même. Maly n'eut pas besoin d'en lire davantage pour être éclairée sur la situation de la comtesse de Salisbury ; loin de se reprocher son indiscrétion, elle crut devoir s'applaudir ; elle espéra d'amener la comtesse au point de lui réveler son secret, & alors elle se flattoit que ses conseils salutaires rendroient à son amie un repos qu'elle ne pouvoit acquérir par ses propres réflexions.

Le bruit se répand que le roi d'Angleterre va épouser une des filles du comte de Haynaut : la comtesse de Salisbury ne sçauroit cacher le trouble où la jette cette nouvelle ; c'est alors que sa mélancolie augmente ; son cœur a besoin de s'épancher ; elle voudroit que ce fut dans celui de Maly : au moment où son secret est prêt à lui échapper, la voix lui manque, & elle ne peut que verser des larmes. Vous rejettez toujours, lui dit Maly, l'excès de votre chagrin sur la captivité de votre époux. Eh ! ma chère comtesse, son sort est-il aussi malheureux que vous le prétendez ? son séjour à la cour de France adoucit bien le désagrément d'être prisonnier. Il trouve peut-être dans son esclavage des douceurs qui le dédommagent de sa liberté. Qui vous assurera que quelque aimable Française ne lui a point fait oublier la charmante comtesse de Salisbury, ou du moins ne l'a point rendu infidèle. Qu'il me trahisse, s'écrie Alix, qu'il cesse de m'aimer ... ce n'est point... Elle

---

Du comte de Haynaut. En effet Edouard épousa dans la suite Philippe, une des filles du comte ; Isabelle, mère du prince Anglais, avoit déjà arrêté ce mariage du vivant de son mari ; ce fut à Yorck que s'en fit la cérémonie.

n'achève pas. Vous employez la diſſimulation avec moi, reprend vivement Maly ! quoi ! je n'ai point votre confiance ! La comteſſe la regarde : elle s'apperçoit que ſon amie l'obſerve avec cette attention qui fait voir que la vérité eſt connue ; Salisbury eſt déconcertée ; Maly ſe jette à ſes pieds : — Il eſt inutile de feindre davantage ; vous me pardonnerez mon obſtination à vouloir pénétrer un ſecret ... qu'il ne vous eſt plus poſſible de me déguiſer ; ma chère Alix, je ſçais tout. — Comment ! — Oui, je ſçais, je vois qu'il n'y a que l'honneur qui vous attache à un mari que vous connaiſſez à peine, qu'avant de l'épouſer, vous étiez ſubjuguée par une paſſion qu'aujourd'hui vous devez vaincre, qu'Edouard... — Quel nom prononces-tu ?. Eh bien ; oui, je ſuis la plus infortunée, la plus condamnable des femmes : je nourris dans mon ame un feu que depuis longtems j'aurois dû éteindre, qui jamais n'auroit dû s'allumer. Eh ! quels ſont mes vœux ? Maly, reçois mes pleurs dans ton ſein ; dis-moi bien que je ſuis une inſenſée, une épouſe criminelle ... mais, qui t'a pu éclairer ſur ma foibleſſe ? me ſerois-je trahie ? eh ! qu'il eſt difficile de ſe contraindre, quand on a le cœur rempli d'un amour ... ce mot m'eſt échappé ! Je vous avouerai,

répond Maly, que j'ai offenſé la confiance que vous m'aviez accordée ... vous m'entendez; épargnez-moi la honte de vous montrer tout l'excès de ma faute. — Quoi, ce dépôt ... ce portrait... — J'ai tout vû; je conviendrai que mon infidélité eſt impardonnable : mais je n'avois pu croire que les diſgraces de Salisbury fuſſent les ſeuls motifs de votre douleur. Je ſuis votre amie, votre amie la plus zélée, & ... je voudrois dumoins ſoulager vos peines, s'il n'eſt pas en mon pouvoir de les guérir. Où vous conduira cette malheureuſe paſſion ? — A la mort, ma chère Maly. Le moyen de vivre dévorée d'un ſentiment dont on a ſoi-même à rougir, qui bleſſe la décence, la raiſon ! cache-la bien cette faibleſſe ... dont j'eſpère triompher... Maly, j'ai donc une rivale ! Encore ſi Edouard ne ſe fût point marié : mais dans les bras d'une autre ... tu vois juſqu'à quel point je m'égare. Eh ! puiſqu'il t'eſt connu ce penchant auſſi abſurde que coupable, ne ménage point tes reproches; montre-moi toute la profondeur de l'abyme où je cours me précipiter; parle-moi de ma gloire, de mon devoir, du comte de Salisbury... Il eſt mon époux; ce nom dit tout contre moi. Qu'aurois-je à lui oppoſer ? que mon amie ſoit la première à me condamner, à

déchirer mes blessures ; c'est l'unique remède qui puisse me rappeller à la raison.

En disant ces mots, la comtesse embrassoit son amie ; elle ajoûte : donne-moi ce fatal dépôt ; que je l'écarte à jamais de mes yeux ; que ce malheureux portrait n'éxiste plus.

Maly rend l'un & l'autre à la comtesse, qui dans son premier emportement, jette l'écrit au feu ; elle veut faire éprouver au portrait la même destinée : ses mains sont incertaines, tremblantes ; elle reste en suspens, & laisse tomber ses regards sur cette image, qui ne lui est que trop chère. —Maly, l'as-tu bien éxaminée ? que d'agréments elle réunit ! eh bien ! Edouard est mille fois plus aimable ; je ne l'ai vû qu'un seul instant, & c'est d'après ce moment, d'après un regard que j'ai tracé cette peinture bien au-dessous de l'original ! Combien sa grandeame, dit-on, est supérieure à ces dehors si séduisants ! il est généreux, bienfaisant, le plus sensible des hommes ; il possède toutes les vertus, tous les présents du ciel ; il est digne des respects, de la vénération, hélas ! dirai-je de l'amour le plus tendre. Ah ! Maly, Maly, que le sort ne m'avoit il fait naitre dans un rang qui me permît de l'aimer, de l'adorer, d'aspirer à son

cœur,

cœur, à sa main ! Ce n'est pas le partage de son thrône qui eût fait mon bonheur !.. Ou plutôt, pourquoi Edouard & moi ne sommes nous pas d'une naissance obscure ? il m'eût aimée, Maly ; il m'auroit été si cher ! je l'eusse épousé ; nous serions unis ! Eh ! que font les richesses, les grandeurs ? que tout est étranger à des cœurs qui sçavent aimer !.. Maly, je n'ai pas la force d'anéantir cet ouvrage d'un fol égarement ; charge-toi de ce soin. Sois sans pitié pour ma faiblesse.

Maly alloit livrer le portrait aux flammes ; la comtesse lui retient le bras : — Nous ne détruirons point ce monument d'une tendresse, que je viendrai à bout d'étouffer. Oui, graces à ta généreuse amitié, je remporterai la victoire ; mais garde ce portrait aux conditions que tu ne le remettras jamais sous mes yeux ; je consens à ce sacrifice. Qu'est-ce que la vertu exigeroit davantage ?

La comtesse se sentoit soulagée d'un fardeau accablant, depuis que son amie étoit instruite de sa passion, & qu'elle avoit le droit de lire dans son ame. Quoique Maly s'élevât contre son penchant, madame de Salisbury goûtoit le plaisir d'en parler ; en promettant d'oublier Edouard, elle répétoit vingt fois son nom. Combien le cœur humain s'en impose ! Arrêter

nos regards ſur les détails d'une erreur qui nous a été chère, c'eſt être bien près d'y retomber. Voulons-nous profiter de la victoire, ne tournons point les yeux ſur ce que nous avons fait, mais ſur ce qui nous reſte à faire ; la paſſion dont on ſe retrace l'image, nous tyranniſe encore, & ce n'eſt que l'oubli & le temps qui puiſſent nous en affranchir.

Les Écoſſais ſembloient renaître de leurs pertes ; la fortune paraiſſoit reſſuſciter les ennemis d'Edouard & les multiplier, pour donner plus d'activité à ſa valeur & d'éclat à ſa gloire ; toujours attaqué & toujours victorieux, il voloit ſans ceſſe à de nouvelles conquêtes. David Brus avoit apporté en naiſſant le courage de ſon père, & ſa haine implacable contre les Anglais. Il combattoit, pour ainſi dire, le génie dominant d'Edouard. Il avoit ramaſſé une armée conſidérable, formée de diverſes troupes accourues ſous ſes drapeaux, de la Suède, de la Norwège, du Dannemark &c. Ce prince entre dans le Northumberland, y promène le ravage, y marque ſes traces par le feu & le ſang, prend d'aſſaut Durham, vient enfin camper près du château de Salisbury. L'allarme ſe répand dans cet aſyle qui ſembloit n'être conſacré qu'aux peines de l'amour. La comteſſe alors déploye cette ame ſublime, égale à ſa beauté ; elle raſſemble ſes vaſſaux, les invite

à tenter tous les efforts, pour soutenir le siège qui les menace ; elle se met elle-même à la tête des soldats. Ce n'est plus la déesse des graces : c'est une divinité guerrière qui anime de son esprit belliqueux tout ce qui l'environne ; elle a revêtu l'appareil militaire ; un casque orné d'un panache blanc, brille sur sa tête. Maly ne revient point de sa surprise : elle doute si l'héroïne qu'elle admire, est l'aimable comtesse de Salisbury qui s'abandonnoit, il y a quelques moments, à toute la langueur d'une malheureuse tendresse.

Ce que la comtesse avoit prévu étoit arrivé : David avoit formé le blocus du château, & se préparoit à s'en rendre le maître. Madame de Salisbury avoit envoyé demander du secours à Édouard ; ce prince étoit à Barwich. Les députés rencontrèrent sur leur route un parti ennemi qui s'étoit emparé de quelques troupeaux ; les premiers mirent en fuite les Écossais, dont l'arrogance s'étoit permis des railleries sur madame de Salisbury ; ils en blessèrent même quelques-uns, en leur disant qu'ils pouvoient rapporter à leur roi qu'une femme sçauroit vaincre de pareils hommes.

La comtesse effectivement montra une valeur & une habileté qui jusqu'à ce moment avoient eu peu

d'exemples ; elle préſidoit à tous les aſſauts, encourageoit ſa troupe, en lui ſervant de modèle. Soit que David craignît de compromettre ſa réputation, en s'expoſant à la honte d'être défait par une femme, ou ſoit qu'il ne voulût point attendre Edouard qui accouroit à grands pas, il leva bruſquement le ſiège. La comteſſe eſt inſtruite de ſa retraite, ſort de Salisbury, & tombe avec vivacité ſur l'arrière-garde de l'armée Écoſſaiſe ; le ſuccès couronne ſon heureuſe audace, & elle a même la gloire d'arracher à l'ennemi pluſieurs étendards.

Elle revenoit accompagnée de toute la ſplendeur qui ſuit la victoire ; une foule de peuple ſe précipitoit ſur ſon paſſage ; l'air retentiſſoit d'acclamations. Les uns lui préſentoient des couronnes de fleurs ; d'autres lui apportoient des branches de laurier. Si cet évenement ſe fût paſſé dans les tems fabuleux, on n'auroit pas manqué de comparer madame de Salisbury à Vénus qui avoit pris la cuiraſſe & les armes de Pallas. Quel ſpectacle pour un jeune héros qu'enflammoit l'ardeur des combats ! c'eſt dans ce brillant appareil que la comteſſe s'offre aux regards du roi d'Angleterre ; il voloit à ſon ſecours ; à peine l'a-t-elle apperçu, elle ordonne à ſes écuyers de

déposer les fruits de sa victoire aux pieds d'Edouard. Sire, lui dit-elle, je viens mettre à vos génoux les faibles monuments d'une gloire qui est votre ouvrage : la nouvelle de votre arrivée à frappé de terreur nos ennemis, & c'est au bruit seul de votre nom que je dois l'avantage d'avoir enlevé ces drapeaux; daignez les accepter comme un hommage auquel la singularité peut donner quelque prix. Il ne m'appartient pas de vouloir imiter votre valeur; je dois me borner à la célébrer.

Ces paroles exprimées par une voix enchanteresse, causent à Edouard un trouble dont il ne peut guères démêler la cause. Madame, reprend avec transport le monarque, un mot de votre bouche met le comble aux éloges, & c'est la récompense la plus flatteuse qu'on puisse envier. Je vais porter ces drapeaux sur les remparts du château de Salisbury; qu'ils y attestent à jamais la victoire de la beauté. Le roi ajoûte avec cet embarras qui trahit le sentiment : la belle comtesse de Salisbury a remporté plus d'un triomphe en cette journée.

La comtesse rougit; elle amène le prince au château, entouré de ses courtisans, & suivi d'un corps de son armée. Edouard attache de ses mains mêmes les éten-

darts ſur la principale porte de Salisbury ; il ordonne qu'on mette ſon épée & ſon bouclier au bas de ces trophées, avec cette deviſe : TOUT LUI DOIT RENDRE LES ARMES.

Madame de Salisbury employa le peu de moments qui lui reſtoient, aux préparatifs d'une fête qui pût être agréable au monarque. Il paſſa quelques jours dans cet aſyle où il eût aiſément oublié la cour & les combats. La comteſſe donna une eſpèce de joûte ; elle diſtribua les prix, & elle eut le plaiſir de couronner vainqueur l'homme qu'elle commençoit à redouter le plus.

Retirée dans ſon appartement avec ſa chère Maly, ce fut alors qu'elle ſe dédommagea d'une contrainte qu'elle n'avoit eu que trop de peine à ſupporter : — Enfin je puis développer mon ame aux regards de l'amitié. Maly, c'eſt donc là ce héros dont la préſence ſeule m'avoit inſpiré une paſſion, que je dois rejetter. Ah! ma tendre amie, qu'il eſt dangereux de le voir, de l'entendre ! pourquoi eſt-il venu dans ces lieux ? qu'il les quitte, qu'il s'éloigne à jamais ! Maly..., il emportera mon cœur ... malgré moi, je manque à mon devoir, à mon époux, à moi-même ; j'oublie tout. Malheureuſe ! & je puis avouer ... ce n'eſt plus

une faibleſſe ; c'eſt un égarement, un crime. Maly, oppoſe-toi aux progrès de cette flamme qui me deshonore ; c'eſt aujourd'hui que j'ai beſoin de toute la force de ta raiſon ; pour moi, je n'en ai plus ; dumoins que je ſauve ma gloire aux yeux d'Edouard ! qu'il n'y ait que toi ſeule au monde qui ſçaches que je ſuis la plus faible des femmes ... Me ſerois-je trompée ? le roi ne m'a point regardée avec indifférence ; éprouveroit-il ce qu'il eſt de mon honneur de lui cacher pour toujours ? je deſirerois de plaire à mon ſouverain, à tout autre que Salisbury ! Non, mon amie, tu ne m'as point aſſez reproché une trop fatale erreur ; ſi le roi pouvoit partir, ſans que je fuſſe obligée de ſoutenir ſa préſence ! ſi je ne le voyois jamais ! eſt-ce bien là l'objet de mes vœux ?

Chaque inſtant approfondiſſoit la bleſſure d'un cœur qui demandoit des conſeils qu'il lui étoit difficile de ſuivre. Mais qu'Edouard étoit livré à des tranſports encore plus violents ! il étoit jeune, il étoit roi, & roi couvert de gloire, dont la renommée célébroit déjà les actions éclatantes. Voilà bien des éguillons puiſſants qui l'excitoient à ſe déclarer. L'aſpect de Madame de Salisbury lui avoit fait reſſentir une flamme que juſqu'alors il

avoit ignorée ; il n'étoit plus en ſon pouvoir de l'étouffer. Guillaume Truſſel, un de ces lâches courtiſans que la complaiſance & la baſſeſſe élèvent à la faveur, jouiſſoit de la confiance de ſon maître ; l'abdication du malheureux Edouard II avoit été, en quelque ſorte, ſon ouvrage. Le roi, par cette fatalité qui s'attache quelquefois aux perſonnes du premier rang, ignoroit les crimes de Truſſel ; il brûloit de ſe trouver avec ſon confident. Truſſel, lui dit-il, c'en eſt fait, l'inſenſible Edouard a perdu tout ſon orgueil ; c'eſt à la comteſſe de Salisbury qu'il

---

Guillaume Truſſel &c. Ce fut lui que les Anglais nommèrent pour déclarer, au nom du peuple, à Edouard II, que ſes ſujets n'étoient plus liés par le ſerment qu'ils lui avoient juré, & pour recevoir ſon acte de renonciation au trône. Ce digne miniſtre de la fureur d'un parti qui avoit le deſſus, eut l'audace ou plutôt la baſſeſſe d'inſulter à ſon ſouverain. On pouſſa l'inhumanité envers le malheureux Edouard juſqu'à le faire raſer en pleine campagne avec de l'eau froide tirée d'un foſſé bourbeux (ce ſont les expreſſions de Rapin Thoyras.) Ce prince infortuné répondit à ce mauvais traitement en diſant à ſes perſécuteurs » que, quoiqu'ils puſſent faire, ils ne lui ôteroient » point l'uſage de l'eau chaude pour ſe raſer, » & en même-tems, ajoûte l'hiſtorien, deux torrens de larmes coulèrent de ſes yeux. Quel exemple des jeux cruels de la fortune ! & qu'il prouve bien que l'homme, quand il ſe dégrade, eſt le plus barbare & le plus dénaturé de tous les êtres !

convient de se parer d'une juste fierté : elle m'a vaincu, & pour la vie ! Quoi ! c'est moi qui soupire, qui brûle d'un feu dont sans doute s'offense ma gloire ! Trussel, Edouard amoureux ! & quel est l'objet qui m'a dompté ? l'épouse d'un homme qui m'est cher, auquel j'ai donné le nom de mon ami, qui a pensé perdre la vie pour moi, que la fortune poursuit, puisqu'il est privé de la liberté... La comtesse de Salisbury ne sçaura jamais l'empire qu'elle a usurpé sur mon ame. J'abuserois de ma puissance ! j'offenserois la vertu ! le comte est mon sujet, c'est à moi de le protéger. Vous êtes monarque, interrompt l'adroit courtisan, & vous seriez arrêté par des obstacles ! Et pensez-vous que la comtesse ne seroit pas flattée d'avoir fait naître en vous une passion qu'elle s'empresseroit de satisfaire ? Le ciel vous donna le sceptre pour imposer des loix à votre gré : Sire, c'est à vous de regner ; l'autorité ne doit point connaître de bornes. — Trussel, & pensez-vous que le ciel & la vertu ne soient pas au-dessus des rois ? n'ai-je point au fond de mon cœur mon premier maître, mon premier juge, une voix qui me crie que l'abus du pouvoir est une des plus grandes fautes des souverains ? encore une fois, je manque à tout, si je cherche à séduire la femme du comte de Salisbury.

Contraignez donc vos desirs, replique vivement Trussel; asservissez-vous au joug des préjugés, comme le dernier de vos sujets. Et quelles seroient les prérogatives de la couronne, si vous alliez vous soumettre à un esclavage qui n'est fait que pour le peuple? Aimez, osez le dire, & croyez qu'on écoutera favorablement un prince qui, sans l'éclat du thrône, eût inspiré des sentiments que sa grandeur même est intéressée à faire éclater.

Trussel parloit en faveur de la passion d'Edouard: il n'étoit guères possible que le monarque ne fût point porté à l'écouter. On convint que ce prince écriroit à la comtesse, & que le favori se chargeroit de la prévenir, & de lui rendre la lettre. Edouard traça l'écrit le plus enflammé; il peignoit sa tendresse en amant qui exige du retour; on démêloit le souverain à travers l'homme passionné; & Edouard aspiroit à la conquête de la plus belle personne de l'Angleterre. Le courtisan demande une entrevûe à madame de Salisbury; elle est accordée. Il employe dans la conversation tous les artifices d'un esprit qui s'est fait une étude de la souplesse & de l'intrigue; enfin il parvient jusqu'à mettre l'écrit du roi sous les yeux de la comtesse. C'est alors que l'amour de l'honneur combattu

dans le silence, que toute la dignité d'une conduite sage & irréprochable soutiennent cette ame héroïque contre les assauts d'un courtisan dépravé, contre sa propre faiblesse. De quel front, dit-elle, osez-vous m'entretenir d'une passion dont le roi lui-même n'a point l'indiscrétion de me parler? Truffel, connaissez-vous bien la fille de mylord Varuccy? sçavez-vous que je suis enchaînée par des liens sacrés, que le comte de Salisbury est mon époux? Edouard est notre maître; je suis faite pour le respecter, pour lui obéir: mais il ne voudra point mon deshonneur; non, il ne voudra point souiller d'un opprobre ineffaçable un digne serviteur qui n'aspire qu'à répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour son roi & pour sa patrie.

Un torrent de larmes empêche la comtesse de poursuivre. Vous pleurez, s'écrie Edouard en se montrant, & accourant vers elle avec précipitation! ah! belle Salisbury, pardonnez à la violence d'un amour qui n'a pu se contraindre; vous pleurez! & c'est moi qui ferois couler ces larmes! Truffel vous auroit-il offensée, en vous disant que vous êtes la première beauté de l'Angleterre, que les plus brillants hommages vous sont dûs? Ne peut-on avouer le pouvoir de vos charmes sans vous déplaire? Ah! madame,

ſongez que c'eſt votre roi, Edouard qui tombe à vos genoux.

Et en effet le monarque n'avoit pas achevé ces paroles, qu'il étoit aux pieds de la comteſſe; elle s'empreſſe de le relever: — Sire, que faites-vous? c'eſt moi qui me reſſouviens de votre rang; vous l'oubliez. N'eſt-ce pas à mon maître à défendre la femme du lord Saliſbury contre tout ce qui pourroit bleſſer ſon honneur? Si je n'étois point mariée, ſi

---

Si je n'étois point mariée &c. On ne ſera pas faché d'avoir ſous les yeux la converſation d'Edouard & de la comteſſe de Saliſbury, rendue avec cette naïveté Gauloiſe qui fait le charme de nos anciens écrivains. *Jamais*, dit le roi à madame de Saliſbury, *je ne vis ſi noblé, ſi friſque, ne ſi belle dame. Le doux maintien, le parfaict ſens, la grace, la grande nobleſſe & la beauté que j'ai treuvez en vous, m'ont ſi fort ſurpris, qu'il convient que je vous ayme; car nul éconduit ne m'en pourroit oſter. Chier ſire*, répond la comteſſe, *ne me veuillez mye mocquer, ne tenter. Je ne pourrois cuider que ce fuſt à certes ce que vous dictes, ne que ſi noble & gentil prince comme vous eût penſé à deshonnorer moy & mon mari lequel eſt ſi vaillant chevalier, & qui tant vous a ſervi & encore gît pour vous en priſon.* (Le roi redouble ſes empreſſemens) *Chier ſire, Dieu le père glorieux vous veuille conduire & oſter de vilaine penſée; car je ſuis & ſeray touſiours appareillée de vous ſervir à votre honneur & au mien &c.*

j'étois libre ; ſi le ciel m'eût fait naitre votre égale... ſouffrez que je me retire, & pardonnez ſi je m'interdis pour jamais votre préſence.

Edouard veut ſuivre la comteſſe : — Je ne penſe pas, Sire, que vous armiez la puiſſance ſuprême ! Vous qui êtes ſi grand, ſi généreux, le modèle des ſouverains, voudriez-vous devoir à la puiſſance ce que l'amour ne ſçauroit vous donner ? Exigez mes tributs de reſpect, de reconnaiſſance, d'admiration ; ils vous ſont entiérement conſacrés : mais attendre de moi le moindre retour qui ſeroit contraire à ma gloire, à la vôtre ; l'idée ſeule eſt une offenſe... Je mérite votre eſtime ; daignez, Sire, triompher de vous-même, comme vous triomphez de vos ennemis. Je forme mille vœux pour votre bonheur, pour l'étendue d'un règne qui ſera un des plus brillants de notre monarchie : j'en crois mon cœur ... & vous avez tous ſes ſentimens, hors ceux de l'amour... Qui ! moi ! je vous aimerois ! Sire, je vous le répète : je ſuis l'épouſe du comte de Salisbury ; après ce mot, qu'ai-je à dire à votre majeſté ?.. j'ai prononcé notre arrêt à tous deux.

Madame de Salisbury, à ces dernières paroles, s'étoit ſéparée bruſquement du monarque, & avoit couru s'enfermer dans ſon appartement. Edouard

désespéré du peu de succès de sa démarche, demande vainement à voir la comtesse : il ne peut l'obtenir ; il part en proie à différents transports. Quelquefois il s'accusoit de trop de retenue, & formoit le projet de parler en maître ; d'autres fois il concevoit le dessein de se montrer encore plus tendre, & il vouloit ne tenir que de son amour & du temps une conquête qui le touchoit déjà plus que celle de l'Écosse. Trussel entretenoit cette ardeur qu'irritoit la résistance. Edouard n'étoit pas accoutumé à céder ; cependant il se détermine à ne point employer l'autorité, & court à Londres l'ame remplie d'une passion dont il auroit craint d'offenser l'objet.

Que le roi eût été bien vengé de tout ce qu'il souffroit, s'il avoit eu les yeux de Maly ! Le cœur de madame de Salisbury leur étoit exposé dans tous les divers orages qui l'agitoient ; elle a eu la force de quitter Edouard, de s'imposer l'espèce de loi de ne jamais le revoir : elle n'est pas arrivée dans son appartement, que son courage l'abandonne : — Maly, il n'étoit que trop vrai qu'on partageoit mes sentiments ! je suis aimée ; je suis aimée d'Edouard ; il m'en a fait l'aveu, & je n'ai point démenti ... ce que je devrois être ... ce que

je ne ſuis point. Non, Maly, non, mon cœur n'eſt plus à moi : ô Dieu ! qu'il eſt difficile de réſiſter, lorſque l'auteur de notre égarement nous eſt ſi cher ! Cependant je ne le verrai plus, je ne le verrai plus ... je n'en ſuis pas moins coupable envers mon mari. Eh ! puis-je me juſtifier à mes propres regards ? arrache donc le trait qui me déchire. Où eſt mon époux ? qu'il vienne, qu'il accoure ! Hélas ! aurois-je bien le front de ſupporter ſa préſence, tandis que dans mon ame... je la vaincrai, je l'anéantirai cette paſſion tyrannique qui ſemble être née avec moi. Ne me parle jamais du roi ; ne me prononce jamais le nom d'Edouard ; Edouard eſt mon ennemi ; Edouard fait mon malheur, ma honte ; Edouard ... ah ! Maly, Maly, je ſens que je l'adore, que j'expire de cet amour, qu'il eſt offenſant pour mon honneur, que le comte de Salisbury ... je lui avouerai tout, il me punira, & m'arrachera la vie !.. Du moins je puis bien promettre qu'Edouard ignorera toujours l'empire qu'il a ſur ma raiſon, ſur tous mes penchants ; c'eſt la dernière fois que je l'aurai vû ; c'eſt la dernière fois que je t'entretiendrai de mon état déplorable. Ma chère Maly, digne & ſeule amie que le ciel m'ait laiſſée

pour me confoler, reçois mes larmes & ma vie ; que je meure dans ton fein !

Et en difant ces mots, la comteffe étoit tombée dans les bras de Maly. Elle reçoit une lettre de fon époux : — Le comte revient ! il foutiendra ma faibleffe ! fon arrivée empêchera qu'Edouard, & moi, nous n'écoutions un fentiment que tous deux nous devons étouffer.

Mylord Varuccy vient voir fa fille ; il lui demande la caufe du profond abbattement où il la trouve plongée : elle craint de lui répondre,& d'employer l'artifice. — Alix, votre mari fera bientôt de retour ; la cour de France le renvoye fur fa parole : ceffez donc de vous allarmer fur fon fort. S'il a effuyé quelques difgraces, elles font bien réparées : il a fçu fervir l'Angleterre par une médiation qui fait honneur à fes lumières politiques ; il eft plus d'une fource de gloire pour les hommes qui connaiffent le prix de la véritable réputation ; vous verrez le comte dans peu de jours. Ma fille, n'allez donc pas lui montrer une douleur qui altéreroit le plaifir qu'il aura de fe trouver dans le fein de fa famille & de fes amis.

Que la comtesse se trouvoit coupable lorsqu'elle entendoit son père attribuer sa douleur à l'absence de son mari ! O mon père, s'écrioit-elle, livrée à la solitude, je vous trompe aussi ! qu'une passion insensée entraîne de fautes ! je trahis tout ce qui m'environne. Je blesse la confiance, l'amitié, l'amour paternel ! je ne me connais plus. Et j'oserai m'offrir aux regards du comte de Salisbury ! mon malheur, mon crime sont tracés sur mon front ! j'ai le cœur trop plein de ce malheureux amour, pour qu'il n'éclate pas ; mon époux, tout l'univers sçaura que je suis dévorée d'un feu qui ne peut que me rendre à la fois malheureuse & méprisable.

Edouard, de retour dans sa capitale, entouré de l'éclat des grandeurs, rappellé à tous les plaisirs, ne pouvoit oublier la comtesse de Salisbury ; il la revoyoit dans tout ce qui se présentoit à ses yeux ; son cœur sans cesse revoloit vers elle ; il éprouvoit que le pouvoir souverain ne remplit point le vuide de l'ame, & qu'elle a d'autres besoins que ceux de l'ambition. C'est en vain que l'art des courtisans, & surtout de Trussel, cherchoit à imaginer des amusements : ils ne pouvoient arracher le monarque à la profonde tristesse qui le consumoit. Tous ces divertissements, toutes

ces voluptés dont, en quelque ſorte, on l'accabloit, n'étoient point capables d'affaiblir un ſeul trait de l'image de la comteſſe; un regard de cette femme charmante eût fait goûter à Edouard une yvreſſe qui rarement eſt attachée aux plaiſirs de la cour.

Mylord Varuccy entre un matin dans l'appartement de ſa fille : — Je reçois des lettres du roi : il m'apprend que votre mari arrive inceſſamment à Londres, & il m'ordonne de vous y conduire. Ces mots frappent la comteſſe ; elle demeure interdite; elle tâche de diſſimuler ſon trouble, & prenant la parole : — Le roi m'appelle à la cour ? — Vous y attendrez le lord Saliſbury. — Eh ! mon père, mon mari ne viendra-t-il point en ces lieux ? pourquoi m'arracher à cette retraite ? — Ma fille, les moindres volontés des ſouverains ſont des ordres ſuprêmes. Notre maître vous donne une marque de bonté : vous devriez y répondre avec plus d'empreſſement. — Mylord, ſi vous ſçaviez... je ſerai étrangère dans ce nouveau ſéjour où vous voulez m'entraîner. N'y a-t-il pas des dangers pour une perſonne de mon ſèxe à s'expoſer au grand jour ? — Votre ſageſſe, l'éducation que vous avez reçue, les exemples de vertu que vous avez puiſés dans le ſein de votre famille : Alix, voilà bien des garants qui

m'assurent que vous sçaurez résister aux séductions qui pourraient chercher à vous surprendre. Encore une fois, ma fille, votre père & votre roi l'ordonnent : vous me suivrez à Londres.

La comtesse se précipite aux genoux de Varuccy ; elle alloit lui déclarer l'aveu que lui avoit fait le monarque, révéler sa propre faiblesse : un lord de la connaissance de son père, étoit entré avec précipitation pour lui demander un service important ; la comtesse les quitte, & va retrouver en pleurant son amie : — Tu n'auras plus de reproches à me faire, Maly : vante-moi ma glorieuse victoire : mon père a reçu des ordres du roi de m'amener à la cour pour me trouver à l'arrivée du comte. Le croirois-tu ? j'ai eu la force de me combattre ; j'ai dompté le desir qui m'étoit le plus cher. Voir Edouard ! ce plaisir eût-il été un crime ? la vertu ne permet-elle pas ces faibles dédommagements de tout ce qu'elle nous refuse ? La présence du roi, un seul de ses regards m'eût fait supporter les peines secrètes que j'éprouve ; cette légère satisfaction n'auroit point offensé un devoir qui, sans doute, est trop rigoureux ; mon cœur n'eût pas formé le moindre sentiment ... ah ! ma chère amie, je

m'égare, je t'en impose ; je m'en impose à moi-même ; & comment toute mon ame n'auroit-elle pas été remplie du bonheur de voir un prince... Je suis aimée... ne crains rien, je sçaurai résister à mon père, à mes propres desirs ; je n'irai point à Londres ; je resterai dans ce séjour... je ne puis plus soutenir tant d'orages opposés. Maly, j'ai été sur le point de découvrir tout à mylord ; l'arrivée d'un de ses amis m'a arrachée à cette cruelle extrêmité ; sois instruite seule de tout ce qui déchire mon cœur ; j'ai besoin que l'amitié vienne m'appuyer. L'amour, quel mot j'ai prononcé, me cause bien des tourments ! Aidée de tes conseils, de ta fermeté, je triompherai. Ah ! que je redoute la vûe de Salisbury ! qu'un cœur qui aime la vertu, en lui étant infidèle, a de la peine à ne pas se trahir ! Qu'on est heureux, lorsqu'on ne s'est point écarté de son devoir ! je l'ai perdu, ce bonheur ! jamais je ne le goûterai !

Varuccy fait des préparatifs pour retourner à Londres ; la comtesse déterminée par son amie à garder le silence, & à ne point s'exposer aux regards du monarque, prétexte une indisposition ; son père s'en sépare, en lui commandant expressément de venir le joindre à la cour, aussitôt qu'elle sera rétablie ; sa

fille le voit partir avec quelque regret ; il y a des momens où elle accuse sa sagesse de trop de sévérité. Elle s'interroge sur ce qu'elle desire, sur ce qu'elle veut rejetter ; elle voudroit conserver sa vertu ; elle pleure sur son sacrifice. La comtesse de Salisbury adore Edouard, & elle sent tout l'excès de son égarement : quel sort déplorable ! que de femmes retrouveront dans ce tableau l'image de leur situation !

Ce n'étoit point assez que madame de Salisbury eût soutenu les pressantes sollicitations de son père : il falloit qu'elle repoussât des assauts encore plus redoutables. Au moment qu'elle pleuroit dans le sein de son amie, qu'elle succomboit sous tant de combats différents, on annonce un inconnu qui demande un entretien secret : la comtesse éloigne tout ce qui l'entoure, & demeure seule. L'inconnu entre, & présente une lettre : —Voici, madame, ce que le roi m'a ordonné de vous rendre à vous-même. Le roi, dit madame de Salisbury ! elle ne peut cacher son trouble;elle ouvre la lettre d'une main tremblante, & lit ces mots : » Vous faut-il, madame, des ordres » absolus pour vous appeller à la cour ? Jamais la » voix du maître ne se fera entendre;ce sera celle de » l'homme qui vous est le plus soumis. Belle Salis-

» bury, l'amour n'eſt-il pas au-deſſus de tous les mo-
» narques de la terre? C'eſt Edouard qui eſt votre ſu-
» jet : vous êtes ma ſouveraine ; oui, vous donnez
» des loix à ce cœur qui juſqu'ici n'avoit brûlé que de
» l'ardeur des combats, & n'avoit connu de paſſion
» que celle de la gloire. Je puis commander à
» l'Angleterre, & je ne ſçaurois maitriſer un
» penchant que votre abſence ne fait que forti-
» fier. Venez, charmante Salisbury, embellir le ſé-
» jour de la grandeur ; ne craignez point que j'aye re-
» cours à l'autorité ; s'il m'étoit permis, toute ma cour
» ne vous parleroit que de ma tendreſſe : mais je ne
» prétends point vous contraindre : qu'un époux
» ſoit mon heureux rival ; qu'il ait votre amour ; je
» ne veux que vous voir, adorer en ſilence vos
» charmes, envier tout bas leur fortuné poſſeſſeur.
» Votre père vous attend, le comte eſt prêt à ſe ren-
» dre ici. Votre roi, ah ce n'eſt point le monarque
» qui vous écrit, votre amant, mais votre amant le
» plus diſcret, le plus déſintereſſé n'obtiendroit-il
» point une réponſe?

P. S. » Si je ne puis jouir de votre préſence, qu'à la
» cruelle condition de ne vous point parler de mon
» amour, ſongez que je m'impoſerai un ſilence

» éternel ; oui, je ſçaurai me taire : mais, adorable
» Saliſbury, que je vous voye ! que mes yeux s'atta-
» chent ſur les vôtres ! que mes regards vous expri-
» ment une ardeur dont ma bouche s'interdira
» l'aveu. Jamais, jamais je ne vous en parlerai ;
» je me contenterai d'admirer, d'adorer en ſecret
» la divinité de mon cœur. Les rois ont donc des
» maîtres ! c'eſt à vous que l'Angleterre obéira. «

La comteſſe ne ſçait à quel ſentiment s'arrêter ; des mouvements confus ſe ſont élevés dans ſon ame : ſa vertu, ſon devoir, ſon amour, & c'eſt-là un de ſes plus redoutables ennemis, la combattent, triomphent tour à tour ; elle court, veut prendre la plume ; elle reſte en ſuſpens. Madame, lui dit l'inconnu, le roi attend une réponſe... Une réponſe, s'écrie madame de Saliſbury ! eh ! qu'exige le roi ?.. Je ne paraitrai jamais en ſa préſence ; dites-lui... non, il faut que je lui écrive, qu'il ſçache... il me rend bien malheureuſe !

Cette victime d'une paſſion qui avoit pris trop d'empire, étoit livrée à une agitation qu'elle n'avoit point encore éprouvée. Cependant elle ſe détermine, & trace ce billet trempé de ſes larmes. » Une réponſe,
» ſire ! & que voulez-vous que je vous écrive ? je n'au-
» rai toujours qu'un ſeul mot à vous oppoſer : il n'en-

» traîne aucune explication : je ſuis la comteſſe de Salisbury ; c'eſt-là tout ce que votre majeſté doit ſe dire, » ſe répéter, ce que je me redirai cent fois à moi-même. » Souffrez donc, ſire, que je demeure à jamais éloignée » de votre préſence. Ce ſeroit à mon ſouverain à me » réprééſenter mes devoirs, ſi j'étois capable de m'en » écarter. Mon ſéjour à la cour ne contribueroit point » à vous rendre une tranquillité qui eſt néceſſaire à » votre bonheur, à celui de l'état, ajouterai-je, au mien, » hélas ! ſire, il eſt dangereux de ſoutenir la vûe d'un » homme qui règne ſur les autres, & qui peut ſans » crainte dire qu'il aime. Que mon père, que mon » époux ignore une paſſion à laquelle l'un & l'autre » nous devons renoncer. Tous mes reſpects, tous » mes hommages d'eſtime, d'admiration, de recon- » naiſſance même, je puis les mettre à vos pieds, » mais ma tendreſſe, ſire.... Ne m'eſt-il pas défendu » de diſpoſer de mon cœur ? ce cœur que vous ty- » ranniſez eſt-il à moi ? Oui ! vous le tyranniſez. » Ah ! prince, laiſſez-moi dans ma retraite ; ſi mes » larmes peuvent vous plaire, ce papier en eſt ar- » roſé : ne m'écrivez plus, ne m'écrivez plus ; ou- » bliez-moi, & ne cherchons point à nous voir. Non, » ne nous voyons jamais. «

LA COMTESSE DE SALISBURY.

La comteſſe vole vers Maly : — Edouard m'a écrit : voici ſa lettre, & je lui ai répondu. — Comment ? — Oh ! ne crains point qu'il me ſoit échappé le moindre mot que j'aye à me reprocher ! — Mais, ma chère comteſſe, répondre, n'eſt-ce pas marquer une complaiſance qu'accuſe une vertu délicate ? — Maly, tu me perces le cœur ! il falloit bien donner au roi une raiſon de mon éloignement de la cour ; non je ne lui ai point dit ... ſois ſûre que ma faibleſſe n'a point éclaté ; ce n'eſt qu'à tes yeux que je ſuis ſi peu digne d'eſtime ! mais plains-moi, aime-moi, Maly. Edouard ſçaura que je le fuis, que je ne trahirai point mon honneur, que je reſterai fidèle à mon époux... tu me fais trembler : ma réponſe ſeroit-elle ſuſceptible d'une interprétation favorable au penchant que tous deux nous devons condamner ? l'ai-je bien aſſuré que ſon amour m'offenſoit, qu'il ne m'en a point inſpiré, que je n'éxiſte que pour le comte de Salisbury ? le déſordre de mes ſens auroit-il paſſé dans ma lettre! Oui, que mon époux revienne promtement ; ſa préſence m'avertira de mes devoirs. Pourquoi ai je vû le roi ? pourquoi m'a-t-il écrit ? Cruelle ! devois-tu me quitter, lorſque cet inconnu eſt entré dans mon appartement ? J'ai fait retirer tout ce qui m'entouroit ;

mais ces ordres ne s'étendoient point sur l'amitié ; si tu fusses restée près de moi, j'aurois eu plus de fermeté ; je n'eusse point écrit. Me voilà saisie d'une crainte qui vient encore augmenter mes peines. Dumoins si j'étois faible, si je dévorois mes larmes, Edouard, tout l'univers l'ignoroit ; il n'y avoit que le ciel, & toi seule, devant qui j'eusse à rougir ! s'il faut que le roi ait surpris dans ma lettre quelques-uns de ces sentiments qui ne sont connus que de toi, quel malheur ! quelle honte ! Je voudrois, Maly ... expirer avant que d'avoir revû mon époux. Il n'y a que la mort qui puisse me délivrer d'une situation si cruelle !

Madame de Salisbury en effet succomboit sous les tourments secrets dont elle étoit accablée. Sa lettre n'avoit servi qu'à enflammer davantage Edouard. L'œil pénétrant des courtisans cherchoit à saisir la cause de la sombre mélancolie où s'abandonnoit le monarque. Retiré au fond de son palais, il ne conversoit qu'avec le seul Trussel, & la comtesse de Salisbury étoit l'unique sujet de ses entretiens. Tantôt il vouloit agir en maître irrité, & que l'objet de sa passion fût amené à l'instant à la cour ; son lâche courtisan l'échauffoit dans l'idée d'abuser du souverain pouvoir. Tantôt le prince agité d'autres transports,

s'écrioit qu'on ne lui parlât plus de la comtesse, qu'il l'oublieroit, qu'il l'avoit oubliée : — Oui, Trussel, c'est une ingrate, indigne de la folle ardeur dont je suis épris. Dédaigner son roi, le voir à ses genoux, & ne pas donner la plus faible marque de sensibilité! Elle met sur le compte de sa vertu des sentiments... qui, sans doute, ne partent que de son indifférence, de son mépris pour son maître; peut-être on me sacrifie à un rival qui insulte à ma faiblesse; s'il étoit vrai .. c'est alors que tout le caractère d'Edouard se déployeroit; il sçait se venger, il sçait ce qui est dû à son rang, à son amour. Hélas! le monarque est encore bien moins outragé que l'amant, & dans mon royaume, dans le monde entier, qui peut avoir ma tendresse? Je ne demandois qu'à la voir, qu'à goûter le spectacle de ses charmes, qu'à attacher mes yeux sur ces yeux que j'idolâtre! Elle me reproche, Trussel, de faire couler ses pleurs! Qui! moi, que je sois la cause qu'il échappe une larme, une seule larme à la comtesse de Salisbury! non, je ne l'affligerai point; que mon cœur en soit déchiré, je sçaurai me résoudre à ce cruel sacrifice, m'imposer la loi de ne jamais la voir! je lui prouverai que son roi est soumis à ses volontés. Qu'elle ne se présente point à mes regards, ja-

mais, jamais... & c'eſt moi qui profère ce mot ... il n'importe, je ſuis roi; je veux l'être; je veux vaincre ma paſſion. Edouard doit être un modèle pour ſes égaux; ce n'eſt qu'à force de ſurmonter les obſtacles & d'aſſujettir la nature, que l'on peut s'élever au rang de grand homme; j'y parviendrai. (Le lord Varuccy s'offre aux regards du monarque) Varuccy, il ne faut point contraindre votre fille; qu'elle reſte à Salisbury; je ne retiendrai point longtems le comte, & il volera auprès de ſon épouſe. (Le lord s'étoit retiré) Eh bien, Truſſel, Edouard eſt-il digne de porter la couronne? tu le vois: je ſçais m'immoler: mais que le premier de mes ſujets que l'amour aura égaré, redoute un maître inflexible; je voudrois punir de ma victoire l'univers entier.

Edouard verſe des larmes: — Et le roi d'Angleterre, Edouard pleure! & pour une femme! elle eſt maitreſſe de mon ame! je fais trembler l'Écoſſe, & je n'oſe déplaire à la comteſſe de Salisbury! ah! Truſſel, que l'amour change un cœur! je ne me connais plus! je ſuis ... le plus faible des hommes!

Truſſel s'efforce de préſenter au monarque tout ce qu'il doit à ſa grandeur. — Truſſel, écartons le maître: l'amour ne ſe plaît que dans l'égalité; c'eſt

peut-être mon rang qui empêche la comtesse de me payer d'un retour que j'ai mérité. Je porterai mes ſentiments à un degré qui dumoins m'obtiendra ſon eſtime. Je l'ai réſolu : elle ne paraîtra point à ma cour. Je me bornerai à l'aimer, à l'idolâtrer dans le fond de mon cœur ; elle ſeroit bien injuſte, bien barbare, ſi elle ne me plaignoit pas !..Truſſel, crois-tu que madame de Salisbury me haïſſe ? ſa lettre eſt d'une femme ſenſible, à qui ſon devoir & la vertu ſont chers ; ſi elle n'étoit pas enchaînée par un hymen, qui m'eſt odieux, peut-être euſſé-je pu concevoir quelque eſpérance ; elle ſeroit venue à ma cour ; elle n'auroit pas évité ma vûe .. je m'égare dans mille projets qui ſe détruiſent ſucceſſivement. Truſſel ... je ne ſerai jamais un tyran ; la comteſſe de Salisbury jouira de toute ſa liberté, & mon amour ne cauſera qu'à moi ſeul des peines qui me flatteront encore, puiſque la comteſſe en ſera l'objet.

C'eſt ainſi qu'Edouard ſçavoit concilier le monarque & l'amant. S'il eût ſuivi les conſeils empoiſonnés du vil Truſſel, ce prince n'eût été qu'un roi ordinaire : mais le grand homme avoit la force de ſe conſulter ſoi-même, & il lui étoit impoſſible de deſcendre de cette grandeur qu'il imprimoit ſur toute

l'Angleterre. Un héros peut éprouver des faiblesses : mais il est rare qu'il y succombe.

Maly, différente du confident d'Edouard, excitoit dans le cœur de son amie, l'amour de l'honneur & de la vertu ; elle armoit jusqu'à l'orgueil contre un sentiment qu'elle aidoit la comtesse à repousser. Eh ! que de triomphes sur nos passions la vanité nous fait remporter ! qu'il est peu de ces victoires imposantes qui soient l'ouvrage du pur amour de nos devoirs ! la vertu sans mélange ressemble assez au sentiment désintéressé : on en parle beaucoup, & on en cherche encore des exemples.

La comtesse de Salisbury tomba malade. Il y avoit des moments où elle regrettoit de n'avoir point suivi à Londres mylord Varuccy ; ensuite elle demandoit pardon à Maly de ces mouvements qui blessoient sa gloire ; elle se condamnoit au jugement même de sa propre raison.

Un exprès arrive de Londres, qui apporte à la comtesse une lettre de son père. Le maintien de cet homme annonçoit une nouvelle désagréable : la fille du lord Varuccy est incertaine sur le coup qui la menace ; elle se détermine enfin à lire ce que mylord lui écrit. » Ma fille, (lui disoit-il dans cette lettre)

» voici le moment où il faut vous armer de ce courage que vous avez puifé dans mon fang. La véritable grandeur eft en nous ; celle que nous tenons de la fortune, s'évanouit comme les autres illufions qui compofent le menfonge de la vie. Vous attendiez avec impatience votre époux ; il vous alloit faire partager les nouveaux bienfaits que lui préparoit fon maître. Le Souverain fuprême, qui commande à tous les rois de la terre, n'a pas voulu que le comte de Salisbury jouît plus long-tems des bontés de notre monarque. En un mot, ma fille, je vous le répéte : vous avez de la religion, de la fermeté ; vous devez être réfignée aux plus cruels évenements : une maladie précipitée vient de nous enlever le comte...

Madame de Salisbury n'achève point la lettre : elle la donne à Maly qui étoit avec elle, en s'écriant : vois jufqu'à quel point le fort me pourfuit : la mort vient de m'enlever mon époux !

Maly continue de lire : elle eft inftruite de tous les détails relatifs à cette perte qui auroit été encore plus foudroyante pour une femme ambitieufe : mais la comteffe ne regrettoit point le degré d'élévation où l'auroit portée fon union avec le lord Salisbury ; elle ne

reſſentoit que la privation d'un époux qu'elle eſtimoit, & qu'elle auroit peut-être aimé, ſi elle eût eu le temps de vivre avec lui. Sa délicateſſe ſe faiſoit des reproches qu'elle ne cherchoit point à détourner, & qui lui rendoient cette perte plus ſenſible :
— Il faut, Maly, que je t'ouvre mon cœur : un mouvement affreux vient de s'y élever ; je me fais honte à moi-même... au milieu de ma douleur, une ſorte de ſatisfaction... Je réparerai ce crime ; oui, c'en eſt un dont je me punirai ; je vengerai les mânes du comte de Salisbury des torts que j'ai pu avoir, tandis qu'il vivoit ; ſa veuve aura un courage & une fidélité que n'eut point ſon épouſe. Le roi pourra reprendre des eſpérances qu'il devoit avoir abandonnées ; il connaitra que l'eſtime & le devoir vont quelquefois auſſi loin que l'amour ; Salisbury dans le tombeau a déjà acquis ſur mon cœur des droits que lui diſputoit ma faibleſſe. Maly, j'expierai mes fautes, en m'armant de la plus auſtère ſévérité contre moi-même ; & mon orgueil eſt intéreſſé à défendre ma vertu.

Edouard dans la perſonne du comte, ſe voyoit enlever un des ſoutiens de ſa couronne : il le regretta comme un citoyen utile dont étoit privée l'Angleterre, & comme un favori qui aimoit ſincérement ſon

son maître ; si les hommes ont à se plaindre de trouver peu d'amis, c'est surtout aux souverains que ces plaintes sont permises ; la grandeur semble encore plus que l'infortune, éloigner l'amitié ; la nature pardonneroit-elle moins l'élévation que le malheur ? Salisbury étoit attaché à Edouard, & non au monarque de la Grande-Bretagne. Cependant à travers les regrets qui échappoient au prince, l'amour revenoit mêler ses plus vifs transports. Edouard ne pouvoit se dissimuler qu'il se voyoit sans rival, que la comtesse étoit dégagée d'un nœud, qui jusqu'à ce moment avoit dû les arrêter l'un & l'autre ; enfin tout ce qu'il aimoit étoit libre ; cette image fixoit ses regards ; & si quelque téméraire lui disputoit le cœur de madame de Salisbury, alors il n'avoit rien à ménager : il étoit permis au roi d'appuyer les prétentions de l'amant.

Le comte ne laissoit point d'enfants. La loi obligeoit sa veuve de renoncer au comté dont la possession retournoit à la couronne. Ramenée par cet événement à Londres, chez son père, il falloit que madame de Salisbury se rapprochat d'un objet d'autant plus redoutable, qu'elle ne pouvoit parvenir à y songer même avec indifférence. Quoi, disoit-elle, à l'instant que j'attendois mon époux,

& que ſa préſence m'eût donné des armes contre un penchant que je dois bannir de mon cœur, je retombe dans un abîme encore plus profond ; je perds mon mari, que j'ai offenſé ; oui, je l'ai offenſé ; hélas ! je ne ſçaurois me le cacher. Je n'ai plus de ſoutien ! j'eſpérois m'enſevelir dans cette retraite, y mourir ; & voilà qu'un ſort affreux me rappelle dans un ſéjour où je ſerai près d'un ennemi, qui n'eſt pour moi que trop à craindre ! Mon père ſurprendra mon trouble, m'accablera de réprimandes que j'aurai méritées ; il m'ôtera ſa tendreſſe, ſon eſtime ; tout Londres ſera inſtruit de ma paſſion inſenſée. Que dois-je attendre d'Edouard ? je n'aurai plus des liens ſacrés à lui oppoſer ; il oſera ſe prévaloir d'une eſpèce de liberté que je ſemble avoir acquiſe !.. Eh ! quelles ſeroient ſes eſpérances ?.. Maly, c'eſt ici que l'honneur, que l'orgueil doivent me ſoutenir. Qui ! moi ! la fille du lord Varuccy, la veuve du comte de Salisbury... j'écouterois une erreur... Non, Maly, non, repoſe-toi ſur mon amour pour la vertu, pour la véritable gloire. On peut avoir ſon cœur déchiré par une paſſion malheureuſe : mais ſuccomber, céder... n'eſt-il pas facile de terminer ſes jours? quand on a la fermeté

d'embraſſer ce parti, qu'auroit-on à redouter ? la mort eſt au-deſſus des foibleſſes & des rois. Allons donc à Londres ; volons dans le ſein de mon père ; ſon exemple enflammera mon courage ; je fais ſerment de ne point parler à Edouard, de ne point le voir, dirai-je, hélas ! de ne point y ſonger !.. Tu verras ſi je ſuis indigne de ton amitié ; tu reconnaitras la fille du lord Varuccy. Partons.

La comteſſe, en quittant le château de Salisbury, ne put s'empêcher de répandre des pleurs. Elle détournoit ſouvent la tête ; elle porta encore les yeux vers ſa retraite. Quand elle l'eut perdue de vûe, hélas ! s'écria-t-elle, il faut donc renoncer à cet aſyle ! Du-moins j'y pouvois verſer des larmes en liberté ; je n'avois d'autre témoin de mon égarement, & de ma triſteſſe, que ma chère Maly. Il y a quelques douceurs dans les peines, lorſqu'on peut laiſſer éclater ſa ſenſibilité, & qu'on n'eſt point obligé de montrer un viſage différent de ſon cœur. Il m'étoit permis de ſoupirer, d'épancher mon ame, de parler d'une faibleſſe, que je cacherai à tous les yeux : tout me ſera interdit, plus de conſolation. Ah ! digne amie, ne m'abandonne point ; le ciel m'envieroit-il encore ce dédommagement des maux que j'éprouve ?

Elles arrivent à Londres. Varuccy, qui pense toujours que la mélancolie où sa fille est plongée, n'a d'autre motif que la mort du comte, s'efforce de l'en retirer ; il veut la conduire chez le roi. — Que me proposez-vous, mon père ? sous ces vêtements de deuil, j'irois... Laissez-moi à ma douleur ; que je sois oubliée ; mon père, souffrez que je vive ici dans la retraite la plus profonde.

Le lord ne veut point contraindre sa fille ; il fait part au roi des raisons qui la retiennent loin de la cour: Edouard feint d'en être satisfait ; seul avec Trussel, il exhale une ame trop gênée par l'embarras des grandeurs : — L'ingrate ! elle me refuse jusqu'au plaisir innocent de la voir ! & elle rejette sa barbarie sur la bienséance, sur des devoirs dont elle s'affranchiroit aisément, si du moins elle connaissoit la sensibilité ! Je ne lui demandois que sa présence, qu'un seul regard ; & elle s'obstine à ne point m'accorder ce faible prix de tout ce qu'elle me fait souffrir ... de tout ce qu'elle me fait souffrir ! & c'est un roi qui parle, le souverain de l'Angleterre, Edouard ! Sire, dit Trussel, c'est en effet compromettre la majesté que de supporter plus longtems une telle audace. La fille de Varuccy n'a-t-elle pas à se féliciter de ce qu'un aussi grand mo-

narque que vous, ait bien voulu jetter les yeux sur elle ? Son mari est dans le tombeau ; elle n'est plus enchaînée par des liens qu'il ne tenoit qu'à l'autorité de rompre ; & vous avez poussé la bonté jusqu'à ne point user de votre pouvoir. Aujourd'hui qu'auroit-elle à vous opposer ? sa vertu ? la vertu est d'obéir à son maître : c'est le premier devoir, la première loi d'un sujet. Sire, ne croyez point à ces mots imposants, faits pour éblouir le vulgaire des hommes ; cette résistance offensante qu'il plait à la fille de Vanuccy de décorer d'un nom fastueux, n'est peut-être que l'effet d'une intrigue qu'on a l'adresse de vous dérober ; on vous préfère un rival, & on s'enorgueillit de montrer de l'indifférence pour un roi ; c'est un trophée insolent pour la beauté : voilà, n'en doutons point, où se réduit cette vertu si fière, si insultante... Je ne suis point aimé, s'écrie Edouard, & un autre... oui, tu es éclairé sur les motifs de ses refus ; & plus j'éxamine... je cède à tes conseils ; tu es entré dans mon cœur ; il est tems d'adoucir la blessure qui le déchire ; ce n'est point envain que le ciel m'aura donné le droit de commander. Le dernier de mes sujets peut satisfaire ses passions, & j'étoufferois les miennes !...

Je ferai mon bonheur ; il dépend de la conquête d'un cœur que nul autre ſur la terre n'oſera me diſputer... Truſſel, cours chez madame de Salisbury ; demande à lui parler ; dis-lui qu'elle paraiſſe à la cour, que je le deſire, que je l'ordonne, que je le veux ; vas, vole.

L'adroit courtiſan s'applaudiſſoit de ſervir les faibleſſes de ſon maître, & il formoit en même-temps le projet de perdre Varuccy dans ſon eſprit ; il ſe diſpoſe à exécuter ſes ordres.

Edouard ſeul, rendu à lui-même, interroge ſon cœur, ne tarde point à l'écouter, & ce cœur noble & généreux malgré toutes les baſſeſſes, tous les genres de ſéduction que déployoient les corrupteurs de cour, lorſqu'il ſuivoit ſes propres mouvements, ſe détermi-noit toujours à la grandeur, à l'équité, à cette dignité de l'homme qui conſtitue le mérite perſonnel, & qui ajoûte tant à la majeſté ! J'ai cédé, ſe dit le prince, aux ſentiments de Truſſel ; non, ce ne ſont pas les miens qu'il va ſuivre. Me voilà donc avili par une paſſion qui me met au niveau des mortels les plus faibles, les plus mépriſables ! je ſuis dépoſitaire de l'autorité ſuprême, & au lieu de m'en ſervir à

rendre mon peuple heureux, à soumettre les Écossais, dont l'audace me brave, à m'élever par l'éclat de mon règne au-dessus de mes prédécesseurs, je ne serai roi que pour tyranniser une malheureuse femme, qui veut conserver sa vertu, qui, sans doute, ne sent pour moi aucun de ces transports qu'elle ne m'a que trop inspirés! & je manquerai à l'honneur, à l'humanité! j'outragerai la mémoire d'un homme qui fut mon ami! sa veuve sera le jouet de mes folles erreurs! je porterai la désolation, la mort dans le sein de Varuccy dont je dois respecter moi-même la fermeté! je ferai couler les larmes... de tout ce que j'adore! Non, ce n'est point par de tels moyens que je veux conquérir le cœur de la comtesse de Salisbury; je veux être son amant le plus tendre, le plus circonspect. (Edouard appelle quelques uns de ses domestiques) Qu'on aille promptement chez le lord Trussel! courez, qu'il ne fasse rien sans m'avoir vû; je l'attends. Quel plaisir je goûte en cédant à la voix de mon cœur! Salisbury! cruelle! si vous ne m'aimez pas, du moins je veux que vous m'estimiez, que vous m'admiriez, que vous me plaigniez. Ah! je mériterai tous vos sentiments; je vous ferai voir une tendresse si vive, si pure!.. mes vertus seront votre ouvrage.. Je tou-

cherai votre ame ; la noblesse de mes procédés vous désarmera ... je retrouve la grandeur que doit avoir le roi d'Angleterre. (Il apperçoit Trussel.) Vous n'avez point encore rempli mes volontés ? — Sire, je me préparois à me rendre chez madame de Salisbury. — Non, Trussel, non ; je me suis consulté : il ne convient point à Edouard d'employer la violence pour s'assurer un cœur rebelle à ses vœux ... gardez-vous bien d'aller chez la comtesse ; je la vaincrai par d'autres armes. — Quoi ! sire, vous souffrirez... — Tout, mon ami, plutôt que la fille de Varuccy ait à m'accuser du moindre coup d'autorité. — A votre place, sire... — A ma place, vous feriez ce que je fais ; vous pensez, vous parlez comme Trussel ; & moi je parle, & j'agis comme Edouard. C'est à nous à donner des exemples de vertu & de magnanimité ; & que nous serviroit d'être supérieurs au reste des hommes, si nous avions leurs foiblesses, leurs desirs bornés ? Trussel, je veux montrer à l'univers que j'ai l'ame d'un roi. Ce n'est point l'appareil des fausses grandeurs qui doit m'enorgueillir : c'est sur la noblesse de mes sentiments que je fonde la fierté dont je veux me parer à mes propres yeux. La comtesse de Salisbury ne sera point asservie à mes caprices : allez, & ne

me donnez jamais que des conseils qui soient dignes de moi.

Edouard se félicitoit de cet effort héroïque : mais qu'il lui coûtoit cher ! que de mouvements divers l'emportoient successivement ! combien d'instants où tous ces projets de générosité s'évanouissoient !

La comtesse n'éprouvoit pas une agitation moins violente. L'image de la perte de son mari s'effaçoit ; celle d'Edouard au contraire se gravoit tous les jours plus profondément. Eh bien ! disoit-elle, à Maly, es-tu contente de ton amie ? ai-je assez d'empire sur un sentiment auquel le tems ne fait que prêter de nouvelles forces ? Maly, je ne puis me dérober à des reproches secrets ! mon père continue de croire que la mort d'un époux entretient cette tristesse dont je suis consumée ! eh ! que diroit-il, si ce cœur me trahissoit ? Penses-tu que le sacrifice que je me suis imposé ne soit point assez grand ? de quoi, la vertu auroit-elle à m'accuser ? je vivrai, je mourrai pour elle : mais, ma chère amie, crois tu que je l'offenserois, en reportant mes yeux ... tu ne m'entends point ? — Quoi ! vous voudriez que je misse dans vos mains ce portrait ?.. — Je ne demande, Maly, qu'à y jetter un regard, un seul regard, & je te le

rends pour la vie. — Non, je ne céderai point à vos desirs : je sers votre raison, votre honneur ; vous avez donc formé le dessein d'entretenir une passion qui sera pour vous une source de chagrins inévitables ? — Maly, pardonne, pardonne ; ton amitié mérite toute ma reconnaissance ; je t'invite moi-même à t'armer contre moi ; non, que ce fatal portrait ne revienne jamais sous mes yeux ; bannissons, s'il se peut, de mon ame un objet qui n'est que trop victorieux de tous mes efforts.

Edouard avoit écrit plusieurs lettres à la comtesse de Salisbury, sans pouvoir en obtenir aucune réponse. Le monarque alloit éclater. L'orgueil d'un amant, encore moins celui d'un roi ne souffre point d'humiliations : Trussel nourrissoit le penchant trop décidé qui portoit souvent Edouard à n'écouter que son emportement.

Le hazard avoit amené à la cour d'Angleterre un chevalier Français qu'on nommoit Eustache de Ribaumont, le même qui dans la suite, eut l'honneur

---

Eustache de Ribaumont, &c. Lorsqu'Edouard reprit Calais, il combattit comme un simple *homme-d'armes*, & s'attacha, dans la mêlée, à Eustache de Ribaumont, gentilhomme Gascon, qui se mesura avec le roi, sans le connaître, il eût même la gloire de l'ab-

de se mesurer avec Edouard. Il possédoit au plus haut dègré toutes les qualités qui sembloient attachées à l'esprit de la chevalerie ; il étoit d'une franchise singulière, & surtout le *champion déclaré des dames*. Ribaumont n'eut pas de peine à se concilier la bienveillance du prince Anglais, dont l'ame respiroit toute la noblesse chevaleresque, & il mérita bientôt de la part de ce prince une confiance sans réserve. Edouard l'instruisit de son amour pour la comtesse

battre deux fois. Les Anglais ayant remporté l'avantage, le chevalier Français rendit son épée à son assaillant, en se reconnaissant son prisonnier. Edouard dans le souper qu'il donna aux braves gens restés entre ses mains, s'adressa ainsi à Ribaumont : *Messire Eustache, vous êtes le chevalier au monde que je visse oncques plus vailiamment assaillir ses ennemis, ne son corps defendre. Ne me treuvai oncques en bataille où je fusse, qui tant me donnât affaire corps à corps que vous avez aujourd'hui faict ; si vous en donne le prix, & aussy sur tous les chevaliers de ma cour par droite sentence; adoncques print le roi son chapelet* (ornement de tête) *qui étoit bon & riche, & le mit sur le chef de monseigneur Eustache, & dit : monseigneur Eustache, je vous donne ce chapelet pour le mieux combattant de la journée de ceux de dedans & de dehors, & vous prie que vous le portiez cette année pour l'amour de moy. Je sçay bien que vous êtes guay & amusant, & que volontiers vous-vous treuvez entre dames & damoyselles ; si dites partout là où vous irez que je le vous ay donné ; si vous quitte votre prison, & vous en pouvez partir demain s'il vous plait.*

de Salisbury, & lui apprit avec douleur qu'il jouoit le triste rôle d'amant malheureux. Il ajoûta que las d'essuyer des hauteurs rebutantes, il étoit prêt de recourir au suprême pouvoir, & il ne dissimula point que Trussel l'échauffoit dans ce projet. Sire, dit Ribaumont, Trussel n'est pas un brave gentilhomme, je le dirois à lui-même, puisqu'il ose vous donner de semblables conseils ; votre majesté n'est point faite pour les suivre. Il faut tenter tous les moyens que la chevalerie & l'amour vous permettent, & ils vous attireront, j'ose l'espérer, les bonnes graces de la comtesse. Surtout, sire, gardez-vous bien de présenter jamais la suprême puissance : *en amour le plus gentil chevalier est roi.* Mettez en usage tous les heureux présents que vous avez reçus de la nature ; ils valent bien les avantages de l'autorité. — Mais, Ribaumont, si je ne réussis point ?.. — Alors, sire, de la grandeur d'ame ; plaignez-vous en vous-même, & faites éclater la générosité du souverain de l'Angleterre. — Et si j'avois un rival ? — Eh bien, sire, il ne faudroit pas lui opposer le roi, mais disputer à qui sçauroit le mieux aimer ; il faudroit déployer tous les secrets de l'art de plaire ; ce seroit à madame de Salisbury à décider, & à donner le prix. Votre majesté ne doute pas qu'après le roi de

France, mon légitime souverain, elle ne soit la personne dans le monde pour laquelle je suis pénétré d'une plus haute estime, de tous les sentiments de vénération : mais si j'avois l'honneur d'être votre rival, & que je fusse préféré, je ne sçais si mon respect, sire, iroit jusqu'à vous immoler mes droits sur le cœur de ma maîtresse. Tous les sacrifices, vous les pourriez attendre de mon dévouement, hors celui de l'amour. Souffrirez-vous, sire, que je continue de vous parler avec cette vérité qui est digne de vous ? ce n'est ni par des ordres exprès, ni par des plaintes que vous parviendrez à toucher celle que vous aimez ; croyez-en les Français lorsqu'il s'agit de tendresse : le premier art *en courtoisie* est de plaire, de flatter la vanité, ou d'exciter le plaisir. Je pense à un expédient dont le succès est presque assuré ; donnez des fêtes, & que madame de Salisbury en soit l'objet caché : j'ose répondre à votre majesté que cette galanterie lui sera agréable ; une belle femme est une sorte de divinité qui demande un culte & des honneurs. Rien ne la séduit plus qu'un hommage d'éclat ; sire, nous imaginerons ensemble quelques amusemens qui soyent du goût de la comtesse, & qui l'enlevent à sa retraite.

Édouard embrasse Ribaumont : — *Gentil chevalier*, mon sort est entre vos mains ; ordonnez, &

l'on s'empreſſera d'exécuter. Je veux que la magnificence ſoit réunie à tout ce que vous aurez jugé être de plus galant. Ne ménagez point la dépenſe ; ſongez que c'eſt un roi qui ſe charge des frais, & que ce roi eſt l'amant le plus paſſionné.

Ribaumont ſe piqua de remplir les deſirs du monarque. On proclama un tournoi où la nobleſſe Anglaiſe fut invitée, ainſi que les gentilshommes étrangers qui ſe trouvoient à Londres. Edouard ne manqua point de ſe parer des couleurs de la comteſſe de Salisbury ; ſon écharpe noire & rouge éclatoit du feu des diamants ; Ribaumont entra auſſi en lice, il rompit pluſieurs lances pour la *beauté inconnue*. La deviſe du roi repréſentée par un Perſan qui adoroit le ſoleil, offroit ces mots : » *je l'adore, quoiqu'il me* » *brûle.* « Ribaumont, en courtiſan Français qui ſçait allier la nobleſſe de l'ame, & l'ingénieuſe galanterie, eut l'adreſſe de ménager le prix au ſouverain. Edouard s'en apperçut, & pénétré de l'honnêteté du procédé, il ne put s'empêcher d'en témoigner ſa reconnaiſſance : — Brave chevalier, vous autres Français, vous êtes galants envers vos amis comme à l'égard de vos maitreſſes ; *grand merci* de la victoire ; j'en garderai l'honneur, puiſque vous le voulez :

mais chaque chose ici aura sa récompense : c'est moi qui vous donne celle de l'amitié ; & aussitôt le roi détache de son casque une superbe aigrette de diamants, & s'empresse d'en décorer celui de Ribaumont.

La comtesse de Salisbury n'assista point à ces fêtes ; Edouard s'étoit flatté que la curiosité & le goût du spectacle l'y attireroient : elle persista à demeurer dans sa solitude ; cependant elle ne cessoit d'interroger Maly sur les moindres particularités ; elle se faisoit raconter les plus petits détails. Que sa sensibilité fut intéressée, lorsqu'elle apprit quelle étoit la devise d'Edouard, & qu'il avoit adopté *ses couleurs !* elle revenoit sans cesse à ce témoignage de l'amour du prince, & la devise lui prouvoit qu'il avoit autant de discrétion que de tendresse.

Plusieurs *entremets* des mieux imaginés terminèrent ces fêtes. On en donna un surtout qui étoit un emblême ingénieux, dont il ne fut pas difficile à la comtesse, & même aux favoris d'Edouard de pénétrer le sens : le théâtre représentoit une espèce de camp : on y voyoit Achille essayer diffé-

---

Plusieurs *entremets*, &c. C'est ainsi qu'on appelloit des représentations muettes, qui étoient une sorte de pantomimes ; on en a parlé dans Sargines ; l'ouvrage de M. de Ste Palaye nous en donne une idée étendue.

rentes armes ; Pallas lui montroit des drapeaux, & des couronnes de lauriers : il couroit avec précipitation vers la déesse. Déidamie, sous la figure d'une jeune personne remplie de charmes, s'offroit aux regards du héros : il quittoit brusquement Pallas, & alloit se jetter aux pieds de Déidamie. Elle le repoussoit ; elle le fuyoit : il n'en paraissoit pas moins empressé à suivre ses pas. La Gloire descendoit dans un nuage, & l'Amour entroit d'un autre côté sur la scène ; Achille les regardoit tous deux en soupirant, & faisoit entendre par son jeu, qu'il vouloit les réunir l'un & l'autre ; un Génie désigné par un enfant, suspendoit au fonds de la salle un tableau qui représentoit Déidamie assise sur un trône, & au bas étoient écrits en lettres lumineuses ces deux mots, *la victoire, & Déidamie.*

Madame de Salisbury étoit demeurée obstinée à ne point se montrer ; ces représentations ne produisirent pas plus d'effet que le tournoi & les joûtes. Ribaumont s'avouoit vaincu dans l'art *d'attirer les dames*, & le ressentiment d'Édouard contre la comtesse égaloit son amour.

Cependant elle ne souffroit pas moins que le roi ; son père lui faisoit des reproches continuels sur

cette

cette vie retirée où elle ensevelissoit sa jeunesse. Pensez-vous, lui disoit-il, que je veuille vous voir condamnée à traîner un éternel veuvage ? ignorez-vous, ma fille, que je n'ai d'enfant que vous, & m'envieriez-vous la douceur de laisser un héritier de ma maison ? déja plusieurs partis se sont présentés ; êtes-vous décidée à ne jamais paraître à la cour ? la tristesse doit avoir un terme. A ce mot, la comtesse éprouve un embarras qui ne lui reprochoit que trop la véritable cause de ses larmes. Le lord continue : ne ferez vous rien pour un père qui, sans doute, a sur vos sentiments des droits aussi sacrés que ceux de votre époux ? je ne vous désaprouve point de chérir sa mémoire : mais, je le redis, vous avez des devoirs à remplir ? Nous manquons à notre maître qui m'a comblé de bienfaits ; est-il sur la terre un roi plus digne de notre amour ? votre cœur... — Ah ! mon père ... c'est mon cœur... Oui, mon père, notre monarque mérite nos hommages ... & qui plus que moi sent tout ce que nous lui devons ? mon père, il est... — Le plus grand des souverains qu'ait eus l'Angleterre: cet éloge est consacré par la vérité même. Edouard répand ses faveurs sur tout ce qui l'environne, & avec quelle noblesse il les distribue ! exact surtout à tenir sa parole, je ne sçais ce qui peut

l'arrêter : il alloit épouſer la fille du comte de Haynaut... —Il ne l'épouſera point, mon père ? — Il diffère toujours ce mariage auquel ſont attachés les intérêts de l'état, & l'on ignore les motifs de ce retardement. Madame de Salisbury répéte : il ne ſe marieroit point ? — Il n'eſt pas poſſible qu'il refuſe plus longtems cette ſatisfaction aux vœux d'un peuple entier ; depuis quelques mois, il eſt pénétré d'un ſombre chagrin dont la cauſe nous eſt inconnue ; on s'apperçoit qu'il s'efforce d'appeller à ſon ſecours ſa raiſon & ſa grandeur. Ce qui m'étonne, lorſque je m'offre à ſes regards, il laiſſe voir une certaine émotion... il lui échappe des ſoupirs.

Si, dans ce moment, Varuccy eut jetté les yeux ſur ſa fille, il auroit ſurpris ſon ſecret. Il pourſuit : le roi a donné des fêtes, & il parait bien ſingulier qu'elles ayent redoublé ſa mélancolie. Faut-il qu'un monarque ſi éclairé ait accordé ſa confiance à l'homme le plus mépriſable de ſa cour ? Edouard ne ſçait pas ce dont on accuſe Truſſel, qu'il eſt un des principaux auteurs des infortunes, & même de la mort d'un prince digne de pitié : il ne peut qu'infecter de ſes venins l'ame la moins ſuſceptible de dépravation. Je vais ce ſoir chez le roi ; vous m'y accompagnerez, ma fille. —

Mon père, souffrez... —Je le desire, & je vous l'ordonne ; c'est trop longtems me désobéir. — Mon père, j'embrasse vos genoux : permettez que je ne quitte point ma retraite... — Alix ! — Dumoins attendez encore quelques jours ; je pourrai... je vous obéirai, mon père. — Et pourquoi ce trouble ? Me cacheriez-vous ?.. — Rien, mylord, rien ; mais ... ne me refusez pas la grace que j'implore de votre tendresse paternelle. — Vous en abusez, Alix : vous avez des secrets pour moi !.. j'ai la faiblesse de céder à vos prières... Je me flatte que vous m'apprendrez ce qui vous éloigne du monde N'oubliez point qu'un court délai expiré, je me ser[vir]ai de mon autorité, & que malgré vous, je vous rappelle à vos devoirs.

La comtesse seule ou avec son amie, s'abandonnoi[t] à toute la violence de ses sentiments. Ce n'étoit plu[s] cette femme armée contre sa passion, qui se prosternoit aux pieds de Varuccy pour reculer le momen[t] de paraitre devant Edouard. Quelquefois elle se plaignoit de l'excès de sa vertu, son ame voloit aupr[ès] du roi, & elle sembloit se dédommager de la contrainte que lui imposoit la présence de son père ; ell[e]

montroit à Maly tous ses regrets, & toute sa foiblesse.

Mylady Suffolck fait inviter madame de Salisbury à un bal qu'elle donnoit dans une de ses maisons de campagne, à quelques milles de Londres; le lord Varuccy presse sa fille de céder à l'invitation: elle crut qu'elle devoit répondre aux politesses de madame de Suffolck. La comtesse prend un déguisement; arrivée dans le bal, elle ne se fait connaître qu'à mylady seule. L'assemblée étoit brillante & nombreuse; madame de Salisbury se faisoit admirer par sa taille à la fois majestueuse & élégante; on auroit pu dire que ses graces la trahissoient. Elle laisse par hazard tomber sa jarretière; un masque, richement habillé, la ramasse avec précipitation, & veut s'en emparer: la comtesse demande instamment qu'on la lui rende;

Elle laisse, &c. Telle est à peu près l'origine de l'institution de l'ordre de la jarretière. Plusieurs écrivains, & entr'autres le célèbre M. Hume, qui veulent ennoblir les causes de tout ce que font les souverains, s'élèvent contre cette anecdote galante, & la traitent de fable. L'ordre de la toison d'or n'a pas, selon quelques historiens, une création plus importante. Au reste, M. Hume convient que les mœurs

on ne l'écoutoit point ; croyant en impoſer à l'audacieux chevalier qui retenoit ſa jarretière, elle ſe dé-

---

du ſiècle où vivoit Edouard, étoient très-compatibles avec ces ſortes d'inſtitutions. Quoiqu'il en ſoit, on prétend que la comteſſe de Salisbury ayant laiſſé tomber dans un bal ſa jarretière, Edouard s'empreſſa de la ramaſſer, & que s'étant apperçu d'un ſouris échappé à quelques-uns de ſes courtiſans qui ſembloient attribuer à une faveur décidée ce qu'il ne devoit qu'au ſimple hazard, il s'écria ! *honny ſoit qui mal y penſe !* ces mots furent la deviſe de l'ordre. Le nombre des chevaliers eſt de vingt-quatre, ſans compter le roi. Les perſonnes qui veulent abſolument que la galanterie n'entre point dans les actions des grands, ont imaginé que ce qui porta Edouard à établir cet ordre, fût qu'à la journée de Crécy, il avoit donné pour mot, *garter*, qui ſignifie en Anglais une jarretière. D'autres avançent qu'à cette même bataille, ce monarque avoit fait attacher ſa jarretière au bout d'une lance pour le ſignal du combat. Enfin des amateurs de vieilles chroniques, ſoutiennent qu'Edouard n'avoit fait que renouveller un ancien ordre, créé déjà par le roi Richard I, au ſiège d'Acre ou Ptolémaïs. Ce dernier (à ſuivre leur opinion) déterminé à prendre la ville d'aſſaut, avoit diſtribué, après l'interceſſion de S. George, à ſes principaux officiers, des bandes de cuir pour les attacher à la jambe, afin qu'ils ſe fiſſent reconnaître dans la mêlée, & de-là eſt venu cet ordre aujourd'hui le premier de

termine à ôter son masque ; mille acclamations proclament, en quelque sorte, la beauté de madame de Salisbury; aussitôt le ravisseur se découvre à son tour : quel étonnement pour l'assemblée, & pour la comtesse elle-même, quand on reconnaît le roi ! il s'écrie : voici un trésor que je mérite de posséder ! je ne le céderois pas pour l'empire du monde. Un rire malin échappe à quelques personnes : Edouard continue : *honny soit qui mal y pense* ! ceux qui ont ri, n'auront point de part à l'ordre que je vais instituer, & dont les premiers souverains de l'Europe se feront honneur de porter les marques. Il adresse à voix basse à madame de Salisbury quelques paroles qu'on ne pouvoit entendre ; on observa seulement qu'elle étoit troublée ; Ribaumont n'a pas plutôt vû la comtesse,

---

l'Angleterre. Voilà comme toutes les histoires ont été compilées ; le moyen dans ce fatras de mensonges grossiers, de démêler la vérité ! Encore s'il n'y avoit que de semblables bagatelles qui se perdissent dans les ténèbres : mais les faits les plus essentiels sont couverts des mêmes nuages ; & un grave historien voit d'un œil de compassion un frivole romancier. Mes amis, vous êtes également d'honnêtes charlatans ; je pardonne du moins à ceux qui m'intéressent, ou qui m'amusent.

que saisi d'enthousiasme, il dit, en jettant son gant au milieu de la salle : je suis prêt à combattre pour *la plus belle* ; deux chevaliers étrangers le ramassèrent ; le Français les vainquit successivement, & les obligea de recevoir ses loix.

Edouard brûle de rejoindre Ribaumont ; du plus loin qu'il l'apperçoit : — Eh bien ! mon ami, tu es donc le champion de madame de Salisbury ? — *Sire, après Dieu, le roi de France & vous, je ne voudrois servir d'autre maître. C'est de telle dame qu'on peut dire que la beauté est la première souveraine de la terre. De par monseigneur saint-Denis ! je défierois tous les chevaliers de la table ronde pour madame de Salisbury, & serois bien assuré de les vaincre. J'ai forcé mes deux téméraires assaillants à convenir qu'elle étoit la plus gente & la plus belle ; & ils m'ont engagé leur foy qu'ils porteroient ses couleurs : sinon, je les tiendrai pour chevaliers* recrues *&* deshonés. *Il n'est de majesté qui résiste à tant de charmes !* — Ribaumont, tu conçois donc que je suis le plus épris des amants ? — *Ma foy, sire, notre paladin Roland a fait nombre de sotises pour un bien moindre objet, & je ne crois pas*

Recrus, &c. Voyez *Sargines &c.*

que votre Rosemonde si vantée eût osé entrer en parallele avec madame de Salisbury. Ce sorcier de Merlin dont nous parle encore l'Angleterre, avec tous ses enchante-

---

Votre Rosemonde si vantée, &c. Rosamonde ou Rosemonde fut la maitresse de Henri II roi d'Angleterre; elle a donné encore lieu à une infinité de fables qui dumoins amusent le lecteur. Rosemonde mérita le surnom de *la belle*, & réunit à ses charmes les plus brillantes qualités. On fait une nouvelle Médée de l'épouse de Henri II: sa jalousie contre cette femme adorée de son mari, la porta aux plus cruels excès; elle suscita une foule d'ennemis au roi, fit entrer ses enfants mêmes dans une conspiration dont le but étoit de le détrôner & de lui ôter la vie. Sa rivale n'éprouva point une persécution moins vive; Henri voulant dérober sa maitresse aux fureurs de la reine, trouva moyen de la cacher dans une de ses maisons qu'on nomme Woodstok. C'est-là que s'est exercée l'imagination Anglaise: on parle d'un parc, d'un fameux labyrinthe, d'un étang, autant de monuments où l'enchanteur Merlin avoit prodigué tous les secrets de sa magie. La reine employa le stratagême d'Ariane: un peloton de fil lui servit à tirer de sa retraite la malheureuse Rosemonde qui essuya toute la rage d'une femme jalouse, & d'une reine offensée. Enfin elle termina sa vie dans les tourments dont l'accabla l'épouse de Henri; quelques-uns prétendent que le poison abrégea ses jours. La mémoire de cette beauté infortunée est encore chère aux Anglais; elle a servi de sujet à un ouvrage lyrique d'Adisson où il se trouve des morceaux estimables.

ments, n'auroit sçu produire une figure aussi séduisante, aussi céleste; il faut absolument que ce soit vous, sire, pour que je ne sois votre rival. Que de graces unies à la beauté! quels regards! quel son de voix! il est encore dans mon cœur. Je suis forcé de l'avouer: notre France n'a rien de comparable à madame de Salisbury.

Edouard, malgré le peu de succès de son amour, s'applaudissoit des transports que Ribaumont laissoit éclater. L'éloge de l'objet que nous aimons est ce que nous pouvons entendre de plus flatteur. Le roi fait confidence au chevalier Français qu'il n'a pu obtenir une parole de madame de Salisbury, & qu'elle s'étoit retirée en versant des larmes: — Ribaumont, il y a des moments où je me plais à imaginer que je suis aimé. Quel plaisir délicieux pour moi qu'une idée ... hélas! je ne m'arrête pas longtemps à cette erreur si chère; non, madame de Salisbury ne m'aime point; je n'ai pu lui inspirer le plus faible sentiment; elle me voit avec indifférance; elle me hait ... si j'avois un rival!.. j'en croirois le ressentiment d'un amour outragé. Vous autres Français, vous ne savez pas aimer! vous êtes le jouet de vos maitresses; j'aurai moins de *courtoisie*: je veux que dès ce jour, madame de Salisbury cesse de faire le malheur de son maître, ou ma puissance...— Eh! quoi,

ſire, toujours parler d'autorité, quand vous *tenez langage d'amour* ! Je l'ai déjà dit à votre majeſté : c'eſt à force de conſtance & de *loyaux ſervices* qu'on parvient à gagner ſa maitreſſe ; aimez bien madame de Salisbury, ſire, & vous vaincrez ſon cœur ; *ne vous en parle comme un fol ou étourdi.* Au lieu de s'abandonner à la *plainte & à l'angoiſſe*, votre majeſté daigneroit-elle entendre un certain conte qui vient à l'appui de ce que j'ai l'honneur de lui repréſenter, & qui peut-être l'amuſeroit ? Edouard qui cherchoit à ſoulager ſon chagrin, accorde ſans peine au chevalier la permiſſion qu'il demandoit. Ribaumont commence ainſi : c'eſt dit-il, une eſpèce de fabliau dont le titre eſt : LE GUERDON D'AMOUR.

» Ung petit temps après que le ſi cogneu Amadis de Gaule euſt paſſé de vie à treſpas, il parut » à la cour du roy d'Eſcoſſe une damoyſelle belle, » de tant merveilleuſe beauté qu'ung chaſcun qui » la voyoit, en chéoit en grant esbahiſſement : auſſy » à haute voix, & de mouvement meſme la nommèrent-ils MERVEILLE, & dans leur cueur » en eſtoyent-ils enamourés à perdre ſens & » repos. On la diſoyt venue de Dannemarc, &

Le guerdon. Récompenſe, &c.

» parente de la royne, & avoit-elle bien un air de
» majesté qui n'empeschoit mye qu'elle n'eust gra-
» ces à foison, & gentillesses de toutes maniéres. Son
» doux parler avoit le son de lyre ou flutte,
» tellement que ses bien-disantes & soéves paroles
» couloient comme miel jusques au cueur, & y de-
» mouroient à éternelle souvenance. N'estoyt possible
» de soutenir l'éclat de ses yeux pers & brillants, par-
» tant que ses regards eussent une langueur attirante
» qui troubloit la fantaysie, & excitoit convoitise
» extrême de vivre & mourir au servaige d'icelle.
» Amours enfançons se jouoient dans les annelets
» voltigeants de sa blonde chevelure plus reluysante
» que or fin; chaque pas qu'elle fesoyt, elle les me-
» noyt en lesse avec soy; n'y avoit fleur d'orange,
» lys, ne tubéreuse qui pust se comparer au balme
» de son haleine exquise; sa bouche appétissante où
» l'on eust dict que le baiser savoureux avoit prins
» naissance, estoyt vray bouton de rose qui se déclôt
» à la saison printanière, & montre vif incarnat
» moult gracieux à voir. Elle n'avoit ne parures, ne
» diamants, mais bien à son costé frèsches violettes, &
» sur sa teste joli chapelet de jasmin ou muguet, gen-
» timent atourné, & en guise de couronne de fleurs.

» Si est-il vray que oncques n'y eust pucelle plus frisque
» & plus accorte ; seigneurs chevaliers en pasmoyent, &
» se disoyent entre eux : que faire pour estre l'amy de
» telle damoyselle ? Plusieurs se disputoyent l'honneur
» de la servir, & nul n'avoit eu issue, voire le moindre
» ray d'espérance. Merveille prétendoit estre parfaic-
» tement aymée, & ne treuvoit lesdicts chevaliers
» selon son desir & voloir ; on en menoit grand' do-
» léance ; voire on ne cuidoit plus conduire la dicte
» dame à esmotion & attendrissement, alors que vint
» à la cour du roy d'Escosse, un estranger, en accou-
» trement simple, avec un écu uni, & dont le nom
» estoyt le DAMOYSEL D'AMOUR. Il n'eut pas vû
» Merveille que le voilà navré d'affection amou-
» reuse à si haut point qu'il ne prenoit somme ne
» nourriture, & se disoyt incessamment : ou tres-
» passeray, ou parviendrai à toucher l'ame dure
» de cette damoyselle ; si faut-il que j'en devienne
» l'amy. Le damoysel d'amour, en arraysonnant ainsy,
» ne manquoit de faire tout ce qu'il convient qu'un
» chevalier bien apprins fasse pour plaire à la dame
» de ses pensées, & luy répétoit souventes fois tout
» bas, comme si elle l'eust entendu : oui, Mer-
» veille, oui, êtes un prodige d'amour, & le sens bien

» vraiment à ce que j'épreuve ; ſuis pour la vie voſtre » ſervant. Le jouvencel n'avoit failly de choiſir pour » ſienne la couleur de Merveille qui eſtoyt gris de lin, » & il avoit print pour ſa deviſe ces mots à bonne » entente : OU LA MORT OU SON CUEUR. Point n'a» voit ſuperbe & arrogance, ſi pourtant nul banneret » ne l'egaloit en croiſſance, biau ſembiant & couraige; » il eſtoyt diſpos & adextre aux armes, en telle façon » qu'il n'euſt craint chevaſier, & géant quelconque. On » euſt dict une jeune pucelle habituée en garçon, tant » il avoit le menton peu cotoné : mais ſon cueur cou» voit forte ardeur de gloire & combats, & ſes mains » ſavoient férir coups d'homme, & bleſſures navran» tes. Merveille n'eut de peine à adviſer que le damoy» ſel d'amour avoit mis en elle ſon affection : mais » icelle ne vouloit le faire pareſtre, pour ce qu'elle eſ» timoit qu'amour honneſte & ſans feintiſe, n'eſt paſſion » facile à exciter, bien différente de ces feux follets, » mignardiſes, & paſſetems dont religion & vertu ſont » moult griévement oultragées ; adoncques ſe taiſoyt » la damoyſelle, & ne montroit au jouvencel qu'in» différence, & nul alleſchement de bonne adventure, » traitoit meſmement paladins, preud-hommes, & » bacheliers qui la courtiſoyent, dont iceux gran-

Habituée, &c. Habillée.

» dement marris & dolents, tournèrent ailleurs leurs
» pensées & amoureuses envies, & s'en départirent
» decà, delà, querrant pucelle plus advenante. N'y eut
» que le courtois damoysel d'amour qui ne bougeât
» mye, ayant prins ferme résolution de mourir au ser-
» vice de la susdicte, bien qu'elle feust si peu complai-
» sante, & d'humeur vraiment rebrousse. Ung jour
» que Merveille se pourmenoit retirée, ung petit,
» de ses damoyselles & paiges, véécy le damoysel
» d'amour qui ploye un genouil en terre, & qui
» dict avec naturelle passion : excellente dame, par
» sainct Estéve, viens jurer à vos pieds que seray
» vostre, tant que respireray; daignez jetter un
» regard de compassion sur moi chétif, & dumoins
» pour me sosacier, dites que vous agréez mon ser-
» vice. Or la pucelle ne volut respondre le moindre-
» ment; & le damoysel, qui ne cessoit de se condouloir,
» plora beaucoup, disant : je ne faulx à honneur ne
» à chevalerie, en versant ces pleurs; ce sont lar-
» mes d'amour, mais poursuivray mon entreprinse :
» dame m'amye, vous serez mienne, & vous aymerai
» tant que faudra que m'aymiez aussy; nullement
» ne me déconforte pour vostre cruauté : ay veu lyons
» s'apprivoiser, & meschants loups se mesler, &
» s'adoulcir avec agnelets bélants. Constance &

» amour amolliront ce cueur de roc. Sur ce, le » bien advisé damoysel se meist à penser à tout » ce qui pourroit amener sa dame à recognoissance » & inclination. Icelle se délectoit aucunes fois » à faire jonchée de fleurs, & le damoysel de courre » tost aux vergiers, prez, jardins, pourmenoirs, » & de les dépouiller de fleurs, & boutons semi-clos » pour les offrir en hommaige à sa dame qui fei- » gnoit de ne les regarder mye, & n'avoit la cour- » toisie de s'en atourner, & pourtant le damoysel » disoict : ay mon guerdon ; je sers ce que j'ayme. » Advient que Merveille récite l'histoire d'un oy- » selet plus rare que n'est phénix ; la royne d'Yr- » lande l'avoit en sa baillie, & y attachoit tout son » délice & soucy ; elle le tenoit clos dans une belle » caige dorée, & toute reluysante de fines perles d'o- » rient, & diverses pierreries, & devez sçavoir » qu'elle le fesoit garder nuict & jour par quatre » preu-d'hommes dont n'y avoit pareils pour haut » renom de faicts d'armes. Or Merveille éxaltoit » fort la bonne fortune de la susdicte royne, » & disoyt : n'y a que royne pour avoir tout à » contentement ! Ce que le damoysel oyant, il » prend son écu, & sa lance au poing, s'en va

En sa baillie. En sa puissance.

« droit devers l'Yrlande, combat les dicts cheva-
» liers, les occit maugré leur valeureuse résistance, &
» rapporte l'oyselet, & la caige aux pieds de sa dame.
» Véécy, feist-il, très excellente beauté, ce qu'avez
» convoyté avec tant d'ardeur : l'oyselet de la royne
» d'Yrlande, & la caige sont vostres. Adoncques la
» cour estoit dans un continuel esbahissement, &
» s'enquerroit-on du susdict damoysel, comme
» avoit-il pu avoir eu l'heur de vaincre qua-
» tre preu-d'hommes des mieux renomés, & le da-
» moysel repartoit d'un ton modeste : ces cham-
» pions estoyent pis qu'enchanteurs & vrays ma-
» giciens, voire avoient-ils haute cognoissance au
» mestier des armes, mais il n'est clergie, courai-
» ge, & sorcellerie qui ne cèdent à force d'amour.
» Merveille estoit la seule qui ne fust étonnée de
» telle prouesse, & elle ne considéra aucunement
» ce gracieux témoignaige d'amictié parfaicte, bien,
» dit l'histoire, que lorsqu'elle se treuva loin des
» regardants & curieux, elle tira l'oyselet hors de
» sa caige, & le mict tôst dans son gorgeret, mor-
» morant en soy : gentil oyselet, gentil oyselet, ne
» bouge mye ; veux te garder léans ains qu'en

Clergie. Science.

» forteresse.

» forteresse. Ung chascun se courouçoit griévement
» de la mal-gracieuse indifférence, voire dure ingrati-
» tude de Merveille, & l'on en signifioit regrets & com-
» plainctes au damoysel, lequel ne sembloit esmeu de
» ces propos. Ay mon guerdon, rédisoyt-il à tous ces
» devis & pourparlers : je sers ce que j'ayme. Une aultre
» fois, la belle si dédaigneuse, en s'esbattant avec ses
» damoyselles, se print à dire haultement : que le fils
» du roy Lisuart est heureux ! il porte à son bras dex-
» tre un gros escarboucle flamboyant, quand ce se-
» roit le soleil en plein midy ! n'y a que fils de roy
» pour avoir des diamants à souhait ! Le damoysel
» d'amour entend ce, & incontinent se départ en
» hâte, & va treuver le fils du roy Lisuart, lequel ne
» volut mye lui bailler l'escarboucle, bien qu'iceluy
» jouvencel offrit considérable monnoye pour acqué-
» rir ledit escarboucle. Finablement le prince se dé-
» termina à le céder aux conditions que le damoysel
» entreroit en lice avec deux géants plus fameux
» qu'Albadan & Gandalac, ce que fist tost le da-
» moysel ; il eut entier avantaige, coupa la teste à

Albadan & *Gandalac*, deux géants renommés dans Amadis de Gaule. Voyez le livre Ier.

» ces villains mescréants, & rapporta sus le bel
» escarboucle à Merveille qui feignit de ne l'apperce-
» voir, & n'y toucha aucunement. Mais alors qu'elle
» fut seulette, elle mist vîste l'escarboucle en son
» sein, à côté de l'oyselet, disant : bel escarboucle,
» ne te céderois pour tous les trésors du monde.
» Desrechef Merveille s'advise en se gaudissant, & sans
» penser à aucun effect, de dire par joyeuseté &
» facétie qu'elle treuveroit playsant qu'un chevalier
» fust l'espace de trois mois le servant en tout poinct
» de sa dame : or qu'advint-il de ces paroles profé-
» rées à nulle intention ? Le damoysel sur l'heure se
» déclare le servant à toute épreve de Merveille, &
» s'établit près d'icelle en cette humble qualité, le
» disputant à tous ses paiges, varlets & damoy-
» selles, pour obéyssance, promptitude & entière
» dévotion à tous les voloirs de la susdicte : le
» damoysel répétoit avec liesse & vanterie : je sers
» ce que j'ayme ; y a loz & honneur à parfaire cet
» office ; le plus grand roy du monde, alors qu'il
» ayme, n'est il point serf de sa bien-aymée ? Il eust
» fallu voir nostre jouvencel alors qu'il deschaus-
» soit Merveille, comme il tremblottoit, blémis-
» soit, se pasmoit d'ayse ; comme il s'agenouilloit

» devant icelle, avec quel respect & vénération il
» lui délaçoit les éguillettes & rubans de sa chaus-
» sure! & observerez qu'il y appliquoit un doulx & ar-
» dent bayser, alors qu'iceluy cuidoit que sa dame
» ne s'en pouvoit appercevoir. Les trois mois de
» servaige finis, le damoysel en estoyt moult plus
» aymant, & Merveille n'en témoignoit la moindre
» esmotion, de ce dont estoyt tousiours fort esbahie la
» cour du roy d'Yrlande. Le damoysel avoit un chien
» lequel il n'eust donné pour tout ce qui est sur terre.
» L'animal caressant que c'estoyt prodige, ne man-
» geoit que de la dextre de son maistre, le suyvoit
» partout, partageoit sa couchette avec luy, & bien
» estoyt son compaignon & son défenseur, ayant au-
» cunes-fois sailli contre larrons & meurtriers les-
» quels voloient mal au damoysel : aussy le jeune
» bachelier, comme l'avons dict, n'aymoit-il rien
» tant que son chien, & avec raison & gratitude l'a-
» voyt-il nommé *fidèle*. Merveille mire, un jour,
» l'animal si cher à son mestre, le flatte de sa palme
» doulcelette. Iceluy pense avoir cognu par celles
» blandices & mignardises que Merveille avoyt vif
» desir d'avoir le chien tant aymé : il le lui remet
» tost avec lesse : ma dame, faict-il, le mestre est

» voſtre, bien eſt-il convenable que le chien ſoict
» voſtre auſſy ; & le povre animal, jaçoit qu'il euſt la
» royne des belles pour meſtreſſe, couroit touſiours au
» damoyſel alors qu'il l'appercevoit, & luy bailloit la
» patte; iceluy le baiſoyt encore plus que par le paſſé,
» pource que ſa dame le baiſoyt ſouventes-fois. Il
» eſchoit par adventure vrayment fortuite que le
» damoyſel ſe pourmenoit dans les vergiers & jardins
» du roy d'Yrlande ; or c'eſtoyt en la novelle ſaiſon
» d'Avril, temps où les oyſelets ung petit échauffés
» commencent à ſe r'habiller de plumes naiſſantes,
» & à ſe dégoyſer, où la terre rajeunie ſe reveſt de
» ſes acoutrements d'émeraude, & qu'on voit les fleurs
» poindre, & la violette amoureuſe lever ſa teſte
» gentille d'entre le gazon, & eſpandre ſon odeur
» embaſmée. Le damoyſel d'amour, en voyant ce, ſe
» condouloyt moult grandement & diſoyt avec an-
» goiſſe amère : tout rit, & porte céans livrée de joye
» & délectation ; n'y a que moi qui ſouffre ! or véécy
» des cris qui s'en viennent frapper ſon oreille : il cuide
» avoir recognu la voix de ſa bien-aymée ; il court
» devers l'endroit d'où ces ſons yſſoient. Quel ſpecta-
» cle piteux & déconfortant s'offre à la veue d'iceluy !
» ſa dame qu'un vilain géant ſe préparoit à enlever ;
» elle ſe lamentoit que c'eſtoyt pitié, & crioyt à plein

» gouzier : qui s'en vienne me délivrer de cet infame
» & déloyal, il sera mon mary : j'en baille ma foy.
» Le damoysel qui n'estoyt armé, bien qu'il n'eust
» écu, ne morion, ne lance au poing, s'estoyt avec
» sa seule espée accouru à l'encontre du géant, en
» lui criant : villain & meschant, tu n'enmeneras
» cette damoyselle ; lors commença une rude ba-
» taille, & Merveille en grant esmoy, poussoit hautes
» clameurs. Le géant avoit une masse d'acier dont il
» pensoit assommer le jouvencel, lequel leger & dis-
» pos couloit sous la masse pesante, & de son espée
» atteignit finalement le vilain cueur de cet aultre Po-
» lyphémus, & l'occit. Merveille délivrée, rendit gra-
» ces à Dieu, & à son libérateur, & dict : gentil damoy-
» sel, ay promis de prendre espous, pource que me
» voyoy près de mourir de male mort. Seroitce vostre
» voloir de tirer profit de ce meschief ? Nenny dame,
» se meist à repartir le damoysel, vous rens votre foy,
» & ne veus estre vostre amy & mary que de vostre
» plein consentement ; Merveille le regardoit avec at-
» tention. Il continue : ma-dame, ne vous demande
» guerdon de vostre délivrance que la permission de
» vous aymer tousiours, & de me dire vostre servant
» jusques à trespassement ; oncques n'en aurez, vous

» l'adjure, qui vous soyt plus soumis, & qui vous ayme
» d'amour plus sincère & plus honneste. La dame lors
» se précipitant dans les bras d'iceluy : — Assez
» d'épreves, assez ; non, ne veus d'aultre amy &
» mary que vous : vous cognoissez ce que c'est qu'ay-
» mer ; ne vous demande qui vous estes : on est de
» haut lignaige, quand on est aussy loyal & enamouré.
» Le damoysel pasmé d'ayse, cheoit aux genoux
» de Merveille : — Ce que je suis ... ah ! le nom de
» vostre bien-aymé n'est-il pas au-dessus de tous les
» titres, grandeurs & noms ? Si pourtant veuillez le sça-
» voir, suis le fils du roy de Norwège. N'avoy desir
» de devoir à la pompe & majesté royale, la bonne
» adventure d'émouvoir le cueur de noble & gent da-
» moyselle ; voloy luy plaire & mériter ses affections
» par unique sentiment & servaige amoureux. Eh bien,
» damoysel, mon amy, se print à dire Merveille d'un ton
» emmiellé & pourtant imposant, à vostre tour, sa-
» chiez en quel lieu avez mis vostre doulce fantaysie,
» & qu'est vostre amye & espousée : regardez arrière
» vous. Le damoysel détourne la teste : il se treuve
» dans un chastel superbe, rayonnant d'or, d'yvoire &
» de pierreries ; il veut manifester son esbahissement
» à Merveille ; il la voit séante sur un throsne, toute

» parée de diamants & rubis, & belle comme Aurora;
» elle luy tend la dextre, en proférant ces mots : ve-
» nez, mon bien-aymé, partager ce throsne avec celle
» qui vous ayme tant ; vous êtes fils de souverain ;
» & moy, suis une fée bienfaisante, comme vérez.
» Voloy pareillement que vous, cogneftre les vrayes
» liesses d'amour, & estre aymée pour moi unique-
» ment : adonques ay prins la forme d'une parente
» de la royne d'Yrlande. Desiroy vous soumettre à
» constantes épreves : suis satisfaite. Ayez tousiours
» le gentil nom du damoysel d'amour, & avec mon
» cueur vous baille ma main, & tout mon pouvoir ;
» ce guerdon ne vous estoyt que trop deu. Le damoy-
» sel ne savoit se c'estoyt songe ou production de
» magie ; il espousa la fée ; ils s'aimèrent tou-
» siours davantaige, & du depuis le damoysel est
» devenu le modèle des loyaux chevaliers, & des
» gents & fidèles amoureux ; ce qui a donné lieu à
» ces vers de bon ressouvenir :

» Qui aime sans feintise
» Gent guerdon en attent.

Voilà, sire, continue Ribaumont, un bel exemple à suivre ; quoique cette bagatelle ne soit qu'un conte, elle renferme une vérité incontestable, que

n'eſt que par la douceur & la *loyauté* qu'on parvient à gagner le cœur des dames; un brave chevalier tel qu'eſt votre majeſté, ne ſçauroit penſer & agir autrement. — Mon ami, votre damoyſel d'amour étoit plus heureux que moi : il plaiſoit ſûrement à la fée, & je crains bien que madame de Salisbury n'ait conçu pour ſon ſouverain une averſion, dont la conſtance & le temps ne pourront triompher.

L'aventure du bal avoit porté de nouveaux coups au cœur le plus ſenſible : madame de Salisbury retournée auprès de ſon amie, verſoit en liberté dans ſon ſein une abondance de larmes : — Ma chère Maly, c'en eſt fait, plus de fermeté, plus de raiſon ; je n'ai eu que la force de me traîner juſqu'à toi ; le roi eſt le plus dangereux des amants : il en eſt le plus aimable ; croirois-tu qu'il s'eſt trouvé à ce bal où je ne l'attendois point ? quelle ſurpriſe pour ma foibleſſe ! ah ! qu'il m'a paru digne de ce malheureux attachement qui ne me conduira qu'à la perte de ma tranquilité, & à d'inutiles regrets ! Maly, comment le fuir ? comment me fuir moi-même ? hélas ! je ſuis ma plus cruelle ennemie. Ayes le courage de m'arracher à ce ſéjour, de m'entraîner dans quelque retraite où le nom même d'Edouard ne puiſſe parvenir ; que dis-je

malheureuſe ? ce nom n'eſt-il pas au fond de mon cœur ? n'emporterai-je pas ſon image ? elle me ſuivra par-tout.

Varuccy ſe rend un matin chez le roi, & lui demande une audience ſecréte ; il eſt introduit dans ſon cabinet : — Sire, voici des lettres du comte de Haynaut qui me ſont adreſſées ; je ne vous cacherai point qu'il eſt ſurpris des retardements que vous apportez à votre mariage. Edouard change de couleur ; le lord s'en apperçoit : — Et qu'a donc cette nouvelle, qui puiſſe troubler votre majeſté ? je ſaiſis ſur ſon viſage des marques d'indifférence, je n'oſe dire, de dégoût pour cet hyménée qui eſt arrêté, & dont toute l'Angleterre attend la cérémonie avec une impatience que votre majeſté devroit elle-même reſſentir. — Varuccy, les rois ne diffèrent pas des autres hommes : ils ont un cœur, & le mien ... le mien eſt dévoré d'une paſſion qui me fait ſentir que la grandeur & la gloire ne ſuffiſent point pour nous rendre heureux. — Quoi ! ſire, vous auriez jetté les yeux ſur un autre objet ! vous manqueriez à votre parole royale ! ignorez-vous, ſi les engagements ſont ſacrés pour tous les hommes, qu'ils le ſont infiniment davantage pour les rois ? Vous

me parlez d'amour, ſire : eſt-ce là une paſſion qui doive maitriſer les ſouverains ? ils ſont ſoumis à la politique ; elle exige que vous vous hâtiez de donner votre main à la princeſſe Philippe. — Mylord, ſi vous ſçaviez quelle beauté dans ma cour a ſçu m'enflammer, vous pouriez moins preſſer cette union. — Je ne connais, ſire, que votre intérêt & votre honneur : tous deux ſont attachés au mariage projetté depuis ſi longtems par la reine votre mère, & je ne ceſſerai de vous préſenter, j'oſe le dire, vos devoirs. Pardonnez à la franchiſe d'un vieux ſerviteur ; il n'y a, je le répéte, nul motif qui puiſſe reculer l'inſtant de cet hymen. — Nul motif, Varuccy ? on voit bien que l'âge a réfroidi vos ſens. — Sire, je brûle plus que jamais de vous ſervir : mais vous êtes trop grand, trop généreux, pour m'interdire le langage de la vérité, & il eſt de mon honneur de vous la montrer dans toute ſa force ; ſi ce mariage ne ſe termine pas, vous mécontentez un ſouverain puiſſant, ſon frère à qui vous devez de la reconnaiſſance, vos

Son frère à qui vous devez, &c. Jean de Haynaut, frère de Philippe comte de Haynaut, touché des malheurs d'Iſabelle mère d'Edouard III, qui étoit venue implorer le ſecours du comte, avoit embraſſé avec tranſport la cauſe de cette prin-

peuples ; vous manquez à vous-même, ſire ; reſſouvenez-vous que vous êtes roi, & roi d'Angleterre ; je parle à Edouard qui, dépouillé de l'éclat du thrône, ſeroit encore digne de nos reſpects & de notre admi-

---

ceſſe. Jean étoit plein du noble fanatiſme de la chevalerie, & brûloit de l'ardeur de tirer l'épée en faveur des *Dames* ; il ſçut raſſembler autour de lui une foule de gentilshommes diſtingués par leur naiſſance & leur valeur ; ce fut cette petite troupe qui ne montoit pas dans l'origine à deux mille combattants, dont la bravoure opéra une révolution en Angleterre, & mit le jeune prince de Galles, Edouard III ſur le trône. On ne ſauroit exprimer juſqu'à quel point l'eſprit de chevalerie élevoit l'homme au-deſſus de lui-même. On le répete : il ſeroit à déſirer que quelque plume énergique nous traçât un rapide tableau des actions éclatantes qu'à enfantées cette celèbre inſtitution ; ce ſeroit un recueil bien utile à notre jeune nobleſſe dont cette lecture enflammeroit le courage, & afferniroit les bonnes mœurs. Il n'y a point de leçons qui vaillent des exemples ; un ſigne eſt au-deſſus de tous les préceptes. Voyez les Sauvages, ils ne ſe conduiſent que parce qu'ils voyent. Autrefois chez les Corſes, une mère vouloit venger le meutre de ſon mari : elle ne faiſoit que montrer au fils la chemiſe enſanglantée du père, & cette image produiſoit plus d'effet que tous les diſcours que cette femme auroit pu tenir.

ration. --- Nous nous reverrons, Varuccy, & vous sçaurez mes intentions. Laissez-moi.

Edouard fait appeller Trussel : — Je viens de voir le lord Varuccy ; je voulois lui parler de sa fille, d'un amour qu'il n'est plus en mon pouvoir de subjuguer : je ne sçais pourquoi j'ai hésité à m'expliquer,.. Cet homme a une infléxibilité que j'estime, & qui cependant me déplait ; il m'a, en quelque sorte, accablé de sa vertu : seroit-il au-dessus de la séduction ? il s'est obstiné à me représenter que je devois hâter un hymen arrêté pour mon malheur. Trussel, vas le voir de ma part, promets-lui ... toutes les richesses, les places les plus brillantes ; qu'il engage sa fille à se montrer à la cour : fais-lui entrevoir, en ménageant cette fierté d'ame qui me pèse, qu'il peut tout attendre de son souverain. — Vous croyez, sire, à cette fermeté inébranlable ? ce faste de sévérité échouera devant l'attrait des grandeurs. Ce qui résultera de cette hauteur de sentiments dont votre majesté s'étonne, c'est que le lord Varuccy mettra sa complaisance à un plus haut prix qu'il n'auroit dû faire ; notre devoir, sire, est de vous obéir, & de briguer la gloire de vous asservir jusqu'à nos moindres vo-

lontés : pourrions-nous penſer autrement ? vous avez daigné écouter ce Français ! ne ſçavez-vous pas que cette nation ſe pique de ſingularité, & d'une certaine galanterie qui n'eſt que l'abus de la tendreſſe ? on diroit que leurs rois ne ſont que de ſimples chevaliers, tant ils ſont attachés à cet honneur prétendu, dont les vrais monarques peuvent s'affranchir, quand il contrarie leurs plaiſirs ou leurs intérêts ! J'oſe vous répondre, & je ne crois point l'avancer légerement, que Varuccy ſera le premier à preſſer ſa fille de ne plus ſe cacher à vos regards.

Truſſel court chez le lord, & demande à lui parler : Varuccy pénétré d'indignation & d'horreur pour le vil courtiſan, ne ſçauroit pourtant lui refuſer l'entretien qu'il ſollicite ; il pouvoit être envoyé par le roi, & le lord étoit bien éloigné de vouloir manquer à ſon ſouverain ; une vertu ſévère ne fait que nous rendre plus ſacrée la ſoumiſſion que nous devons à nos ſupérieurs. Truſſel met en uſage tous les reſſorts d'un génie délié, nourri dans l'artifice & la ſoupleſſe des cours, pour faire entendre quel étoit l'objet de ſa viſite ; le lord l'écoutoit avec une attention froide & même dédaigneuſe ; enfin il prend la parole : — Mylord, vous vous êtes expliqué clai-

tement : le roi aime ma fille, & c'eſt vous qui me preſſez de la déterminer à céder aux deſirs de ſon maître. Vous n'entrez point, interrompt Truſſel, tout-à-fait dans mes vûes. Ce n'eſt point là, mylord, précisément ce que je vous ai dit. Il eſt des ménagements, des façons de voir & de ſe conduire ſans trop ſe compromettre... Il y a plus de cinquante ans que vous vivez à la cour, & je ne vous parle point une langue étrangère;au reſte il faut vous décider : quelle eſt la réponſe dont vous me chargez pour le roi ?—Je la porterai moi-même, & à l'inſtant.— Vous ne voulez donc pas... — Il eſt inutile de nous entretenir davantage ; ſa majeſté ſçaura ... Mylord, ſoyez aſſuré que je ferai mon devoir.

Truſſel ſe hâte de rendre compte à Edouard de ſa converſation avec Varuccy.

Le malheureux père eſt dans un anéantiſſement inexprimable. A peine a-t-il perdu de vûe Truſſel, qu'il tombe ſur un ſiège, comme terraſſé ſous la force du coup ; il garde un ſilence ténébreux ; enſuite il ſort de ce profond accablement :—Voilà donc pour quelle raiſon Edouard demandoit que ma fille parût à la cour, & l'on voudroit qu'un père ... l'idée ſeule me fait mourir de douleur & de honte. Non, Edouard

n'eſt point capable d'exiger cette complaiſance baſſe & criminelle. Ce ſera ce vil corrupteur des cours qui aura encouragé le roi dans une paſſion, dont il doit repouſſer juſques à la penſée... Alix ſeroit-elle informée de la faibleſſe du monarque? Voyons-la; eſſayons de pénétrer la vérité, ſans employer le pouvoir paternel ... ma fille aſſurément n'eſt point complice de cet amour; elle ne ſçauroit avoir d'autres ſentiments que ceux qu'inſpirent l'honneur & la vertu. Si elle étoit coupable ... ô malheureux père !.. il ne te reſteroit plus qu'à mourir, & ce ne ſeroit jamais aſſez-tôt.

Edouard attendoit Varuccy avec impatience; mille orages différents bouleverſoient ſon ame; c'eſt dans cette eſpèce d'accès de fureur que le trouve Ribaumont qui veut encore l'adoucir, & lui repréſenter ſes devoirs; alors éclate dans toute ſa fougue la paſſion du monarque : — J'adore madame de Salisbury, je ne puis plus vivre ſans la poſſéder, & ce n'eſt pas envain que je porterai le nom de roi ... je ſuis indigné qu'un Français vienne à ma cour me donner des leçons...— Des leçons, ſire! je ſçais tout le reſpect qui vous eſt dû, & je n'y ai point

manqué : mais, ſire, j'ai oſé vous traiter comme nous traitons nos ſouverains : nous les aimons, & notre amour leur eſt garant de notre obéiſſance ; nos rois ſont nos premiers chevaliers ; s'ils étoient capables de ſe livrer à quelque faibleſſe, ils auroient le courage d'entendre la vérité ; ce ne ſont pas des eſclaves qui les ſervent : ce ſont des amis qui briguent la gloire de verſer pour eux juſqu'à la dernière goutte de leur ſang. Joinville étoit le digne ſerviteur de Louis, & ce prince ne s'offenſoit point que ce brave chevalier fût d'un avis contraire au ſien. Vous aimez madame de Salisbury ; vous ne pouvez parvenir à être payé de retour ... & vous voulez qu'un père ... ſire ... Edouard ... grand homme n'écoutez

---

Nos premiers chevaliers, &c. S'il y a eu un de nos rois qui ait eu ce caractère, ce fut le roi Jean : il en donna des marques éclatantes à la funeſte journée où il perdit ſa liberté.

Ce ſont des amis, &c. A cette même journée, notre brave nobleſſe fit bien voir ſon amour pour ſes ſouverains. Quand le roi Jean fut pris, on trouva couverts de bleſſures & morts autour du prince, tous les vaillants chevaliers qui l'accompagnoient.

n'écoutez que votre cœur : il ne peut vous égarer. C'est un Français qui vous aime, qui chérit votre gloire ; & Truffel votre sujet vous trahit, vous deshonore !... Prince, un chevalier vous a parlé ; je n'ai pas le langage d'un courtisan, & ne veux point l'avoir. Si mon séjour ici déplait à votre majesté, je quitte Londres : mais mon dernier mot sera que le roi d'Angleterre ne doit point ressembler aux autres hommes ; ils sont subjugués par leurs passions, & vous êtes fait pour dompter les vôtres ; voilà la première victoire qu'il vous convient de remporter. Avant que de partir, j'exigerois cependant, sire, une grace de vous. — Quelle est-elle ? Parlez. — Qu'il me fut permis de me mesurer avec le perfide qui est votre ennemi plus que vous ne pensez, & de venger la chevalerie... — Et quel est cet objet de votre haine ? — Pouvez-vous, sire, le demander ? au nom de perfide, ne reconnaissez-vous pas cet indigne chevalier ? faut-il nommer le lord Truffel ? — Que dites-vous ? — Oui, prince, voilà l'homme dont je voudrois percer le cœur, qui vous entretient dans l'oubli de vous-même, qui vous cache la vérité, qui flétrit votre gloire, qui dégrade Edouard,

Ah ! ſire, voyez couler mes larmes : ce ſont celles de l'eſtime, j'oſe dire, de l'amitié ; je ſuis Français : mais j'adore le grand homme partout où je le trouve ; tel eſt le caractère de ma nation ; vous avez mérité tous mes hommages, & je vous l'ai dit : après mon roi, vous êtes le monarque qui m'eſt le plus cher. Edouard court, en pleurant dans les bras de Ribaumont : — Généreux Français, vous me prouvez bien que votre nation eſt auſſi eſtimable qu'elle ſçait plaire ; excuſez des mouvements ... je brûle pour madame de Salisbury, & je ne puis obtenir ſon amour, une parole, un regard !

Avec Ribaumont, Edouard étoit ce héros qui, dans la ſuite, s'eſt couvert d'une gloire éclatante, & a été notre vainqueur ; Truſſel revenoit-il auprès de lui, ce monarque ſe montroit ſous les traits qui ont jetté

Qui ont jetté la faibleſſe & l'aviliſſement &c. Edouard, dans ſa vieilleſſe, eut la douleur de voir, ſi l'on peut le dire, la fortune le trahir, & ſes ennemis ſe relever de leurs pertes ; la mort de ſon fils le prince de Galles, appellé par les Anglais *le prince noir*, le plongea dans une mélancholie qui le précipita au tombeau. Ce monarque, qui occupe la première place parmi

la foiblesse & l'avilissement sur les derniers jours de son règne ; son vil corrupteur ne tardoit pas à détruire

---

les rois d'Angleterre, éprouva toute l'instabilité des illusions humaines, ainsi que la bassesse & l'ingratitude des courtisans ; avant que d'expirer, on lui vola un anneau de prix qu'il avoit au doigt, & personne ne resta auprès de lui. » Il n'y eut (dit Rapin Thoyras) » qu'un simple prêtre qui s'étant trouvé » là par hazard, & le voyant abandonné à lui-même dans son » agonie, s'approcha de son lit pour le consoler. » Que ce spectacle parle en faveur de la religion ! quand elle n'auroit d'autre avantage que d'ouvrir son sein au malheur, de le plaindre, de le secourir, ne seroit-elle pas respectable & chère au vrai philosophe ? la fin d'Edouard est un tableau des plus frappants & des plus instructifs. Ce sont de semblables images qui peuvent rendre utile la lecture de l'histoire, & non ces fausses idées qu'on nous y donne de la grandeur, de la réputation, de l'éclat. J'ose le dire hautement : l'histoire a plus contribué à l'égarement & à la perversité de l'esprit, qu'elle ne l'a redressé & éclairé ; que de princes, de personnages supérieurs pour les places, pour les talents, eussent fait le bien, s'ils avoient suivi leur nature, & qu'ils ne se fussent pas attachés à se former sur ces prétendus grands hommes que nous vante l'histoire ! Des historiens philosophes, voilà ce qui a manqué à ce malheureux genre humain ; voilà ce qui eût fait la base de sa raison, de sa morale, de sa félicité. Si M. Rousseau de Genève a voulu envisager sous ces traits pernicieux que je reproche à la plupart des

les nobles impreſſions qu'avoit excitées le chevalier Français. Edouard impatient de voir Varuccy, étoit retombé dans ſon emportement, défaut dont ce prince ne put jamais ſe corriger, & qui a mêlé des ombres à l'éloge que lui doit la vérité.

Varuccy quitte ſon appartement pour paſſer dans celui de ſa fille ; il prie Maly de ſe retirer, & ordonne qu'on le laiſſe ſeul avec la comteſſe ; elle ne ſçait à quelle cauſe attribuer l'air ſombre avec lequel ſon père l'aborde ; il s'aſſied, & éxige que madame de Salisbury ſe place à ſes côtés. Après l'avoir regardée quelque temps, il prend la parole : je vous ai élevée dans des principes qui juſqu'à préſent avoient fait mon bonheur & le vôtre ; j'étois perſuadé qu'il n'y avoit rien qui ne dût céder à la vertu, qu'elle étoit au-deſſus de l'opulence & des dignités, qu'il falloit

écrivains, ce ramas indigeſte de pitoyables raiſonnements, de principes évidemment faux qu'on appelle de la metaphyſique, & des connaiſſances, il a bien eu raiſon de s'élever contre les arts ; il n'eſt point d'abus de l'ignorance qui entraînent une telle dépravation : mais ces mêmes arts employés à nous tracer une idée vraie de la vertu, à la faire aimer, ſont ſans doute des préſents du ciel qui méritent notre eſtime, & notre reconnaiſſance ; & c'eſt en les cultivant, que nous nous rapprochons de cet Etre ſuprême dont nous ſommes les images.

toujours être prêt, si les circonstances le demandoient, à lui sacrifier sa fortune & sa vie ; qu'après Dieu nous n'avions point d'autre objet de notre attachement & de nos hommages. J'ai vécu, ma fille, & à la cour. J'ai vû avec peine, il est vrai, qu'il se trouvoit des occasions où l'on étoit forcé de se relâcher de ce systême d'austérité auquel une ame pure aime à se soumettre ; sans la considération, l'existence est un fardeau qui pèse, & il y a de l'adresse à saisir les moyens qui nous procurent cette vie factice bien supérieure à celle que nous avons reçue de la nature. Ma fille, ce n'est point pour nous que nous vivons : c'est pour tout ce qui nous environne ; la faveur du prince, dans le séjour que nous habitons, est l'unique but où tendent tous les vœux. Quel plaisir ne goûtons nous point à sentir que nous excitons l'envie, & qu'on nous croit au faîte du bonheur ! Voilà la félicité de la cour ; à chaque instant nous sommes avertis de cette félicité par des murmures jaloux qui n'osent s'élever. Nous mesurons, en quelque sorte, notre grandeur par le dégré d'abaissement où sont descendus nos rivaux.

La comtesse étonnée d'entendre parler ainsi son père, lui témoigne sa surprise : — Mylord, je vous

l'avouerai : je demeure interdite ; ces expressions dans votre bouche sont nouvelles pour moi ! Varuccy examine encore quelques instants sa fille, & reprend son entretien ; je vous l'ai dit : j'ai vécu ; l'expérience m'a détrompé de cet enthousiasme que les courtisans regardent d'un œil de compassion ; s'élever à quelque prix que ce soit, & faire ramper les autres : voilà, ma fille, à quoi se réduit l'art de représenter sur ce brillant théâtre que dévorent tous les yeux ; le sort vous y destine une place qu'envieront nos ladys ; je me suis apperçu que notre monarque pouvoit vous préferer ... vous pénétrez dans ma pensée ... son mariage avec la princesse de Haynaut est différé ... ma fille, il ne tient qu'à vous peut-être de voir à vos genoux la cour, toute l'Angleterre ; la fortune vous appelle, lui résisteriez-vous ? — Quoi ! mylord Varuccy voudroit ... non, il ne sçauroit avoir changé à ce point ; & si ma malheureuse destinée avoit égaré ce père si vertueux, si respectable, ce seroit moi qui oserois le ramener sur ses premières traces, lui rappeller ses leçons, ses exemples à jamais gravés dans mon cœur... — Ma fille ! tu te sentirois la force de fouler aux pieds cet éclat qui t'attend ... de sacrifier tout à la vertu ?.. de mourir pour elle ? — En doutez-vous, mon père ? &

croyez-vous que votre fille pût balancer ? plutôt expirer cent fois ... Varuccy se lève avec transport, & se jettant dans les bras de madame de Salisbury : — Embrasse-moi, Alix, ma fille, ma chère fille ! tu es donc digne de ton père !.—Qu'ai-je entendu tomber?. ô ciel ! un poignard, mon père ... échappé de votre sein ! — C'étoit ... pour te frapper, pour m'immoler moi-même sur ton corps palpitant, si je n'eusse retrouvé ma chère Alix, une fille qui sera ma consolation, l'honneur de ma vieillesse ; eh ! que tu as bien connu ton père, quand tu n'as pû imaginer qu'il fût capable de se démentir ! Alix, je n'ai donc rien à craindre ; mon dessein a été de t'éprouver, de te donner une idée des sentiments, & des entretiens de ce monde corrompu ; si ma fille eût hésité, je te le répéte : je devenois son meurtrier, & ma mort suivoit la sienne : mais je puis me reposer sur ta vertu. Apprends donc le plus grand des malheurs pour nous, pour l'état : le roi alloit épouser la princesse de Haynaut, & tu lui as inspiré une passion ... tu pâlis !

Madame de Salisbury se précipite aux genoux de Varuccy : — Mylord, connaissez votre fille, tous les tourments qui l'accablent ; lisez dans ce cœur qui

vole au-devant de vos coups ; hélas ! c'eſt vous montrer mon bienfaiteur, mon père, que de m'arracher la vie. Sçachez que je n'ignore point l'amour du roi, qu'il m'a écrit, qu'il m'a parlé, que mon ame... — Tu aurois pour ton maître d'autres ſentiments que ceux du reſpect & de la reconnaiſſance ? La tendreſſe la plus vive, mon père, reprend la comteſſe, en verſant un torrent de larmes. — Que dis-tu, malheureuſe ? — Oui, mon père, oui mylord, l'amour le plus violent me déchire ; il eſt né avec moi, cet amour qui fait mon ſupplice ! mon cœur avoit prévenu l'aveu de notre monarque ... vous me regardez d'un œil d'indignation ? ſuſpendez votre colère ; j'ai pû avoir une faibleſſe : je l'ai étouffée dans mon ſein ; je me ſuis toujours montrée votre fille ; j'ai repouſſé, j'ai rejetté les vœux du roi ; il n'a ſurpris aucun de mes ſentiments. Voilà ce qui me faiſoit embraſſer la retraite ... voilà ce qui cauſera ma mort ... oui, Edouard eſt mon maître : je le ſens à l'empire qu'il a ſur ma raiſon même ; mon père, cette raiſon ne me ſoutient plus, elle m'abandonne ; je ſuis toute à la douleur : mais, encore une fois, ſoyez aſſuré que vous n'aurez point à rougir de m'avoir donné la vie, que jamais Edouard ... tous les ſerments, mon père, vous

pouvez les éxiger ; cet amour dont je suis la proye, ne triomphera point. Que dis-je ? faut-il montrer au roi de la haine...—Quelle expression vous échappe, Alix ! non, ce n'est point par des sentiments de haine que vous devez combattre un penchant qu'il ne vous appartient pas de faire naitre, & d'entretenir ; c'est par une conduite noble, soutenue & modeste, que vous rappellerez le prince à ses devoirs, & que vous remplirez les vôtres ; je ne veux point entrer dans les détails de cette passion qui ne peut qu'être insensée & criminelle ; j'ai votre parole ... que vous serez toujours digne de moi ; je compte sur vous, comme sur moi-même ; c'est tout vous dire ; adieu. Le roi va sçavoir ce qu'il doit attendre de nous deux.

La comtesse envoye chercher Maly, qui la trouve mourante, & noyée dans les pleurs : — O ma seule amie ! viens recevoir mes derniers soupirs ; mon père sçait tout, qu'Edouard m'aime, qu'il est aimé, que jamais je ne trahirai ma vertu ... que je me meurs, Maly ; eh ! le moyen de résister à ces assauts ! mon père est allé chez le roi ; quels nouveaux malheurs résulteront de cette entrevûe !

Varuccy se présente devant Edouard qui fait retirer les courtisans : — Varuccy, on ne vous a rien

caché : que dois-je eſpérer de votre complaiſance ... de votre amitié pour moi ? votre fille... — Sire, je viens d'avoir avec elle une converſation où elle m'a développé ſon cœur. — Elle me hait ? — Alix rend avec plaiſir à votre majeſté tous les hommages qui lui ſont dûs ; elle diſpute même de ſoumiſſion & de zèle avec tous vos ſujets : mais ma fille, la comteſſe de Salisbury, n'eſt point faite pour être la rivale de la princeſſe de Haynaut, & tout autre rang que celui de votre épouſe... Je viens apporter à vos pieds, la tête d'un vieux ſerviteur qui a ſçu vous aider de ſon courage, de ſes conſeils... & qui ſçaura mourir... — Qu'ai-je entendu ? — La vérité, ſire ; la vérité qu'on s'obſtine à vous cacher, & qui vous parle par ma bouche ... ah ! prince, ah ! mon maître, vous éxigeriez... — Que vous ſoyez puni, ingrat, d'avoir offenſé votre bienfaiteur... — Non, ſire, je ne vous ai point offenſé : mais je dois vous ouvrir les yeux ſur l'excès de votre égarement, & j'aime aſſez votre gloire pour vous empêcher de la compromettre, en vous livrant à un amour ... qui nous deshonoreroit tous deux, ſire ; je puis vous ſacrifier ma vie, mais mon honneur... — Perfide, ſans doute, c'eſt vous qui encouragez votre fille dans ces mépris... — Sire, ma fille n'apprit

jamais de moi qu'à vous respecter; il est vrai, je l'ai instruite à ne pas écouter un aveu qu'elle ne doit point recevoir. Puisque je suis coupable aux yeux de votre majesté, que toute l'étendue de mon crime lui soit dévoilée : je n'ai pas eu besoin d'inspirer à madame de Salisbury le parti qu'elle devoit prendre; elle est assez forte de sa vertu, sans que son père la soutienne; je l'ai interrogée; j'ai sondé les replis de son ame; si j'y avois surpris un sentiment indigne de sa naissance, je faisois mon devoir, sire: le fer étoit prêt : je l'enfonçois dans son cœur, dans le mien. — Téméraire, vous viendriez me braver ! toute ma fureur... — Sire, je l'ai dit à votre majesté, voilà ma tête. J'ai rempli ma carrière; je serai bientôt hors d'état de vous servir : que m'importent le peu de jours qui me restent à vivre? Dumoins je mourrai avec l'assurance que ma fille ne cessera d'aimer son père, & son honneur. Disposez de mon sort : n'êtes-vous pas mon maître? — Oui, je le suis, barbare ... je voulois être ton protecteur... ton ami... tu me forces à te montrer le souverain... eh bien ! il va paraître : qu'à l'instant tu commandes à ta fille de s'offrir à ma vûe, ou qu'on te traîne à la Tour. — A la Tour, sire; je m'y rends, moi-même

de ce pas. — Une audace insultante ! holà, gardes ; que Varuccy, dès ce moment, soit renfermé dans la prison.

Ribaumont entre avec impétuosité : — Qu'ai-je vû, sire ? — Une punition que je devois à la majesté outragée ; qu'on ne me parle plus : je suis las d'avoir employé la douceur. C'est vous qui m'avez fait descendre du thrône pour ramper aux pieds d'une femme ! voilà bien la faiblesse de ces Français, les esclaves d'un sèxe dont l'orgueil les maitrise ! Ribaumont, quittez mes états ; allez dans votre pays porter ce fanatisme de *courtoisie* que nous ne voulons point adopter ; laissez-nous ce caractère que vous osez traiter de férocité ; je veux avoir ... toute la barbarie... — Non, sire, vous ne l'aurez point ; je vous suis trop attaché pour vous abandonner à vous-même dans ces accès de violence dont vous rougirez ; eh ! que venez-vous de faire ? de priver de sa liberté un ministre, un fidèle sujet ; un veillard, un père ... & pour quel crime ?.. qu'on vole à cet infortuné, que vos bienfaits accumulés réparent cet emportement ... Ah ! sire, est-ce Edouard que j'envisage ? est-ce Edouard qui charge de fers les mains de Varuccy ?.. Vous paraissez ému !

Truſſel accourt : — Sire, Varuccy ſe répand en plaintes, en menaces : il veut écrire à ſa fille ; je m'y ſuis oppoſé. — Ribaumont, vous l'entendez ! & toujours cette molleſſe françaiſe que vous voulez faire paſſer dans mon ame ! Je ſerai Anglais ; je ſerai roi ; & je châtierai les audacieux qui luttent contre ma puiſſance. — Quoi ! ſire, le lâche Truſſel... Chevalier, interrompt le bas courtiſan, oubliez-vous où vous êtes ? Je ne ſerai pas toujours à Londres, lui dit Ribaumont ; j'aime à croire qu'il vous reſte encore aſſez de courage pour venir me trouver au lieu que je vous indiquerai. Un défi en préſence du roi, répond Truſſel ! Ribaumont, reprend le monarque, vous me manquez de reſpect ; je ſuis fatigué de vos hauteurs ; ces Français préſomptueux ne connaiſſent de roi que leur ſouverain ... ſortez de ma préſence, & allez hors de l'Angleterre propoſer des cartels à vos concitoyens. (le chevalier veut répliquer) Sortez, vous dis-je, ou vous m'obligeriez à vous faire reſſouvenir qui je ſuis. (Ribaumont ſe retire, rempli d'indignation,) Truſſel, je ne veux plus me conduire que par tes conſeils : c'eſt toi ſeul dont le zèle cherche à me plaire ; ſers ma fureur, ou plutôt mon amour : que madame de Salisbury ſoit conduite ici ; elle écoutera ma tendreſſe, ou ma vengeance accable

le père, la fille, la fille même ... je ne me connais plus ... funeste passion ! quelle flamme tu allumas dans mon sein ! elle va tout dévorer.

Madame de Salisbury parait, & dans quelle situation ! quel spectacle pour les regards d'un amant qui n'étoit plus maître de contenir ses transports ! Ses beaux cheveux épars, & flottants sur un sein d'albâtre, des yeux enchanteurs couverts de larmes, qui leur prêtoient un nouveau pouvoir, tous les attraits, tout l'intérêt dont le désordre de la douleur anime la beauté : c'est sous cet aspect que la comtesse s'offre à la vûe du roi ; elle court se jetter à ses pieds, & au milieu des sanglots : — Sire... sire... rendez-moi mon père ; j'embrasse vos genoux ... j'y mourrai, sire. Edouard s'empresse de la relever ; il est frappé de tant de charmes ; il ordonne à madame de Salisbury de s'asseoir : — Pardonnez, madame, au désespoir d'un amant que vous contraignez à se servir de l'autorité, lorsqu'il ne vouloit faire valoir auprès de vous, que les droits de la tendresse la plus vive : mais votre insensibilité, votre hauteur ne connaissent aucun ménagement. Vous sçavez que vos premiers regards allumèrent dans mon ame un feu que j'ai moi-même combattu pendant la vie de votre époux. Je me suis

ſoumis à ce qu'exigeoit un engagement qui cauſoit mon ſupplice. Salisbury eſt au tombeau ; vous n'avez plus à m'oppoſer cette foi tyrannique que reclame l'hyménée, & vous me refuſez juſqu'au plaiſir de vous voir, de lire dans vos yeux !.. vous ne me répondez que par des larmes ! — Eh ! ſire, il ne me reſte que des pleurs pour ma défenſe ... ils ne vous touchent point ! — Ils ne me touchent point ! eſt-ce à vous, madame, à douter de l'empire que vous avez ſur mon cœur ? ah ! ces larmes y portent tous les tourments. Eh ! que vous demandé-je ? que des ſentiments de reconnaiſſance, de pitié pour le plus ardent amour qui me dévore ? Belle Salisbury, je ne ſuis plus maître d'impoſer des loix à cette paſſion que vous payez de trop d'ingratitude : — Non, ſire, non, je ne ſuis point ingrate ; ſi mon ame vous étoit connue !.. ſire, je retombe à vos pieds : mon père eſt dans les fers... — Ils vont être briſés ; il reprend auprès de moi ſa place, ma faveur, mon amitié ; après Edouard, ce ſera lui qui régira l'Angleterre ; je vous en donne ma parole ; que voulez-vous de plus ? mais que ſa fille... — Sire, n'achevez point ; je ſauve à votre gloire une explication qui la flétriroit ; c'eſt tout ce que je puis dire à votre

majesté : je n'acheterai pas la liberté de mon père à un prix qui nous feroit rougir tous trois ; lui-même il me désavoueroit, si j'estimois assez cette liberté pour la préférer à l'honneur ; voilà ce que le père & la fille chercheront à conserver jusqu'au dernier soupir ; vous voulez des victimes ... nous les serons, sire. — Et où allez-vous, madame ? demeurez, demeurez. Je suis donc un tyran, un barbare qui se repaît de vos larmes, qui brûle d'immoler le lord Varuccy, vous ... vous que j'adore, que j'idolâtre, qui regnez sur tous mes sens !.. ah ! madame ... ah ! cruelle, n'abusez point de ces transports de flamme ; songez ... que je suis capable de tout, que l'extrême amour touche à l'extrême fureur : vous connaissez Edouard, la violence de son caractère, alors qu'il est offensé ; tremblez ... votre père...—Sire, mon père ne peut que mourir, & si la tendresse, qu'il a pour moi, ne le retenoit, peut-être eût-il déjà prévenu votre injustice ; oui, votre injustice : je prononce hautement ce mot, & c'est à vous-même que je porte mes plaintes. Quel est le crime de mon père, d'un digne serviteur qui vous a consacré tous les instans d'une vie dont la fin est par vous empoisonnée d'amertume ? il frémit à

l'idée

l'idée seule...sire, je ne m'arrêterai point sur cette image. Je n'avois pas besoin des conseils paternels pour aimer la vertu, pour remplir mon devoir : je sçais tout ce qu'il m'impose ... & quand mon cœur payeroit de quelque sensibilité cet amour, qui fait tous mes malheurs, à quoi me conduiroit ma foiblesse ? sire, m'est-il permis de vous aimer ? & à quel titre ? il n'est que le trône ... il attend la princesse de Haynaut, & il lui est dû. Eh ! ce n'est pas votre amour que j'intercède : c'est votre compassion, votre humanité : que mon père soit libre, & j'irai mourir avec lui dans quelque retraite ignorée, loin de la cour, loin de vous ... loin de vous ! Je ne me ressouviendrai que de vos bontés, & j'oublierai les maux que vous nous causez...C'est donc par vos coups, sire, que j'expire dans les larmes !.. —Adorable Salisbury, il n'y auroit que votre vertu que vous m'opposeriez ! mes vœux ne vous déplairoient point, si vous étiez mon égale !..— Si je l'étois, sire ... rendez-moi le lord Varuccy, & laissez-moi vous fuir.

Non, s'écrie Edouard, en se jettant aux pieds de madame de Salisbury, vous ne me fuirez point. Souveraine de mon cœur, maitresse de ma vie, je veux sans cesse vous voir, vous adorer, vous parler

de ma tendresse. Charmante Salisbury, que vos larmes s'arrêtent; vous allez connaître votre roi, votre amant, l'amant le plus épris... vous verrez si Edouard mérite d'être aimé. — Et mon père, sire ? — Je vais régler son sort, le vôtre... dans un moment... ne quittez point ce palais ; daignez attendre... — Sire, & quel seroit votre dessein ? — De vous donner des témoignages éclatants d'un amour dont vous ne vous offenserez pas ; n'ayez aucune crainte : qui sçait vous aimer ne doit point allarmer votre vertu.

Le monarque s'empresse de sortir, & laisse madame de Salisbury seule, & livrée à une foule de réflexions opposées les unes aux autres. Il y a des moments où remplie de sa passion, elle embrasse des illusions flatteuses : mais toute entière à une vertu infléxible, bientôt elle envisage la perte du lord Varuccy, la sienne propre ; elle est prête à sacrifier sa vie, plutôt que de risquer la moindre démarche qui compromette sa réputation.

Son père, prisonnier à la Tour, loin de céder à la disgrace, se fortifioit dans la résolution généreuse de combattre le penchant du souverain ; son honneur lui défendoit dans cette occasion jusqu'à la pen-

ſée de s'abbaiſſer à la moindre complaiſance, & il s'étoit engagé à preſſer le mariage du roi avec la princeſſe de Haynaut. La mort, diſoit-il à ſes amis qui étoient venus le voir, ne m'inſpire nul effroi ; j'ai connu le néant des plaiſirs, des grandeurs, de la vie ; j'ai éprouvé qu'il n'y avoit que le ſentiment de la vertu, qui ſurvecût, en quelque ſorte, à nous-mêmes. Qu'on eſt heureux lorſqu'on n'a aucun reproche à ſe faire ! j'aime mon maître ; je le plains, & je ſuis aſſuré qu'il m'honorera de ſes regrets. Sa paſſion éteinte, j'en appelle à ſa grande ame : elle eſt juſte, noble, capable de connaître ſes fautes, & de les réparer. Que ma fille ſoit toujours digne de moi ! ce ſont les ſeuls vœux que je forme aujourd'hui. Pourroit-elle démentir ſes premières années, les éxemples qu'elle a puiſés dans le ſein de ſa famille ?.. elle ſçaura mourir ainſi que ſon père.

Madame de Salisbury étoit inquiéte ſur la ſuite de ſon entrevûe avec le roi. Un lord paraît, s'approche reſpectueuſement : —Madame, permettez que je vous conduiſe où des ordres ſuprêmes vous appellent. La comteſſe troublée, donne ſa main en tremblant : elle fait pluſieurs queſtions au lord, qui s'excuſe ſur ſon refus de ſatisfaire ſa curioſité : ils

traverſent une infinité de vaſtes appartemens ; enfin ils arrivent à la porte d'un ſallon ; il s'ouvre. Edouard étoit aſſis ſur ſon thrône, entouré de ſes courtiſans les plus en faveur ; ils avoient tous l'ordre de la jarretière. Ribaumont, que le roi avoit rappellé, lui parloit bas, lorſque madame de Salisbury vint à entrer : auſſitôt Edouard deſcend de ſon trône avec précipitation, court vers elle, lui tend une main, & de l'autre poſant une couronne ſur ſa tête : venez, lui dit-il, madame, partager avec le ſouverain de l'Angleterre, & ſon empire, & les hommages de ſon peuple ; ſoyez mon épouſe ; ſoyez reine ; la beauté, l'amour, la vertu vous appelloient au thrône, & en vous y plaçant, je remplis mes vœux, & tous ceux de mes ſujets ; ils applaudiront à mon choix : il eſt digne de leur maître ; votre père eſt libre, & va s'offrir à vos yeux ; je réparerai les déſagréments que je lui ai cauſés. Sire, dit, Ribaumont, la beauté eſt faite pour regner : c'eſt notre première ſouveraine.

Madame de Salisbury, accablée, ſi l'on peut le dire, de cet évement ſi peu attendu, n'a que la force de proférer quelques paroles mal articulées : — Sire ... le thrône n'eſt point ma place ... c'eſt la princeſſe de Haynaut... Oui, c'eſt elle qui doit s'y aſſeoir, dit le lord

Varuccy, entrant avec impétuofité. Sire, que m'a t-on appris ?.. ma fille ... que vois-je ? la couronne fur fa tête !.. & c'eft à ce prix, que mes fers feroient brifés ! qu'on me remène à la Tour. Mylord, écoutez, interrompt Édouard, je ne vous avois fait que trop entendre jufqu'à quel point votre fille m'étoit chère ; je lui donne ma main ; je la nomme reine ; & vous vous oppoferiez encore à cet amour, qui fera le charme de ma vie ! Quoi ! ma fille, dit Varuccy, tu fouffrirois que notre maître t'élevât jufqu'à lui ! tu ufurperois un rang où le ciel ne t'a point fait naître ! le roi deviendroit infidèle à fa promeffe ! une princeffe, nommée déjà fa femme par toute l'Europe, te feroit facrifiée !.. Alix, où donc eft la vertu, s'écrie ce refpectable vieillard, en verfant des larmes amères ? ne mérite-t-elle pas qu'on lui immole des thrônes, fon cœur... Tu m'entends ; fois ma fille ; tombe aux genoux du roi ; dépofes-y cette couronne, & fi tu ne peux obéir à ton devoir, fans fuccomber fous l'effort ... va mourir ... fi tu réfiftes encore, je vais t'en donner l'exemple.

Varuccy tire un poignard de fon fein : — Sire, voici le remède à tous les maux ; fi ma fille eût été capable d'une faibleffe deshonorante, je l'ai dit à votre

majeſté : je lui euſſe arraché la vie de ce même poignard que vous voyez ; il m'a ſuivi dans ma priſon. Aidé de ce ſecours, on brave les malheurs & les bourreaux... Eh bien ! Alix, décide-toi : oſe porter la couronne, & je me perce de cent coups aux pieds du roi. Edouard allarmé : — Que dit-il ?. arrêtez .. qu'on lui arrache ce fer. — Qu'on ne m'approche point, ou je me frappe... Il eſt ſur mon cœur ; donnez-moi votre parole royale, ſire, que ma fille ne ſera point votre épouſe, avant que j'aye parlé à votre majeſté, & il tombe de mes mains ... vous héſitez !.. Généreux Français (s'adreſſant à Ribaumont) joignez vos priéres aux miennes, & que le roi m'accorde cette grace. Qu'exigez vous, cruel, répond Edouard ?.. eh bien ! je promets de vous entendre ; ſongez au ſacrifice que je vous fais, combien il en coûte à mon cœur ! Mais je ne veux point que la mort du père de ce que j'aime enſanglante des moments pleins de charmes ; c'eſt plaire à la maitreſſe de mon ame, que m'empreſſer de conſerver vos jours ; puiſqu'il le faut, je retarderai de quelques inſtants cet hymen ; ſouvenez-vous que c'eſt pour bien peu de moments que ma parole eſt engagée ; ne l'eſpérez pas : mon cœur ne changera point, & ce ſera toujours la

charmante Alix que l'on verra reine d'Angleterre & d'Edouard.

Varuccy jette le poignard : — Sire, je ſuis content ; votre majeſté m'entendra ; je ſuis certain qu'Edouard ſera notre digne monarque. O ciel ! s'écrie le roi, que vois-je ? madame de Saliſbury a perdu l'uſage des ſens ! ah ! barbare, voilà votre ouvrage !.. je n'ai rien promis ... r'ouvre les yeux, adorable Saliſbury ; ton amant n'écoute que ſon amour ; il te conduit à l'autel ; tu règnes ſur l'Angleterre, ſur moi ; eh ! ne puis-je te donner l'empire du monde entier ? reviens, reviens à la vie.

Madame de Salisbury attache ſes regards mourants ſur le ſouverain : — Sire, permettez que je me retire pour quelques inſtants : — Non, vous ne me quitterez pas. — C'eſt une grace, ſire, que je vous demande, & que j'attens ... de votre tendreſſe. Mon père, n'ayez aucune crainte : votre fille ne ſe démentira point.

On entraîne madame de Salisbury expirante ; Edouard demeure avec Varuccy & Ribaumont. C'eſt envain, dit-il, au premier, que vous vous oppoſez à mon bonheur ! je ne vous céderai point, je ne vous céderai point : j'épouſe votre fille, aujour-

d'hui même. Vertueux Ribaumont, s'écrie le lord, rendez-moi mon maître, un héros qui doit servir de modèle aux rois, à tous les hommes; votre honneur m'est garant que vos conseils ne sçauroient différer des miens : qu'un Français ait la gloire d'être le bienfaiteur de la nation Anglaise. Sire, vous me voyez à vos genoux; oui, Varuccy y attendra la mort, si vous persistez à sacrifier tout à une passion que le repentir suivroit; encore une fois, voilà ma tête; qu'elle tombe sous vos coups, avant que ma fille porte le nom de votre femme. Pensez-vous, sire, que vous êtes roi, que je suis votre sujet, qu'Alix n'est point d'un rang à se placer sur le thrône, que vous êtes lié, en quelque sorte, par des serments à la princesse de Haynaut, que vous avez à répondre de votre conduite, de vos moindres actions à l'Angleterre, à tout l'univers, qu'un souverain s'apprête à vous amener sa fille, que l'amour ... ô mon roi, vous m'écouterez; vous m'écouterez, & qui plus que vous, doit me rendre justice? Si je ne consultois qu'une ambition criminelle, que mes intérêts, je saisirois cette occasion qui mettroit le comble à vos faveurs; ma fille reine, je verrois tout ce qui vous environne, à mes pieds : mais, sire,

je connais un autre orgueil plus noble, plus grand, plus digne de vous & de moi, celui de faire mon devoir ; je le remplis, en mourant ici, plutôt que de souffrir que ma fille soit votre épouse ; oui, sire, c'est sur mon corps palpitant, tout déchiré, que vous la ménerez à l'autel ; le même jour éclairera son mariage & ma pompe funéraire ; la nation n'aura point à me reprocher...l'avilissement de son maître... il n'appartient qu'à une princesse de partager votre thrône. Sire, interrompt le chevalier, oserois-je joindre ma voix à celle de ce vertueux Anglais ? il vous parle avec candeur. Assurément madame de Salisbury mérite tous les hommages dûs à la beauté ; je suis prêt de rentrer en lice pour confirmer cet éloge : mais je pense comme mylord, que cette union blesseroit votre grandeur, & je suis bien sûr que sa fille est du même sentiment ; elle a trop de vertu pour élever ses desirs jusques à la couronne. La reine votre mère, a disposé de votre main ; la princesse de Haynaut & l'honneur la réclament ; il est douloureux d'être obligé de maitriser ainsi ses penchants : mais, sire, vous êtes chevalier, vous êtes roi, & cette victoire... Edouard doit la remporter. — Jamais, jamais ! j'adore madame de Salisbury, & elle sera reine

d'Angleterre. Varuccy au milieu des ſanglots : — Eh ! ſire, j'aurai donc vécu pour être la cauſe que vous commettez une injuſtice, que vous deſcendez du rang ſuprême ! le comte de Haynaut, la terre entière imaginera que, ſéduit par l'attrait des grandeurs, j'ai trahi mon devoir, que j'ai employé l'artifice & la baſſeſſe pour ſervir l'ambition de ma fille ; on ne croira point qu'un autre ſentiment ait pu la conduire ... vous flattez-vous, ſire, qu'elle aura moins de courage que ſon père ? Madame de Salisbury ſeroit ſenſible à votre amour, elle vous aimeroit, elle n'acceptera ni le titre de votre épouſe, ni le don de votre ſceptre. Sire ... vous nous ferez mourir l'un & l'autre.

Edouard étoit livré aux plus violents accès ; il s'écrioit ; il pleuroit dans les bras de Ribaumont. Ces pleurs, dit Varuccy, en ſe proſternant plus profondément devant le roi, & embraſſant ſes genoux, m'annoncent que votre ame s'émeut, que la vérité s'y fait entendre ... elle eſt capable, cette ame magnanime, de l'effort le plus héroïque. O mon maître, que j'aime à voir couler vos larmes ! ne rejettez point les miennes ; je parle à votre cœur, à votre cœur généreux ; vous voyez, vous ſentez que c'eſt votre intérêt ſeul qui

m'anime ; je ne ſuis pas un courtiſan, un père : je ſuis votre ſujet, & le plus zélé ... non, grand homme, vous ne céderez point à cet amour qui vous tyranniſe;vous ne ſerez point amant : vous ſerez monarque. Eh ! que voudriez vous diſoit Edouard ?.cruels ?. il ne m'eſt pas poſſible ... il ne m'eſt pas poſſible ... Varuccy, Ribaumont ... il eſt des moments ... qu'on me laiſſe ... tout s'attache à me percer le cœur.

Les courtiſans ſe retirent ; il ne reſte que le père de madame de Salisbury & le chevalier Français. Jamais Edouard n'avoit montré plus d'emportement : il ſe promenoit à grand pas ; il levoit les yeux vers le ciel ; il devenoit furieux : des eſpèces de rugiſſements lui échappoient ; il retomboit ſur un ſiège, & alors il arroſoit la terre d'un torrent de pleurs. Varuccy ſe rejettoit continuellement à ſes pieds, & quelquefois le prince le repouſſoit avec colère. Le tumulte des paſſions bouleverſoit cette ame où l'amour avoit pris tant d'empire ; il répétoit inceſſamment : immoler ce penchant !. l'étouffer ! en épouſer une autre, quand je brûle...

La journée s'étoit preſque écoulée dans ces combats affreux qui déchiroient le cœur du monarque ; on lui apporte une lettre ; il l'ouvre avec vivacité : — Elle m'écrit ! voyons, liſons : (il lit haut.)

SIRE,

Le séjour d'où j'écris à votre majesté, annonce assez ma nouvelle destinée ; c'est d'une retraite religieuse que je vous envoye mes larmes : hélas ! la source en est intarissable. N'allez pas croire que je regrette l'éclat du rang où vous m'appelliez ; non, sire, ce n'est point la perte d'un thrône qui fait couler mes pleurs : connaissez-moi, & donnons nous un exemple mutuel du plus grand sacrifice. J'ai pu, sire, vous inspirer quelque sentiment dont je m'applaudissois ; oui, sçachez ce que j'immole : mon cœur depuis longtems avoit prévenu le vôtre ; que cet aveu me soit permis, puisque c'est la dernière fois qu'il m'échappera. Je vous aimois, sire ; je vous aime encore ; jugez de mes tourments ! & cet amour ne finira qu'avec ma vie. Mais, quand je vous parle de ma tendresse, il faut aussi que je mette devant vos yeux cette vertu inéxorable qui doit nous imposer à tous deux des loix, dont il ne nous est point possible de nous affranchir ; l'Angleterre, mon père lui-même, l'équité, votre gloire, vos intérêts éxigent que la couronne soit sur le front de la princesse de Haynaut : sire, il les faut satisfaire. Dès ce moment, quel mot je vais proférer ! je renonce à votre main, à votre cœur, à tout pour jamais ! l'honneur a reçu mon serment ; mon arrêt est irrévocable. Si vous vous y opposez, sire, c'est Dieu même que je mets entre vous & moi : je m'enchaine aux autels ; romperiez-vous cette barrière sacrée ? Que mylord Varuecy soit donc tranquille sur ce que je ferai ; j'attends de votre justice que vous lui rendiez votre confiance. Nous remplissons tous trois notre devoir : vous, sire, en triomphant d'un amour, qui me sera toujours cher, & en plaçant au thrône

la princesse qui doit le partager ; moi, en renonçant à ce même thrône, en me défendant jusqu'à la douceur de vous voir, quand mon cœur... ne revenons point sur ce sentiment ; mon père s'est montré votre digne sujet : il sacrifie sa fille à votre gloire, à l'état ; je l'imite : je suis la victime de moi-même. Sire, que votre amour n'aille pas vous amener en ces lieux : ce ne seroit pas assez de me lier par des nœuds que vous ne devez point briser ; faut-il vous dire plus ? vous conduiriez le poignard dans mon sein. Épousez la princesse ; soyez le modèle des rois : jusqu'au dernier soupir, je ferai des vœux pour un règne qui promet tant d'éclat à ma patrie. Adieu, sire, plaignez-moi, mais ne nous voyons point ... je puis me résoudre à tout, je suis capable de tout, hors de vous oublier... Qu'ai-je dit, malheureuse ? votre image ne servira qu'à augmenter mon supplice ; sire, je chérirai mes maux. Il faut quitter la plume ; quel est mon espoir ? j'attends ici mon père ; j'ai besoin de sa présence ; sera-t-il content de ma fermeté ?

La comtesse de Salisbury.

La lecture de cette lettre avoit accablé Edouard ; il sort de cette espèce de léthargie : — Votre fille m'aimoit ! j'étois aimé de tout ce que j'idolâtrois !.. je cours, je vole aux lieux qui me cachent madame de Salisbury ; c'est envain ... je l'arrache aux autels mêmes.

Varuccy ne cesse de tenir embrassés les genoux du roi, de les inonder de ses larmes, de lui montrer sa fille infléxible dans son projet. Ribaumont ap-

puyoit les repréſentations du généreux vieillard; il conjuroit le monarque d'écouter ſa gloire; il lui préſentoit toute la grandeur du ſacrifice; il armoit l'orgueil contre l'amour. Eh! que cette première paſſion a d'empire ſur le cœur humain! Madame de Salisbury elle-même travailloit à détruire ſon image ſi profondement gravée dans l'ame d'Edouard: elle lui écrivoit ſans ceſſe, & l'objet de toutes ſes lettres étoit de ramener le roi au triomphe du ſouverain ſur l'amant. Enfin le monarque l'emporte; au bout de quelques mois, Edouard eſt déterminé à épouſer la princeſſe de Haynaut; elle arrive avec ſon père à Londres; la cérémonie du mariage ſe prépare. Le roi, au moment qu'il marchoit à l'autel, fait approcher Varuccy & Ribaumont, & ordonne que les courtiſans s'écartent; il ſe jette dans les bras de l'un & de l'autre, les ſerre contre ſon cœur: — Eh bien! mes amis, trouvez-vous qu'Edouard en faſſe aſſez pour ſa gloire? Varuccy, j'adore votre fille plus que jamais, & j'épouſe la princeſſe de Haynaut. Reprenez votre rang auprès de moi; ſoyez mon ami, mon père, l'exemple de mes ſujets; j'ai vû combien vous m'aimiez! Et vous, généreux Français, retournez dans votre patrie, aſſuré de ma recon-

naiſſance : vous m'avez fait enviſager la vérité ; vous m'avez rappellé à ma grandeur, à mon devoir ; je ſerai, dans toutes les occaſions, empreſſé à vous proclamer comme le plus digne chevalier que j'aie connu. Varuccy, dites à votre fille qu'elle me ſera toujours chère, & que lorſque l'eſtime aura pu maîtriſer l'amour, je veux qu'elle revienne en ces lieux recevoir les hommages dus à la vertu.

Varuccy ne répond au Prince qu'en ſaiſiſſant une de ſes mains, qu'il baiſe avec tranſport, & qu'il mouille de larmes ; Ribaumont plein d'un noble enthouſiaſme, prend la parole : — Sire, s'il étoit poſſible d'avoir deux maîtres, je partagerois mon ſervice entre vous & le roi de France ; après lui, quel ſouverain plus qu'Edouard a des droits ſur mon attachement ? Lorſque mon devoir ne s'y oppoſera point, je viendrai me ranger ſous vos drapeaux, & prendre de vous des leçons de grandeur d'ame & de bravoure. Si vous marchez contre nous, vous me verrez vous combattre, & vous chérir, toujours prêt à mettre mon épée à vos pieds, quand mon honneur & mon roi me l'auront permis.

Jaloux de donner à ſa vertueuſe amante un témoignage éclatant de ſes ſentiments, Edouard renouvella

à ſon mariage, l'inſtitution de l'ordre de la jarretière; un des premiers chevaliers fut Ribaumont; le ſouverain joignit à ces marques de bonté, ſon portrait enrichi de diamants. Varuccy jouit de la plus haute faveur. Si la vertu reçut ſa récompenſe, le vice n'échappa point à la punition : Truſſel alla finir ſes jours dans l'exil; madame de Salisbury reparut dans la ſuite à la cour pour être l'amie de la reine, & juſqu'au dernier ſoupir, elle fut l'objet de la paſſion reſpectueuſe du plus grand homme qui ait rempli le thrône d'Angleterre.



VARBECK



Ch. Eisen inv. 1774 D. Née Sculp.

VARBECK



VARBECK.

LE dénouement presque honteux, d'une intrigue conduite avec toutes les précautions & toute

Varbeck. On écrit Warbeck, ou Waerbeck; on a cru pouvoir retrancher le double W pour la facilité de notre prononciation. Ce sujet emprunté de l'histoire, a déjà été traité par un M. la Paix de Lizancourt, ce qui cependant ne m'a point arrêté. Tout ce que je puis dire en ma faveur, c'est que j'ai

l'habileté de la politique, le tems qui détruit la vivacité des passions, l'ascendant singulier que l'heu-

---

cherché à devoir à mon prédécesseur le moins qu'il m'a été possible; nous n'avons de commun ensemble, que quelques situations dont j'aurois voulu profiter mieux : il y a encore bien loin de sentir fortement, au talent de s'exprimer.

Je saisis ici l'occasion de me justifier sur un prétendu reproche que l'on pourroit me faire. Je prens plaisir à indiquer les sources où je puise, & à professer la sincérité aux dépens de l'amour-propre : J'avouerai donc avec franchise que j'ignorois qu'il éxistat parmi nous un roman qui a pour titre *la Comtesse de Salisbury*. On me croira sans peine, lorsqu'on sçaura que j'ai lu dans ma vie très-peu de romans. Les seuls qui m'ont paru mériter de l'attention, sont Clarisse, le chevalier Grandisson, & quelques autres composés dans ce goût; qu'est ce qu'un roman dont la morale & le sentiment n'animent point le fonds, qui n'est qu'un tissu de mensonges invraisemblables & rebattus, ou bien un petit cadre rétreci, dans lequel on nous offre jusqu'à la satiété une image mesquine de nos mœurs sans caractère, ou d'aventures amoureuses sans chaleur, & dénuées de situations; le roman vû sous ces traits, est, sans contredit, la dernière production de la littérature.

Le dénouement presque honteux, &c. On avoit répandu un bruit sourd que Henri VII à qui la maison d'Yorck étoit odieuse, vouloit se défaire du comte de Warwick, prisonnier à la Tour, & le seul mâle qui restât de cette illustre maison. Un



reux vainqueur de Richard III sembloit avoir usurpé avec le sceptre Anglais sur une foule d'enne-

prêtre d'Oxford, nommé Richard Simon, saisit la circonstance; il conçut le dessein de tirer de la boutique d'un boulanger un jeune homme qu'on appelloit Lambert Simnel, & d'en faire un prince, le comte de Warwick; le hazard avoit en effet permis que ce Simnel fut à peu près de l'âge du comte, & qu'il eût même quelques-uns de ses traits. Simon instruisit au mieux son pupile, qui sous le nom de Warwick, passa en Irlande, entierement dévouée au parti d'Yorck; là, aidé de son prêtre imposteur, il sema la nouvelle que le fils du duc de Clarence s'étoit échappé de sa prison. Le mensonge fut reçu avec avidité: on nous represente la duchesse douairière de Bourgogne comme l'ame invisible de cette intrigue concertée avec beaucoup d'art, & une connaissance suivie des moindres particularités relatives à la maison d'Yorck. Simnel fut proclamé roi, sous le nom d'Edouard VI; on plaça même sur sa tête une couronne enlevée à une statue de la Vierge; la troupe des mécontens qui grossissoit à vue d'œil, lui forma une armée. Le comte de Lincoln embrassa ouvertement les intérêts du faux comte de Warwick; il se déclara le chef des rébelles, & livra bataille au roi d'Angleterre, qui remporta la victoire; Lambert Simnel & son prêtre demeurèrent prisonniers. Cette entreprise qui auroit pu avoir la fin sanglante de la tragédie, eut le dénouement risible d'une farce comique: Simon, d'un garçon boulanger, avoit fait un roi, & Henri à son tour fit du roi un marmiton; Simnel qui avoit

mis & de rivaux : rien n'étoit capable de rebuter la haine infatigable de la duchesse douairière de Bourgogne contre la maison de Lancastre. Le

---

osé aspirer au thrône, se trouva heureux de traîner sa vie dans l'obscurité des cuisines de Henri, qui depuis l'éleva au grade de son fauconnier. Ce prince qui sans doute connoissoit toute la force des armes du ridicule, pour se venger des Irlandais, fit servir, un jour, à sa table leurs députés par ce même garçon de cuisine qu'ils avoient nommé roi.

De la duchesse douairière de Bourgogne. Marguerite d'Yorck, sœur d'Edouard IV & de Richard III, veuve de Charles duc de Bourgogne, surnommé le *Hardi* ou le *Téméraire*, avoit fixé son séjour en Flandres. N'ayant point eu d'enfant de son mariage, elle porta toute sa tendresse sur sa belle fille, l'épouse de Maximilien, archiduc d'Autriche. Cette princesse mourut à la fleur de son âge : la duchesse conserva pour les enfants l'amitié qu'elle avoit eue pour la mère ; elle voulut bien se charger de leur éducation ; sa conduite soutenue, son affabilité, ses talents pour l'administration, lui acquirent parmi les Flamands une autorité bien au-dessus encore de la puissance souveraine, celle des esprits & des cœurs. Cette princesse connaissoit l'énergie des passions, surtout celle de la vengeance, & la source en étoit peut-être respectable : elle adoroit sa famille, & ne voyoit, comme nous l'observons, qu'avec une extrême douleur, Henri VII accabler la reine sa femme de dédains humiliants ; Elisabeth étoit nièce de la duchesse ; tout ce qui tenoit aux Yorcks, lui étoit cher ; on peut dire que sa vie n'a

comte de Richemont assis au thrône des Yorcks, étoit pour Marguerite un fantôme odieux qui la poursuivoit par-tout, jusques dans les heures du sommeil; elle ne pouvoit entendre prononcer son nom sans frémir de colère; le sombre désespoir que la fortune constante de ce prince lui causoit, l'eût plongée au tombeau : la soif d'une vengeance opiniâtre la retenoit à la vie. Ce qui surtout l'irritoit, c'étoit l'indifférence de Henri, pour ne pas dire sa froideur offensante à l'égard de sa femme. Elisabeth cependant, en qualité de fille ainée d'Edouard IV, par son mariage avec le roi, fortifioit la faiblesse des droits de ce prince à la couronne d'Angleterre, & cette raison peut-être qu'il auroit eu de la peine à se dissimuler, étoit la source cachée des dégoûts qu'il faisoit éprouver à la reine. L'ingratitude seroit-elle un vice attaché à notre nature ? voilà où nous conduit l'excès de l'amour propre ! rarement aimons-nous l'auteur de notre élévation. A bien étudier le vrai caractère de l'homme,

---

été qu'une espèce d'étude continuelle à chercher les moyens de venger cette maison infortunée ; jamais haine ne fut comparable à celle qui animoit Marguerite contre Henri : aussi l'appelloit-on communément *la Junon du roi d'Angleterre.*

le bienfait l'humilie presque toujours, & tout ce qu'il peut faire de plus, est de le pardonner.

Marguerite étoit donc résolue à renouer de nouvelles intrigues pour entraîner la perte d'un souverain qu'elle haïssoit mortellement. Fryon, attaché d'abord à Henri VII en qualité de sécrétaire, & devenu depuis par la trahison, en cette même qualité, le zelé confident de la duchesse, nourrissoit cet esprit de complots & d'animosité qui l'enflammoit. C'est communément en produisant le mal, que les inférieurs se rendent nécessaires aux grands, & il y a bien plus d'avantage pour les premiers à caresser les passions de ceux-ci, qu'à tenter de les vaincre. Le vice est dans le cœur humain; peu d'efforts l'y éveillent, & lui prêtent des forces : au lieu que la vertu est souvent hors de nous, & il faut des secousses violentes pour la faire entrer dans notre ame, & l'y affermir. Fryon se livroit tout entier aux transports de vengeance qui agitoient sa maîtresse. Je ne suis pas vaincue, lui disoit-elle, par la malheureuse aventure de ce misérable instrument de mes projets; Fryon, il faut susciter à Henri de nouveaux comtes de Warwick, de nou-

De nouveaux comtes de Warwick, &c. Ce Simnel dont nous venons de parler, s'étoit d'abord annoncé pour Richard duc d'Yorck; ce fut ensuite à l'instigation de Simon, qu'il joua le

veaux ducs d'Yorck ; l'usurpateur est détesté de la noblesse ; le peuple court avidemment aux nouveautés, tu le sçais ; ne craignons point de prodiguer le mensonge, il trouvera des sectateurs, des martyrs ; je ne rougis pas d'employer ces moyens, puisque la force ouverte ne m'est point permise. Quand il s'agit de perdre

---

rôle de comte de Warwick. Henri retenoit prisonnier dans la Tour ce malheureux fils du duc de Clarence : il le fit sortir durant ces moments de trouble, & promener dans les rues de Londres, pour le rendre bientôt après à son triste séjour. La fin des malheurs de Warwick fut d'aller périr sur l'échaffaut. Et qui se souilla d'un crime si abominable ? un prince que des courtisans & des historiens aussi vils & aussi méprisables qu'eux, ont surnommé *le Salomon* de l'Angleterre. Ce *Salomon* étoit dur, inéxorable, dévoré de la faim honteuse des richesses ; on peut dire sans antithèse, qu'il eût fait couler des fleuves de sang, s'il n'eût mieux aimé amonceler des fleuves d'or dans ses coffres, en imposant des contributions éxorbitantes à une infinité de victimes que son avarice rachetoit, en quelque sorte, de sa cruauté : on trouva à sa mort dans la cave d'un de ses châteaux, la somme de dix-huit cent mille livres sterling, somme prodigieuse pour ces tems. Qu'après de pareils exemples, on croie aux éloges, à ces titres prostitués sans pudeur par la flatterie & l'imbécillité populaire. Les douze Césars, dont la plûpart ont été des monstres sous la figure humaine, furent appellés les *péres de la patrie*, & honorés de superbes statues ; il est vrai qu'après leur mort ce même sénat, qui pendant leur vie avoit rampé à leurs genoux, rayoit tous ces traits d'une basse adulation, & brisoit les statues & les images. O Henri IV, bon roi des Français, tu ne crains pas qu'on enlève à ta mémoire le nom du *meilleur des hommes !*

ſon ennemi, tout devient légitime à ceux qui, comme moi, ne connaiſſent pas de plus doux plaiſir que celui de la vengeance; que j'expire de mille morts, pourvû que mes derniers regards ſoient témoins de la chûte de Henri! Je me flattois qu'en épouſant ma nièce, il n'oublieroit point qu'il doit le ſceau de ſa grandeur à cet hyménée, & il voudroit anéantir juſqu'au dernier rejetton de la maiſon d'Yorck! il continue de retenir dans les fers l'infortuné comte de Warwick! Puniſſons cet aventurier de ſon inſolente proſpérité; les Lancaſtres mêmes le déſavouent. Comment! je ne parviendrai point à troubler le cours de ſes ſuccès! n'eſt-il plus de fantômes que je puiſſe armer contre

Puniſſons cet aventurier, &c. Ce qu'il y a de ſingulier, remarquent pluſieurs écrivains, c'eſt que Henri VII n'étoit peut-être pas gentilhomme; il rapportoit ſon origine par les femmes à la maiſon de Sommerſet, qui deſcendoit, à la vérité, des Lancaſtres, mais par une branche bâtarde. Le grand-père de ce monarque étoit un Edmond, comte de Richemont, fils d'un Owen Tudor, homme d'une extraction inconnue, dont les agréments firent la nobleſſe & tous les titres. A la faveur d'une très-belle figure, & d'une taille avantageuſe, il inſpira de l'amour à Catherine, veuve de Henri V, qui oubliant le rang de ſon premier mari, ſacrifia tout à ſon goût, & fut l'épouſe d'un amant obſcur. Il y a des hiſtoriens qui prétendent qu'après la mort de cette princeſſe, Owen puni de ſa témérité d'avoir contracté un mariage ſi diſproportionné, fut mis à la Tour, & même qu'on lui coupa la tête.

Tudor ? se sont-ils tous évanouis avec ce lâche Simnel ? Je m'en remets à ton zèle impatient de me servir ; ne nous rebutons point ; cherche, trouve-moi encore quelque jeune audacieux que j'enyvre de mes fureurs ; la fortune peut-être nous sera plus favorable, & dans le nombre des traits que je lancerai, il y en aura qui atteindront mon ennemi.

Fryon promit tout à Marguerite : il fit en effet des perquisitions pour découvrir quelque acteur intelligent, capable de jouer le personnage qu'ils méditoient. Le hazard s'obstinoit à trahir le sécrétaire dans ses moindres espérances ; il commençoit à regarder comme impossible l'exécution d'un plan qui jusqu'ici l'avoit trompé, lorsqu'une de ses créatures lui remêt cette lettre adressée à son frère cadet ; ce dernier étoit absent quand elle tomba dans les mains de l'aîné ; le jeu bizarre des évenements voulut que celui-ci l'ouvrît, & saisissant avec transport l'occasion d'être utile à Fryon qui lui avoit accordé sa confiance, il s'empressa de lui porter cette lettre, en disant qu'il croyoit être parvenu à lui rendre un service signalé ; Fryon se hâte de satisfaire sa curiosité ; l'écrit étoit conçu en ces termes :

» Non, mon cher Astley, non, vous ne vous » plaindrez plus de mon amitié ; je vais vous en don-

» ner des preuves qui ne vous laisseront aucun doute
» sur mes sentiments ; songez que je m'ouvre à vous
» sans réserve, que ces épanchements ne sont que pour
» mon ami seul ; je prétends que pour tout autre ma
» vie soit un mystère impénétrable. J'ai de l'ambi-
» tion , de l'amour ; que sçait-on ? ces deux passions
» portées dans mon cœur au dégré de flamme où je
» puis les élever , me conduiront peut-être à des
» destinées qu'une ame moins forte que la mienne
» redouteroit d'envisager.

» Mon vrai nom est Osbeck ou Varbeck ; mon
» père avoit amassé une fortune considérable dans
» le commerce ; il demeuroit à Tournai ; il quitta
» le judaïsme pour embrasser la religion chrétienne. Il
» vint s'établir à Londres sous le règne d'Edouard IV:
» ce monarque fut , dit-on , sensible à la beauté de
» ma mère qui me donna la naissance environ deux
» ans après notre arrivée en Angleterre. Tous ceux
» qui ont approché le roi , me trouvent avec ce mo-
» narque une ressemblance frappante ; des bruits
» mêmes ont couru que ma mère avoit payé de quel-
» que complaisance les éloges continuels qu'Edouard
» faisoit de ses charmes. Tout ce dont je suis bien
» assuré, mon cher Astley , c'est que l'idée d'être le fils
» d'un roi aggrandit mon ame,& l'enorgueillit au point

» qu'il y a des moments où je regrette de n'avoir pas » un ſceptre dans les mains. Je crois ſentir que la cou- » ronne ne chargeroit point mon front; cette image, » que j'aime à me former, me remplit de cette ſu- » blime audace qui élève l'homme au-deſſus de lui- » même, & devient la ſource des grandes actions. » Mon ami, laiſſe-moi rêver que ma place ſeroit » un trône; je t'y ferois aſſeoir à mes côtés; il y a » tant de chimères qui nous dégradent! celle-là du » moins ennoblit l'imagination. Un fait certain, c'eſt « que je ſuis le filleul d'Edouard IV, & qu'il me » combloit de ſes careſſes; il me donna le nom de » *Peter*; dans la ſuite, on y ajoûta le ſurnom de » *King*. Ce prince deſcendu au tombeau, ma famille » revint dans les Pays-Bas. Notre ſéjour à la cour » m'avoit éloigné de la profeſſion de mon père: il » ne me fut pas poſſible de me rabaiſſer aux détails » du négoce qui me paraiſſoient petits & même avi-

---

Il me donna le nom de Peter, &c. De ce nom, ſe forma le diminutif de *Peterkin* ou *Perkin*. Tout ce qu'on fait dire ici à ce jeune homme eſt conforme à l'hiſtoire: il ſçavoit parfaitement pluſieurs langues, entre autres l'Anglais qu'il parloit auſſi bien que le Flamand; la nature lui avoit donné une ame grande, toutes les graces, & ces heureuſes diſpoſitions, les vrais titres peut-être qui diſtinguent un homme d'un autre homme.

» lissants : je me livrai aux exercices de la noblesse ;
» à l'étude ; j'appris plusieurs langues que je possède
» parfaitement. Un desir inquiet, qui, malgré moi,
» me domine, & qui est devenu pour mon ame un
» besoin impérieux, me promena de pays en pays ;
» je m'arrêtai en Écosse : c'étoit là que m'attendoit
» une passion plus violente encore que cette ambi-
» tion, le seul tourment que jusqu'alors j'eusse éprouvé :
» je connus tous les charmes, ou plutôt toutes les
» fureurs de l'amour. Tu vas me traiter d'extrava-
» gant, quand tu sçauras quel est l'objet de ces transf-
» ports qu'il m'est impossible de maitriser. Assuré-
» ment jugé par la raison, j'ai tous les torts ; non, mon
» erreur n'est point excusable : mais, c'est au cœur que
» j'en appelle : le sentiment est-il soumis à des loix ?
» y a-t il pour lui des bienséances, des rangs, des
» dignités ? Sçache donc, Astley, que je suis l'a-
» dorateur secret de la beauté même ; eh ! que c'est
» une faible image pour te représenter la jeune
» comtesse de Huntley ! que de charmes réunis !
» est-ce bien une mortelle ? tu me diras qu'elle est
» de la plus haute naissance, parente même du
» souverain de l'Écosse ; encore une fois, mon

Parente même du souverain d'Ecosse. Tous les mémoires du temps s'accordent pour nous représenter la comtesse de Hunt-

» ami, j'oublie tous ces avantages, que je dois » détester, pour n'admirer, pour n'idolatrer que » ses attraits, ses graces, sa jeunesse, ses yeux si » enchanteurs, sa taille déliée & légère, tous ses » agréments qui sont au-dessus des richesses, & des » grandeurs : c'est la céleste Huntley que j'adore, » & non l'alliée des princes & des rois; voilà ma di- » vinité suprême. Juge de mon supplice ! l'amour n'a » pas mis entierement son bandeau sur mes yeux; je » ne vois que trop tous les obstacles qui me con- » trarient, & même me condamnent à mes propres » regards; quelle peut être mon espérance? & aime- » t-on sans espérer? C'est là que mon imagination » échauffée sert ma tendresse, ouvre à mes vœux un » champ sans limites. J'aurois bien de la peine à te » rendre compte des rèves où je m'égare : tout ce » que je sçais, c'est que je suis rempli d'une conviction » absolue que l'amour est capable de produire des » miracles; & il n'est rien que je ne tente pour mériter » de pouvoir dumoins un jour déclarer ma tendresse » à l'objet qui l'a fait naître : un cœur qui aime, qui

---

ley comme une femme accomplie en beauté & en vertu; elle étoit en effet parente de Jacques IV, roi d'Ecosse, qui aida de tout son crédit le faux duc d'Yorck.

» brûle comme le mien, franchit, dévore toutes les
» difficultés. Je mourrai satisfait, si la comtesse est
» instruite de ma passion ... mon ami, & si cet aveu
» ne lui étoit pas indifférent ... les amants cherchent
» à se flatter, ils repoussent ce qui détruiroit la plus
» chère des illusions. Ah, laisse-la moi, laisse-la moi,
» cette erreur qui fait à la fois le tourment & le
» charme de ma vie ; je veux retourner en Écosse,
» revoir la maitresse de mon sort, tomber à ses ge-
» noux... Astley, j'y mourrai d'amour.

Fryon s'arrête à cet endroit, se jette dans les bras de son ami, & avec un cri de joie : — J'ai trouvé ce qui nous est nécessaire ! Marguerite, mon cher Astley, reconnaîtra ce service. Il faut, & à l'instant, que tu m'amènes ce jeune homme ; est-il vrai en effet qu'il ressemble à Edouard ? — J'ai vu des portraits de ce prince, & à la vérité, il m'a paru que Varbeck avoit les mêmes traits. — Astley, ta fortune est assurée ; lie ton frère à nos intérêts. Tu ne sçaurois agir avec trop de vivacité. Que je voie, que je voie Varbeck ! que je lui parle ! Je vous attends.

Astley s'empresse d'informer de cette aventure son frère qui ne cache rien à son ami, & l'invite à l'accompagner chez Fryon.

Du

Du plus loin que le ſecrétaire de la ducheſſe apperçoit le jeune étranger, il eſt frappé de cette reſſemblance prodigieuſe dont on vient de lui parler. Il court à Varbeck, prodigue l'affabilité, les careſſes : — Je ſçais tout. Félicitez-vous que je ſois dans la confidence ... ne vous reprochez point une paſſion qui décèle la nobleſſe de votre ame : l'orgueil produit les grands hommes. Je vous prédis que vous êtes né pour ne point borner vos eſpérances. Je vous ſervirai au-delà de vos vœux ; promettez-moi ſeulement de revenir me voir, & qu'il n'y ait que vos deux amis qui ſoient inſtruits de la deſtinée éclatante ... vous ſerez le plus heureux des mortels.

Fryon étoit ſi tranſporté, qu'il avoit de la peine à s'exprimer ; plus il converſoit avec le jeune homme, & plus il s'applaudiſſoit de ſa découverte. A peine l'a-t il quitté, il vole chez Marguerite : — Le ciel, madame, a fait pour vous un miracle : une vengeance certaine eſt dans vos mains ; votre ennemi va tomber du thrône. C'en eſt fait de Henri Tudor, de tous les Lancaſtres ; le génie des Yorcks ſort des tombeaux ; il combat pour nous ; il l'emporte.

Fryon rend un compte exact à ſa ſouveraine ; il n'oublie point l'amour dont Varbeck eſt enflammé,

Il aime, s'écrie la ducheſſe ! Fryon, nous en ferons un héros, un monarque ; le premier des enthouſiaſmes eſt l'amour. Oui, ma vengeance eſt ſûre ! Ce Simnel n'avoit qu'une ame ſans élans ; s'il eût aimé, il regneroit aujourd'hui. La comteſſe de Huntley eſt une divinité bienfaiſante qui vient à notre ſecours ; ſaiſiſſons ce moyen ; allons, je veux connaître le vengeur que le ciel m'envoye ; introduis-le ſans témoins dans ce ſéjour : toi ſeul aſſiſteras à cette entrevue.

L'habile confident obéit. Varbeck, conduit par Fryon, quand tous les courtiſans ſe ſont rétirés, eſt préſenté à Marguerite ; elle éprouve les mêmes impreſſions qui s'étoient fait reſſentir à ſon ſecrétaire : — Je crois revoir mon cher Edouard ! c'eſt bien lui ! c'eſt lui-même ! elle donne à Varbeck les éloges les plus flateurs. En effet, la nature ſembloit avoir voulu dédommager le fils d'un ſimple particulier des avantages que lui avoit refuſés la naiſſance ; tout reſpiroit en lui cet air de nobleſſe & de grandeur, dont ſouvent notre imagination ſéduite ſe plait à décorer ce petit nombre d'hommes favoriſés du ſort, & qu'il a fait aſſeoir aux premiers rangs. Le moindre mot qui échappoit à Varbeck, portoit avec lui ce carac-

tère d'intérêt, préférable ſans doute aux ſenſations peu durables que l'eſprit ſeul excite ; ſa phyſionomie réuniſſoit la douceur & la vivacité. Les graces de la jeuneſſe & de l'ingénuité prêtoient un nouveau charme à tant d'agréments.

La ducheſſe ne pouvoit ſe ſéparer de Varbeck : elle ne ſe laſſoit point de l'interroger, & toutes ſes réponſes ne ſervoient qu'à augmenter l'impreſſion dominante qu'il produiſoit, & à développer ſes talents.

Varbeck, lui dit Marguerite, ma protection vous eſt aſſurée, & il ne tient qu'à vous de vous en rendre digne ... j'ai de grands deſſeins ſur vous. Fryon eſt chargé de vous faire paſſer mes volontés & mes bienfaits. Je n'éxige qu'une ſoumiſſion ſans bornes, & un profond ſilence ; n'accordez votre confiance qu'aux deux Aſtleys. Nous nous verrons ſouvent ... gardez-vous de la moindre indiſcrétion : vous n'échapperiez pas à votre perte, & je puis vous élever à la fortune la plus haute. Que votre ambition enviſage la plus vaſte carrière, qu'elle n'y mette point de limites, & qu'elle ne s'arrête qu'au dernier terme ; c'eſt vous en dire aſſez pour ce moment. Méritez le ſort que je vous prépare ... Fryon, il peut ſe retirer.

Varbeck, dans l'yvresse de la joie, court chez ses deux amis ; il leur apprend avec transport la réception que lui a faite Marguerite ; il ouvre son ame aux illusions les plus éblouissantes ; il marche à pas de géant ; il vole dans une nouvelle sphère ; l'objet de cet amour qui l'enflammoit, tenoit la première place dans ces songes ambitieux où il aimoit à s'égarer.

Ce jeune homme joignoit quelques éléments du dessin à ses autres connaissances : il s'empresse de crayonner le portrait de la comtesse de Huntley ; il lui adresse les expressions les plus vives, les plus passionnées ; il le dépose cent fois dans son sein, pour l'en retirer cent fois, & le couvrir de baisers ; il l'invoque comme le génie tutélaire qui va présider à son sort: Varbeck n'est plus dans la classe des humains : c'est un être d'une nouvelle espèce que l'ambition & l'amour ont créé. Jamais les demi-dieux de la fable, ni les héros de notre chevalerie n'ont montré une ame si préparée au merveilleux.

La duchesse revoit Fryon : — Il faut achever notre ouvrage. Que Varbeck disparaisse de la société ; qu'il soit transporté dans une maison solitaire, située à quelques lieues de la ville ; là, il ne verra que toi, ses deux amis, & quelques domestiques qui

ſeront dans le ſecret ; tu ne le tireras de cet azyle que pour le conduire ici, lorſque je l'ordonnerai. Pénétrons bien ton pupile de l'eſprit du rôle que nous voulons lui faire jouer. Quelle image conſolante pour moi ! Richemont , je vengerai ma nièce ; je t'arracherai la couronne : tu connaitras ce que c'eſt qu'une femme outragée. Le ſang des Yorcks bouillonne dans mes veines. Que je ſois précipitée au tombeau , & que je goûte le plaiſir de t'y entraîner avec moi !

Le ſécrétaire ne tarda point à exécuter les ordres de ſa ſouveraine ; il mit dans ſa confidence les deux Aſtleys, & leur renouvella les promeſſes les plus capables de leur en impoſer ; il éxigea leur parole qu'ils ne déclareroient point à Varbeck le perſonnage auquel on le deſtinoit , juſqu'au moment preſcrit où le projet devoit éclater.

Varbeck quitta donc la ville pour aller habiter une maiſon de campagne, éloignée de toute communication. Fryon lui fit entendre que cette retraite étoit néceſſaire pour l'exécution d'une entrepriſe qu'il ſçauroit dans le tems ; il n'étoit ſervi que par deux domeſtiques , & ne voyoit que les Aſtleys , & Fryon qu'on peut appeller ſon inſtituteur , & dont il étoit le docile élève. Jamais comédien n'avoit été mieux

diſpoſé ; on lui remettoit ſans ceſſe devant les yeux Edouard IV, la reine ſa femme, ſa famille ; on peignoit vivement les moindres circonſtances qui regardoient le duc d'Yorck, ce qu'on ſuppoſoit s'être paſſé dans l'aſyle de Weſtminſter, la façon dont il en fut arraché par les artifices du cruel Richard ; on s'arrêtoit ſurtout à l'heureux évenement qui avoit ſouſtrait le duc aux bourreaux prêts à le maſſacrer ; on prenoit ſoin que l'écolier répétât ces récits avec cette naïvété ingénue qui prête tant de force à la vérité, & répand ſur les plus faibles expreſſions un intérêt, un charme dont ceux qui les entendent, ont de la peine à ſe défendre.

Lorſque Varbeck eut reçu ces premières leçons, Marguerite impatiente de voir ſon projet s'exécuter, voulut elle-même mettre le ſceau à ſon ouvrage. Le jeune homme, ſans témoins, guidé par le ſeul Fryon, parut pluſieurs fois devant elle. Un mot de cette femme ſi ſçavante dans l'art des complots, étoit un coup de lumière pour Varbeck ; elle lui enſeignoit à prendre le ton & les manières d'un perſonnage du plus haut rang, lui recommandoit de joindre l'affabilité à la nobleſſe de l'extérieur, de jetter un certain air de majeſté ſur la peinture des infortunes qu'il auroit

à révéler, lui montrant comment un prince, sans s'abaisser, peut solliciter l'attendrissement & même la compassion; elle lui apprenoit surtout ce talent heureux de plaire à la multitude, de l'échauffer, de l'entraîner, en conservant sur elle la supériorité; enfin Varbeck étoit parvenu à représenter la grandeur dans tout son éclat & sous toutes ses formes.

A quelque essor que se portât l'ambition démesurée de Varbeck, la comtesse de Huntley, comme nous l'avons déjà observé, étoit le premier objet qui dominoit son imagination, & qui fixoit tous ses vœux. Fryon en politique habile, comptoit bien faire valoir une passion si violente, & il s'en applaudissoit avec la duchesse.

Le jour est arrivé où doit se lever le rideau qui cache à Varbeck la carrière brillante & immense que sa tendresse & sa fortune ont à parcourir. Il est amené, dans l'ombre de la nuit, au palais de Marguerite: aussitôt qu'il a paru, elle lui ordonne de s'asseoir à ses côtés; il obéit, en laissant échapper des marques d'étonnement. Prince, lui dit la souveraine, il faut m'écouter. A ce mot de prince, la surprise & l'embarras de Varbeck redoublent. Oui, poursuit la duchesse, sans changer de contenance & de visage,

je m'adreſſe à un prince, à un noble rejetton de la maiſon la plus illuſtre & la plus infortunée, à mon neveu, au duc d'Yorck lui-même. (Quel langage pour Varbeck !) Ces expreſſions vous ſeront moins étrangères, quand vous m'aurez entendu. Varbeck, c'eſt pour la dernière fois que je vous donne ce nom, vous allez connaître toute mon amitié pour vous, & lever les yeux juſqu'au faîte des grandeurs où je vous appelle. Je prétends venger votre mérite, & la nobleſſe de votre ame des torts de la naiſſance. Le ciel, ſans doute, vous deſtinoit le rang que je vous excite à pourſuivre aux dépens mêmes de vos jours. Qu'eſt-ce que la vie, lorſquelle ſe traîne dans la condition commune, & dans l'obſcurité ? Attacher les yeux de tout ce qui nous environne, s'élever au deſſus de la foule immenſe des autres hommes, s'aſſeoir dans une place où l'on ne connaît de ſupérieur que Dieu ſeul, où l'on participe, en quelque ſorte, à ſon pouvoir abſolu : voilà ce qu'eſt un prince, un monarque, & il n'eſt point d'autre éxiſtence : c'eſt ce que doit ſentir tout mortel qui brûle de la flamme céleſte de l'ambition, & j'aime à croire que ce beau feu vous embraſe. Le thrône, ou le tombeau, ces deux images doivent toujours frapper vos regards, & vous mar-

cherez ſurement au thrône, ſi vous ſuivez aveuglément mes vues, & que votre courage affermi contre les obſtacles, ſerve ma politique.

L'hiſtoire de notre maiſon malheureuſe vous eſt connue : vous ſçavez les cruautés de Richard III, vous voyez l'arrogance, l'ingratitude de ce deſcendant d'Owen, bien digne de ſa ſource obſcure ; il eſt redevable à ſon mariage avec ma nièce de la ſorte de légitimité dont il penſe avoir revêtu ſes prétentions, & il l'accable de ſes dédains ; il perſécute en elle les Yorcks qu'il déteſte : eh bien ! qu'ils reparaiſſent, qu'ils triomphent, qu'ils ſe vengent en vous. Oui, ſoyez ce duc d'Yorck qui nous a été enlevé avec ſon frère par une mort barbare : à ce ſouvenir, je ne puis retenir mes larmes, mais ce n'eſt pas à des pleurs que je dois me borner. Vous avez les traits de ce jeune prince, ſon âge, ſes agréments : ayez ſa fermeté ; il auroit déjà briſé ſes fers, & fait tomber du thrône ce prétendu rejetton des Lancaſtres ; pénétrez-vous de ſon ardeur, de ſes tranſports ; Simnel ſeroit roi d'Angleterre, s'il eût eu vos talents, & qu'il eût mieux ſçu profiter de mes leçons. Vous vous rendrez en Portugal chez Lady Brumpton, femme qui m'eſt entiérement dévouée ; Fryon

& vos deux amis vous y accompagneront ; votre personnage n'éclatera que lorsque j'en aurai marqué le moment ; on aura soin de ne vous produire qu'à propo. Encore une fois, souvenez vous bien que ce Simnel dont je vous parlois, n'a perdu que de trois heures mal employées le plus beau des royaumes ; je vous ferai parvenir tous les détails relatifs à cette grande entreprise ; allez, embrassez moi, & que je retrouve en vous mon vengeur & mon neveu.

Varbeck, malgré toute son audace & son esprit vaste & ambitieux, étoit resté confondu, anéanti ; c'étoit un homme qui après avoir erré longtemps dans la confusion des ténèbres, voyoit tout à coup la clarté, & entroit dans un pays d'une étendue immense, qui lui offroit un foule d'objets différents ; il n'a point la force de répondre à Marguerite : mais à peine, entrainé par Fryon hors du palais, est il sorti de son rève, car cette aventure en avoit pour lui toutes les illusions, il s'écrie : Qu'est ce que la duchesse veut éxiger de moi ? Sans doute j'ai de l'ambition, elle m'enflamme, elle me dévore ; je m'irrite contre le sort qui m'a donné une ame impatiente d'éclater, & qui en même-temps semble avoir pris plaisir à m'abaisser ; je voudrois m'élever au plus haut rang,

oui, monter jusques sur un thrône, mais par quelle route? par quels moyens? par la valeur, la magnanimité, les ressources du génie; c'est l'épée à la main que j'aspirerois à mettre une couronne sur ma tête, en disant à tout l'univers : Varbeck ne tient le sceptre que de lui seul; il n'eut point d'ayeux, point de droits étrangers à lui-même; sa fortune, son nom commencèrent par lui; il sçut régner. Tel seroit, j'ose l'avouer, l'objet de mon orgueil : je me plonge dans cette yvresse : mais par l'audace & l'effronterie d'un mensonge bas & vil, acquérir un diadême! devoir à un masque imposteur ce qu'on ne peut obtenir à visage découvert! recevoir les hommages de l'Angleterre sous le nom du duc d'Yorck, quand au fond de mon cœur, je sens qu'ils seroient refusés à Varbeck! il ne m'est pas possible de descendre à ce rôle si humiliant pour ma vanité; ie la mettrois cette vanité, qui ne me dégrade point, à m'annoncer pour le fils d'un bourgeois de Tournai, & à me déclarer ouvertement le vengeur de la noble maison d'Yorck. Que Marguerite me fasse donner de l'argent, des troupes, & j'attaque Henri; je lui livre bataille, & si je ne m'assieds point au throne, du moins je me fais voir digne de l'occuper... — Varbeck,

que dites-vous ? quel eſt votre égarement ! d'où vous viennent ces idées romaneſques, ces ſcrupules ſi peu faits pour quiconque veut éxiſter ? & comment ſeriez-vous traité, ſi vous oſiez ſeulement faire entendre, que ſans l'emprunt d'un nom qui vous donneroit toute votre valeur, vous avez conçu le projet de vous élever contre un roi, contre le roi d'Angleterre ? la moindre punition ſeroit de vous envoyer à l'hôpital des foux de Londres ; les Anglais, tous les hommes vous regarderoient comme un modèle d'extravagance. On voit bien, mon ami, que vous avez lû des romans de chevalerie : vous vous êtes gâté l'imagination. Ce n'eſt qu'en réprésentant le duc d'Yorck que vous pouvez être quelque choſe, & le pauvre Varbeck ne ſera rien. — Mais ſi j'ai des talents, ce génie qui s'élève par lui-même à la haute fortune, j'aurai mon éxiſtence, & je m'en glorifierai plutôt que d'un rôle qui ne ſçauroit m'appartenir ; je veux être moi, & non un vil comédien, importuné toujours de la conſcience de ſa baſſeſſe, & de ſon dégoutant menſonge. Mon parti eſt pris. Je me nommerai toujours Varbeck.

Fryon, déſeſperé de cet obſtacle inattendu, employe les prières, les menaces, l'amitié, les ſollicita-

tions des Aſtleys : tous ſes efforts ſont inutiles ; il court chez Marguerite, lui apprend avec douleur la bizarre délicateſſe de Varbeck, & lui montre le trouble qui l'accable. La princeſſe ſans émotion, ſe contente de lui répondre : Fryon, vous avez peu de mémoire ! amenez-moi Varbeck. — Mais madame... — Obéiſſez ; remettez-vous ; tout ira au gré de nos vœux : c'eſt moi qui vous l'aſſure.

Fryon reparaît avec ſon diſciple indocile, qui avoit l'air interdit. Varbeck, lui dit la princeſſe, car on voit bien que vous tenez fortement à ce nom, & qu'il vous eſt cher, je ne ſçaurois comprendre le refus que vous oppoſez à mes bontés. Vous avez trop d'eſprit pour n'être pas convaincu que ſans le nom d'Yorck, vous n'exciteriez que l'indignation & le mépris des Anglais, & même de toute perſonne raiſonnable. Je vous avois préféré à bien des jeunes gens qu'on m'a préſentés, pour vous accorder l'honneur d'être l'inſtrument de mes projets. Je ne vous dirai point que la même main qui cherchoit à vous ſoutenir, & à vous élever au trône, peut vous rendre à la pouſſière, & vous y enſevelir, à la moindre indiſcretion qui vous échapperoit ; non, ce n'eſt point ici le reſſentiment que je prétends faire parler ; vous n'entendez point une ſou-

veraine juſtement irritée, qui d'un mot pourroit vous anéantir : vous voyez encore une princeſſe bienfaiſante qui plaint votre foibleſſe, qui ſouhaiteroit vous donner des témoignages éclatants de ſa protection, qui a de la peine à ne point aimer en vous ce neveu, que quelquefois elle ſe flatte d'y avoir retrouvé, qui même avoit deſſein de vous donner avec une couronne, la main... — De la comteſſe de Huntley ?.. madame, ſeroit-il poſſible ?.. — D'elle-même. J'ai écrit au roi Jacques ; elle eſt prête à ſe marier. — Un autre ... ô ciel !.. — Le roi a ſuſpendu cet hymen ; vous irez en Écoſſe, & le duc d'Yorck épouſera...

Varbeck ne laiſſe point achever Marguerite ; il ſe précipite à ſes pieds : — Il me ſeroit permis d'aimer la comteſſe de Huntley, de lui dire ... d'eſpérer que je ſerois ſon amant, ſon époux !.. Ah ! madame... (Il ſe relève avec emportement) ordonnez, commandez ; vos moindres volontés, je les remplis ; c'eſt le ciel qui me parle lui-même ; faut-il être le duc d'Yorck ?.. tout ce que vous déſirez, madame, je le ſuis, je le ſuis... Varbeck n'exiſte plus. Je pourrai, divine Huntley, vous déclarer une tendreſſe !.. elle ſera digne de vous. Mais, madame,

à un cruel engagement... — Allez, repofez-vous fur moi de vos intérêts ; hâtez-vous de vous embarquer pour le nouveau féjour que je vous ai aſſigné, & fongez que votre deftinée eft dans mes mains.

Que la paffion de l'amour eft encore au-deffus de celle de l'ambition ! cette dernière, quelque pouvoir qu'elle eût fur le cœur de Varbeck, n'avoit pu le déterminer à fervir la vengeance de Marguerite ; des obftacles fans nombre l'arrêtoient : on ne lui dit qu'un mot qui flatte un fentiment que ce jeune imprudent auroit dû vaincre, & il n'eft plus qu'un amant docile, livré à toutes les impreffions qu'on voudra lui infpirer.

Fryon faifit ces heureufes difpofitions pour accélérer le départ de Varbeck, qui déjà eft fur les mers avec lui, & ne l'entretenant plus, ainfi que fes deux autres amis, que de la comteffe de Huntley, & de l'efpérance de la pofféder.

Cet amour aura fans doute les apparences du merveilleux pour quiconque ne fe repréfentera point la plus belle perfonne qu'ait vu naître l'Écoffe : Catherine Gordon, fille du comte de Huntley, & alliée à la maifon royale, méritoit en effet l'efpèce d'idolatrie que Varbeck paraiffoit lui avoir confacrée. Elle

entroit dans cet âge où la beauté ſe développe avec tout ſon éclat. La langueur, la vivacité, l'attendriſſement, cet intérêt ſi touchant qui eſt une ſorte de magie inexprimable, le charme de l'amour, tous ces divers attraits étoient réunis dans ſes yeux ; ſon ame pure ſe peignoit ſur un front plein de candeur ; ſes cheveux d'un blond admirable relevoient encore la blancheur de ſa peau ; la volupté même reſpiroit ſur ſa bouche ; mille graces qui paraiſſoient ſe multiplier à la vue, prétoient un nouveau dégré de ſéduction à la régularité de ſes traits;auſſitôt qu'on approchoit d'elle, on ſe ſentoit captivé,& l'on aimoit l'empire qu'elle faiſoit éprouver ; l'accent de ſa voix prévenoit en faveur de ce qu'elle alloit dire ; un ſeul de ſes regards valoit toutes les expreſſions; elle n'avoit qu'à ſe montrer pour jouir de ſon pouvoir. Si le ſentiment ſe rendoit viſible, on l'eût adoré ſous l'image de la comteſſe ; une douce mélancolie, attrait bien au-deſſus de tous les autres , mettoit le comble à tant de beauté. Mais que les agréments de ſon eſprit, la ſolidité de ſon jugement, ſes manières affables, ſes vertus ſans orgueil & ſans auſtérité, étoient encore préférables aux charmes de ſon extérieur ! connaiſſoit-on la comteſſe de Huntley, on oublioit peut-être ſes attraits

pour

pour ne s'occuper que de ſes belles qualités ; d'une ſenſibilité extrêmement délicate ; elle ſaiſiſſoit avec tranſport toutes les occaſions où ſon cœur pouvoit ſe livrer à l'attendriſſement, ſans offenſer la vertu ; lui faiſoit-on le récit de quelque infortune, ou trouvoit-elle dans un livre des traits qui lui peignoient le malheur, elle s'en pénétroit ; ſes yeux ſe couvroient de larmes ; qu'elle goûtoit de ſatisfaction à ſe remplir de cette triſteſſe délicieuſe ! auſſi s'arrachoit-elle ſouvent au fracas de la cour, pour aller dans une campagne à quelques lieues d'Edimbourg jouir des agréments de la ſolitude. Une ſeule amie l'y accompagnoit, on la nommoit lady Sulton.

La comteſſe apprend que ſon ſouverain lui deſtine un époux qu'elle avoit à peine entrevu ; il étoit beau-frère du roi de Dannemarck ; la mort venoit d'enlever le comte de Huntley, & Jacques ſervoit en quelque ſorte de tuteur à ſa fille. Elle va avec ſon amie s'enfoncer dans un bocage qui paraiſſoit être l'azyle de la douce réverie;le bruit d'un ruiſſeau que l'œil ſuivoit à travers un tapis de fleurs ſemées par la nature, le chant varié de mille oiſeaux qui ſembloient avoir préféré cet azyle à tous les lieux d'alentour, la vue, dans le lointain, d'un canal dont les flots argen-

tés alloient se perdre sous des arbres d'une hauteur immense, le soleil à son couchant, qu'on eût dit prêt à tomber dans ces eaux étincelantes de ses rayons : voilà les objets innocents que recherchoit la comtesse, & qui l'attachoient toujours davantage. Ma chère Sulton, disoit-elle à son amie, sens-tu comme moi cet heureux oubli du monde qu'inspire ce séjour ? Il me semble que l'Écosse, que l'univers ait disparu à mes regards, & qu'il n'y ait que nous deux qui éxistions dans cette paisible retraite. Que ne m'est-il permis d'y couler le reste de ma vie, loin des grandeurs, loin de la cour, maitresse de mon sort, cherchant, trouvant dans mon cœur cette félicité pure qui fuit le tumulte des sociétés, qui trompe, hélas ! tous nos desirs, lorsque nous croyons l'avoir atteinte & la posséder ! Ah ! mon unique amie, je ne la goûterai point cette félicité dans l'engagement auquel le roi va m'asservir ! je serai une malheureuse victime qu'on traînera à l'autel pour être immolée à un mari ... qui n'aura point ma sensibilité ! Sulton, mon cœur est consumé du besoin d'aimer ! & quel objet me paraîtroit digne de mon attachement ? je desirerois que celui qui sera mon époux, connût tous ces détails de sentiment qui échappent aux cœurs vul-

gaires, & qui ne sont saisis que du petit nombre d'ames comme la mienne ; je voudrois qu'il eût éprouvé l'infortune ; je ne sais, mais je pense que le malheur ajoûte encore à la tendresse. De quelle volupté je m'enyvrerois à essuyer les larmes de quelqu'un qui me seroit cher ! que ma tendresse redoubleroit de délicatesse & de vivacité ! non, Sulton, les heureux ne sentent point l'amour ! Que je me plais dans l'histoire à voir Eponine habiter un antre solitaire avec son malheureux époux, ouvrir son sein à ses pleurs, porter avec lui le fardeau de ses peines, lui tenir lieu de tout au monde ! ils n'étoient point à plaindre : ils se disoient qu'ils s'aimoient, ils se le répétoient ; ils souffroient ensemble. Ah ! Vespasien sur son trône, maître de la terre, n'avoit point une idée de leurs plaisirs.

Cet entretien de la comtesse de Huntley la fera mieux connaître que tous les traits sous lesquels on eût pu la représenter.

Cependant la duchesse de Bourgogne qui ne perdoit point de vue son projet, commençoit à répandre sécretement l'apparition du duc d'Yorck ; chaque jour, des circonstances plus détaillées grossissoient cette nouvelle ; on racontoit comment ce

prince étoit échappé à la main des bourreaux par la compassion qu'il leur avoit inspirée ; on disoit qu'il les avoit engagés à le soustraire à la barbarie de Richard, qu'ils avoient fui de la Tour avec le duc, & qu'enfin il sortoit de la retraite où il étoit resté trop longtems enseveli. L'amour des nouveautés & des factions plus ardent peut-être en Angleterre qu'en tout autre pays adoptoit ces rumeurs ; un mécontentement marqué indisposoit les grands contre leur monarque ; il les avoit abbaissés en soulageant le joug sous lequel le peuple avoit gémi jusqu'alors. D'ailleurs les espèces de contributions qu'il levoit sur les gens riches excitoient un murmure général :

Il les avoit abbaissés, &c On ne sçait trop si le projet de Henri, en diminuant l'autorité féodale, & délivrant les vassaux des vexations de leurs seigneurs, fut de faire remplacer la servitude par l'opulence : il y a lieu de croire qu'il n'étoit conduit que par son intérêt personnel. Mais ce qu'on peut assurer, c'est que l'Angleterre lui doit les premiers fondements de sa grandeur ; le peuple se releva de la poussière où il paraissoit être condamné à rester enseveli, & fut plus heureux en raison de l'abbaissement des grands ; le commerce naquit de l'industrie favorisée ; l'agriculture surtout fut protégée par ce souverain qui la regardoit comme la force de la monarchie anglaise.

tout desiroit, tout appelloit un rejetton des Plantagenets.

Malgré la prévention favorable qui sembloit annoncer cette sorte de résurrection, Varbeck ne se faisoit point connaître en Portugal : il se contentoit d'irriter la curiosité ; le peuple amoureux de l'extraordinaire aime à tirer de la classe commune des hommes quiconque paraît enveloppé d'un voile mystérieux ; c'est une des erreurs de l'esprit humain : il se plaît à jetter de l'ennoblissement sur ses illusions. Il faut se ressouvenir aussi que la nature sembloit être d'intelligence avec ce jeune imposteur pour lui concilier la faveur publique, & qu'il réunissoit tous les talents nécessaires au succès d'une révolution.

Fryon avoit soin d'écrire à sa souveraine les progrès que faisoit son élève. Les premiers de Lisbonne s'empressèrent d'accueillir Varbeck qui possédoit l'art d'entretenir une incertitude plus favorable peut-être que nuisible à sa vanité : mais au milieu de cet éclat qui commençoit à le distinguer, il n'oublioit point que Marguerite lui avoit promis d'appuyer sa tendresse pour la comtesse de Huntley ; il le rappelloit sans cesse à Fryon, qui se servoit de cet amour comme d'un aliment de l'incendie qu'il devoit allu-

mer. C'étoit ſurtout dans le ſein de ſon cher Aſtley que Varbeck répandoit les divers tranſports qui l'agitoient. Ces épanchements ſi doux multiplient les plaiſirs de l'ame, & elle a beſoin de les partager avec l'amitié. Aſtley, diſoit Varbeck, parle-moi de l'objet enchanteur que j'idolâtre. Connais-tu bien l'excès de mon bonheur? épouſer tout ce que j'aime... Mais, mon ami, ne puis-je être heureux que par une groſſière impoſture? quand je m'attache à cette image, c'eſt alors que je m'indigne contre le ſort. Que ne m'eſt-il permis de m'élever par moi-même au rang du premier monarque de l'univers, de me montrer, en un mot, tel que je ſuis, Varbeck, ſans ayeux, ſans extraction, mais le plus grand des hommes, devant tout à la noble ambition, à l'amour, à l'amour! j'aime à croire, que ſi la fortune m'eût fait naître ſur un trône, j'aurois été le bienfaiteur du monde entier. Quelle eſt la félicité d'un roi? il a le pouvoir de faire le bien, de ſécher les larmes du malheureux, de tendre la main à l'innocence abbatue; il peut donner des témoignages éclatants de ſa tendreſſe à l'objet qui règne ſur ſon cœur, l'enorgueillir de ſes hommages, élever, enflammer ſon ame par le deſir de lui plaire... Aſtley, je ſuis le plus à plaindre des hommes.

Cet ami, un des instruments dociles qu'employoit l'adroit Fryon, & qui d'ailleurs étoit extrêmement attaché à Varbeck, écartoit ses incertitudes, ramenoit son esprit flottant au grand projet qu'avoit conçu Marguerite ; l'amour au reste étoit de moitié avec eux pour soumettre le jeune homme à ce qu'ils avoient projetté.

Varbeck ne pouvoit plus demeurer en Portugal ; les bruits augmentoient, & l'on se disoit déjà tout bas qu'il pouvoit être le comte de Warwick, ou le jeune duc d'Yorck. Il brûloit de se rapprocher de l'Écosse. Fryon muni des ordres de la duchesse, va déclarer à son disciple que tout est prêt pour son départ de Lisbonne, qu'il faut pour l'accomplissement de leurs desseins, se transporter en Irlande, qu'enfin le moment est arrivé où le duc d'Yorck doit s'exposer aux yeux dans tout l'appareil de son personnage. Varbeck quitte donc le Portugal, comblé des marques d'amitié de toute la nation, & se prépare à s'acquitter avec tous ses talents du rôle important qu'on lui a confié.

Ils étoient débarqués sur les côtes d'un pays où ils n'avoient qu'à paraître pour s'attirer une foule de partisans. Fryon s'écrie : je rends mes hommages au

duc d'Yorck ; qu'on oublie jusqu'au nom de Varbeck : j'envisage, je sers un prince véritable, & digne d'occuper un des premiers trônes du monde. Allons, mes amis, poursuit-il, en s'adressant aux deux Astleys, & au peu de gens qui composoient leur suite, c'est à la gloire qu'il faut marcher ; renversons Henri d'une place qu'il n'a point méritée, & immolons l'usurpateur aux justes ressentiments d'une princesse qui se pique de reconnaissance : elle ne mettra point de bornes à ses bienfaits.

Corck est la première ville de l'Irlande qui reconnait Richard Plantagenet, second fils d'Edouard IV pour le souverain légitime de la Grande-Bretagne. Le duc d'Yorck (car désormais nous n'appellerons plus autrement Varbeck) écrit aux comtes de Kildare & Desmond, pour les engager à se déclarer en sa faveur ; sa lettre étoit une espèce de manifeste où le prince exposoit ses droits au trône ; on y représentoit Henri VII comme le tyran de la noblesse, comme un concussionnaire sans pudeur qui sacrifioit tout à son insatiable avarice ; ces récits étoient appuyés de détails qui donnoient les couleurs de la vérité à l'apparition d'un descendant des Yorcks. Le maire de cette ville que, selon les apparences, Fryon avoit sçû enroler au nom-

bre des acteurs de cette intrigue, prit ſoin de confirmer la nouvelle; une infinité de gens qui attendent tout des révolutions, demandoient à ſervir le nouveau monarque; ils ne ſe ſouvenoient plus de l'impoſture groſſière de Simnel; la haine ſuſcitoit des ennemis à ſon vainqueur autant que l'amour du merveilleux.

Fryon ne ſe laſſoit point d'enſeigner à ſon pupile tout ce qui pouvoit l'affermir dans un perſonnage dont la réuſſite paraiſſoit aſſurée. Je ſuis forcé de vous quitter, lui dît-il, un jour, mais, dans peu de tems, vous viendrez me joindre; continuez à mettre en uſages ces talents admirables que vous avez reçus de la nature; ſongez au prix qui vous eſt réſervé, que vous ſerez poſſeſſeur d'une femme que vous adorez: une telle récompenſe vaut bien qu'on faſſe des efforts pour acquérir un trône. Vos amis reſtent auprès de vous. Surtout gardez un profond ſecret ſur la princeſſe qui vous honore de ſa bienveillance.

Le duc d'Yorck entraînoit toute l'Irlande dans ſon parti, quand un Français lui demande un entretien

---

Quand un Français, &c. On prétend qu'Etienne Tyron qui avoit abandonné le ſervice de Henri VII, & le nommé Lucas furent envoyés ſecrétement à Varbeck de la part du roi de France pour l'aſſurer de ſa protection, & l'inviter à ſe rendre à ſa cour.

ſecret, & l'invite de la part de ſon maître à ſe rendre auprès de lui.

Henri VII induſtrieux à trouver des prétextes pour groſſir ſes tréſors, feint d'avoir conçu le projet de porter ſes armes en France; c'étoit préſenter aux Anglais un fantôme qu'ils embraſſoient avec avidité. A juger les événements avec cet œil politique que le ſuccès n'éblouit pas, on peut avancer que les journées de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt ont peut-être été auſſi funeſtes à nos voiſins qu'à nous-mêmes; ces victoires leur avoient fait illuſion, au point que la conquête de la France eſt long-tems entrée dans les vues du ſyſtême national. Henri vouloit recueillir quelque fruit de cette chimère de l'eſprit Anglais. Sous l'appas d'une expédition ſi flatteuſe, il eut l'art d'impoſer une taxe qu'on nommoit *bénévolence*; il pouſſa même la ruſe juſqu'à s'embarquer; il arriva au commencement d'Octobre à Calais. » Il lui importoit » peu, diſoit-il, que la ſaiſon fût avancée; auſſi bien » un été ne ſuffiroit pas pour achever la conquête » de la France. «

La ducheſſe de Bourgogne auſſi éclairée qu'implacable dans ſa vengeance, avoit ſaiſi l'heureuſe occaſion qui lui aſſocioit un monarque néceſſairement

l'ennemi du roi d'Angleterre. Fryon, par les ordres de Marguerite, s'étoit transporté à la cour de Charles VIII ; il avoit sçu amener ce souverain à desirer la visite du duc d'Yorck.

On n'avoit pas eu de peine à obtenir de Charles une protection décidée en faveur du prétendu reste d'une famille plus célèbre encore par ses malheurs que par la noblesse de son origine. Ce jeune roi annonçoit cette ardeur héroïque qui depuis l'emporta dans un vaste champ de rapides conquêtes. La passion de la gloire est rarement séparée de la générosité ; une grande ame se plaît à réparer les injures de la fortune. Ranimer, pour ainsi dire, une maison illustre ensevelie sous des disgraces multipliées, porter son rejetton sur un trône qui paraissoit lui appartenir, s'avouer à la face de l'Europe, le vengeur & l'appui d'un prince infortuné, dérobé au glaive des bourreaux, toutes ces images ont, de tout temps, eu de l'empire sur nos souverains qui sont les protecteurs & les amis nés des rois malheureux, & elles échauffoient surtout Charles de ce noble enthousiasme dont les transports ne se font sentir qu'aux ames magnanimes.

L'Écosse retentissoit de l'événement singulier qui

sembloit faire sortir du tombeau un rival si redoutable pour Henri; la renommée, dans ses récits, n'avoit oublié aucuns de ces traits dont l'air de vraisemblance répand l'intérêt jusques sur les moindres particularités; l'imagination s'allume en faveur d'illustres malheureux : elle en forme des héros de prédilection, & ils ne sont jamais plus imposants que lorsqu'ils combattent l'adversité; on goûte une espèce de plaisir à voir un personnage connu, aux prises avec l'infortune; on le suit à travers les obstacles, les dangers; parvient-il à les vaincre : on jouit de sa gloire & de son bonheur; on triomphe avec lui. C'étoient les impressions qu'excitoit le duc d'Yorck sur la plûpart des âmes sensibles; & que celle de la comtesse de Huntley étoit remplie de cet attendrissement si honorable pour l'humanité! Je ne sçais, disoit-elle à son amie, quel nom donner aux sentiments que j'éprouve! L'image d'un jeune prince échappé au fer de ses meurtriers, n'ayant pour lui que son seul courage, faisant tête à la fortune qui sembloit l'avoir condamné à mourir dans l'obscurité de la Tour, s'avançant au trône l'épée à la main; un tel objet porte à mon cœur, y répand une sorte de volupté qu'assurément ce qu'on appelle des plai-

firs n'eſt point capable de procurer. Croirois-tu que quelquefois je cherche la ſolitude pour verſer des larmes ſur le ſort de ce duc d'Yorck ? & quelles ſont douces ces larmes ! qu'elles me ſont chères ! de quel charme elles ſont animées ! la compaſſion eſt donc le premier des plaiſirs ! Elle ajoûtoit : que ne puis-je être de quelque utilité à ce prince ſi intéreſſant ? j'imagine, mon amie, que, s'il ne falloit que ma fortune pour le relever au trône de ſes pères, oh ! je ferois ſans peine ce ſacrifice. Peut-être eſt-ce l'orgueil qui m'égare, & que je prends pour une pitié généreuſe : mais je me croirois la plus heureuſe femme du monde d'avoir contribué à venger le duc d'Yorck des injuſtices de la deſtinée. Ah ! Sulton, je te l'ai dit, l'époux auquel on va m'enchaîner, n'aura point connu l'infortune, & il n'y a que les malheureux qui ſçachent aimer !

Le duc d'Yorck étoit arrivé à Paris : la première perſonne qui vole dans ſes bras eſt le zèlé Fryon. Ils ont enſemble un long entretien. Fryon lui apprend comment ſa bienfaitrice, du fond de ſon palais, a ſçu lui ménager l'appui du roi de France ; il lui développe tous les reſſorts qu'il a fait agir à cette cour, & lui trace les diverſes routes par leſquelles il doit mar-

cher. Le duc pénétré de l'esprit dont il n'étoit que l'inſtrument, eſt préſenté au roi qui l'attendoit, environné de toute ſa cour. Le diſciple de Fryon n'avoit jamais mieux repréſenté le prince. Charles VIII qui avoit toute la générosité & la franchiſe d'un chevalier Français, lui fit une réception ſur laquelle, ſelon l'uſage, les courtiſans enchérirent encore. On ſe récrioit ſur ſon port majeſtueux, ſur ſon air noble & touchant; la ſorte de triſteſſe qui reſpiroit dans ſes traits, & dont le malheur paraiſſoit être la ſource, ajoûtoit encore à ſes graces, ſurtout aux yeux d'un sèxe que la ſenſibilité a ſouvent conduit à l'enthouſiaſme, & au dernier dégré de l'héroïſme; le duc eſt logé dans le palais de Charles qui lui aſſigne une penſion conſidérable, le traite de duc d'Yorck, & lui donne une garde, dont un lord fut le capitaine.

L'admiration, l'intérêt puiſſant, l'yvreſſe de générosité & de compaſſion qu'a excités l'ennemi du roi d'Angleterre, ſe répandent juſqu'à Londres. On ſçait que la renommée s'accroit en marchant, & l'éloignement eſt favorable à toutes ces illuſions, à tous ces fantômes que la crédulité ne demande pas mieux que d'embraſſer: plus de cent Anglais paſſent la mer, ac-

courent à Paris, entre autres ſir George Réville, ſir John Taylord. Chaque jour amenoit des mécontents de Henri, & des partiſans zèlés de Richard Plantagenet. La galanterie Françaiſe qui ſe pique d'accueillir les étrangers, ne laiſſa rien à déſirer au duc d'Yorck; on imagina pour lui des fêtes où le goût ſe trouva réuni à la magnificence; il fit admirer ſon adreſſe dans pluſieurs tournois, & reçut des prix de la main des dames les plus diſtinguées pour les agréments & la qualité; on ſe demandoit pourquoi il portoit une écharpe verte, & l'on cherchoit à deviner le ſens de l'emblême qui décoroit ſon écu: il repréſentoit un aigle deployant ſes aîles, & dirigeant ſon vol vers le ſoleil; au-deſſous on liſoit ces mots: JE NE M'ÉLÈVE QUE POUR LUI.

Ces amuſements, cette pompe, ces honneurs auroient pu ſatisfaire une ame qui n'auroit eu d'autre paſſion que celles des plaiſirs & de la vanité: mais le duc d'Yorck aimoit éperdument, & tout diſparaît devant l'amour. Mon ami, rediſoit-il ſouvent à ſon fidèle Aſtley, tu me vantes mon bonheur, mon éclat; tu me parles de rangs, de gloire, de couronne; tu me fais voir un des plus grands rois du

monde, m'honorant d'un accueil que d'autres à ma place regarderoient comme l'excès des faveurs de la fortune : je ne te cacherai point que mon orgueil auroit lieu de s'applaudir, mais que l'orgueil est faible, comparé à l'amour ! & mon cœur peut-il être touché des illusions d'un si beau songe, quand je ne les partage point avec la comtesse de Huntley ? Cependant pour qui me suis-je abbaissé à devenir le héros d'une fable dont je suis forcé de rougir au fond de l'ame ? & si la comtesse alloit former cet engagement... Astley, elle cédera aux volontés du roi ; qu'ai-je dit ? n'aimeroit-elle point ? jusqu'à présent, auroit-elle été insensible ? quelle erreur m'abuse ! pourroit-on avoir tant de charmes, & ignorer le pouvoir de l'amour ? elle formera des nœuds qu'aura préparés la tendresse. Mon ami, je succombe à cette image ! il faut que tu me rendes un service, que tu ailles en Écosse juger par toi-même de ce que je dois espérer ; tu verras cette beauté adorable ; tu sçauras si elle a donné son cœur, si sa main... eh ! que m'importeroit d'être son époux, si je n'avois point à ses yeux les traits d'un amant ? surtout ose m'apprendre mon malheur ; je renonce aux promesses du sort, aux bienfaits de la duchesse, à tout,

à

à la vie ; les grandeurs, le trône, l'exiſtence ne ſont rien, s'il faut les ſéparer de la divine Huntley.

Fryon impatient de conſommer ſon ouvrage, eut la complaiſance d'accorder à ſon élève ce qu'il demandoit. Aſtley part donc pour l'Écoſſe, bien déterminé à flatter les eſpérances d'un ami qui lui étoit cher, & dont il enviſageoit la fortune aſſurée. Dailleurs la deſtinée des deux frères étoit attachée à la révolution qui ſe tramoit ; il ne s'agiſſoit que d'enyvrer un jeune homme de toutes les erreurs qui pouvoient entretenir un enthouſiaſme utile aux projets de la ducheſſe, & à leurs propres intérêts.

Henri, qui d'un œil dédaigneux voyoit Simnel ramper dans la foule de ſes domeſtiques, avoit d'abord oppoſé le plus froid mépris à la nouvelle d'un ſecond vengeur de la maiſon d'Yorck ; il ſe repoſoit ſur ſon heureuſe fortune, qui juſqu'alors l'avoit ſi bien ſervi ; ce prince étoit beaucoup plus occupé du ſoin d'entaſſer des tréſors, & cette grande expédition dont il menaçoit la France, ne devoit aboutir qu'à les

---

Qu'à les augmenter, &c. Charles s'engagea à payer les dettes que la reine ſa femme avoit contractées pour défendre la Bre-

augmenter. Il feignoit de vouloir se rendre maître de Boulogne, qu'il tenoit assiégée, tandis qu'il ne songeoit qu'à préparer un traité avantageux à sa sordide avarice. La paix se conclut donc entre la France & l'Angleterre ; une des premières demandes de Henri fut qu'on lui livrât le duc d'Yorck dont les progrès commençoient à l'inquiéter ; le conseil Français penchoit assez à satisfaire sur cet article le souverain de la Grande-Bretagne. Charles se lève avec indignation : — Depuis quand la trahison & la bassesse nous ont-elles souillés de leur ignominie ? & ce sont des sujets estimables par leurs lumières & par leurs vertus qui viennent de me donner ces conseils ! On me parle de politique ! la politique d'un roi de France est de ne rien craindre, & de braver ses ennemis, quand ils le forcent à les combattre ; sa cour fut de tout tems la retraite des princes malheureux & persécutés. Le duc d'Yorck se jette dans mes bras ; dumoins

tagne, lorsqu'elle n'en étoit que duchesse. Les sommes qu'il donna à Henri, montoient à plus de huit millions de notre monnoie. Les Anglois murmuroient tout haut de ce que leur souverain s'étoit servi du prétexte d'une guerre qu'il n'avoit pas dessein d'entreprendre, pour leur extorquer, en quelque sorte, des subsides exhorbitants.

c'eſt ſous ce nom reſpectable que j'ai reçu cet étranger. Qu'il ſoit, en effet, un reſte infortuné des Plantagenets, tel qu'il s'eſt annoncé, ou qu'il ait eu l'audace de m'en impoſer, quelqu'il ſoit, je n'abuſerai pas de ſa confiance ; il apprendra juſqu'à quel point un roi de France ſçait garder ſa foi, & ſacrifier même ſes intérêts à l'honneur & à la probité. Encore une fois, on n'eſt point politique, on n'eſt que roi, & loyal chevalier, quand on peut marcher à la tête de deux ou trois cent mille Français ; mon peuple ne me démentira point. Que Henri vienne donc m'attaquer, je l'attends ſans crainte : mais qu'il n'eſpère pas que j'achéte la paix aux dépens de l'honneur. Je ne ſerois pas digne de commander à des hommes tels que vous, ſi je penſois autrement.

Ce diſcours excite des tranſports d'admiration & d'attendriſſement en faveur d'un jeune roi dont l'ame généreuſe ſe montroit avec tant de nobleſſe & de magnanimité ; cependant Charles, dans la ſuite, fut obligé de ſe relacher un peu de cette hauteur de ſen-

On eut ſoin de ſtipuler dans un article ajoûté au traité : *qu'aucun des deux rois, tant que dureroit la paix, ne donneroit conſeil, aide ni ſupport, ſoit directement ſoit indirectement, aux traitres, rebelles ou conſpirateurs des états de l'un & de l'autre.*

timents. Quelquefois il eſt de la ſageſſe d'un ſouverain d'immoler ſes volontés & ſa gloire même aux beſoins de l'état ; il doit tout lui ſacrifier, excepté l'honneur, & aſſurément Charles conſerva le ſien dans toute ſa pureté, quoiqu'il ſe vît contraint pour ſceller la paix avec Henri, de renvoyer le duc d'Yorck ; il lui donna avant ſon départ une audience particulière, & chercha avec bonté à le conſoler de la perte d'une protection éclatante. L'intéret de mon royaume, lui dit-il, éxige que vous quittiez ma cour ; je ne violerai point les droits de l'hoſpitalité, comme votre ennemi m'avoit fait l'affront de s'en flatter ; il prétend que vous êtes un impoſteur : ſi j'en avois des preuves, je vous ferois punir, mais je ne vous trahirois pas. J'aime mieux croire que j'ai ouvert un azyle au duc d'Yorck ; il ſortira de mes états en toute ſureté, & quelque ſéjour qu'il choiſiſſe, il peut compter ſur ma bienveillance.

Cet événement imprévu déconcerta Fryon, qui, en politique habile, fut aſſez maître de lui pour cacher ſon trouble à tous les yeux, & même à ceux de ſon pupile ; il obtint cependant du roi une entrevue ſecréte. Le duc d'Yorck étoit conſterné ; ſes rêves éblouiſſants s'évanouiſſoient ; il falloit toute l'adreſſe du con-

fident de la ducheſſe de Bourgogne pour ranimer ſon courage. Ce coup vous abbat, lui dit Fryon! vous êtes donc bien peu avancé dans la connaiſſance des hommes, & des divers reſſorts qui les font agir ! Cette diſgrace ne ſervira qu'à vous rendre plus cher au parti ; apprenez qu'un prince malheureux en devient plus intéreſſant, que l'infortune paraît lui communiquer un caractère ſacré, avantage qu'il ne tient pas ſouvent du rang & de la grandeur. L'adverſité ſemble remettre entre les hommes cette égalité qui eſt de l'inſtitution primitive de la nature. C'eſt un prince perſécuté par le ſort, qui peut ſe flatter d'avoir de vrais ſerviteurs, des amis ; on attache une eſpèce de gloire à le ſoutenir ; l'orgueil ſe joint au ſentiment, & l'inclination fortifiée par la vanité forme une paſſion capable des actions les plus héroïques. Le roi de France a été forcé par les circonſtances, de paraître vous retirer la main qui vous ſoutenoit : mais ſi le ſouverain ſemble vous déſavouer, croyez que Charles vous aime, & vous appuyera par des voies indirectes, de tout ſon crédit. J'ai ſa parole. Allons auprès de votre protectrice déclarée : ſon génie eſt fécond en reſſources. Gardez-vous ſurtout de lui montrer ce découragement qui dégrade tout homme, dans quelque rang que le ſort l'ait

placé. Ce n'est qu'en opposant un front d'airain aux obstacles & aux dangers que vous parviendrez à plaire à la duchesse, & à mériter ses bontés. Tant qu'elle sera pour vous, ne vous défiez point de votre destinée ; songez d'ailleurs que la comtesse de Huntley...

Le Duc d'Yorck, sorti, à ce mot, de son accablement, interrompit Fryon pour l'assurer qu'il s'abandonnoit à ses conseils. Cet objet, que ce jeune homme aimoit avec idolâtrie, étoit la divinité inattendue que la fable nous représente venant au secours d'un mortel qui, dans l'ordre des événements, doit être accablé sous sa mauvaise fortune. Fryon & son élève quittent donc sans bruit la cour de Charles, & partent pour la Flandres.

Astley étoit arrivé à Edimbourg ; il avoit vu cette beauté dont son ami étoit épris ; voici la lettre qu'il lui écrivit à ce sujet.

» Un courage inébranlable ; de la constance dans » vos projets ; des assauts redoublés à la fortune, & » l'amour sera pour vous. Je n'ai fait qu'entrevoir » la comtesse de Huntley ; elle est presque toujours » à la campagne, livrée à une profonde solitude. Il » est vrai que la nature n'a créé rien de plus beau. » Il paraît que, depuis votre séjour ici, ses charmes

» font encore augmentés. Que j'aime furtout la » douce mélancolie répandue dans tous fes traits ! » que cet air de triftefle rend fa beauté touchante ! » un feul de fes regards porte dans l'ame un intérêt, » un attendriffement... Je ne fuis plus étonné de l'a- » mour prodigieux qu'elle vous a infpiré, & j'ajoûte » encore aux éloges que vous lui donniez. Mais ce » qui doit vous enflammer jufqu'à tenter l'impoffi- » ble, c'eft ce que je vais vous apprendre : croyez- » vous que la comteffe, fans vous avoir vu, » eft difpofée à vous payer de retour ? vos aven- » tures l'attachent ; elle en fuit les progrès ; elle » eft curieufe d'être inftruite des moindres parti- » cularités ; l'autre jour il lui échappa de dire avec » ces graces qu'elle feule pofsède : *on dit que chaque* » *femme doit avoir fon héros, le mien fera le duc* » *d'Yorck*. Voilà, mon ami, des traits de flamme » pour le cœur d'un amant ! on ne parle point encore » de fon mariage ; il y a tout lieu d'imaginer qu'au- » cune paffion ne la préocupe. Elle eft la plûpart » du tems dans cet azyle, & n'a pour toute fociété » qu'une feule amie qui lui eft dévouée depuis l'en- » fance. Tout le monde ici fe récrie autant fur fes » vertus que fur fa beauté ; l'Écoffe entière retentit

» de ses actions de bienfaisance ; jamais ame, dit-on, » ne fut plus sensible. Vous aviez bien raison de me » le répéter mille fois : ce n'est point une mortelle, » c'est une divinité ! quel prix vous attend ! il vaut » bien qu'on fasse des efforts pour obtenir une cou- » ronne, & la lui présenter. «

Cette lettre produisit sur le duc d'Yorck l'effet qui naîtroit d'une vive clarté pour les yeux d'un homme retiré d'un profond sommeil. La comtesse de Huntley s'intéresse à moi, s'écrie-t-il ! oui, je serai son héros. Allons, Fryon, quels nouveaux obstacles le sort va-t-il nous opposer ? je les franchirai tous.

Fryon rend un compte exact à Marguerite de leur séjour en France, des dispositions où se trouve son disciple ; elle a une conversation particulière avec eux, & assigne un jour où doit s'exécuter une scène qui alloit mettre le sceau à la révolution méditée si profondément.

Fryon & le duc d'Yorck ne s'étoient point montrés en public. Tout-à-coup, au temps marqué, ce dernier accompagné de quelques-uns de ses partisans, demande à être présenté à la duchesse ; elle étoit entourée d'un grand nombre de seigneurs Flamands & Anglais qu'avoit attirés une entrevue si intéressante.

Marguerite feint d'abord, par un mouvement de surprise, d'être frappée de l'extrême ressemblance du duc d'Yorck avec Edouard IV; puis reprenant l'air réfléchi & majestueux : —Vous vous annoncez pour Richard Plantagenet, second fils d'un souverain, de mon frère Edouard ? Il est vrai que vous lui ressemblez à me faire croire que c'est mon neveu même à qui je parle & que j'envisage : mais on doit peu compter sur ces rapports infidèles : j'en ai fait une trop cruelle épreuve ! Un vil imposteur a déjà joué ainsi ma crédulité ; il a reçu une juste punition de son grossier mensonge. Qu'il m'en a coûté d'être retirée d'une erreur si chère ! & que ce Simnel est coupable à mes yeux !

Le duc d'Yorck ne paraît point déconcerté : il se défend avec cette noblesse & ces graces qui lui étoient si naturelles, de l'affront que Marguerite lui fait de le comparer au fils d'un boulanger. La duchesse reprend, en élevant la voix : eh bien ! je vais en présence de cette assemblée & de mes serviteurs qui ont le plus d'expérience & de lumières, vous soumettre à un éxamen dont l'issue sera un châtiment honteux, si vous avez eu l'audace de venir jusqu'en ma cour pour m'en imposer.

La curiosité des assistans augmente avec l'heureuse

prévention qu'a fait naître le duc d'Yorck ; tous les yeux, tous les cœurs, si on peut le dire, sont tournés vers lui. Marguerite, avec l'adresse d'une femme consommée dans l'art de former de pareilles trames, l'accable d'un nombre de questions : on s'attend bien que ses réponses furent d'une justesse & d'une solidité qui avoient toute la force de l'évidence. Marguerite, afin de dompter les esprits les moins portés à croire, poussa son espèce d'interrogatoire aussi loin que l'exigeoit sa politique. Les deux acteurs s'acquittèrent de leurs rôles avec une intelligence qui produisit l'effet qu'ils s'étoient promis : il ne fut plus possible de douter. La princesse sçait recueillir tous les fruits du stratagême : elle se lève avec vivacité, laisse un libre cours à des larmes qu'elle a l'adresse de répandre à propos, & courant dans les bras de l'imposteur : — Oui c'est lui, c'est l'héritier des Plantagenets, Richard, duc d'Yorck ! c'est mon neveu que j'embrasse ! ô ! comme la puissance du ciel se manifeste ! qu'il prouve bien qu'il veut remettre le prince légitime à sa place, & punir l'injustice & l'usurpation ! oui, voilà l'unique espoir, & le soutien de la *Rose blanche* !

Toute l'assemblée a la conviction & les transports

que paraît avoir Marguerite ; on éprouve une douce ſatisfaction à voir la fortune ſe déclarer en faveur d'un jeune-homme ſi intéreſſant. Prince, reprend la ducheſſe, vous n'aurez pas d'autre palais que le mien ; je ſçais les égards qu'on doit à l'héritier de la couronne d'Angleterre, & j'y joindrai l'accueil d'une parente qui partagera ſon bonheur & ſes diſgraces.

Le duc d'Yorck reçut en effet toutes les marques de diſtinction réſervées aux ſouverains : on lui donna une maiſon, & une garde compoſée de trente hommes ; ſes converſations avec les ſeigneurs Flamands, & quelques Anglais qui ſe trouvoient à la cour de l'archiduc, achevèrent de lui concilier les eſprits ou plutôt les cœurs : car il avoit excité un attendriſſement général qui alloit juſqu'à l'emportement.

Cette ſorte d'yvreſſe avoit paſſé les mers : ſir Stanley, tréſorier des revenus du roi d'Angleterre, le lord Fitzwalter, ſir Montfort, ſir Thomas Thwates députèrent vers Marguerite ſir Robert Clifford, & Guillaume Barley pour juger par eux-mêmes de la vérité ; entraîné peut-être par la ducheſſe, ou le jouet, ſans le ſçavoir, d'une crédulité groſſière, le premier écrivit à ſes amis de Londres que le perſonnage qui faiſoit tant de bruit, étoit effectivement le duc d'Yorck, fils d'E-

douard IV, qu'on ne pouvoit s'y méprendre. Cette nouvelle fut répandue & saisie avec un enthousiasme qui retira enfin Henri de la sécurité dédaigneuse où jusqu'alors il étoit resté assoupi. Chaque moment grandissoit le fantôme, & lui donnoit une consistence dont la réalité apparente pouvoit devenir funeste au roi d'Angleterre. D'abord il rendit publique la déclaration de Tyrrel & de Dighton : ils avouoient qu'ils avoient étouffé dans la Tour les deux princes Edouard V, & Richard, duc d'Yorck : mais ces dépositions n'étoient point suffisantes pour détruire la fable qui s'accréditoit, & Henri lui-même paraissoit convaincu de leur faiblesse. On prétendoit que l'autorité avoit arraché ces aveux si peu satisfaisants. Le monarque crut devoir recourir à des artifices plus victorieux : il chargea des émissaires qui lui étoient

---

Et de Dighton, &c. Richard III avoit employé le ministère de quatre personnes pour se défaire de ses neveux ; de ces quatre, deux existoient, Tyrrel & Dighton ; ils assurèrent que les princes avoient été étouffés : mais comme le prêtre qui les avoit enterrés sous les degrés de la prison, étoit mort, & que peu de tems après cette exécution, Richard avoit fait transporter les corps ailleurs : cet aveu paraissoit denué de preuves convainquantes, ce qui ne contribua pas peu à raffermir le parti du faux duc d'Yorck.

dévoués, de s'appliquer à découvrir la naiſſance, l'éducation, tous les détails de la vie du prétendu Richard Plantagenet, ainſi que les noms de ceux qui le favoriſoient en Angleterre. Henri n'en demeura point à ces ſimples manœuvres : afin d'ôter toute défiance, il plaça dans la liſte des *ennemis du roi*, ſuivant l'uſage de ces tems, ces mêmes émiſſaires, dont il feignoit d'avoir à ſe plaindre : ils furent excommuniés à l'égliſe de ſaint Paul, & le monarque n'eut point de ſcrupule, quoique pluſieurs hiſtoriens ayent eu la maladreſſe de donner des éloges à ſa piété, de bleſſer la religion dans ſes privilèges les plus ſacrés, en faiſant ſervir la confeſſion à des recherches éxactes contre le prétendu fils d'Edouard IV, & ſes partiſans.

Henri ne s'arrêta point aux rapports ſourds & cir-

En faiſant ſervir, &c. La réflexion du père d'Orleans à ce ſujet eſt d'un écrivain judicieux & eſtimable. » Abus (dit-il) du » glaive de l'Egliſe dans un roi chrétien, mais beaucoup plus » encore en ceux qui ayant reçu ce glaive en dépôt, lui en » permettoient un tel uſage. De quoi n'abuſe point la politique, » quand la religion même ne lui ſert point de digue? « C'eſt en écrivant ainſi qu'on peut ſe rendre utile, & donner des leçons profitables ; alors l'hiſtoire n'eſt plus une gazette ennuyeuſe, ou un amas de trivialités & de flatteries criminelles.

Henri ne s'arrêta point, &c. Il eut ſoin de rendre publiques

conſtanciés qu'il fit ſemer dans le peuple ſur la vie & les diverſes aventures de ſon concurrent : il déploya d'autres reſſorts qui produiſirent un effet plus certain : Clifford regagné par ſes artifices, ſe noircit d'une horrible trahiſon plus infâme encore que la première. La ducheſſe de Bourgogne, manquant à l'eſprit de cette politique ſi approfondie qui ſembloit l'avoir dirigée juſqu'alors, oublia qu'on doit toujours être réſervé avec des traitres. S'abandonnant à une confiance indiſcréte, elle avoit eu la foibleſſe de nommer à Clifford les principaux conſpira-

---

la généalogie, les aventures, la vie entière de Warbeck ; on le ſuivoit pas à pas depuis ſon berceau ; en un mot on n'oublioit rien de ce qu'il avoit pu faire, & même dire ; ces découvertes coûtèrent beaucoup de ſoins & de peine, Warbeck ayant erré juſqu'alors de pays en pays ſous des noms différents : mais le roi d'Angleterre étoit trop éclairé pour ne pas ſentir la faibleſſe de pareils moyens.

De nommer à Clifford, &c. En effet ce fut une très-grande faute en politique, dont la ducheſſe n'eut que trop lieu de ſe repentir. Comment put-elle ne pas ſe défier d'un traître qui avoit abandonné le parti du ſouverain légitime ? Il ſe ſouilla d'un crime encore plus odieux, en ſe prêtant à l'indigne manœuvre concertée pour perdre le lord Stanley, grand chambellan, & auquel Henri avoit obligation de la victoire de Boſworth,

teurs qui ſoutenoient en Angleterre le parti de la Roſe blanche. Le lâche courut, cette liſte à la main,

---

& du ſceptre d'Angleterre ; ce lord avoit à cette journée ramaſſé ſur le champ de bataille la couronne de Richard, & l'avoit poſée lui-même ſur le front du vainqueur. Clifford accourut à Londres, ſe jetter aux pieds du roi, offrant d'expier ſon attentat par tels ſervices qu'on éxigeroit de lui : le monarque lui promit ſon pardon aux conditions qu'il déclareroit ſes complices ; le ſcélérat Clifford nomme Stanley : Henri prenant le maſque & la profonde diſſimulation de Tibère, affecte de l'étonnement, charge avec vivacité l'accuſateur de prouver ce qu'il avançoit, & lui dit même que ſa vie répondroit d'une pareille inculpation contre ſon ami, s'il étoit innocent : Clifford perſiſta, & Henri fit mettre *ſon ami* aux fers : c'eſt où il brûloit d'arriver ; le malheureux Stanley poſſédoit des richeſſes immenſes : voilà ſon crime véritable aux yeux d'un prince qui tenoit un regître ſecret de tout ce que lui rapportoient les confiſcations, & qui avoit continuellement ſous les yeux la liſte des perſonnes riches, & de celles mêmes qui n'avoient qu'une fortune médiocre. Ce lord fut dans la ſuite condamné à mort, & décapité : on remarqua que tous ſes amis l'abandonnèrent & le trahirent. Je ne ſçais qui a pu faire cette remarque ; rien de plus naturel aſſurément, qu'un malheureux ſoit délaiſſé de ſes amis & trahi. C'eſt-là que l'hiſtoire eſt le tableau de la vérité.

Il n'eſt pas hors de propos d'obſerver que le roi d'Angleterre fit exécuter comme traitres cinq hommes du peuple que l'on avoit ſurpris répandant des écrits contre ce prince. Cette inhu-

vers Henri, en obtint à ce prix sa grace, & fut la cause qu'une infinité de victimes périrent sur l'échaffaut, entre autres Stanley, qui malgré sa qualité de frère du comte Derby, beau père du roi, succomba aux détours d'une manœuvre à jamais flétrissante pour la mémoire de ce prince. D'un autre côté les Flamands dont la rupture de la cour de Londres avec l'archiduc ruinoit le commerce, demandoient à haute voix qu'on renvoyât des Pays-Bas l'auteur du mécontentement de Henri.

Marguerite n'étoit guères sensible à ces clameurs populaires; elle céda plutôt aux sollicitations pressantes du jeune-homme qui épris de la plus forte passion, brûloit de se rendre en Écosse. Astley venoit de lui apprendre que Jacques, malgré la promesse qu'il avoit faite à la duchesse, étoit déterminé à disposer de

manité de sa part ne servit qu'à aigrir les esprits. Il auroit peut-être fait tomber tout-à-coup le parti des Yorck, s'il eût pensé comme un souverain adorable qui commençoit son règne ainsi que Titus: ce monarque si digne du thrône disoit au sujet des délateurs: » Je n'en ai pas besoin; si je remplis mes devoirs » de roi, on ne pourra que m'applaudir; s'il m'arrive d'y man- » quer, je veux que la plainte soit permise à mon peuple: » elle m'avertira de mes fautes, & je me corrigerai. «

de la main de sa pupile en faveur d'un prince, parent du roi de Dannemarck Quelle nouvelle foudroyante pour le duc d'Yorck il court à Marguerite, lui montre l'écrit de son ami, verse des larmes, se jette à ses pieds. La princesse qui vouloit remettre l'exécution de son projet à des tems plus favorables, se laisse fléchir : elle donne des troupes, des vaisseaux, & Fryon regardé toujours comme le moteur de cette grande affaire, est chargé par les ordres secrets de sa souveraine, de ne point quitter son élève. Le duc desiroit que quelque action d'éclat précédât son arrivée à la cour d'Écosse. Ils s'arrêtent près de Sandwich dans la province de Kent ; le courage de l'un, & l'adresse de l'autre n'opérèrent point ce qu'ils s'étoient promis : les habitans, loin d'embrasser leur parti, cherchèrent par quelque stratagême à les attirer, & à s'emparer de leurs personnes. Fryon vit le piège qu'on leur tendoit : ils se retirèrent ; le peu de leurs soldats descendus à terre fut taillé en pièces ; on n'en réserva que cent cinquante qui furent attachés à des gibets dressés le long des côtes de Kent, de Sussex & de Nolfolk.

La fortune ne servit pas mieux cette fois les deux aventuriers dans leurs tentatives sur l'Irlande. Le

chevalier Edouard Poynings, d'un mérite également reconnu pour la guerre & pour l'administration, présidant comme député dans ce royaume, sous le second fils de Henri, étouffa toutes les semences de rébellion qui auroient pu éclater. Il faut croire, dit le duc d'Yorck que ses disgraces ne déconcertoient point, qu'un sort plus heureux nous attend en Écosse : hâtons-nous de gagner ces bords; l'amour peut-être nous dédommagera des rigueurs de la fortune.

Le chevalier Edouard Poynings, &c. C'est à lui que l'Angleterre est redevable de ce parlement, si célèbre dans l'histoire, dont les actes subsistent encore, & favorisent les Anglais établis en Irlande; Poynings fut aussi député avec sir Guillaume Watcham de la part de Henri vers l'archiduc Philippe, pour se plaindre de la duchesse de Bourgogne, & demander qu'on lui livrât le prétendu fils d'Edouard IV : le conseil répondit qu'en considération de l'amitié qui regnoit entre leur souverain, & le roi d'Angleterre, on promettoit de ne donner aucun secours à son concurrent : mais ils ajoûtèrent que Philippe n'avoit nulle autorité sur la conduite de la duchesse douairière, & qu'elle étoit maitresse de ses volontés. Henri piqué de cette réponse, rompit tout commerce avec les Pays-Bas, chassa les Flamands de son royaume, & rappella ses sujets qui se trouvoient en Flandres.

La comtesse de Huntley étoit prête à former un engagement qu'elle n'avoit contemplé que de loin : elle sentit alors toute la pésanteur du joug qui alloit lui être imposé. L'époux qu'on lui donnoit, avoit pour lui la richesse, la naissance, la grandeur : mais que ces avantages touchent peu une ame qui ne connaît d'autre satisfaction que celle que procure la sensibilité ! & il n'y a que le rapport des cœurs, la tendresse mutuelle, qui remplissent les vœux de cette sensibilité si difficile à contenter. Hélas ! disoit la comtesse à son amie, n'aurois-je pas été tròp heureuse de vivre & de mourir dans cet état d'indépendance qui me laissoit maitresse de moi-même ? Si mon cœur demandoit un objet d'attachement qu'il ne trouvoit point, je goûtois du moins la consolation de n'être pas obligée à feindre, à me parer de sentiments...que je n'aurai jamais pour le tiran auquel on veut m'asservir. Est-ce l'amour qui nous unit ? ce sont les volontés du roi, les bizarres convenances, la cruelle politique. Ah ! mon amie ! quel destin pour la comtesse de Huntley ! & combien de fois je me suis indignée contre mon rang ! j'en serai la victime !

Le jour étoit arrivé pour la cérémonie du mariage. On faisoit à la cour d'Écosse les préparatifs d'une fête

brillante, tandis que la comtesse se livroit à la plus profonde tristesse ; sa beauté en recevoit un nouvel éclat ; elle étoit auprès du roi qui lisoit des lettres de la duchesse de Bourgogne, lorsque le duc d'Yorck arrivé à Edimbourg, fait demander audience à ce monarque.

Qu'on se figure un jeune-homme de vingt-deux ans, réunissant un port noble & majestueux aux graces les plus touchantes, dont l'abord seul répandoit une sorte de séduction inexprimable qui le rendoit maître des cœurs, & faisoit desirer ardemment de le revoir, de l'entendre sans cesse, d'en être remarqué, de lui plaire enfin ; qu'on ajoûte à ces dons de la nature si précieux, l'appareil de la grandeur auquel, pour ainsi dire, l'infortune prêtoit encore plus de dignité, & l'on n'aura qu'une faible idée de l'enchanteur (car c'est le nom qu'on peut donner au duc d'Yorck) qui s'offroit aux yeux du roi d'Écosse, & surtout à ceux de la comtesse de Huntley. Une émotion rapide la saisit ; elle a été frappée d'un trait de flamme ; à peine a-t-elle la force d'attacher ses regards sur son vainqueur ; elle ne le voit qu'à travers un nuage ; ses genoux se dérobent sous elle ; elle a senti tout l'empire de l'amour. Ce jeune homme l'a déjà apperçue ; il partage ce trouble subit ; il alloit se précipiter à

ses pieds, quand Fryon arrête ses transports indiscrets, & lui fait observer le roi qui lui tendoit la main. Le duc prend la parole ; l'enchantement qu'il a produit, augmente ; comme l'ame de la comtesse vole au-devant de ses expressions ! comme elle reçoit dans son sein tout le feu d'une passion que jusqu'alors elle avoit ignorée ! de quels traits son cœur est déchiré au récit que fait le duc d'Yorck de ses malheurs, avec cette noblesse qui relevoit ses moindres discours ! Il ne lui échappe pas un mot qui n'aille se graver dans ce cœur dont il est déjà l'arbître absolu. La belle Huntley ne peut même cacher ses larmes.

Jacques n'a point attendu que le jeune-homme ait cessé de parler, pour se décider en sa faveur ; il brûle d'embrasser sa défense ; le monarque lui donne sa parole royale qu'il le rétablira sur le trône. Pour montrer qu'il ne se rend qu'à la vérité, il mande son conseil, & se fait répéter en sa présence le détail

---

Lui donne sa parole royale, &c. » Jacques (selon Rapin-Thoyras) parut touché des infortunes de ce prince, & lui dit que » quoiqu'il en fût, il ne se repentiroit jamais de s'être mis » en ses mains. « Ce monarque en effet fut séduit par l'adroit imposteur ; la jalousie qui régnoit entre les deux cours ne contribuoit pas peu à entretenir ces sentiments.

des revers dont la maiſon d'Yorck a été accablée. Des lettres du monarque Français ainſi que du roi des Romains, avoient déja inſpiré à Jacques une prévention favorable au rival de Henri. Le conſeil éprouva les mêmes impreſſions que ſon maître : tout eſt entraîné, enflammé pour le duc d'Yorck. Il n'eſt point de Flamand qui en particulier ne ſe déclare ſon vengeur & ſon ami.

La comteſſe de Huntley accourt vers ſa fidelle Sulton, tombe dans ſes bras : — Je l'ai vu... Non, rien n'eſt plus aimable ... mon cœur eſt à lui pour la vie. Que je ſuis malheureuſe ! — Et de qui me parlez-vous, ma chère comteſſe ? — Peux-tu me le demander ? ne ſçais-tu pas que le duc d'Yorck vient d'arriver ? quelle nobleſſe touchante dans toute ſa perſonne ! que le récit de ſes diſgraces m'a émue ! quels ſont les ſentiments qu'il m'a inſpirés ? ah ! Sulton, Sulton, puis-je m'y méprendre ? j'aime, & d'un amour que rien ne pourra vaincre ! par quelle fatalité ce prince s'offre-t-il à mes regards, au moment même où j'allois aux autels comme une victime ... je n'irai point, Sulton, je n'irai point... Hélas ! j'étois déjà ſi à plaindre ! & aujourd'hui quels ſeroient mes tourments ? l'infidélité, le parjure, l'horreur d'un époux,

& de moi-même ! puis-je promettre à un autre de l'aimer, lorſqu'au fond de mon cœur... Un inſtant ſeul a ſuffi pour faire naître cette paſſion qui me tyranniſe ! Henri, que je te déteſte ! que ne puis-je te précipiter du trône, & y placer de mes mains ... tout ce que j'adore ! oui, c'eſt tout ce qui m'intéreſſe, tout ce qui m'anime préſentement ; je n'entends, je ne vois que le duc d'Yorck ; ſa voix enchantereſſe retentit encore dans mon cœur ; il eſt devant mes yeux ; mon ame eſt remplie de ſes infortunes ; elles ſont les miennes... Le voilà donc réaliſé cet objet dont mon imagination ou plutôt ma ſenſibilité demandoit l'exiſtence ! tout ce qu'elle deſiroit, je le trouve réuni dans le duc d'Yorck ! & où me conduira ce penchant, cette yvreſſe qui s'eſt emparée de tous mes ſens ? mon ſort eſt fixé : le roi a prononcé ma mort, en diſpoſant de ma main... Elle n'eſt point encore donnée ; j'aurai le courage de repouſſer le joug cruel qu'on me propoſe ; j'irai me jetter aux pieds du roi, y porter mes larmes ; je lui avouerai tout ; il verra mon amour, ma douleur, mon déſeſpoir ; ſeroit-il aſſez barbare pour exiger un pareil effort de ma vertu ? Ah ! mon amie, je n'ai plus de raiſon, plus d'empire ſur moi-même ; je ſuis

toute à ma faibleſſe. Que le duc d'Yorck monte ſur le trône ; qu'il ſoit heureux ; fallut-il ma vie, pour lui aſſurer ſon bonheur, j'expirerois, en béniſſant ma deſtinée. Je ſens trop qu'un amour véritable eſt capable de s'oublier, de s'immoler.

Des larmes accompagnent ces dernières paroles.

Le duc d'Yorck éprouvoit une agitation encore plus violente. Qu'on ſe reſſouvienne que, ſans la prudence de Fryon, il avoit été ſur le point de tomber aux genoux de la comteſſe de Huntley ; ſes regards, toute ſon ame s'étoient fixés ſur elle ; ſa beauté lui avoit paru mille fois plus frappante que dans ſon premier voyage d'Écoſſe. A quels tranſports n'eſt-il pas abandonné, quand Aſtley lui apprend qu'elle eſt prête à ſe marier ! — Et je ſerai venu ici pour être témoin d'un pareil ſpectacle ! l'as-tu bien vue, Aſtley ? conviens qu'on ne peut avoir plus de charmes ; qu'ils ont augmenté ! que d'éclat ! ah ! divine Huntley, je mourrai à vos pieds ; vous ſçaurez combien je vous adore, que je n'ai vécu juſqu'à préſent que pour vous idolâtrer comme la divinité ſecréte à laquelle j'offre tous mes vœux... Aſtley, & quels biens prétend me faire la ducheſſe, ſi tout ce qui m'enflamme m'eſt enlevé ? Tu parles de nœuds qu'on va

former ... ils ne se formeront point, ou j'ensanglante la fête... La duchesse veut me donner des grandeurs, un rang, une couronne; & que me seroit le royaume d'Angleterre, si je ne le partageois avec la belle Huntley? Que dis-je? quel plaisir je goûterois à mettre mon sceptre à ses pieds, à lui répéter cent fois: ô ma suprême maitresse, regnez sur mes sujets, sur toute la terre, comme vous regnez sur mon cœur; dictez des loix: je les attends à vos genoux; je suis votre amant, votre adorateur, votre esclave le plus soumis; ne m'accordez qu'un regard, qu'un seul regard, & j'aurai reçu une faveur que ne payeroient point tous les trésors de l'univers. Astley, qu'est-ce que l'ambition sans l'amour? qu'est-ce que le trône sans la comtesse de Huntley? (Il apperçoit Fryon) Marguerite m'avoit promis ... & aujourd'hui la comtesse va dans les bras d'un autre... Je meurs mille fois à cette image. Et vous qui m'aimez, qui m'avez créé, reprenez vos bienfaits; laissez-moi rentrer dans l'obscurité, me plonger dans le néant, dans la mort, si cet engagement est résolu ... je ne rougis point de me prosterner à vos genoux, de les arroser de mes pleurs; je ferai

tout ce qu'on éxigera ; mais... du moins que l'on suspende cet affreux hymen ... il ne s'achevera point...

Il est au comble de la douleur ; Fryon le relève, l'embrasse, lui donne sa parole de solliciter le roi d'Ecosse à tenir la promesse qu'il avoit faite à Marguerite.

Ce prince que chaque instant attachoit davantage au jeune-homme, étoit déterminé à l'appuyer de toute sa puissance.

Le duc d'Yorck se promenoit, un jour, dans les jardins du palais ; il cherchoit la solitude. Les ambitieux & les amants goûtent quelquefois de la satisfaction à se livrer à la rêverie. Il s'étoit arrêté à l'aspect d'un bosquet de roses dont la couleur & les parfums sembloient flatter sa disposition mélancolique. Il n'est point de véritable passion sans cette tristesse délicieuse qui fait le charme du sentiment, & sa plus douce jouissance. Le duc va s'asseoir sur un banc de gazon qui se trouvoit au fond du bosquet : là, il s'abandonne tout entier à ce penchant qui faisoit à la fois les tourments & les délices de sa vie ; il prend entre ses mains ce portrait de la comtesse qu'il avoit crayonné ; il laisse couler des larmes sur cette

image : elle attachoit tous ſes regards. Oui, adorable Huntley, diſoit-il, recevez les ſerments d'un amour qui ne s'anéantira qu'avec moi ; voilà ces traits que j'idolâtre, gravés pour jamais dans mon cœur, qu'on ne ſçauroit en arracher, ſans percer de mille coups ce cœur trop ſenſible ! qu'il eſt plein de ſon ardeur ! que je vous aime, ô ſouveraine maitreſſe de tous mes ſentiments ! & vous épouſeriez, vous aimeriez un autre !.. Chère image, recevez mille baiſers, mes larmes, mon ame, ma vie... Qu'on ne me parle plus de régner...

Une eſpèce de gémiſſement vient frapper ſon oreille : il ſe lève avec precipitation, & court vers l'endroit d'où ce gémiſſement étoit parti ; quel ſpectacle s'offre à ſa vûe ! une femme preſque évanouie, dans les bras d'une autre femme ... quelle ſituation pour le duc d'Yorck ! il voit, il reconnaît la comteſſe de Huntley ; il court à ſes pieds : — C'eſt vous, madame, c'eſt vous ! ah ! prince, s'écrie la comteſſe, en r'ouvrant ſes beaux yeux, & les tournant avec une douce langueur ſur le duc d'Yorck, quelle étrange deſtinée vous a conduit en ce ſéjour ! J'y venois me pénétrer ... dans quel tems !.. Relevez-vous,

allez, laiſſez-moi ſeule... Mon amie, daignez me donner votre bras, & ... tachons de nous éloigner... Prince, j'ai tout entendu, & ... c'eſt pour mon malheur. — Pour votre malheur, madame! le mien dût-il augmenter, duſſé-je en perdre la vie, il faut que vous ſçachiez tout l'empire que vous avez ſur l'infortuné duc d'Yorck. Apprenez qu'il eſt déjà venu en Écoſſe, ſans ſe faire connaître. A peine vous ai-je vûe, j'ai ſenti que l'amour devoit me déchirer; j'ai porté partout cette ardeur dont j'étois conſumé; ma tendreſſe a eſſayé de ſe retracer une image qui n'étoit que trop empreinte dans mon ame; je parlois ſans ceſſe à ce portrait l'objet de mon culte, de mes hommages, de l'amour le plus paſſionné, le plus pur; hélas! en ce moment encore je l'arroſois de mes pleurs. Je ſors d'une nuit de douleur. Je veux réparer le déſaſtre de ma maiſon, reprendre une place qui m'eſt due: mais, belle Huntley, que m'importe le trône, ſi vous n'y montez avec moi? Je n'ai rien fait pour mériter votre amour ... vous ne me refuſerez pas votre pitié: dumoins vous différerez un hymen ... vous l'accompliriez! non, qu'on ne me parle plus de vengeance, de gloire, de ſceptre: mon ſort eſt réſolu;

ce n'eſt pas le trône qui m'attend, c'eſt le tombeau; il s'ouvre pour moi en Écoſſe, & c'eſt à vos pieds, madame : je n'irai pas plus loin pour terminer une exiſtence. qu'il ne m'eſt plus poſſible de ſupporter, s'il faut renoncer à mon amour... — Vous m'aimeriez, prince ! & pourquoi me parler de couronne ?... je ne puis ... Sulton, arrachons-nous de ces lieux. — Quoi, madame, je ne vous inſpirerois pas le plus faible ſentiment !.. — Je n'ai rien à vous dire ; plaignez-moi... Adieu ... faut-il que le ſort qui me pourſuit, m'ait entraînée dans ces lieux ?.. je voudrois ignorer ... je ſerai mille fois plus malheureuſe que vous. — Vous me quittez, madame ! & c'eſt vous qui me percez le cœur, qui irritez mes maux, ou plutôt c'eſt vous qui les cauſez !.. elle ne m'entend plus !

Le duc d'Yorck court vers Aſtley qui venoit à lui avec la même précipitation : — Je ſuis perdu : j'ai tout découvert à la comteſſe, & je ne ſçais ſi j'ai ſujet de me flatter ou de craindre ... mon amour lui aura déplu. Qu'un autre objet vous occupe en cet inſtant, interrompt Aſtley ; je vous cherchois : c'eſt le roi lui même qui m'a ordonné de vous amener au palais ; Fryon eſt avec lui.

La comteſſe, de retour chez elle, va ſe jetter ſur un ſiège, en verſant un torrent de larmes : — Sulton, ma chère Sulton, qu'ai-je fait ? le duc d'Yorck... eh! il ne peut plus ignorer que je l'aime. Je ne ſuis plus maitreſſe de cacher ce malheureux amour ; la honte va ſuivre ma faibleſſe, mon égarement !.. à l'heure même où ſe prépare une chaîne... ma mort préviendra ces funeſtes liens. Mais, Sulton, dis, quelle eſt ma fatale deſtinée ! je ſuis aimée de tout ce qu'il y a de plus charmant ; tu l'as entendu : ſa tendreſſe l'emporte peut-être ſur la mienne, & je ſerois condamnable, ſi je lui laiſſois voir des ſentiments... qu'il ne mérite que trop. Quelle tyrannie accable notre sèxe ! toujours diſſimuler ! toujours renfermer, déguiſer ſes tranſports ! les étouffer ! quelle eſt, encore une fois, la bizarrerie inconcevable de mon ſort ! j'ai trouvé le cœur que le mien demandoit, vers lequel voloit toute mon ame, &, Sulton... cet amour ſeroit ma ſuprême félicité ! le duc d'Yorck m'aime ; il m'en fait l'aveu ; il le jure à mes genoux... A-t-il beſoin d'un diadème pour fixer tous mes vœux ? ce n'eſt point le fils d'Edouard, l'héritier du trône d'Angleterre, le duc d'Yorck qui m'a captivée : c'eſt le plus intéreſſant, le plus aimable, le plus touchant des hommes ; conçois-

tu quel feroit mon bonheur, fi le roi m'avoit donné un tel époux ! Partager fon infortune, vivre au bout du monde avec lui, ne nous occuper que de notre feule tendreffe, n'exifter que pour nous aimer encore davantage : voilà les plaifirs ... que je ne goûterai jamais. Encore, fi j'avois la liberté de verfer mes pleurs dans ton fein, de ne dépendre que de moi, de nourrir ma douleur d'un fentiment, qui, quoique fans efpérance, fuffiroit à l'adouciffement de mes peines ... envain tu m'as oppofé tes confeils, tes efforts : oui, je vais trouver le roi : il n'aura point la barbarie d'ordonner qu'on me traîne aux autels ; il me rendra à moi-même, & je pourrai vivre du moins, en donnant mon dernier foupir à ce prince... Que mes derniers regards ne peuvent-ils le voir fur le trône ! Cruelle amie ! c'eft toi qui m'as preffée de venir dans ces jardins fi funeftes ! j'aimois, je brûlois ... j'adorois ... j'ignorois encore tous mes malheurs : je fuis aimée, je fuis aimée ; je vais redoubler les infortunes de l'homme le plus digne d'être heureux, & l'on difpofe de ma liberté, de mon fort, de ma vie !

Le duc d'Yorck étoit entré chez le roi : le monarque ne l'a plutôt apperçu, qu'il lui dit avec bonté, &

en lui préſentant la main : approchez, prince, je vais commencer à vous donner des preuves de l'intérêt que vous m'avez inſpiré ; j'avois écrit à la ducheſſe de Bourgogne que je ſuſpendrois le mariage de la comteſſe de Huntley ; des raiſons d'état m'obligeoient à retirer, en quelque ſorte, ma parole : mais Fryon m'apprend que vous êtes prévenu pour la comteſſe d'une paſſion à laquelle eſt attaché votre bonheur, & mon deſſein étant d'y contribuer, je cède, malgré des motifs puiſſants, au plaiſir de vous accorder ce premier témoignage de mon affection : recevez donc de mes mains la comteſſe pour épouſe. Je ne doute point qu'elle ne ſe conforme ſur cet engagement à mes deſirs ; vous l'allez voir ; je l'ai mandée.

Le duc, tranſporté de joie, veut exprimer ſa reconnaiſſance, ſa voix ſe perd, s'éteint ; & il tombe preſque évanoui aux pieds du monarque. La comteſſe paraît : elle craignoit que Jacques ne l'eut appellée pour conclure un hymen odieux : quelle révolution inexprimable elle éprouve, quand elle entend le roi lui dire : vous voyez, madame, le duc d'Yorck accablé, en quelque ſorte, de l'excès de ſon bonheur ; il vous aime éperdument & je le nomme votre époux ; je ne crois point gêner votre choix, en vous uniſſant

unissant l'un à l'autre : l'hommage de ce prince doit flatter la comtesse de Huntley ; je vais ordonner qu'on prépare tout pour ce mariage... Fryon, ma présence les contraindroit. Allons nous occuper de l'entreprise qui suivra cette fête.

La comtesse étoit restée comme anéantie ; le duc d'York sort, si l'on peut le dire, de son enchantement. Est-il bien vrai, madame, s'écrie-t-il ? il m'est permis de tomber à vos genoux, de vous parler de mon amour ! seroit-ce un sacrifice que le roi exigeroit de la divine Huntley ? Ah ! plutôt qu'à ce prix... — Prince... il est inutile de vous le cacher : je goûte un doux plaisir à vous en faire l'aveu ; connaissez tout l'excès de ma tendresse : sçachez qu'avant de vous avoir vû, je vous donnois mon cœur ; vos malheurs avoient fait couler mes larmes ; ce n'étoit point la pitié, je le sens trop aujourd'hui, c'étoit l'amour, oui, c'étoit l'amour, & le plus tendre qui m'animoit pour l'infortuné duc d'Yorck ; jugez de mes transports... La voilà cette main qui avoit prévenu les volontés du roi, qui brûloit d'être unie à la vôtre ; vous serez mon époux, mon amant, tout ce que je pourrai aimer ; ah ! cher prince !

Le duc ſe précipite ſur cette main, la porte à ſa bouche, y fixe mille baiſers de flamme, l'arroſe de ces pleurs qui ſont l'yvreſſe de la pure volupté : — Vous vous intéreſſiez à mes revers ! ils vous touchoient ! J'étois aimé ! je ſerai votre amant ! oui, belle comteſſe, je ne vivrai que pour vous adorer comme ma divinité ſuprême ; préſidez à mes deſtins ; échauffez mon courage ; & pour qui vais-je conquérir un trône ? pour y faire aſſeoir la vertu, la beauté, les graces, l'amour même, tout ce que j'idolâtre... (il ſe relève avec emportement) Tremblez, fiers ennemis, reconnaiſſez votre maître. Eh ! c'eſt encore bien peu que d'être roi, pour offrir à ma ſouveraine des hommages qui ſoient dignes d'elle.

Aſtley interrompt cet entretien pour remettre au duc d'Yorck un billet de Fryon ; la comteſſe ſe hâte de rejoindre ſon amie, & de lui apprendre ſa nouvelle deſtinée. Le duc bientôt revole auprès d'elle : — Qu'ils vont, madame, m'être inſupportables ces moments que les ſoins de la grandeur déroberont à mon amour ! mais une réflexion cruelle vient détruire tout mon bonheur : c'eſt le duc d'Yorck que vous

aimez ; je devrai à la naiſſance & au rang ces ſentimens ſi flatteurs dont vous daignez récompenſer les miens : ne pouvez-vous me ſéparer de tout ce qui m'environne ? C'eſt par ce cœur qui brûle de mille feux, & non par un vain éclat qui ne m'eſt, hélas ! que trop étranger, que j'aſpirerois à vous plaire, à mériter votre tendreſſe ; enviſagez votre amant, l'amant le plus tendre, le plus paſſionné, & ne voyez point le prince, le fils d'Edouard. L'amour, belle Huntley, a-t-il beſoin de titres, d'extraction, de couronne pour faire notre félicité ſuprême ? l'ardeur véritable ne ſçauroit-elle ſe ſuffire ? Pour moi, je ſens que c'eſt vous, que c'eſt vous ſeule que j'idolâtre, que je préférerois un regard de vos yeux enchanteurs à l'empire de l'univers, que, fuſſiez-vous née dans l'obſcurité la plus profonde, je vous euſſe choiſie pour être la maitreſſe de mon cœur. Eh ! que n'ai-je des reines, des déeſſes à vous ſacrifier ! encore une fois, accordez-moi cette grace : dites, répétez que c'eſt votre amant, & non le duc d'Yorck, dont les hommages ont pu vous toucher : — Prince... — Ah ! madame, quel nom, & qu'il m'eſt odieux ! ſi je n'étois point un prince... — Cette délicateſſe me flatte ; non, n'imaginez point que la ſplendeur de votre berceau ait

quelque part au penchant que je n'ai pas rougi de vous avouer : vos malheurs, voilà les premiers traits dont m'a frappée cet amour qui me fait aujourd'hui des blessures si profondes. Je vous l'ai dit : cette tendresse à laquelle je donnois le nom de compassion, s'est nourrie de mes larmes. Je vous ai vu, & j'ai connu enfin toute la force d'une passion ... qui fera le charme de ma vie. Quelque soit votre sort, soyez assuré que votre femme, votre amante vous sera toujours plus attachée. Un désert, & mon époux, je m'applaudirois de ma destinée. — Adorable Huntley, répétez-les ces mots charmants : ils resteront à jamais gravés dans mon ame. Pourquoi tant d'amour ne peut-il s'exprimer ? cette yvresse où mon cœur se plonge, vous parle au défaut de ma voix. Sentez-vous bien tout ce que vous inspirez ?

Le duc d'Yorck se retrouve avec Astley : — Eh bien ! mon ami, me voilà au comble de mes vœux ! je suis aimé de la comtesse de Huntley, de tout ce que j'adore ; & une amertume affreuse empoisonne ma félicité ! Astley, à quel titre ai-je pu plaire ? à qui la comtesse donne-t-elle sa main, son cœur ? Plains-moi plutôt, je suis ... le plus malheureux des hommes !.. Astley, il ne me sera point possible de

devoir au menſonge ce que j'aurois voulu tenir de l'excès de ma tendreſſe. Jamais, jamais je ne pourrai goûter à ce prix un bonheur que j'euſſe acheté aux dépens de mes jours ! ah ! que Varbeck n'eſt-il en effet le duc d'Yorck !

Il verſoit des larmes ; il portoit partout ſon agitation : elle redoubloit en préſence de la comteſſe. Il lui échappoit des ſoupirs, des gémiſſements ; il paſſoit tout-à-coup des tranſports les plus vifs à l'accablement le plus profond ; il quittoit bruſquement cette femme qu'il aimoit à l'idolâtrie, & revenoit bientôt ſe précipiter à ſes genoux. Elle lui demandoit la cauſe de ce trouble, de cette eſpèce d'égarement qui le pourſuivoit : il ne répondoit que par des mots entrecoupés & qui ſe perdoient dans ſes pleurs. Mais, diſoit la comteſſe à lady Sulton, conçois-tu bien l'affreuſe bizarrerie de mon ſort ? J'aimois, en quelque ſorte, le duc d'York avant que de le connaître, de l'avoir vu ; j'étois prête à former des nœuds que je déteſtois : il vient ici ; j'apprends qu'il m'aime ; le roi enfin conſent à nous unir ; je n'ai plus rien à deſirer ; & ce prince, au moment d'être mon époux, éprouve un trouble inconcevable ! Lorſque je lui parle de mon ardeur, que je lui dis qu'elle ſera toujours la même ;

lorſqu'il voit tout mon amour, c'eſt dans cet inſtant que ce déſordre qui l'agite, redouble ! il voudroit me parler, & ſa voix s'éteint dans ſes larmes ! Sulton, je ſuis bien malheureuſe !.. Le duc ... quelle horrible lumière me frappe ! il ne m'aimeroit point ! des raiſons de politique, d'intérêt l'auroient fait rechercher un hymen ... l'amour n'en ſerreroit point les nœuds ! mais où vais-je m'égarer ? ne l'avons nous pas ſurpris dans ce boſquet ? ne l'avons nous pas entendu ?.. non, il eſt incapable de feindre ; on ne ſçauroit montrer tant de tendreſſe, lorſqu'on ne la ſent point ; il m'aime ... & pourquoi donc ces tranſports ſi oppoſés ? me cache-t-il quelques nouveaux chagrins, quelques nouveaux malheurs ? hélas ! qui les partageroit plus que moi ? Je te l'ai dit : que la fortune ceſſe de le combattre, qu'il ſoit heureux, qu'il règne, & qu'il m'en coûte mon bonheur, la vie, je mourrai avec joie.

Le jour du mariage eſt arrivé ; Fryon entre chez le duc d'Yorck : il le trouve verſant un torrent de larmes, la tête appuyée ſur une main, & de l'autre tenant une plume ; pluſieurs morceaux de papier étoient déchirés à ſes pieds. Que vois-je, dit Fryon ? au moment que vous allez devenir le poſſeſſeur de

la beauté même, vous êtes plongé dans la douleur ! que vous eſt-il arrivé ? apprenez-moi la raiſon de cette ſituation accablante. — Le plus heureux & le plus malheureux des hommes, voilà quel eſt mon ſort ! — Comment ! expliquez-vous. — Oui, un ſeul regard de la comteſſe de Huntley eût comblé mes vœux, & je vais dans ſes bras ... je touche au moment d'être ſon époux ; il n'eſt point ſans doute d'expreſſion qui puiſſe donner une idée de mon bonheur, & c'eſt ce même bonheur qu'accompagne le plus horrible des tourments ! Eſt-ce Varbeck qu'on rend heureux ? c'eſt lui, c'eſt lui qui ſouffre tous les ſupplices ! ſous quel nom la comteſſe va-t-elle être mon épouſe ?.. ſuis-je le duc d'Yorck ? Qu'entends-je, interrompt Fryon ? qu'eſt devenu cet eſſor ſublime qui vous élevoit au premier rang ? feriez-vous dépendre la paſſion la plus noble des caprices d'un fol amour ? l'ambition qui vous animoit avec tant d'ardeur, ſera étouffée par un ſentiment romaneſque ? Qu'exigez-vous davantage ? voyez d'où vous êtes parti : des richeſſes, de la gloire, un trône, la tendreſſe & la main d'une princeſſe qui réunit tous les charmes, voilà ce que Varbeck doit au duc d'Yorck. Si vous oubliez vos intérêts, ſouvenez-vous d'une

bienfaitrice dont vous êtes entierement l'ouvrage. Et que diroit l'Europe, l'univers, si jamais on venoit à sçavoir que, pour céder à l'excès d'une fausse délicatesse, vous avez immolé votre fortune, votre amour même ? Pensez-vous qu'on appellât vertu, générosité, ce qui n'est que l'effet d'un scrupule bien digne de ces ames vulgaires nées pour ramper, & se perdre dans la foule des êtres obscurs ? On vous flétriroit d'un mépris éternel, ou d'un ridicule plus avilissant encore que le dédain. Laissez ces petitesses au fils du bourgeois de Tournai ; qu'il ne soit plus question de Varbeck : soyez un prince, le fils d'Edouard, le duc d'Yorck, & ne repoussez point la brillante destinée qui semble prévenir vos vœux ... mais que signifient ces papiers épars sur la terre ? écriviez-vous à la duchesse de Bourgogne ? — Ce sont plusieurs lettres que j'avois commencées pour la comtesse, pour cette femme que j'adore, & que je trompe par la plus vile imposture. Pourrai-je éternellement conserver le masque que j'ai emprunté ? ne sçaura-t-elle pas un jour qui je suis ? & alors que je payerai cher tous ces plaisirs auxquels mon cœur craindra de se livrer ! de quel œil me regardera-t-elle ? je voulois lui déclarer la vérité, & ma plume ... s'est tou-

jours refusée au desir qui me presse de tout avouer. — Il faut suivre ce noble transport ; courez tout révéler à la comtesse : Varbeck en recevra l'accueil qu'il mérite. Pour moi je vais chez le roi vous prévenir, en le retirant de son erreur : vous paraîtrez tel que vous êtes ; votre amour délicat se bornera à solliciter quelque place auprès du prince que l'on destinoit pour époux à la comtesse de Huntley ; vous serez témoin du bonheur d'un rival qui ne vous appercevra point dans la foule de ses domestiques ... vous serez Varbeck... Je suis indigné que ma souveraine vous ait honoré de sa confiance ; adieu, ne vous reclamez plus ni d'elle ni de moi : je vous abandonne à ces remords si peu faits pour un homme qui voudroit s'élelever ; la duchesse trouvera aisément quelque autre créature plus reconnaissante de ses bontés.

Fryon feignoit de se retirer avec colère ; cet habile intriguant sçavoit manier les passions, & il avoit saisi les nouveaux mouvements de son élève qui court à lui : — Arrêtez, pardonnez moi ces irrésolutions, ces combats ; vous êtes mon bienfaiteur, mon maître, mon ami : je ferai tout, tout ce que vous m'ordonnerez. Ne pensons plus à Varbeck ; oui, je

ſuis le ſuccéſſeur d'Edouard, l'héritier du trône d'Angleterre, l'amant, le mari de la comteſſe de Huntley... je marche aux autels... Je reconnais mon diſciple, reprend Fryon en l'embraſſant. Voulez-vous vous pénétrer du perſonnage que vous avez à repréſenter? ne détournez jamais vos regards ſur votre berceau; perdez entierement Varbeck de vûe; n'en conſervez aucun ſouvenir; ſçachez vous en impoſer à vous-même: c'eſt le moyen le plus ſûr d'en impoſer aux autres; ſoyez prêt à mourir, en portant le nouveau nom dont vous êtes décoré. Vous avez la nobleſſe de l'ame: il eſt aiſé de vous paſſer de celle qu'un hazard aveugle diſpenſe... Et peut-être le ſang des rois coule-t-il dans vos veines: qui ſçait ſi votre mère n'a pas été ſenſible aux agréments d'Edouard, ſi vous n'êtes pas le fils de ce monarque? Ce qui vous manque n'eſt que le fruit des conventions; la nature a tout fait pour vous: en vous formant, elle vous deſtinoit au rang ſuprême; c'eſt elle qui vous appelle au trône: cédez à ſa voix, & montrez-nous un prince digne de toute ſa fortune.

Le duc d'Yorck ſe rend chez la comteſſe; il la voit dans tout l'appareil de la beauté. Quel ſpectacle enchanteur pour un amant qui, cette même journée,

devenoit époux ! Cependant elle laissoit appercevoir un nuage au milieu de tant d'éclat ; ses beaux yeux étoient couverts de larmes;elle fait retirer ses femmes : — Prince, je touche au moment qui va nous unir : mais ces nœuds ne sont point encore formés ; je vous aime : j'ai pris plaisir à vous le dire ; ma main cherche la vôtre ; j'attache tout mon bonheur à cet hymen ; je vole à l'autel ; c'est pourtant à une condition : je veux être aimée aussi ardemment que je vous aime : — Eh ! madame, quel amour approche du mien ? quelle flamme peut se comparer à celle qui me dévore ? vous douteriez... — Oui, je doute. — O ciel ! que dites-vous ? — Eh ! si vous m'aimez, si je vous suis chère, si cet engagement vous flatte autant que moi, si mon amant brûle d'être mon époux, pourquoi ce trouble qui vous afflige, surtout quand je vous assure de ma tendresse ? Me tromperiez-vous ? ne m'aimeriez vous pas ? la politique entreroit-elle dans cette union que je ne veux devoir qu'au sentiment ? Parlez, parlez, prince ... eh bien ! s'il vous faut ma main pour obtenir du roi les secours que vous en attendez, je vous la donne, & du pied de l'autel ... je pourrai mourir de ma douleur ; personne, non,

perſonne ne ſçaura la cauſe de ma mort : il n'y aura que vous qui en ſerez inſtruit, & je vous pardonnerai encore en expirant par vos coups.

A ces derniers mots, le duc d'Yorck s'étoit précipité aux genoux de la comteſſe ; il les tenoit embraſſés, il les baignoit de ſes larmes. Que la politique, s'écrie-t-il au milieu des ſanglots, ſoit venue ſe joindre à mon amour : non, adorable Huntley, je n'ai vu que vos charmes, & je n'ai ſenti qu'une flamme qu'il m'eſt impoſſible d'exprimer. Ah ! ſi vous liſiez dans mon cœur, dans ce cœur ſi déchiré, où vous regnez avec tant d'empire !.. ce trouble, ces chagrins qui me conſument, cette agitation qui me fait paſſer de ſupplices en ſupplices ... vous ſçaurez . . madame ... c'eſt le fruit de mes malheurs paſſés ... l'excès de mon bonheur m'accable ... c'eſt moi qui croirai que la grandeur, que le diadême... Vous aimez le duc d'Yorck, &...

Peut-être alloit-il tout découvrir, quand, par un hazard heureux, Fryon entre dans l'appartement : il ſurprend le trouble de ſon élève ; il ſe hâte de l'arracher à cette ſituation ſi dangereuſe, qui pouvoit renverſer tous ſes projets. Tout eſt prêt, lui dit-il ;

le roi vous attend l'un & l'autre ; ne retardez plus un hymen qui fera le bonheur de tous deux.

Ils sont aux autels. Jamais le duc d'Yorck, & la comtesse n'avoient paru plus charmants ; un murmure flatteur annonçoit l'admiration & l'intérêt qu'ils faisoient naître. Toute la cour sembloit partager la satisfaction qu'ils devoient goûter. Au moment que se prononçoit le serment, le jeune-homme est saisi d'un tremblement soudain, & tombe évanoui : Fryon, qui suivoit des yeux ses moindres mouvements, vole à son secours ; le duc r'ouvre les yeux, les tourne, en gémissant, vers la comtesse qui le soulevoit dans ses bras ; enfin l'union est consommée, & les amants sont époux.

Le duc d'Yorck, du sein des délices, couroit se livrer à la plus sombre mélancolie ; il falloit toute la force des conseils de Fryon pour l'empêcher de ne point trahir son secret. Plus sa femme lui prodiguoit de caresses, plus il éprouvoit d'agitations dont elle cherchoit envain à pénétrer le motif. Il se rejettoit toujours sur la crainte qui corrompoit la douceur de ses plaisirs ; il appréhendoit, disoit-il, que le rang, l'éclat d'une couronne qu'il attendoit, ne mélassent leurs images à celle de leur tendresse réciproque. Sa femme

lui demandoit ſans ceſſe s'il n'avoit pas des chagrins à lui confier, & ſes réponſes étoient des ſoupirs & des larmes. Auſſi cette princeſſe ſe plaignoit-elle ſouvent à ſon amie : Sulton, je croyois être au comble de mes vœux ! hélas ! je deſire encore ; mon mari paraît m'aimer : mais il me ſemble accablé d'une ſombre langueur dont il s'obſtine à me cacher la ſource ; s'il m'aimoit... Eſt-il des ſecrets pour l'amour ? & penſe-t-il que je craigne d'adoucir ſes peines ? ce ſont là les plaiſirs du cœur, & j'en ſuis privée ! au ſein du bonheur même, je reſſens des inquiétudes cruelles !

Jacques ne ſe contentoit point d'avoir donné un azyle & une épouſe au duc d'Yorck : il vouloit le placer ſur le trône d'Angleterre, & en même-tems ſervir ſa propre cauſe. On n'ignore pas qu'une haine immortelle diviſoit alors les Écoſſais & les Anglais; Jacques III avoit eu à ſe plaindre des derniers, & ſon fils brûloit de déclarer la guerre à Henri. Il réſolut donc de faire une incurſion dans un pays déjà en proye à des troubles dont il pourroit tirer avantage ; il lève une nombreuſe armée, & annonce au duc d'Yorck qu'il eſt prêt à le venger ; le duc devoit accompagner le roi à cette expédition.

De quel œil une femme qui adoroit ſon mari, voyoit-elle ces préparatifs? elle n'avoit pu le retirer de ſa profonde mélancolie.

Quand le moment du départ eſt arrivé, la ducheſſe d'Yorck laiſſe éclater ſa douleur: —Cher époux, cachez-vous le ſpectacle de mes larmes; n'enviſagez que le trône où la fortune & la juſtice vous appellent. — Ah, madame! & ſi cette fortune me trahit, ſi elle me ravit le plaiſir d'embellir votre front du diadême... — Je n'en ſerai pas moins votre épouſe, votre amante; vous me parlez toujours de couronne: eh! prince, eſt-ce le rang qui m'a inſpiré ces ſentiments, cette ardeur qui ne mourra qu'avec moi? vos nouvelles infortunes ne feroient qu'ajoûter à ma tendreſſe. Si je ne dois plus voir tout ce que j'adore, reprend le duc, en preſſant contre ſa bouche une des mains de la ducheſſe, & la mouillant de ſes larmes, ſi le ſort des combats alloit terminer ma carrière, ſouvenez-vous ... n'oubliez point que vous avez régné dans mon ame juſqu'à mon dernier ſoupir, que mon amour fut extrême ... que c'eſt lui ſeul qu'il faut accuſer ... vous ſçaurez... Aſtley vous remettra une lettre... Vous me pardonnerez, ſi vous ſentez ce que c'eſt qu'aimer ... non, jamais on n'a brûlé d'une flamme

plus vive. Je ſuis coupable ſans doute ... mais... — Prince., que voulez-vous dire ?.. — Je vous quitte ... je m'égare ... c'eſt pour vous... Recevriez-vous mes adieux éternels ?

La ducheſſe étoit tombée preſque expirante dans les bras de ſon mari ; elle a perdu la voix ; ſes yeux à peine étoient ouverts à la lumière ; le roi lui-même paraît : — Allons, prince, il faut abandonner l'amour pour la gloire ; tranſportons-nous ſur les terres de l'ennemi ; que le Northumberland ſoit le premier théâtre de nos exploits.

Ils ſont arrivés ſur les frontières de cette province. Il ſe répand un manifeſte du duc, où il prenoit le titre de Richard IV, roi d'Angleterre : cet écrit émanoit du conſeil Flamand ; on y annonçoit le fils d'Edouard IV, le légitime héritier de la couronne ; il devoit combler de biens & d'honneurs ceux qui le reconnaîtroient pour leur monarque, & qui l'aideroient à chaſſer un brigand qui lui avoit ravi le ſceptre ; on joignoit ce nom à ceux de tyran, de meurtrier ; on peignoit en un mot Henri des couleurs les plus odieuſes.

Fryon & Aſtley ne s'étoient point ſéparés du duc d'Yorck ; on attendoit une bataille ; le duc prend Aſtley à part, & va avec lui ſur les bords d'un ruiſſeau peu

peu éloigné du camp : — Mon cher Aſtley, nous allons combattre. Je ne ſçaurois me diſſimuler que la vérité ne m'a point mis les armes à la main : c'eſt l'ambition ou plutôt l'amour, cet amour qui me rend ſi malheureux, quand je devrois goûter toute l'yvreſſe de ſon enchantement. Mon ami, quels efforts j'ai eu beſoin d'employer, pour ne pas révéler à la ducheſſe un ſecret qui pèſe tant ſur mon cœur ! de quels remords je ſuis déchiré, lorſque je me vois dans les bras d'une femme adorable, ſans défiance, pleine de candeur, qui croit prodiguer ſes careſſes au duc d'Yorck, & qui abandonne tous ſes charmes au menſonge, à la trahiſon, à un particulier obſcur.... Mais quel homme ſur la terre eût ſenti comme moi l'empire de ſa beauté ! quel prince, quel roi l'eût idolâtrée autant que je l'idolâtre ! Si je venois à perdre la vie dans la journée qui ſe prépare, tu lui remettras cette lettre : mon ame s'y eſt épanchée ; je ne veux point que mon crime ſurvive à mon trépas ; qu'elle le connaiſſe dans toute ſon étendue. Aſtley, ajoûte à mon écrit : fais lui bien ſentir qu'une paſſion dont je n'ai pu me rendre maître, m'a emporté à cet artifice ſi honteux, ſi indigne d'elle, & je puis dire, de moi. Qu'elle ſe pénètre de tous

mes transports ; elle aime : elle me jugera avec moins de févérité. Dis-lui bien que ce n'étoit pas la comtesse de Huntley, la princesse du sang royal d'Écosse que j'adorois : c'étoient tous ses charmes, ces heureux présents qu'elle a reçus de la nature ; sa tendresse pour moi, ses vertus ont achevé d'enflammer un cœur où n'auroit pu s'effacer un seul trait de son image. Mon crime, sans doute, sera moins grand, si elle le rejette sur la bizarrerie du sort ; Astley, je me sentois l'ame d'un souverain, & nul mortel n'aima comme moi ; qu'elle pardonne dumoins à ma mémoire.

La duchesse d'Yorck ne se consoloit point d'une réparation trop accablante pour sa sensibilité : elle voyoit son époux toujours environné de dangers, blessé, expirant, mort ; elle se rappelloit ses dernières paroles, & n'en pouvoit démêler le sens ; tout portoit à son ame des atteintes douloureuses.

Jacques s'étoit flatté qu'à son entrée dans le Northumberland, il trouveroit une infinité de partisans des Yorcks qui voleroient sous ses drapeaux : il fut trompé dans ses espérances. La désertion de Clifford, & la fin du lord Stanley avoient jetté la consternation dans les esprits ; l'ascendant de Henri en

imposoit plus que jamais à la nation ; ses généraux, loin de livrer bataille, comme les Écossais l'avoient cru, ne firent que harceler leur armée, qui tous les jours s'affaiblissoit. Leur souverain commençoit à perdre de cette espèce d'enthousiasme dont le duc d'Yorck avoit eu le talent de l'échauffer en sa faveur ; ce monarque montra même un ressentiment blâmable dans un roi ; le dépit d'avoir tenté sans aucun fruit une expédition qu'il regardoit comme une source de gloire & d'avantages pour l'Écosse, lui fit passer les bornes que la licence de la guerre se permet : il mit le pays à feu & à sang, & ne chercha plus qu'à ramasser un butin considérable qui dédommageât ses troupes du peu de succès de cette entreprise. Ces hostilités si peu attendues achevèrent d'indisposer les Anglais contre le duc d'Yorck : il courut se jetter aux pieds de Jacques, & le supplia d'avoir pitié des malheureux habitans du Northumberland : le monarque Écossais reçut assez mal sa prière ; il lui répondit avec une sorte d'ironie que c'étoit s'intéresser à ses ennemis, & que d'ailleurs ce peuple pourroit bien n'être jamais le sien. Ils revinrent en Écosse assez mécontents l'un de l'autre.

Le duc, ainsi que Fryon, s'apperçut avec regret

que le charme se dissipoit. La duchesse n'en fut pas moins empressée à revoir son mari : ses nouvelles disgraces n'avoient servi qu'à le rendre plus intéressant pour un cœur qui connaissoit toute la force & la délicatesse de l'amour. Mais de quel trait fut-elle frappée, quand plusieurs papiers publics l'eurent instruite d'une des raisons principales qui avoient empêché les Anglais d'embrasser le parti de son époux ! On se plaignoit tout haut que, pour se placer sur le trône, il eût recherché l'appui d'une nation de tous tems ennemie déclarée de l'Angleterre ; on lui reprochoit surtout son mariage avec la comtesse de Huntley, qu'on appelloit un sceau de réprobation qui lui devoit interdire à jamais jusqu'à l'espérance de recueillir l'héritage de ses pères. C'est notre union, lui dit la duchesse, qui vous ferme le trône ! & il n'est point pour vous d'autre place ; cher prince, jugez de ce que j'ai à souffrir, moi, qui voudrois au prix de ma vie, vous procurer l'empire du monde ! La haine de votre peuple, son refus insurmontable de vous reconnaître pour son souverain, voilà donc ce que mon amour vous aura coûté !

A ces mots, elle verse un torrent de larmes ; elle s'abandonne à la plus vive douleur ; puis paraissant for-

tir d'une eſpèce d'anéantiſſement, & s'armer de courage : — Duc, je vous aime, & il s'agit d'en donner à vous, à toute l'Europe un témoignage éclatant... Je le donnerai. Notre hymen indiſpoſe contre vous les Anglais ; il vous arrache le ſceptre qui vous eſt dû ; le nom de mon époux eſt un crime à leurs yeux : eh bien ! il faut vous laver de ce crime, il faut régner, être heureux ... puis-je le dire ? que les nœuds de cet hymen ſoient rompus ; qu'un éternel divorce, c'eſt moi qui prononce ce mot, nous ſépare ... nous ſépare ... à jamais ; que votre amante ne ſoit plus votre épouſe : mais promettre de ne vous plus aimer, oh ! ces ſerments ſont au deſſus de mes forces.

Femme adorable, s'écrie le duc d'Yorck d'une voix étouffée par les ſanglots, comment ai-je pu juſqu'à ce moment vous entendre & vivre encore ? que me propoſez-vous ? ce ſacrifice, je l'accepterois ! & penſez-vous que le mien ne ſeroit pas mille fois plus horrible ? Qui, moi ! rompre un engagement pour lequel ... c'eſt moi qui n'aurois dû jamais prétendre à cet hymen ; c'eſt moi que l'amour a égaré ... un prince ... eh ! qu'eſt-ce que le titre de roi auprès du nom de votre époux, de votre amant ? régner ſans la divine Huntley !.. non, madame, non,

je ne veux point le trône à ce prix. Que tous les Anglais, que l'univers entier m'abandonne, me rejette : un regard de vos yeux me dédommagera de tout ce que j'aurai perdu ; mon épouse sera tout pour moi ; je ne puis assez l'aimer, l'idolâtrer... Madame, qui à osé aspirer à votre cœur & à votre main, doit éprouver des transports au-dessus de l'humanité ; ce trône dont on veut m'écarter, je me sens la force de le conquérir ; votre époux doit avoir l'ame d'un héros, & vous enflammerez mon courage. Ces Anglais si aveugles sur vos charmes, sur votre naissance, sur vos vertus, vous rendront un jour plus de justice ; tout est fait pour adorer comme moi la maitresse de mon cœur.

Le duc d'Yorck court vers Astley :—Mon ami, si tu sçavois combien je suis coupable ! croirois-tu que la duchesse, d'après ce cri d'un peuple farouche qui s'élève contre mon mariage, m'a offert de briser des liens... C'est pour cet hymen que j'ai pu consentir à me charger d'un rôle méprisable, à devenir l'instrument du mensonge... Je ne suis pas roi, Astley : mais, quelque soit l'événement, je porterai un sceptre ; si ce n'est pas comme le duc d'Yorck, ce sera comme l'époux de la comtesse de Huntley, comme

l'amant le plus épris, & qui cherche à mériter de posséder tant de charmes. Ah ! que l'amour nous excite, nous élève encore plus que l'ambition ! C'est à moi qu'il convient d'être plus qu'un homme, de tenter l'impossible. Divine Huntley, j'ai pu vous tromper ! je réparerai ce crime à force de grandeur d'ame & d'intrépidité.

Henri, toujours dévoré d'une passion avilissante; saisit l'occasion de grossir ses trésors ; il convoqua un parlement, se plaignit amérement de l'irruption des Écossais & de leur roi qui favorisoit l'audace d'un imposteur, fit un tableau touchant des ravages qu'avoient essuyés les provinces du Nord, & eut enfin l'adresse d'obtenir cent vingt-mille livres sterling & deux quinzièmes. Les ministres de ces impositions agirent avec dureté ; le peuple murmura, & les habitans de Cornouaille levèrent l'étendard de la rébellion ; les collecteurs furent massacrés ; le lord Audeley se mit à la tête des factieux, qui s'avancèrent jusqu'à Londres Le génie du roi d'Angleterre l'emporta encore cette fois sur les efforts d'une révolte presque générale : il livra bataille aux rébelles ; ils furent vaincus, & leurs chefs subirent le dernier supplice.

Jacques avoit profité de cette émeute qui pouvoit entraîner la perte de Henri, pour tenter une seconde irruption en Angleterre ; il ne passa point le château de Norham qu'il avoit fait investir. L'approche du comte de Surrey, qui jetta dans la place des secours & des munitions, força ce monarque de se retirer ; ce nouvel échec augmenta sa mauvaise humeur contre le duc d'Yorck ; la duchesse ne prévoyoit que trop un avenir peu favorable à son mari. C'est de ma patrie, disoit-elle, qu'il reçoit ces coups ! la mauvaise fortune le poursuit, & ma tendresse redouble avec ses revers. J'ai à expier auprès de lui, l'inconstance du roi & des Écossais. Eh bien ! s'il ne lui reste plus d'appui, plus d'espoir, je dois chercher à lui tenir lieu de tout.

Le roi d'Angleterre étoit las d'avoir tant d'ennemis à combattre ; il voulut rappeller Jacques dans ses intérêts : l'arrivée de D. Pedro d'Ayala, ambassadeur d'Espagne à la cour de Londres lui parut un moyen propre à l'exécution de son projet. Ce ministre étoit chargé de la négociation du mariage de l'infante Catherine, fille de Ferdinand & d'Isabelle avec Arthur, prince de Galles. Personne n'avoit plus de talent que D. Pedro pour traiter de la paix

entre les deux monarques : il étoit doux, insinuant, & sçavoit cacher la profondeur de ses vûes politiques sous un air d'affabilité & de candeur. Il vint donc à Edimbourg, eut avec le roi de longues conférences dont le résultat fut une instruction détaillée sur tout ce qui concernoit le duc d'Yorck ; Henri faisoit demander absolument, par le médiateur Espagnol, que son ennemi fût remis entre ses mains ; c'étoit le premier article du traité.

Jacques envoye chercher le duc. Vous ne doutez pas, lui dit le monarque, du desir extrême que j'ai eu de vous être utile, & de mettre sur votre front la couronne d'Angleterre ; je vous ai associé à ma famille, puisque votre épouse est ma parente ; je vous regarde, en un mot, comme un prince de mon sang : mais le roi de France m'a donné un exemple que doit suivre tout mortel appellé au trône. Un souverain n'a d'amis, de parents, d'objet enfin qui le déterminent que l'état ; il est une espèce de victime toujours prête à se dévouer au bonheur de ses sujets. On nous porte envie : eh ! est-ce pour nous que nous vivons, que nous aimons ? Vous m'aviez inspiré un attachement dont vous avez reçu des preuves signalées : je suis forcé d'y mettre des

bornes : mais je vous l'ai promis, je tiendrai ma parole royale : qui que vous ſoyez, je ſuis incapable de vous abandonner au ſort attaché à vous perſécuter. Le roi d'Angleterre me propoſe une paix avantageuſe. Je vous l'ai dit : ce n'eſt pas pour moi que je règne, c'eſt pour un peuple qui m'a confié ſes intérêts ; j'accepte donc cette paix néceſſaire. Henri demandoit que vous fuſſiez livré à ſon ambaſſadeur : c'eſt ici que j'accorde le devoir & la généroſité ; je vous invite à quitter mon royaume ; mes bienfaits vous ſuivront par-tout où vous irez ; des vaiſſeaux, de l'argent, tout de ma part eſt à votre diſpoſition. Sire, répond le duc d'Yorck avec cet air de nobleſſe qui répandoit tant d'intérêt ſur tout ce qu'il diſoit, vous n'entendrez aucune plainte ſortir de ma bouche. Il y a longtemps que je dois être accoutumé au perſonnage d'infortuné, & les malheureux ſont-ils faits pour avoir des amis ? J'avois cru, il eſt vrai, que le ciel en ma faveur vous avoit diſtingué du reſte des princes, que mes diſgraces vous avoient touché, que mon bienfaiteur ne ſe laſſeroit point de m'appuyer ; ma reconnaiſſance étoit ſi vive ! D'ailleurs j'imaginois que vous daigneriez toujours voir en moi une épouſe qui a l'honneur

de vous appartenir. Des raiſons d'état vous empêchent de me continuer votre bienveillance déclarée : je les reſpecte, ſire, ces raiſons ſi contraires au ſentiment. Je n'éxaminerai point s'il eſt du devoir d'un ſouverain d'obéir à la cruelle politique qui proſcrit un prince malheureux, qui lui ferme tout azyle, qui le forcera peut-être lui & ſa femme, cette princeſſe de votre ſang, à ſuccomber de douleur, à connaître ces humiliations qu'entraîne l'adverſité. Je ne veux, en ce moment, vous parler que de vos bienfaits & de ma reconnaiſſance; je la conſerverai juſqu'au dernier ſoupir. Promettez-moi ſeulement, ſi je cède à ma mauvaiſe fortune, ſi je meurs accablé de mes revers, que vous vous ſouviendrez d'une épouſe ... cette image eſt pour moi le comble des malheurs... Vous pleurez, ſire! ah! ces larmes me penètrent. Jugez de ma peine, reprend le roi d'Écoſſe en le preſſant dans ſes bras; allez ... ſi vous n'êtes pas un prince, vous êtes bien digne de l'être.

Le duc d'Yorck apprend à la ducheſſe le nouveau coup dont il eſt accablé, qu'il n'a plus que quelques jours à demeurer en Écoſſe; & quel azyle lui ſera ouvert? ira-t-il montrer ſon infortune, un perſonnage avili aux Flamands dont les intérêts lui défendent

l'entrée des Pays-Bas ? ils se sont en quelque sorte réunis avec ses ennemis. La duchesse de Bourgogne ne peut, dans cette occurence, lui offrir qu'une protection inutile.

La duchesse d'Yorck ne répond à son mari qu'en se rendant avec précipitation chez le roi. Ses cheveux épars, le désordre de son ame, l'abandon qui régnoit dans sa parure lui prêtoient de nouveaux charmes ; la majesté des douleurs, si l'on peut le dire, se montroit sur son visage dans tout son éclat ; elle vole au palais, accompagnée de son époux ; elle entre, se précipite toute en larmes aux pieds du monarque : — Vous l'auriez résolu, sire, d'étouffer la voix de l'honneur, celle de l'humanité, pour écouter une politique impie qui viole toutes les loix, brise tous les nœuds, vous fait oublier que je suis de votre sang ? Après avoir ouvert votre sein à l'infortuné duc d'Yorck vous le chasseriez de vos états ? Ses titres, son rang, sa qualité de malheureux qui vous implore, & celle-là, sire, n'est-elle pas la plus touchante pour un cœur comme le vôtre, rien ne pourra vous attendrir, & vous engager à finir un ouvrage que vous aviez si heureusement commencé ? Je ne vous parlerai pas du lien qui m'unit au duc d'Yorck, qui me rend

propre sa destinée, ses revers encore plus que ses succès : c'est vous qui l'avez formé ce nœud devenu si funeste à ce prince ; vous n'ignorez pas que les Anglais lui font un crime de cet hymen, & la dot que je lui apporte est un malheur constant, la privation du secours qu'il pouvoit espérer d'un peuple né pour lui obéir, la perte enfin de vos bienfaits, quand tout l'abandonne !

Le roi interrompt la duchesse pour lui dire qu'ils peuvent toujours compter sur son attachement, & qu'ils en recevront des témoignages, en quelques lieux que le sort les jette ; il ajoûte qu'il est obligé de céder à la nécessité, au bien de l'état, que c'est malgré lui qu'il se sépare du prince son époux. Le sacrifice, poursuit-il, me coûtera moins, si vous en croyez mes conseils, & j'imagine que le duc d'Yorck joindra sa prière à la mienne : cette politique si rigoureuse à laquelle je m'immole en cet instant, ne me refuse point la consolation de vous retenir dans ma cour ; vous attendrez près de moi que le duc ait rétabli le calme, & que sa situation lui permette de vous assurer une retraite, où dumoins vous soyez tranquille. Hélas ! interrompt vivement le duc d'Yorck, que cette épouse si chérie ne

quitte point Edimbourg ! qu'elle ſoit heureuſe ! & que moi ſeul je ſupporte tous les aſſauts de mon infléxible deſtinée ! je conſens... N'achevez pas, s'écrie la ducheſſe, je connais mon devoir ; je connais mon amour ; cher époux, c'eſt le cœur plus qu'un lien conſacré par les loix, qui nous a unis ; il faut que les mêmes coups nous frappent. Il n'y a que la mort qui ſoit capable de nous ſéparer, & je veux encore partager ton cercueil : oui, je mourrai avec toi ; ma cendre cherchera encore la tienne ; ſire, continue-t-elle, en prononçant ſon arrêt, vous avez prononcé le mien.

Le monarque mêle ſes larmes à celles de la ducheſſe ; il l'embraſſe avec bonté : mais il ne peut changer de réſolution ; tout ce qu'il peut leur dire, au milieu des pleurs qui lui échappent, n'eſt que ce peu de mots : je ſuis roi.

Jacques avoit eu la généroſité de cacher à la ducheſſe d'Yorck ainſi qu'à ſon mari, les raiſons qui le déterminoient à les renvoyer ; on avoit éclairé ce prince ſur la vérité de la naiſſance de Varbeck, & cependant il y avoit des moments où il doutoit encore, tant ce jeune-homme avoit le talent de remplir le perſonnage qu'on lui faiſoit jouer !

Ils ſont montés ſur les vaiſſeaux qu'on leur avoit préparés. La ducheſſe dans une profonde douleur qui tenoit de l'abbattement, avoit les yeux continuellement attachés ſur le rivage ; elle eſt prête à le perdre de vûe. C'en eſt donc fait, dit-elle ! c'eſt pour la dernière fois que mes regards ſe ſont tournés vers toi, ô patrie ſi cruelle, ſi barbare ! je renonce pour jamais au ſéjour qui m'a donné la naiſſance ; j'ai fait un divorce éternel avec l'Écoſſe : je ne lui demanderai pas même un tombeau. Allons, cher prince, (en s'adreſſant à ſon époux) ſoyez tout pour moi ; famille, patrie, exiſtence, je les oublie, ou plutôt je les trouve, je les aime en vous ſeul ; qu'on nous tranſporte au bout du monde, dans une iſle déſerte, dans une affreuſe caverne ; que je vive, que j'expire à vos côtés, & je n'accuſerai point ma deſtinée.

Fryon avoit quitté ſon pupile, pour retourner auprès de la ducheſſe de Bourgogne. Le jeune Aſtley ſuivoit ſeul ſon ami ; l'attachement, plus encore que l'intérêt qui avoit paru d'abord le déterminer, l'entraîna conſtamment dans le parti de cet illuſtre aventurier.

Leur départ d'Écoſſe décida la paix entre Jacques

& Henri. D. Pedro en fit nommer garants ſes maîtres Ferdinand & Iſabelle ; on prétend même qu'il avoit traité du mariage de Marguerite, fille du roi d'Angleterre avec le monarque Écoſſais.

La navigation des deux époux fut aſſez heureuſe. Le duc d'Yorck avoit réſolu de ſe retirer une ſeconde fois en Irlande, dans l'eſpérance que cette nouvelle tentative ſur un pays auſſi enclin à la révolte, lui ſeroit plus favorable. Lorſque ſes yeux ſe fixoient ſur ſa femme, il lui échappoit de ſombres gémiſſements, & les careſſes innocentes qu'il en recevoit, ne ſervoient qu'à augmenter la triſteſſe dont il étoit conſumé. Souvent il repouſſoit ſes larmes, & alloit les répandre dans le ſein de ſon ami : — Aſtley, quel eſt mon ſort ! qu'il eſt affreux ! & quelle en ſera la fin ? tout m'abandonne, la France, les Pays-Bas, l'Écoſſe, & je traîne après moi une malheureuſe victime qui me fait ſentir bien plus vivement les tourments ſecrets qui me déchirent ! Où me conduira ce perſonnage qui ne me pèſe déjà que trop ? j'aurai trompé une femme de la plus illuſtre naiſſance, la beauté, le ſentiment, la vertu même, mon amie, ma ſouveraine maitreſſe ! & ce ne ſera point aſſez d'eſſuyer

une

une fin tragique : j'envelopperai dans ma perte... Aſtley, je ne puis ſoutenir cette image ! C'eſt cette image, interrompt Aſtley, qui doit vous armer d'une fermeté inébranlable. Il ne s'agit plus d'écouter des remords qui ſeroient hors de ſaiſon : ſongez que vous êtes le mari de la comteſſe de Huntley, parente d'un monarque ; qu'il lui faut une couronne ; que le fils d'Owen n'avoit guères plus de droits que vous ; qu'il vous ſera facile d'expier cet artifice, en gouvernant l'Angleterre en grand homme. Perſuadez-vous que vous êtes le fils d'Edouard IV ; il eſt des menſonges utiles : celui-ci vous conduira à la gloire, & au plaiſir ſi flatteur pour vous, de placer votre épouſe dans un rang qui doit être le ſien. — Mais ſi la fortune me combat, ſi je ſuis découvert, ſi le myſtère eſt révélé, que dira cette infortunée ? Les héros & les amants, reprend avec vivacité Aſtley, ne doivent point enviſager d'obſtacles ; la crainte & le découragement ſont le partage des ames vulgaires ; n'ouvrez les yeux que ſur une femme que vous aimez ardemment, & vous forcerez la fortune à vous favoriſer.

Le ſuccès confirme la noble audace dont Aſtley enflammoit ſon ami ; des étincelles renaiſſent du feu que Henri avoit crû éteint ; ſon caractère ſombre

& dur s'étoit en vain démenti : l'esprit de douceur qu'il avoit opposé à la révolte de Cornouaille, parut aux factieux plutôt un effet de sa faiblesse que de sa clémence ; ils appelloient un nouveau chef.

Le duc d'Yorck descendu sur les côtes d'Irlande, apprend que la rebellion se rallume ; des partisans & des amis se remontroient ; il reçoit une députation de la part des mécontents, qui lui offrent le commandement d'une armée à laquelle il ne manquoit que sa présence, pour marcher contre Henri. Le duc accepte la proposition avec joie, vole vers eux : ils lui disent qu'il avoit fait une faute considérable, en se confiant à la duchesse de Bourgogne, & aux rois de France & d'Écosse dont les intérêts demandoient le sacrifice des siens, qu'il s'étoit trompé dans ses vûes politiques, lorsqu'il avoit tenté une descente dans la province de Kent, trop voisine de Londres, que, s'il s'étoit adressé aux habitants de Cornouaille, il seroit déjà couronné à Westminster. Le jeune ambitieux, à ces discours, se sent tout de flamme ; ses mains touchoient le sceptre, & il voyoit sa femme à ses côtés sur le trône d'Angleterre. Il se rend à Bodmin ; trois mille hommes viennent l'y joindre ; il prend le titre de roi ; tout enfin retentit de cette proclamation.

Le monarque Anglais en est bientôt instruit ; accoutumé au succès, il semble ne point appréhender que la fortune lui soit infidelle : il s'applaudit même d'avoir à combattre un fantôme, qui depuis longtems, le fatiguoit d'une apparence de réalité ; une foule de seigneurs que les révoltés n'avoient pu gagner, se rassemble autour de lui ; on se prépare à une bataille.

Le duc d'Yorck avoit revêtu sa cuirasse ; il étoit prêt de se montrer à ses troupes : la duchesse fait quelques pas pour le suivre ; elle l'arrête, le serre contre son sein, ne peut que l'inonder de ses larmes, que pousser des cris. — Eh quoi, madame ! vous qui aimez ma gloire, qui desirez mon bonheur, vous m'offrez un spectacle si douloureux ! est-ce à vous de m'inspirer des allarmes ?.. chère épouse, il vous faut un diadême ; un époux qui ne seroit pas roi, n'auroit point votre tendresse... — Que dites-vous, cruel ? je vous l'ai cent fois répété : est-ce le rang suprême que j'aime, que j'adore en vous ? — Vous ne seriez point attachée à la grandeur, à la naissance ! ce seroit moi que vous aimeriez ! Le duc d'Yorck... — Eh ! pouvez-vous en douter ? pouvez-vous croire que ce n'est pas vous seul que je chéris, dénué de cet éclat, qui ne me séduit point ... vous êtes malheu-

reux... — Oui, madame, je le ſuis ... & peut-être le plus coupable ... l'amour... Encore une fois, pardonnez ... je triompherai. C'eſt pour vous que je vole au combat.

Il ne ſçauroit s'arracher des bras de ſon épouſe ; lui-même verſoit des pleurs ; emporté ſubitement par un effort courageux, il s'élance à la tête de pluſieurs amis, accompagné d'Aſtley, & laiſſe la ducheſſe ſous la garde de quelques-uns de ſes partiſans les plus affidés.

Il court ſe préſenter devant Exéter, dans le deſſein de s'en rendre maître, & de ſe procurer une retraite, s'il perdoit la bataille ; il cherche à ſe concilier les habitans de cette ville par des promeſſes éblouiſſantes, & ne peut les gagner : loin de l'entendre, ils lui fermèrent leurs portes ; le duc ſe détermina à donner un aſſaut : il y perdit deux cens hommes. Il eſt informé que les lords Daubeney & Broke marchoient au ſecours de la place, ſuivis d'un corps de troupes, & que le roi d'Angleterre s'approchoit en perſonne à la tête d'une nombreuſe armée : il lève promptement le ſiège, & ſe retire à Tawton. C'étoit dans ces plaines qu'il attendoit Henri ; c'étoit là enfin que s'ouvroit pour lui le chemin

qui devoit le mener au trône, ou que se creusoit son cercueil. Dans quelle foule de réflexions accablantes il se plongeoit ! D'un côté quels fruits de la victoire ! un sceptre brillant, le plaisir de combler de biens une femme adorée, de la faire asseoir sur un trône, de lui montrer un époux digne d'elle, de voir un vaste royaume à ses pieds, de figurer parmi les premiers souverains de l'Europe ; à ces images séduisantes succédoient des tableaux bien différents : une défaite sans ressource, la honte, le désespoir, la misère, la mort, la prison plus cruelle encore, ou un trépas ignominieux, le dernier des revers, cette beauté aimée à l'idolâtrie, & qui avoit sacrifié tout à l'amour, retirée de son erreur, forcée de mépriser, de haïr celui qui l'avoit trompée si lâchement, victime elle-même d'une imposture criminelle, abandonnée à l'adversité, à l'humiliation, à l'opprobre, rougissant de son nom, expirant enfin sous tant d'infortunes, en détestant leur auteur : voilà quels orages divers bouleversoient l'ame du jeune audacieux. César prêt à livrer bataille pour disputer l'empire du monde, avoit eu peut-être l'esprit moins agité.

Le duc d'Yorck veilloit seul avec Astley dans sa tente ; il lui confioit ces pensées tumultueuses

Le combat devoit se donner le lendemain, au lever de l'aurore. Le duc avoit sa tête appuyée sur la table où étoient son casque & son épée.

Un homme entre avec précipitation, lui remet un billet conçu en ces termes : » Je ne sçais, lorsque » vous recevrez cet écrit, s'il sera temps encore de » me secourir. Henri est informé que ce lieu est ma » retraite ; il envoye un corps de troupes pour se » saisir de moi ; cher époux, vous serois-je ravie ? « — Allons, mon cher Astley, empêchons que la duchesse ne tombe dans leurs mains. — Que faites-vous ? songez que nous touchons au moment... — Je ne vois rien que le péril d'une épouse adorée, & si je la perds, que m'importe la victoire, le royaume d'Angleterre, l'empire de l'univers ? Ami, courons, volons, transportons la duchesse dans un azyle plus sûr, & je reviens au jour naissant, combattre, ou mourir. Que nul ici que toi, & quelques serviteurs qui me sont dévoués, ne soit instruit que j'ai quitté l'armée.

Il n'a pas achevé ces paroles, qu'il s'élance sur un cheval, suivi d'Astley, & vole vers Bodmin. Il n'a que le temps de se précipiter dans les bras de sa femme, de la prendre dans les siens, & de la con-

duire auſſi promptement dans un endroit écarté, à plusieurs mille de cette place. Il ne lui échappe que des mots entrecoupés, des larmes, des ſanglots, enſuite des tranſports d'audace, des promeſſes de revenir mettre aux pieds de la princeſſe les drapeaux qu'il va remporter ; il s'en ſépare avec vivacité, retourne avec le même emportement à ſes genoux, lui prodigue les careſſes les plus tendres, lui fait enfin ſes adieux, en verſant de nouvelles larmes, & reprend avec ſon ami le chemin de ſon camp.

Les vents ne ſont pas plus rapides. Le ciel commençoit à blanchir ; le jour alloit paraître. Les deux cavaliers redoubloient d'efforts ; ils approchoient de Tawton ; déjà ils apperçevoient leurs étendarts. Un bruit affreux frappe leurs oreilles ; un ſoldat couvert de ſang, accourt, & tombe aux pieds de leurs chevaux ; il reconnaît le duc : — Sauvez-vous. Les ennemis n'ont pas attendu l'aurore pour nous attaquer. On a ſçu que vous nous aviez quittés. Nous ſommes vaincus ; la plupart des nôtres ſont morts ou priſonniers. Prince, on vous cherche par-tout ; une prompte fuite eſt la ſeule reſſource qui vous reſte.

Il n'en dit pas davantage, & ſur le champ ce malheureux expire de ſes bleſſures.

O ciel ! s'écrie le duc ; j'ai tout fait pour l'amour ; & c'est lui qui me perd ! Il tire son épée ; veut s'en percer : Astley l'arrête : — Oubliez-vous la duchesse ? eh ! quel sera son sort ? c'est ici qu'il faut rappeller votre fermeté. Vivez pour faire tête au malheur. Un homme vraiment courageux renonça-t-il jamais à l'espoir ?

Astley, en lui parlant de sa femme, s'étoit servi d'un moyen assuré pour le détourner du projet de se donner la mort. L'un & l'autre s'abandonnent à l'impétuosité de leurs chevaux ; ils ne sçavoient quelle route tenir ; la consternation les égaroit ; ils voyent derrière eux s'élever un nuage de poussière ; ils distinguent un escadron ennemi qui accouroit de leur côté : comment lui échapper ? un château se présente à leurs regards ; ils y précipitent leur course.

Quel nouveau coup de foudre ! ils ont reconnu ce château qui appartenoit au lord Courteney, un des partisans les plus zélés des Lancastres ; ils sont déterminés à éviter ce séjour ; cette troupe les presse ; elle va les saisir ; l'épouvante s'est emparée d'Astley. Le lord Courteney étoit retenu dans cette campagne par la maladie d'un de ses enfants qu'il aimoit beaucoup ; la fortune obstinée à persécuter les deux fugitifs, veut

que ce ſeigneur les apperçoive : auſſitôt il fait un mouvement, comme pour aller chercher des domeſtiques, afin de s'en rendre maître. Le duc pénètre ſon deſſein ; il vole à lui, & avec une noble fermeté : — Mylord, vous êtes mon ennemi ; vous êtes auſſi le plus généreux des hommes ; je ſuis le duc d'Yorck ; j'ai perdu la bataille ; on nous pourſuit, & c'eſt dans vos bras que je me réfugie avec mon ami : nous trahiriez-vous ? Le lord demeure interdit : — Oui, je ſuis votre ennemi, & vous n'êtes pas le duc d'Yorck : mais vous ne vous repentirez point de la confiance que je vous ai inſpirée ; entrez, ma maiſon vous eſt ouverte ; je ſçais reſpecter l'hoſpitalité ; ne craignez rien ; quand le péril ſera paſſé, vous irez ailleurs attendre la punition que vous méritez.

Le jeune-homme que nous avons dépeint comme l'eſprit le plus ſouple & le plus inſinuant, ne voit dans cette réponſe que la grandeur d'ame du lord, & a l'art de paraître ſe cacher ce qu'elle renfermoit d'offenſant ; il remporte une victoire d'un nouveau genre : il a une longue converſation avec Courteney, qui finit par être perſuadé que ſes ſoupçons étoient injuſtes, & que c'eſt en effet le duc d'Yorck auquel

il a donné un azyle ; il fait éclater sa générosité : il indique à l'un & à l'autre un endroit dans sa maison où ils pouvoient défier les recherches.

A peine s'y sont-ils réfugiés, que les chefs de l'escadron mettent pied à terre, arrivent au château, & demandent au lord s'il n'a point vû deux hommes qui fuyoient à travers champ, & qu'on disoit être le faux duc d'Yorck, & son confident Astley : Courteney réplique avec fierté qu'il est un des serviteurs les plus zélés du roi, mais qu'il n'est ni espion, ni délateur. Ce ton en impose aux officiers qui se retirent, & tournent ailleurs leurs pas & leurs perquisitions.

Le duc & son ami, qui de leur retraite avoient tout entendu, se hâtent d'en sortir, quand ils présument que la troupe est éloignée ; ils veulent témoigner leur reconnaissance : duc d'Yorck, dit Courteney, car je ne doute plus que vous ne soyez le fils d'Edouard IV, vous ne me devez aucun remerciment : j'ai agi pour l'honneur. Je suis déclaré ouvertement contre votre maison, & j'ai dévoué un attachement inviolable à celle de Lancastre : mais je ne sçais point profiter du malheur de mon ennemi, & le trahir alors qu'il réclame mes secours ; restez ici jusqu'au moment qu'il n'y ait plus rien à craindre.

Ils attendent pour quitter le château, que le jour ſoit tombé. Partez, reprend le lord, en s'adreſſant au duc, nous pourrons nous revoir ſur un champ de bataille; c'eſt-là que je combattrai le concurrent de Henri, & que je tâcherai de lui donner des preuves de courage : aujourd'hui je veux ne lui montrer qu'un cœur ſenſible à ſa ſituation; je le prie donc de recevoir cette bourſe dont il peut avoir beſoin dans la circonſtance, & qu'il me rendra, quand ſa fortune le lui permettra.

Tel étoit l'aſcendant de Varbeck, digne à la vérité du rang & du nom qu'il avoit uſurpés : il ſçavoit ramener les eſprits les plus indiſpoſés contre ſes artifices, & ſe concilier l'eſtime ainſi que l'amitié.

Le duc vouloit, à la faveur des ténèbres, retourner à l'endroit où il avoit laiſſé la ducheſſe; cette ſeule idée l'occupoit. Aſtley s'égare dans l'obſcurité; ſon ami le cherche envain : à l'inſtant qu'il croit l'avoir retrouvé, il eſt ſaiſi par des ſoldats qui l'emmenoient priſonnier; il a l'adreſſe de ſe dégager de leurs mains; les portes du monaſtère de Bowley étoient ouvertes: il ſe jette dans cet azyle, & ſe hâte de s'y faire enregiſtrer, dans le deſſein de jouir des privilèges

---

De jouir des privilèges, &c. Quelque crime qu'on eût com-

accordés à ce lieu ſacré. Il eſt néceſſaire de ſçavoir qu'alors en Angleterre, comme dans les autres royaumes qui reconnaiſſoient le pape, il y avoit des endroits de *refuge*, inviolables mêmes pour les ſouverains. La plûpart des égliſes à Rome font encore valoir ce droit qui eſt une ſource d'abus, & qui n'en eſt pas moins reſpecté.

La première penſée de l'infortuné duc d'Yorck eſt de chercher à terminer promptement un ſonge qui l'avoit abuſé peú d'inſtants; le réveil étoit terrible, & ne lui promettoit qu'un enchaînement de diſgraces toujours plus accablantes. Qui peut donc le retenir à la

---

mis, on étoit ſûr, en ſe retirant dans ces asyles, d'échapper aux pourſuites des loix; ils étoient inviolables pour les rois mêmes qui n'auroient oſé les forcer, dans la crainte de s'attirer l'indignation & les anathèmes de la cour de Rome. Le pape, en qualité de ſouverain, étoit extrêmement attaché aux privilèges accordés par ſes prédéceſſeurs à ces lieux de refuge. Cependant Henri VII dans la ſuite, & du conſentement d'Innocent VIII, vint à bout d'affaiblir ces prérogatives d'où émanoient une foule d'abus d'autant plus dangereux, qu'on avoit ſçu intéreſſer un appui reſpectable à leur conſervation. C'eſt ainſi que de tout tems, ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes a ſervi leur politique & leurs intérêts particuliers. Sçachons donc ſéparer la cauſe des effets, & pleins de vénération pour la tige, ayons le courage d'extirper les rameaux.

vie ? l'amour, l'eſpérance d'être utile à ſa femme, de la ſecourir, de la revoir encore ; c'étoit cependant cette épouſe chérie qui l'entraînoit dans cet abyme, & qui avoit ruiné toutes ſes eſpérances ; le deſir de la retirer de Bodmin l'avoit pour un ſeul moment fait abandonner ſon armée, & il n'avoit pas été plutôt hors du camp, que cette nouvelle s'étoit divulguée & répandue parmi les ſiens ; le découragement & la confuſion s'étoient mis auſſitôt dans ces troupes compoſées d'un ramas de vagabonds, d'étrangers, de ſoldats indiſciplinés, de ces gens qui *fuyent*, comme le dit très-bien le pere d'Orléans, *la pauvreté & la juſtice*.

Le malheureux antagoniſte de Henri, le croiroit-on, devoit eſſuyer des épreuves encore plus terribles : le prieur de Bowley lui apprend qu'on a découvert la retraite de la ducheſſe, & qu'elle eſt au pouvoir de Henri. — Quoi ! je n'étois pas aſſez briſé ſous les jeux cruels de la fortune ! ma femme, tout ce que j'aime, dans les mains d'un vainqueur qui brûlera de ſe venger ! Je perds tout, juſqu'à mon ami que la fatalité m'enlève, & dont j'ignore le deſtin ! Ne tremblez point pour vos jours, lui dit le miniſtre des autels, le roi lui même n'oſeroit y attenter. — Ah ! mon père, dans l'état où je

suis, c'est bien peu que d'avoir à craindre pour sa vie. C'est pour une épouse ... mon père, si vous sçaviez...

Le duc d'Yorck épuisé de douleurs, accablé sous la charge de son infortune, tombe dans une espèce de léthargie : il en revient pour recevoir d'un religieux, qui le prie de lui garder le secret, cette lettre qu'il couvre de baisers & de larmes : » Voilà » donc où vous a conduit cette tendresse dont la » mienne seule peut approcher ! Ce n'étoit pas assez » d'avoir indisposé par notre union un peuple qui de» voit vous soutenir, de vous avoir fermé le trône : » je suis cause que le fruit de tant de travaux vous est » ravi, que votre armée est vaincue, que vos espéran» ces sont détruites, qu'un ennemi enfin triomphe, & » vous tient en sa puissance. Si votre gloire & votre » honneur souffroient de cette horrible catastrophe, je » vous presserois moins de vivre : mais un malheur » comme le nôtre, illustre plus qu'il n'humilie ; vos » jours seront en sûreté ; ayez le courage de traîner » ce fardeau, & tant qu'il nous restera un soupir, ne » désesperons point. Croyez que, s'il ne s'agissoit que » de moi, je n'aurois pas hésité sur le parti qui me » restoit à suivre ; quand on est parvenu au comble » du désastre où nous sommes, il est aisé de mourir ;

» c'eſt l'exiſtence qui eſt un tourment difficile à ſup-
» porter, & je me ſoumets à cette peine, dans l'eſ-
» poir que nous nous reverrons, que notre ſort
» pourra changer, que je vous ſerai toujours chère,
» que mon amour ... eſt-ce ma deſtinée qu'il vous
» ſoit funeſte? n'appréhendez rien pour votre fidelle
» épouſe; elle ne craint ni Henri, ni la mort. Encore
» une fois, cher duc, oſez vivre, & le ciel peut-être
» viendra à notre ſecours. «

Cet écrit retient une ame prête à s'exhaler. Le duc d'Yorck le met dans ſon ſein: je vivrai, dit-il, en s'adreſſant au religieux, puiſque l'amour l'ordonne... quelle plus forte preuve de tendreſſe puis-je donner? mon père, qu'ils ſont heureux ces mortels, qui loin des paſſions, coulent ici leurs deſtinées! ils ne diſputent point de trônes! ils n'aiment point! quel ſort m'eſt réſervé!

Henri victorieux avoit fait inveſtir le monaſtère; pluſieurs de ſes courtiſans penſoient qu'il lui étoit permis d'employer l'autorité ſoutenue des armes, qu'il falloit arracher ſon ennemi à ſa retraite, & l'envoyer au ſupplice: d'autres d'avis contraire, ne vouloient point que le roi manquât au pape, en violant les privilèges ſacrés des azyles; ils diſoient encore que

Henri ne viendroit jamais à bout de perſuader que ſon concurrent étoit un impoſteur, ſi ce dernier ne convenoit pas lui-même du menſonge ; ils ajoûtoient, qu'en lui laiſſant la vie, c'étoit l'engager à payer cette grace d'un aveu ſincère & détaillé. Le monarque prudent ſuivit ce conſeil. Poynings revenu d'Irlande auprès de ſon maître, fut chargé d'aller retirer de Bowley le duc d'Yorck, avec la promeſſe qu'on lui aſſuroit la vie, s'il vouloit ſe rendre volontairement : le malheureux jeune-homme accepte la propoſition ; ſon amour, comme nous l'avons obſervé, lui faiſoit aimer l'éxiſtence ; il a pris enfin le chemin de la Tour.

Il n'étoit que trop vrai que la ducheſſe d'Yorck avoit été enlevée de ſa retraite ; on s'étoit empreſſé de l'amener au vainqueur ; jamais elle n'avoit eu plus de charmes. Que la beauté a de pouvoir lorſqu'elle eſt réunie à la douleur ! cette femme livrée à tout l'abandon du déſeſpoir, s'élance du milieu des ſoldats qui l'entouroient, ſe précipite aux pieds du roi, qu'elle inonde de ſes larmes : — Sire ... ſire, j'apprends qu'un malheureux époux eſt entre vos mains ; j'implore votre généroſité ; daignez lui faire grace ; qu'il vive dumoins, & que je ſois la ſeule

victime

victime ſacrifiée à votre reſſentiment ; c'eſt moi qui ai cauſé tous ſes malheurs ! A ces mots, ſes pleurs redoublent. Henri, dont juſqu'alors l'ame ſévère & infléxible n'avoit connu de paſſion que l'avarice, eſt ſurpris de ſe ſentir un mouvement qu'il n'avoit point encore éprouvé ; le ſpectacle d'une belle femme déſolée excite en lui un trouble qu'il cherche à maîtriſer : — J'ai donné ma parole, madame ; je laiſſe la vie à Varbeck : mais j'éxige un aveu détaillé de toutes ſes impoſtures... Un impoſteur, s'écrie la ducheſſe ! lui ! le duc d'Yorck ! ah ! ſire, n'eſt-ce pas aſſez de l'avoir vaincu, de le retenir priſonnier, d'être le maître de ſes jours ? ne lui ôtez point le nom qui lui eſt dû : hélas ! c'eſt tout ce qui lui reſte. — Je veux croire, madame, que vous êtes dans l'erreur : une princeſſe auſſi reſpectable que la comteſſe de Huntley n'étoit pas faite pour donner ſa main au fils d'un miſérable Juif ; je vous plains d'avoir été vous-même le jouet de ſes artifices ... tant de charmes devoient-ils être ſon partage ? Son deſtin eſt fixé ; il ſera enſeveli dans les cachots de la Tour, juſqu'à ce qu'il révèle ſon intrigue & ſes complices. Peut-être ma compaſſion, en l'épargnant, l'enverra-t-elle ramper dans la foule obſcure à côté de Simnel : c'eſt tout ce qu'il

peut attendre de la clémence d'un roi dont il a osé se dire l'égal & le concurrent. Pour vous, madame, soyez libre dans ma cour, & croyez qu'il est des cœurs sensibles qui peuvent vous faire oublier un mari trop indigne de vous.

Henri commande aux gardes de se retirer ; il ajoûte avec une espèce d'attendrissement : madame, mon palais sera votre azyle ; la reine se chargera du soin de vous rendre tous les honneurs dûs à une princesse du sang royal d'Écosse, dont les vertus, les malheurs, les attraits ... vous pleurez ! je ferai tout, madame, pour essuyer vos larmes ; soyez persuadée du vif intérêt...

Il n'achève point, fait quelques pas vers la du-

De vous rendre tous les honneurs, &c. En effet la comtesse de Huntley fut traitée comme une princesse du sang royal d'Écosse : Henri la fit conduire auprès de la reine, & lui assigna sur son trésor une pension considérable dont elle jouit pendant toute la vie de ce monarque, & même plusieurs années après sa mort. L'historien (Rapin Thoyras) dont j'emprunte cette anecdote, ajoûte : » on l'appelloit à la cour d'Angleterre la *Rose* » *blanche*, tant à cause de sa beauté, qu'à cause du nom que » la duchesse de Bourgogne avoit donné à son époux. « (Elle avoit aussi surnommé Varbeck *la Rose blanche*).

cheſſe, & veut lui baiſer la main : elle s'empreſſe de la retirer ; il s'éloigne, après lui avoir dit à voix baſſe : vous vouliez être reine, madame? vous regnez déjà ſur un cœur ... qui eſt pénétré de votre ſituation. Il parle haut : — Que la comteſſe de Huntley ſoit traitée en ſouveraine, & qu'on reçoive ſes ordres.

Obligée d'accepter les offres de Henri, elle vivoit au palais de Weſtminſter, près de la reine, qui s'efforçoit d'adoucir ſes peines. Juge de mon tourment, diſoit la ducheſſe d'Yorck à Sulton qui lui reſtoit attachée ! être contrainte d'habiter le même ſéjour que mon cruel ennemi, de m'expoſer à ſouffrir ſouvent ſa préſence ! aurois-je fait entrer la pitié dans cette ame juſqu'ici inſenſible ? eh ! Sulton, pour qui ai-je ſupporté la vie ? pour qui me ſuis-je domptée au point de revoir Henri, de l'entendre ? ah ! trop cher époux, je ne ſens que vos maux ; je ſuis prête à me ſoumettre à toutes les humiliations, ſi, à ce prix, je conſerve vos jours, ſi je romps vos fers... C'eſt moi, tendre amie, qui l'ai précipité dans ce gouffre d'infortunes ! il a volé à mon ſecours ; il m'a immolé un royaume, ſa gloire, ſa vie même ; ſans moi, il eût combattu à la tête de ſon armée ... il auroit remporté la victoire : je n'en doute point ; je

ne ferois pas en butte aujourd'hui à toutes les douleurs... Mais, Sulton, s'il étoit vrai qu'il m'en eût imposé ... il ne feroit point le duc d'Yorck! ah! il ne peut être que d'un fang illuftre, que du fang des rois. On n'a point tant de grandeur d'ame, tant de charmes; on n'eft point le plus féduifant des hommes, lorfqu'on ne fort que d'une origine vulgaire... c'eft encore un des crimes de Henri que je ne lui pardonnerai jamais. Qu'il eft dur d'avoir à folliciter ceux qu'on détefte! mais je ne vois que le fort de mon époux; il faut que je brife fes liens; nous irons nous aimer ... mourir au bout de la terre. Non, j'en fuis affurée, il n'eft point un impofteur, il eft le prince le plus à plaindre! eh! il n'a d'appui que moi.

Quels étoient les fentiments que le roi d'Angleterre avoit éprouvés à l'afpect de la ducheffe? il étoit embarraffé lui-même à démêler la nature de fon trouble. On fe rappellera que la politique avoit préfidé feule à fon mariage; les douceurs de l'amour lui étoient inconnues. Aigri par les ennemis continuels, les révoltes, les dangers qu'il avoit à furmonter, dur par néceffité peut-être autant que par caractère, dévoré de la foif de l'or, il ne lui étoit guères poffible de

recevoir des impreſſions de tendreſſe : ce fut cependant ce que la vûe de la ducheſſe d'Yorck lui fit reſſentir. Mylord, diſoit-il au lord Daubeney qu'il honoroit de ſa confiance, je ne ſçais ce qui agite mon cœur ; les larmes de la comteſſe de Huntley ont coulé juſqu'au fond de ce cœur, étonné de ſes mouvements : elles y ſont reſtées ! Que cette femme eſt belle ! qu'elle me touche ! faut-il qu'un vil aventurier ait été le poſſeſſeur de tant de charmes ? & il eſt aimé, tandis que peut-être avec tout mon pouvoir, je n'exciterois pas un ſentiment... Pourquoi mon épouſe ne reſſemble-t-elle pas à la comteſſe de Huntley ? je veux qu'on ait tous les égards pour cette princeſſe infortunée ; je lui donne même, dès ce moment, une penſion ... je tâcherai, par mes bienfaits, de mériter du-moins ſa reconnaiſſance. Sire, interrompt le lord, un grand roi tel que vous, peut bien céder à un penchant qui le diſtrairoit de ces chagrins inſéparables de la couronne. Il eſt inutile de vous l'apprendre : la comteſſe de Huntley vous a inſpiré de l'amour. Ce que j'éprouve ſeroit de l'amour, reprend vivement le monarque ! j'aimerois la femme d'un intriguant que je devrois punir du dernier ſupplice ! & d'ailleurs me convient-

il d'aimer, à moi qui dois sans cesse m'occuper de combats, de châtiments, appréhender que la fortune ne m'abandonne, m'assurer un port dans les orages ? — Rien n'empêche que votre majesté ne goûte les douceurs d'une passion qu'il lui sera facile de satisfaire. La comtesse se trouvera flattée d'une tendresse dont elle est forcée de rougir avec son époux. Elle recevra les vœux d'un souverain ; elle aura bientôt oublié ce méprisable Varbeck.

Henri revoyoit souvent chez la reine cet objet qui, tous les jours, lui paraissoit plus aimable. Il vouloit armer la vanité contre l'amour, & en mortifiant son orgueil, triompher d'une femme qui croyoit plaindre & aimer son égal ; elle s'obstinoit à regarder comme un des artifices grossiers du roi, le soin qu'il prenoit de lui représenter incessamment son mari sous les traits d'un intriguant obscur.

Désespéré de son peu de succès, Henri résolut d'employer un moyen qui lui assureroit à la fois & le trône, & peut-être le cœur de la princesse. Poynings, chargé des ordres du monarque, se rend à la Tour auprès du duc d'Yorck dont le malheur n'ébranloit point la fermeté ; si quelques larmes lui échap-



poient, c'étoit le ſort de ſon épouſe qui les faiſoit couler ; nous l'avons dit : l'amour ſeul le retenoit à la vie. Le roi, lui dit Poynings en l'abordant, vous a donné ſa parole qu'on épargneroit vos jours ; vous devez ſentir que c'eſt à une condition qu'il eſt en votre puiſſance de remplir : il faut qu'un écrit ſigné de votre main contienne votre hiſtoire détaillée depuis votre berceau juſqu'à ce moment, que tout ce qui concerne vous & votre famille, y ſoit offert avec ingénuité ; vous ajoûterez à cette confeſſion éxacte les noms de vos complices ; vous n'oublierez point leurs ſuggeſtions, leurs manœuvres, & alors le ſouverain tiendra ſa promeſſe. Le jeune-homme ſecoue ſes chaînes, en regardant l'émiſſaire de Henri d'un air dédaigneux : — C'eſt un roi qui vous envoye ! & telle eſt ſa parole ! j'ai beſoin en cet inſtant plus que jamais de me reſſouvenir que je ſuis le duc d'Yorck. Mes complices ſont tous ceux qui déteſtent l'uſurpation & le parjure ; c'eſt là ma réponſe. — Mais qu'eſpérez-vous en perſiſtant dans votre menſonge ? — Si Henri ne ſçait point régner, je ſçaurai mourir... C'eſt pour une épouſe ſeule que mon ame eſt troublée. — Quoi ! vous ne voulez point

avouer... — Je ſuis le duc d'Yorck, le fils d'Edouard IV, le frère du malheureux Edouard V; je me ſens digne de mon rang, & le petit fils d'Owen Tudor eſt fait pour trahir ſa promeſſe ſacrée, & pour achever d'exterminer une famille dont un faible reſte étoit échappé aux coups de l'inhumain Richard III. Voilà tout ce que j'aurai à dire juſqu'au dernier ſoupir. — Songez-vous que l'echaffaut vous attend? — J'y monterai, comme j'aurois monté au trône.

Poynings revole auprès de ſon maître, & lui fait part de l'obſtination dn priſonnier, & de ſon audace. Le roi garde quelque tems le ſilence, puis le rompant tout à coup : — Chevalier, l'intrépidité de Varbeck cédera au nouvel aſſaut que je lui prépare; ſoyez bien ſûr qu'il ne ſçauroit réſiſter; oui, j'obtiendrai l'aveu que je deſire.

Henri explique à Poynings le moyen victorieux qu'ils doivent employer, & ce dernier ſe hâte de retourner à la priſon.

La ducheſſe avoit demandé à être renfermée dans la Tour avec ſon époux : Henri s'étoit opiniâtré à lui refuſer cette grace; il n'avoit pas même voulu lui accorder la conſolation de le voir une ſeule fois. La

jalousie se joignoit aux raisons de politique ; cette princesse n'avoit d'autre soulagement dans ses maux que de pleurer en liberté, & d'être certaine qu'on n'attenteroit pas dumoins à la vie de son mari.

A peine Poynings s'est-il remontré aux yeux du prisonnier : — La crainte du supplice qui vous menace, ne peut donc vous arracher cet aveu que vous devez au repentir & à la vérité ? — Je me suis expliqué ; eh ! puissé-je devancer cette mort qui va me frapper !.. je parle à un Anglais que je crois assez généreux pour ne pas m'immoler dans quelqu'un qui m'est bien plus cher que moi-même, & qui n'est point coupable ; je le prie seulement d'obtenir de Henri qu'on épargne mon épouse ; qu'elle retourne en Écosse, qu'elle m'oublie ; & moi ... chevalier, avez-vous connu l'amour ? — Oui, j'ai connu l'amour, & en ce moment il vous presse lui-même par ma bouche de déclarer ... tremblez, vous êtes donc bien attaché à votre femme ? — Je donnerois mille fois ma vie, pour conserver la sienne. — Eh bien ! malheureux jeune-homme, ses jours sont en danger ; frémissez : le fer... — Le fer..., — Est levé sur sa tête, aujourd'hui, en cet instant, des bourreaux... — Arrêtez, arrêtez ; quelle image ! & quel est

fon crime ? de m'avoir aimé ? j'ai fait tous fes malheurs !.. je ne mourrai point affez tôt ! — Vous pourriez la fauver. — Je détournerois le coup ... à quel prix ? parlez, parlez : faut-il épuifer la fureur des fupplices ? qu'on vienne, qu'on accoure me déchirer le cœur, s'abbreuver de mon fang, & que la ducheffe vive ; oui, que j'expire dans les tortures avec l'efpérance qu'elle ne partagera point mon horrible deftinée. — Vous devez m'entendre : ce n'eft point votre mort qu'on demande ; vous fauvez vos jours, ceux de votre époufe ; peut-être même vous rendra-t-on la liberté : mais chargez-moi d'un aveu pour le roi... — Que me propofez-vous ? — Clifford fçavoit tout, & il a tout révélé ; Fryon lui-même... — Comment ? Fryon... — A quitté la ducheffe de Bourgogne, & eft revenu auprès du roi ; c'eft vous inftruire affez que vos artifices font découverts. — Fryon auffi ! ah ! ciel ! ciel ! — Le roi n'ignore donc rien : mais il veut que cette déclaration foit appuyée de votre aveu, & de votre feing. — J'entends : on ne fe contenteroit point de me faire expirer dans les tourments : on brûle de me couvrir d'humiliations, d'opprobres ; & on a la barbarie d'éxiger que je confacre moi-

même le monument de ma honte... Où sont les bourreaux ? — Ils vous apporteront la tête de votre femme... — Elle seroit ma victime ? — Vous allez être couvert de son sang. Adieu.

Qu'on se transporte dans une prison ; qu'on descende au fond d'un cachot éclairé d'une lampe dont la sombre lueur est bien plus affreuse que les ténèbres ; que les yeux aillent s'attacher sur un jeune-homme de la figure la plus belle & la plus intéressante, chargé de chaînes, pâle, échevelé, pleurant, s'écriant, tombant à terre, se relevant, répétant cent fois : ah chère épouse, chère épouse, tu perdrois la vie ! & ce seroit moi qui t'assassinerois ! cette tête adorée... Chevalier, revenez ... revenez ... un mot : que mon barbare vainqueur suspende de quelques jours ce crime atroce, ce crime bien digne du meurtrier de Stanley, de son ami. — On ne différera point. — Demain... — Aujourd'hui ; dans une heure ; à l'instant.

Un inconnu entre dans la prison, & parle bas à Poynings : vous ne voulez donc pas, continue ce dernier s'adressant au duc d'Yorck, sauver votre femme ? voilà qu'on vient m'avertir que sa mort est

décidée, & vous le ferez, cet aveu : il ne sera plus tems. Je vous quitte. —Un moment, mon épouse... — Elle étoit dans les mains de l'exécuteur, dit l'inconnu : on n'attend que votre réponse pour frapper... — Ah ! courez, volez, qu'on suspende... (Se tournant vers sir Poynings) : j'avouerai ... à quelle extrémité je suis réduit ! ce seroit là le prix de tant d'amour ! allez donc ... on pourroit ... il le faut ; oui, je révélerai... Je succombe à mille tourments. Eh bien ! reprend Poynings, êtes-vous déterminé à conserver ses jours ? — N'en doutez point ; c'est à moi de mourir. — Vous me donnerez donc cette confession que le roi éxige ? — Que ma femme soit sauvée. Hâtez-vous, dit le chevalier à l'inconnu, qu'on retarde l'exécution jusqu'à mon retour : surtout informez notre monarque que je cours lui porter ce qu'il demande. En sortant de ce séjour, ordonnez de ma part qu'on apporte ici de l'encre & du papier.

Le duc d'Yorck éprouvoit dans tous ses sens un soulevement inexprimable ; un ruisseau de sang jaillit de sa bouche, tant sa situation le tourmentoit ! il poussoit de sombres gémissements. Les volontés de

Poynings ont été remplies. Quand le duc voit le papier, il s'écrie : plutôt me faire expirer dans les supplices ! — Songez-vous qu'il s'agit de la comtesse de Huntley ? A ce mot, cet infortuné prend l'encre & le papier avec un saisissement répandu dans tout son corps, puis après un moment d'un sombre silence, elle vivra, s'écrie-t-il ! — Le roi tiendra sa promesse... — Dois-je y croire, répart le prisonnier d'un ton d'indignation ? mais ... je n'aurai rien à me reprocher. Il prend la plume d'une main frémissante, & en prononçant ces paroles au milieu des sanglots : ô femme que j'adore ! que pouvois-je faire de plus pour toi ? il écrit ce qui suit :

» Quand un homme, quelqu'il soit, s'est senti » l'ame assez grande pour concevoir un projet digne » de son ambition, il doit tout tenter pour l'exécu- » ter ; s'il ne réussit point, il doit mourir. Mais » qu'est-ce que la mort aux yeux des tyrans ? la » cruauté ingénieuse sçait imaginer des coups bien » au-dessus de ceux qui nous délivrent de la vie : il » est donc un supplice qui m'effraye ! & je cède à » l'horreur qu'il m'inspire. C'est pour une épouse » innocente que j'ai tremblé, & que je me soumets

» à tout ce qu'on éxige de ma situation malheureuse.
» On me promet d'épargner les jours de cette épouse
» si chère ; je rends l'Être-suprême garant de cette
» promesse : oui, Maître des rois, c'est dans tes
» mains que je dépose ma plainte & ma vengeance,
» si le parjure trahissoit cet engagement sacré.

» Non, je ne suis point le duc d'Yorck ; le duc
» d'Yorck n'auroit eu peut-être ni mon cœur, ni
» la noble ambition qui m'enflammoit : je suis le
» fils d'un simple particulier ; mon nom est Varbeck ;
» ce nom, je l'eusse illustré, lorsque tant d'au-
» tres deshonorent le leur. Je ne voyois dans l'uni-
» vers entier qu'une place où l'on pût s'asseoir, le
» trône, & j'ai brûlé d'y monter. Il n'est point
» question ici d'examiner si mes ayeux ont été
» inférieurs ou supérieurs à ceux d'Owen, si Henri
» est un usurpateur ou un roi légitime, si l'aveu
» du peuple Anglais a consacré son élévation au
» rang suprême : il suffit que le succès ait favorisé

A ceux d'Owen, &c. Qu'on se rappelle que cet Owen Tudor, Gallois d'origine, & bisayeul de Henri VII, ne fut connu que par sa belle figure, & son mariage avec Catherine de France, veuve de Henri VI, &c.

» mon vainqueur, pour que je sois coupable; & en
» effet, j'ai commis un crime à ses yeux : j'ai tenté
» de lui enlever le sceptre qu'il ravit à Richard, &
» que Richard lui-même avoit arraché à ses neveux.
» J'ai pris un nom, un personnage qui ne m'ap-
» partenoient point, j'en conviens : c'est une bas-
» sesse dont je me suis souillé : j'en suis bien puni;
» J'aurois moins à rougir d'un forfait; le mensonge
» avilit toujours, & quelquefois la grandeur est à
» côté de l'attentat. Sans doute mon ambition se
» fût applaudie d'employer des moyens plus nobles;
» j'aurois aspiré à exister par moi-même, à pouvoir
» dire : c'est Varbeck, le fils d'un marchand de
» Tournai qui déclare la guerre au souverain de
» la Grande-Bretagne, qui se prépare à l'attaquer
» jusques sur son trône, qui tâchera de l'en préci-
» piter; offerte sous ces traits, on eût ri de mon
» audace, & on l'admiroit dans le rôle du duc
» d'Yorck contre lequel mon orgueil se soulevoit
» sans cesse, & qui n'étoit capable que de flatter ma
» vanité, satisfaction bien faible & même humi-
» liante pour une ame jalouse de faire valoir ses
» propres forces. Qui m'a donc déterminé à mettre
» en œuvre un ressort qu'en secret je dédaignois ?

» l'amour, l'amour le plus violent, le plus tyran-
» nique, le plus effréné. Dès le moment que la
» comtesse de Huntley eut frappé ma vûe, je fus
» embrâsé de tous les feux ; cet amour me survi-
» vra : oui, j'envisage aisément des bornes à mon
» existence, & je n'en vois point à ma tendresse.
» Voilà donc la cause véritable de tout ce que
» Henri pense avoir droit de me reprocher. J'ido-
» lâtrois la comtesse, & il n'y avoit qu'un souve-
» rain, ou qu'un homme fait pour prétendre à ce
» rang, qui osât aspirer au titre de son époux :
» c'est pour elle que je me suis abbaissé à tra-
» hir la vérité ; c'est pour elle que j'ai conçu le
» vaste projet de parer mon front d'une couronne.
» Qu'on se figure les crimes les plus imposants : je
» les eusse commis tous, & sans remords, pour ob-
» tenir un regard de cette femme maitresse de tous
» mes sens, & qui m'enflammera jusqu'au dernier
» soupir.

» Après cet aveu, je n'attends point, je ne veux
» point de grace, comme ce vil Simnel dont la for-
» tune a disparu sous l'opprobre : je préfère la mort,
» toutes les tortures, à une destinée aussi ignomi-
» nieuse. Mais que la comtesse de Huntley, dirai-je

» mon

» mon épouſe, ne ſoit point punie d'une entrepriſe
» que le ſuccès eût juſtifiée, & qui, ſans doute, eſt
» aujourd'hui criminelle. »

Le duc en reſte à ces mots, & remettant cet écrit à Poynings, il lui dit d'une voix ſombre & concentrée : tout eſt révélé ; je n'ai plus qu'a mourir. Auſſitôt il retombe ſur ſes chaînes, baiſſe la tête, & garde un morne ſilence. — Mais vous ne parlez point de vos complices? (Il ne répond pas.) Penſez-vous que ces aveux ſoyent ſuffiſants? — Je vous l'ai dit : je n'ai plus qu'a mourir. Poynings s'obſtine vainement à l'interroger : il voit trop que le priſonnier eſt déterminé à ſe taire.

Le courtiſan eſt empreſſé de porter cette confeſſion au roi : — Sire, nous avons enfin ce que vous deſiriez : voici de quoi confondre & anéantir les factions ſans ceſſe renaiſſantes. Hâtez-vous ſeulement de commander qu'on aille promptement à la Tour, & que des perſonnes ſûres ſoient chargées de tenir les yeux attachés ſur Varbeck ; j'ai ſurpris ſon deſſein : il eſt impatient de ſe procurer la mort, & vos intérêts demandent qu'il vive.

Henri donne des ordres conformes à l'avis du chevalier ; celui-ci inſtruit le monarque du ſtratagême

qu'il a mis en usage : il lui apprend que, c'est en menaçant Varbeck d'ôter la vie à son épouse, qu'on a pu en obtenir cette déclaration si essentielle dans les circonstances. Le roi saisit tous les avantages qu'il pourra retirer de cet écrit : il est persuadé qu'indépendamment de l'extinction totale du parti des Yorcks, la comtesse humiliée de se voir un semblable mari, étouffera sa tendresse, & sera disposée à écouter un amant qui peut user de l'autorité ; il ordonne qu'elle lui soit amenée.

La comtesse paraît. — Vos yeux, madame, seront toujours couverts de larmes ! — Ah, sire ! est-ce à votre majesté à s'appercevoir de ces pleurs ?.. & qui les fait couler ?.. il ne tiendroit qu'à vous d'en tarir la source. — J'avois cru, madame, que ma générosité avoit fait plus que vous même ne pouviez en attendre ; le fer dont ma justice & ma sûreté peut-être menaçoient un coupable, a été détourné ; je lui ai laissé la vie ; vous êtes dans ma cour moins traitée en prisonnière, que respectée comme l'égale de la reine ; tous ces bienfaits, je les rappelle à regret, devoient m'attirer dumoins quelque reconnaissance de votre part. — Sire, mon époux... — Mérite peu, madame, cet amour ... dont un autre sentiroit tout

le prix... Il ne m'eſt plus poſſible, madame, de contraindre des ſentimens... — Songez-vous, ſire, que je ne puis vous accorder que mon eſtime, que je n'oſe ſolliciter que votre compaſſion? Vous me parlez de vos bienfaits : mettez-y le comble : rendez la liberté à un infortuné, & alors cette reconnaiſſance... — Vous l'aimez, madame; eh! ce n'eſt pas le moindre de ſes crimes : mais il faut abſolument que vous ouvriez les yeux, que vous vous rendiez au témoignage de la vérité, qu'enfin vous contempliez dans toute ſa baſſeſſe l'objet d'une paſſion qui vous deshonore... — Qui me deshonore? le duc d'Yorck... — N'eſt qu'un impoſteur. Je vous l'ai dit... — Et c'eſt par de tels artifices que votre majeſté s'obſtineroit à vouloir triompher de mon amour, de mon devoir! Sire, redoublez le poids des chaînes d'un malheureux qui eſt en votre puiſſance; trahiſſez votre parole royale; privez-le de la vie : mais, encore une fois, laiſſez lui ſon nom, ce caractère ſacré qui eſt au deſſus des caprices injurieux de la fortune. Penſez-vous que j'ignore toutes les calomnies répandues à ſon ſujet? elles ſont l'ouvrage de vos partiſans. Un roi ne doit point s'appuyer de ces moyens abandonnés à des ennemis vulgaires; c'eſt les armes à la main qu'il combat ſes

rivaux, & qu'il cherche à les vaincre. Le ſort s'eſt déclaré pour vous : méritez votre victoire ; n'ajoûtez point l'outrage au malheur. Pour être dans vos fers, mon époux en ſeroit-il moins le rejetton d'une maiſon illuſtre, le fils d'un ſouverain... — Dites d'un particulier obſcur dont il n'eſt pas même digne d'avoir reçu la naiſſance ; il a pouſſé l'audace jusqu'à vous en impoſer. — Sire ... il m'aime trop pour m'avoir trompée ; il eſt aiſé de le voir : il eſt du ſang ... que vous avez proſcrit, dont vous voulez répandre jusqu'a la dernière goutte... C'eſt vous qui prétendez vous jouer de ma crédulité !

Henri tire un papier de ſa poche, & d'un air tranquille le donnant à la ducheſſe : — Vous connaiſſez le caractère ? — Du duc d'Yorck ! — Liſez, madame.

La ducheſſe dévore l'écrit des yeux : arrivée à la confeſſion de l'impoſture, elle s'écrie, en laiſſant tomber le papier de ſes mains : quoi ! ce n'eſt point le duc d'Yorck que j'ai épouſé, que j'aimois ! Un abbattement inexprimable ſuccède à ce tranſport : elle eſt anéantie. — Vous le voyez, madame : vous ne ſçauriez plus douter que vous n'ayez été le jouet du menſonge, de l'impudence la plus groſſière, qui

ſeule mériteroit une punition éclatante. Etoit-ce à ce vil mortel à former des vœux, à ſe permettre ſeulement de lever les yeux juſqu'à vous, tandis que les premiers rois du monde ſe diſputeroient un de vos regards? Oubliez, madame, un époux ſi peu fait pour vous être uni.

La ducheſſe, n'écoutant point le roi, reprend le papier, y reporte la vue, & répéte avec un gémiſſement douloureux : ce n'eſt point le duc d'Yorck! enſuite après l'avoir relu encore pluſieurs fois, elle le rejette loin d'elle, & retombe dans un plus profond accablement : — Je l'avouerai, madame, ces revers ſont terribles : mais votre fermeté doit leur réſiſter; vous avez été la victime d'un penchant dont s'honoroit votre ſenſibilité; vous avez cru plaindre, aimer, épouſer un prince malheureux, un homme digne de vous, & vous vous êtes jettée dans les bras d'un aventurier audacieux. Séparez ſon deſtin du vôtre; rompez des nœuds qu'a tiſſus l'artifice; vous ſerez toujours une princeſſe, l'alliée des rois, la comteſſe de Huntley.

Cette femme qu'on pourroit citer comme un modèle d'héroïſme, ſemble ſe relever du ſein même de la mort, & interrompant avec dignité le monarque :

— Je ſerai toujours la femme de Varbeck. — Que dites-vous ? — Mon parti eſt pris ... il m'aime ; il eſt au comble du malheur ; c'eſt pour moi qu'il lui eſt échappé cet aveu que les tourments les plus horribles ne lui euſſent point arraché. Hélas ! l'infortuné n'a tremblé que pour mes jours ! & ... vous alliez ordonner mon ſupplice ! ah ! frappez, percez mon cœur, & ſauvez mon époux. — Eſt-ce à vous, madame, à me ſoupçonner de cette cruauté ? pouvez-vous imaginer que j'ai eu ſeulement la penſée de vous cauſer le moindre chagrin ? vous refuſerez donc toujours de connaître mes ſentiments ? ne voyez-vous point qu'on s'eſt ſervi de ce détour, qu'on vous a repréſentée en danger, pour obtenir de Varbeck une déclaration qui importoit à mon autorité, à mon repos... Vous me l'avez ravi ce repos, plus que cette foule d'ennemis qui s'élèvent contre moi ; oui, vous m'êtes bien plus redoutable que Simnel, que Varbeck dont une main, qui m'eſt connue, dirigeoit les coups.— Sire, eh ! dans quel tems ... ſire, vous ferois-je encore une prière inutile ? j'embraſſe vos genoux ; ordonnez que la Tour me ſoit ouverte ... que je puiſſe voir... — Vous demanderiez, madame ... au moment ... cet impoſteur doit-il encore vous intéreſſer ?

& c'eft moi qui vous enverrois à fes pieds ! — Vous n'avez point voulu me permettre de partager les horreurs de fa prifon...dumoins qu'aujourd'hui...C'eft pour la dernière fois que je le verrai, que je lui parlerai ... que j'effuyerai fes larmes... Sire, me refuferiez-vous cette grace ? voyez-moi mourante...

La ducheffe étoit aux genoux de Henri, & les arrofoit de fes pleurs. Ce fpectacle fi touchant, le défarme, l'attendrit, lui fait facrifier fon amour : — Je veux bien, madame, vous donner cette preuve de fenfibilité ; jugez du pouvoir que vous avez fur mon cœur... Allez fupporter la préfence d'un homme qui vous a outragée, l'affurer encore de votre tendreffe, tandis... Madame, fongez que vous abufez de ma faibleffe, qu'après cet inftant...N'efpérez plus ... non, n'efperez-plus ... vous ne le reverrez jamais. Cependant je vous renouvelle ici ma promeffe que j'épargnerai fes jours. Qu'il profite de ma clémence pour céder au repentir, pour nommer fes complices ; & vous, madame, fouvenez-vous que la reconnaiffance eft le moindre des fentiments que vous me devez.

L'intérêt du roi d'Angleterre, autant que le defir de plaire à la comteffe, l'engageoit à conferver la vie de fon prifonnier, mais cet infortuné jeune-homme

auquel nous ne donnerons plus désormais que son véritable nom de Varbeck, n'aspiroit qu'à la terminer. Entouré de satellites qui l'épioient jour & nuit, il avoit formé la résolution de se laisser mourir de faim ; il étoit tombé dans un anéantissement total qui différoit peu de la mort.

Un des officiers de la Tour vient ordonner aux gardes de se retirer, & lui-même sort avec eux. La comtesse de Huntley entre, se traînant à peine : son malheur l'accabloit. Elle profère ces mots d'une voix éteinte, avant même que d'avoir apperçu le prisonnier;c'est vous! c'est vous qui m'avez trompée! Elle ne l'a pas plutôt vû succombant sous le poids des chaînes, au moment d'expirer, qu'elle court à lui, en lui tendant les bras :—Ah,malheureux !.. C'est alors que la nature, la compassion, que l'amour l'emporte sur l'orgueil outragé ; la femme du premier rang n'est plus qu'une amante éperdue ; elle inonde la terre d'un torrent de larmes.

Quelle situation que celle de Varbeck ! quels déchirements il éprouve ! — Oui, je vous ai trompée ! & voilà le forfait que je ne sçaurois me pardonner ! mais ... vous connaissez l'amour : lui seul a fait tous mes crimes, tous mes malheurs !

Le premier moment où je vous ai vûe, un trait de flamme s'est précipité dans mon sein; je vous ai adorée comme ma divinité suprême; vous vous êtes rendue la maitreſſe de mon âme, de ma raiſon, de tous mes ſens; un penchant impérieux m'a emporté. Je me ſoulevois ſans ceſſe contre le moyen que j'employois pour vous ſéduire; j'en étois tourmenté; vous avez dû ſouvent le remarquer; juſques dans vos bras, j'apportois le trouble, les combats, les remords; un mot de votre bouche, un ſeul regard de vos yeux écartoit tous ces orages, & me ramenoit à cette paſſion, le ſupplice & l'enchantement de ma vie. Aſtley, dont ma cruelle deſtinée eſt venue me ravir le ſoutien, étoit chargé pour vous d'une lettre où je vous éclairois ſur un artifice qui m'avilit encore plus qu'il ne vous outrage. Non, je ne ſuis point le duc d'Yorck: je ſuis... un mortel obſcur que l'eſſor de ſon ame, ſa ſenſibilité, ſon amour dévorant élevoit au-deſſus des autres hommes. Jamais, jamais on n'a aimé comme je vous aime; je viens de vous en donner une preuve éclatante; ce n'eût été rien de vous faire le ſacrifice de mes jours: je meurs couvert de honte. Il s'agiſſoit de vous ſauver; je n'ai point héſité: j'ai tout déclaré. Je vous ai vûe ... vivez, retournez en Écoſſe; oubliez-

moi. Je n'ai plus qu'à laisser exhaler une ame rassasiée de douleurs & d'opprobres. — Que je t'oublie! eh! le pourrois-je, quand je voudrois n'écouter qu'un trop juste ressentiment? Je l'ai dit à Henri, je me le suis dit à moi-même: Varbeck, je suis ta femme. Oui, je suis ta femme: je le sens trop à cet amour auquel je sacrifie tout. Loin de moi & pour toujours les images de naissance, de grandeur, de rang suprême... vous n'étiez point le duc d'Yorck!.. ah! ce nom ne m'échappera plus; il ne m'échappera plus. Elle se penche sur les chaînes de son mari; ses pleurs redoublent; puis reprenant la parole, & d'une voix assurée: — C'est la comtesse de Huntley qu'il faut oublier. Aujourdhui n'envisageons que le rang de ton épouse, cet affreux séjour, tes fers. Écoute: on compte les moments que je passe à mêler mes gémissements aux tiens; si tu sçavois ... peut-être ne me sera-t-il plus permis de te revoir! c'est pour la dernière fois que je m'entendrois dire que je suis aimée par l'homme qui m'est le plus cher! Encore si j'étois libre de partager l'horreur de ta prison, de te soulager, de recevoir tes larmes dans mon sein, d'expirer près de toi: mais je n'ai plus de consolation à espérer. Tu me parles de retourner dans ma patrie, & de quel œil penses-

tu qu'on m'y vèrroit ? j'ai perdu tous mes droits.... Varbeck, ta honte eſt la mienne. Je ne dois plus ne m'occuper que de tes malheurs, de mon amour. Quel eſt donc notre ſort ? on veut que tu nommes tes complices ; je te connais aſſez pour être perſuadée que tu emporteras leurs noms dans le tombeau. Si Henri eſt fidèle à ſa promeſſe, tu traîneras ici quelques jours qui te ſeront odieux, coupable, il ne faut pas ſe le cacher, aux yeux de l'Europe, à tes propres regards, déchiré par des reſſouvenirs, par un ſonge qui s'eſt, hélas ! évanoui... Nous ſerons déſunis, & moi ... non, toute l'horreur de notre ſituation ne t'eſt pas dévoilée. Ma tendreſſe, que je ne ſçaurois vaincre, mon devoir exigent que je vive, & que je meure ton épouſe... Nous expirerons enſemble. Un religieux t'a dû rendre une lettre où je t'annonçois mes ſentiments véritables. Tiens, c'eſt ainſi qu'on expie ſes fautes, qu'on triomphe de la fortune, qu'on ſurmonte tous les obſtacles : regarde. (Elle tire un poignard de ſon ſein) Depuis l'inſtant cruel qui nous ſépara, je me ſuis munie de cette reſſource ; je ne doute point de ton courage ; le mien va t'être connu. Reçois l'exemple.

Varbeck pouſſe un cri, & malgré ſes chaînes s'é-

lance vers ſa femme ; elle avoit déjà le fer ſur ſa poitrine.

Arrêtez, arrêtez, leur crie un homme qui avoit ouvert la porte de la priſon, & qui ſe précipitant ſur la comteſſe, lui arrache le poignard des mains. Varbeck & ſa femme reſtent immobiles de ſurpriſe & de joie ; tous deux à la fois ne peuvent que dire : Aſtley ! —Oui, Aſtley lui-même qui vole à votre ſecours. Vous ſçaurez tout ; l'approche de la nuit nous favoriſe ; le tems preſſe ; un de vos gardes ſuit mes pas ; il va, mon cher Varbeck, détacher vos fers ; des chevaux nous attendent ; ne ſongeons qu'à la fuite.

En effet le garde paraît, fait tomber les chaînes du priſonnier ; déjà ils ſont loin de Londres, & à l'abri de la pourſuite de leurs ennemis.

Le paſſage rapide de la ſituation la plus malheureuſe à un état ſi oppoſé, les diverſes impreſſions, le bouleverſement qu'il produit dans l'ame des deux époux, tous ces tableaux ſont plus faits pour être ſentis que repréſentés.

La comteſſe & ſon mari ne ſortoient point de l'étonnement qui les avoit frappés ; ils ne pouvoient s'exprimer. Varbeck enfin prend le premier la parole : c'eſt vous, mon cher Aſtley, vous, notre libérateur ! la fortune ſe reconcilieroit-elle avec nous ?

j'ai retrouvé mon ami ! je lui dois ma liberté, la vie d'une épouſe adorée ! Sans toi, généreux Aſtley, je la perdois ; mais dis, dis : par quel prodige nous es-tu rendu ? — Vous vous rappellez que je m'égarai dans les ténèbres ; je vous avois retrouvé, & je volois à vous ; un détachement ennemi vous enveloppe ; ſi j'euſſe écouté mon premier tranſport, j'aurois tenté, pour vous délivrer, des efforts qui auroient été impuiſſants ; mon amitié ne céda point à l'imprudence. Je cherchois à raſſembler quelques ſoldats des nôtres, dans l'intention de vous procurer un ſecours aſſuré. J'apprends que vous vous êtes jetté dans l'azyle de Bowley, enſuite qu'on vous a renfermé dans la Tour, que Henri cependant a promis de ne point attenter à votre vie. Alors ce n'étoit pas aſſez de plaindre en ſecret mon ami, & de lui demeurer fidèle : je conçois le projet de lui être utile ; j'ai ſoin, pour écarter tout ſoupçon, d'anéantir ce qui pouvoit trahir notre intimité ; je brûle la lettre que je devois donner à mylady, ſi vous périſſiez dans le combat ; je change d'habillement & de nom ; à la faveur d'une eſpèce de déguiſement, je me tranſporte en Flandres ; j'ai une entrevûe ſecréte avec la ducheſſe votre protectrice ;

elle étoit informée de vos revers. Touchée de votre circonſpection courageuſe à ſon ſujet, elle me charge de mettre tout en uſage pour briſer vos fers, & pour vous ramener vous & votre épouſe dans les Pays-Bas. Vous pouvez vous repoſer ſur ſa reconnaiſſance & ſur ſon eſtime (ce ſont ſes expreſſions) d'un dédommagement qui vous conſolera peut-être de la perte d'une couronne; elle penſe que vous êtes digne de la plus haute deſtinée; elle ajoûte à ces marques de bonté une ſomme conſidérable dont je vous rendrai compte. C'eſt de ſa propre bouche que j'ai appris que Fryon avoit eu la baſſeſſe de vous trahir. Auſſi-tôt j'ai revolé en Angleterre; j'ai eu le bonheur à force de largeſſes, de gagner pluſieurs de vos ſatellites; en un mot j'ai ſçu tromper la défiance ſi vigilante de Henri, vaincre tous les obſtacles, aſſurer votre évaſion. A quelques milles d'ici, nous trouverons une chaloupe qui nous conduira dans un port où vous n'aurez rien à craindre. Sans doute vous n'avez point renoncé au perſonnage du duc d'Yorck, &... Qu'on ne me prononce plus ce nom, interrompt vivement la comteſſe : Aſtley, mon époux n'eſt point fait pour jouer le rôle d'un impoſteur; qu'il ſe montre tel qu'il eſt; plus de grandeur empruntée; j'abjure à jamais

celle qui m'appartenoit, pour être avec orgueil l'épouse de Varbeck ; qu'il montre du courage, de la fermeté, des vertus, & qu'il n'en impose ni aux autres, ni à lui-même. Sa femme sçaura partager son sort.

Varbeck pénétré d'admiration & d'amour, se précipite aux genoux de la comtesse : —Je suis votre époux ! vous me permettez de garder ce titre ! eh ! quelles dignités en approchent ? votre amant est au-dessus de tous les rois du monde. Puis je me flatter que les respects les plus profonds, la plus vive, la plus pure tendresse vous feront oublier mon crime ? hélas ! je ne me le pardonnerai jamais.

Ils passoient auprès de ce château dont le possesseur s'étoit fait voir si généreux à l'égard de Varbeck. Astley, dit ce dernier, ne quittons point l'Angleterre, sans avoir acquitté une dette qui est celle de l'honneur ; cours chez le lord ; porte lui l'argent qu'il m'a prêté, & assure le bien que, sans être le duc d'Yorck, Varbeck n'est pas moins reconnaissant de son bienfait. Astley s'empresse de satisfaire son ami. Le lord reçoit cette somme, en disant : je ne m'étois point abusé sur le personnage de Varbeck ; il faut avouer pourtant qu'il méritoit de naître duc d'Yorck ; il me donne de nouvelles marques de con-

fiance : j'y répondrai par de nouveaux témoignages de franchise : qu'il prenne garde d'être découvert ; le roi, cette fois, n'écoutera point la clémence ; on a mis sa tête à prix.

Le rapport n'étoit que trop certain : Henri n'avoit pas plutôt appris l'évasion de son prisonnier & de son épouse, qu'il s'étoit répandu par tout des ordres absolus de poursuivre les fugitifs, & de tenter tous les moyens de s'en saisir. Au dépit du monarque, se joignoit la colère de l'amant jaloux & outragé. Ce prince versoit ses fureurs dans le sein du lord Daubeney : il parloit de les immoler lui-même, s'ils retomboient dans ses mains : — Oui, la comtesse sera ma première victime ; c'est dans son sang que j'éteindrai cette passion qui m'indigne contre moi. M'avilir à ce point, quand je ne dois m'occuper que du soin de régner ! étoit-ce à moi d'ouvrir mon cœur à ce sentiment insensé ? j'expierai ma faiblesse, en sacrifiant son objet ; elle périra avec son vil époux.

Que la nouvelle du lord avoit été foudroyante pour Astley ! il craint qu'ils ne puissent se rendre jusqu'à cette barque qu'ils envisageoient comme le terme de leur infortune. Il retourne promptement

à

à ſes amis, leur fait part de ce que le lord vient de lui révéler ; la comteſſe eſt allarmée ; elle tremble bien moins pour elle que pour ſon époux : elle voit pour lui la mort dans chaque pas. Ils profitent des ténèbres. Aſtley les quitte un inſtant, & revient à la hâte : — Redoublons notre marche ; le bâtiment eſt prêt ; une fois jettés dans l'eſquif, nous bravons toutes les recherches de l'Angleterre.

Ils ſont arrivés au moment où ils vont enfin ſe débarraſſer du fardeau accablant qui leur pèſe. Ils ſe livrent à l'eſpérance, à la certitude, à la joie ; ils entendent le bruit des vagues ; ils entrevoyent la barque ſecourable ; ils y touchent. Aſtley, qui les devançoit, accourt vers eux tout éperdu : — Sauvons-nous ; des ſoldats bordent le rivage ; on a ſaiſi le conducteur de la chaloupe ; le nom de Varbeck a retenti à mes oreilles.

La comteſſe n'a plus la force de gouverner ſon cheval ; les rènes lui échappent ; elle tombe dans les bras de ſon mari ; que les mêmes coups nous frappent, dit-elle d'une voix défaillante !

Cependant ils cherchent à s'aſſurer une retraite. Ils apperçoivent une forêt : ils y pouſſent avec impé-

tuosité leurs chevaux ; ils veulent s'y enfoncer ; la terre chancelle sous leurs pieds ; ils s'empressent de descendre. Astley le premier démêle à travers les brossailles une ouverture qui excite sa curiosité : il y court. Le ciel, s'écrie-t-il avec transport, nous donne une marque visible de sa protection ! Approchons ; je crois avoir découvert un de ces souterrains creusés dans le tems des guerres civiles. Ils volent à cet endroit ; Varbeck emportoit dans son sein sa femme évanouie. Ils trouvent un escalier composé de pièrres grossierement arrangées. Ils distinguent au bas des marches une espèce d'antre qui sembloit s'élargir à mesure qu'on avancoit. Ils ne pouvoient guères que soupçonner ce qu'étoit leur azyle. Une épaisse obscurité les enveloppoit ; ils avoient fait entrer avec eux leurs chevaux dans cette sombre demeure.

La comtesse reprend l'usage des sens ; ne sçachant

Un de ces souterrains. On trouve dans l'Angleterre beaucoup de ces cavernes artificielles, qui sont même antérieures à Guillaume le conquérant ; c'étoit la coutume des anciens habitants du Nord de se construire ces sortes d'azyles, soit pour se défendre de l'imtempérie des saisons, soit pour se garantir de la surprise des ennemis &c.

où elle se retrouvoit, elle pousse un cri. O ma suprême maitresse, dit Varbeck, en lui prodiguant des baisers mêlés de larmes, tu es dans le sein de ton époux, de ton amant. Il lui explique en peu de mots ce que peut être le séjour où ils se sont retirés, & comment le hazard, ou plutôt le ciel le leur a fait découvrir. Attendons ici, ajoûte-t-il, quelques heures; nous profiterons d'un instant favorable où il nous soit permis d'en sortir.

La comtesse va s'asseoir sur une de ces pièrres façonnées en dégrés : — C'est ici que j'expirerai. Pourquoi aller chercher plus loin notre tombeau?

Les deux amis remontent les marches, en observant un profond silence; ils approchoient de l'ouverture : ils sont frappés d'une nouvelle crainte: ils entendent le bruit que formoient les pas de plusieurs chevaux; ils entrevoyent à travers l'obscurité des soldats errants çà & là dans la forêt. Les deux fugitifs regagnent leur retraite. Varbeck court à son épouse, la presse contre son cœur :— Il est inutile de nous flattter : nous sommes perdus... Je crois pourtant que je puis sauver ma femme & mon ami. Astley, reste ici avec cette épouse qui m'est si chère, & que j'ai rendue si malheureuse; je la recommande à ton zèle; peut-être on n'étendra point

les recherches jusqu'à vous deux ; c'est moi qui suis le principal objet des perquisitions, & dont on veut se saisir ; je retourne à l'entrée de la caverne ; je m'offre aux regards des satellites ; ils se précipiteront sur moi, & ils n'auront que mon cadavre à porter au cruel qui les envoye : je me serai donné la mort, avant que d'être tombé dans leurs mains. Que dis-tu, malheureux, reprend la comtesse, en le retenant ? eh ! penses-tu qu'il me soit possible de vivre sans toi ? ignores-tu qu'après ton trépas, l'éxistence seroit pour ta femme un supplice continuel ? Tu croirois donc qu'il n'y a que Varbeck qui sçût mourir ? tu as oublié qu'hier tu ne pouvois aspirer qu'à m'imiter. Je ne vous quitterai point, mon cher Varbeck, ajoûte son ami ; s'il faut perdre la vie, nous la perdrons ensemble ; & aussi-tôt l'un & l'autre s'élancent sur les traces de l'infortuné jeune-homme qui faisoit des efforts pour les repousser ; il conjuroit surtout son épouse de ne point s'exposer au sort qui l'attendoit ; il la baignoit de ses larmes.

Tous les trois sont remontés à peu de distance de l'ouverture. Le calme avoit succédé à cette rumeur ; ils prêtent l'oreille : aucun bruit ne se fait entendre ; les ombres commençoient à s'éclaircir ; ils

se replongent dans leur demeure ténébreuse, incertains sur le parti qu'ils devoient prendre, & accablés de leur désastre.

Astley n'attend point que le jour ait paru : il va dans les environs de la caverne rassembler des cailloux & des branches d'arbres, revient près de ses amis, & s'efforce d'allumer du feu ; à la faveur d'une faible clarté, ils contemplent leur azyle ; ils trouvent qu'en effet c'étoit une retraite, ouvrage de l'art, & composée de plusieurs souterrains qui aboutissoient les uns aux autres ; dans un des angles de la caverne, jaillissoit une source qui formoit une espèce de petit bassin. Le premier mouvement qui échappe à la comtesse, est d'aller puiser de cette eau dans le creux de sa main, & d'en boire. O ciel ! s'écrie Varbeck, c'est à cette extrémité que je vous ai réduite, femme adorable ! Quand ces trois infortunés sont à portée de distinguer leurs traits, ils s'épouvantent mutuellement ; Varbeck étoit plein de frayeur pour son épouse, & à son tour, elle ne ressentoit le trouble le plus violent que pour son mari. Il lui prépare un lit de feuillage, étend dessus une partie de ses habits, & l'invite à gouter du repos, du repos dans un pareil séjour, & agités par une si

horrible ſituation ! Aſtley & lui devoient s'occuper à chercher quelque aliment. La nature eſt donc une mère tendre qui dans les plus grands malheurs veille ſur nous, & nous accorde ſes bienfaits ! le croiroit-on ? la comteſſe ne peut ſe refuſer au ſommeil.

D'abord Varbeck & Aſtley réſolurent d'égorger leurs chevaux, dans l'appréhenſion que, s'ils leur donnoient la liberté, ces animaux n'excitaſſent de nouvelles recherches, & ne les fiſſent découvrir. Ils les enterrent dans un des ſouterrains ; enſuite ils ſe conſultent ſur les moyens de ſe précautionner contre la faim qui les menaçoit. Aſtley ſe charge de ce ſoin, & engage ſon ami à demeurer auprès de ſon épouſe.

Elle dormoit profondément ; Varbeck la conſidéroit avec une ſombre attention ; quels traits lui perçoient l'âme ! c'étoit là une femme du ſang des rois, auſſi vertueuſe que belle, auſſi courageuſe que tendre, qu'il avoit trompée indignement, que pour prix de tant d'amour, il avoit amenée à cet excès d'adverſité, & étoit-ce aſſez de s'arracher la vie, pour venger une telle victime ? quand il s'enfonceroit le poignard dans le cœur, ſon crime feroit-il réparé ? ſa fin apporteroit-elle quelque adouciſſement à l'état ſi déplorable de la comteſſe ? ah ! loin

d'adoucir ſon ſort, cette mort le rendroit plus affreux; il faut donc vivre pour cette femme adorée, pour la retirer de ce tombeau, pour la mettre à l'abri des dangers; ſi les jours d'une épouſe ſi chérie peuvent être en ſûreté, alors il ſera libre de ſe punir, ou plutôt de s'affranchir de tant de maux, en terminant une deſtinée qui ne ſçauroit que devenir plus inſuportable.

Telles étoient les réflexions cruelles où Varbeck ſe plongeoit. La comteſſe ſe réveille, elle lui tend les bras : — Varbeck, s'il n'y avoit point à craindre pour ta vie, je préférerois cet antre habité avec toi, à tous les palais que je pourrois occuper en Écoſſe. Quoi ! il ne ſera point de terme à nos douleurs ?... Tu pleures ! ah ! cher époux, n'irritons point nos peines. Voilà donc où l'amour conduit ! mais je ne vois pas Aſtley ! Varbeck lui apprend le motif de ſon abſence, & ne doute point qu'il ne reparaiſſe bientôt.

Les heures s'écoulent : Aſtley n'eſt pas encore venu. Ils ſe livrent à des allarmes ; ils commencent à reſſentir la faim ; leur beſoin augmente avec leur crainte ; le jour va finir ; la nuit eſt de retour. Varbeck revole pluſieurs fois à l'entrée de la caverne : il n'eſt frappé que d'un ſilence effrayant ;

tout les abandonne. Il revient, l'air égaré, auprès de ſon épouſe : — Henri ne ſera plus notre bourreau ; ce ſera la faim, la faim la plus déchirante ; je ne vois point mon ami ! il ſera tombé dans les mains de nos perſécuteurs ! il n'aura point voulu nous trahir ... il n'eſt plus ! & nous, dans ce lieu ſolitaire, dans ce ſépulcre, nous allons être conſumés par la mort la plus épouvantable... Je te verrai te deſſécher, expirer ſous mes yeux !.. j'irai à mes tyrans : qu'ils me frappent, pourvû que tu vives.

Varbeck remonte encore, s'avance un peu dans la forêt, & en rapporte quelques racines qu'il préſente à la comteſſe ; il ne peut prononcer que ces mots touchants : voici donc la nourriture que Varbeck donne à la comteſſe de Huntley !

Il étoit déterminé à courir tous les riſques, plutôt que d'expoſer plus longtems ſa femme aux horreurs d'une infortune auſſi opiniâtre ; il ſortoit de la forêt dans ce deſſein ; un homme vient à lui ſous l'habillement & l'extérieur d'un mendiant ; Varbeck ne voyant perſonne autour de lui, alloit tirer ſon épée, quand une voix, qui lui eſt connue, ſuſpend le coup : — Qu'allez-vous faire ? ôter la vie à votre ami ! enviſagez-moi bien. — Aſtley ! ô ciel ! &

qui t'a pu éloigner?.. — Courons vîte retrouver notre azyle ; lorſque nous y ſerons rentrés, je ſatisferai votre curioſité ; préſentement ne ſongeons qu'à profiter de ce que je vous apporte. Aſtley découvre une eſpèce de manteau, & laiſſe voir pluſieurs pains, & d'autres proviſions. L'un & l'autre s'empreſſent de regagner la caverne. Varbeck court à ſa femme : — Ce n'eſt pas encore la faim qui t'arrachera la vie.

Ils ſont un repas bien différent de ceux que la ſomptuoſité & la délicateſſe préparoient à la cour d'Écoſſe. Le déguiſement d'Aſtley excitoit la curioſité des deux époux ; il leur en apprend la raiſon : ſon projet, au ſortir du ſouterrain, avoit été d'aller dans quelque hameau le plus écarté de la route, chercher des aliments : il avoit apperçu de loin un homme dont l'extérieur annonçoit l'extrême indigence ; auſſitôt concevant un ſtratagême qui ſervoit leurs vûes, il s'étoit dépouillé de ſes habits, les avoit cachés dans des feuillages répandus ſur le chemin, étoit accouru vers cet homme, en ſe plaignant d'avoir été volé ; cependant trois guinées, ajoûtoit-il, qu'il avoit ſçu dérober aux recherches des brigands, lui étoient reſtées, & il les offroit au pauvre, s'il

vouloit, ponr cette ſomme, lui céder ſon chapeau & un vieux manteau qui compoſoit ſon miſérable vêtement ; celui-ci avoit accepté avec joie la propoſition. A l'aide de cette métamorphoſe, pourſuit Aſtley, j'ai ſçu tromper nos ſurveillants : ils ſont ſemés dans les villages qui nous environnent ; les paſſages de la mer ſurtout ſont gardés avec éxactitude ; on a promis une récompenſe conſidérable à quiconque nous découvriroit ; ayons donc aſſez de fermeté pour reſter ici juſqu'au moment heureux où nous puiſſions nous retirer en ſûreté, & nous ouvrir l'azyle des Pays-Bas ; je prendrai ſoin de ce qui concerne notre ſubſiſtance. Hélas ! interrompt la comteſſe, en verſant des larmes amères, ma vie ne vous ſera pas longtems à charge. Lorſqu'elle venoit à regarder ſon mari, elle changeoit de langage : — Que la fortune nous laiſſe nous enſevelir dans cette caverne, oubliés de Henri, de tout le monde ! Varbeck, je puis te dire que tu m'es toujours cher, quoique ... ah ! pardonne, je ne veux te parler que de ma tendreſſe, enviſager que mon époux... Varbeck, je t'ai tout ſacrifié.

Il ne leur étoit pas même permis de jouir de la

clarté du jour ; ce n'étoit qu'en tremblant qu'ils se hazardoient quelquefois à sortir la nuit de leur retraite. Je l'avouerai, disoit Varbeck à son ami, si je n'étois allarmé pour une femme que j'adore, je trouverois cette situation bien moins insupportable ; tous les rêves qui m'ont agité, se sont évanouis ; il me semble que la nature entière ait disparu à mes regards ; ici, dans un sombre silence, je ne m'occupe que de mon amour. Astley, pourquoi faut-il que j'aye tant d'égarements à me reprocher ? que sont les prestiges de l'ambition, les vœux inquiets, les grandeurs ? qu'est-ce qu'un trône ? ah ! que Henri cesse de nous poursuivre ; que mon épouse dumoins n'ait rien à craindre, & je consentirois à tenir caché dans ces lieux le reste de ma vie. Que regretter, que desirer, Astley, lorsqu'on aime, & qu'on est aimé ?

Plusieurs mois s'étoient écoulés ; Astley, seul, à la faveur de son déguisement, continuoit de pénétrer jusques dans les lieux d'alentour ; il prétoit une oreille attentive aux moindres nouvelles qu'on y débitoit.

Il arrive, un jour, pâle, égaré, hors d'haleine : — Nous étions trop heureux : on a des soupçons ; on épie notre retraite ; je ne puis en douter aux

diſcours que j'ai entendus ; il faut, cette nuit, la quitter, & ſans nous écarter de la forêt, tacher de gagner les bords de la mer. Le ciel qui juſqu'à préſent a paru nous protéger, nous abandonneroit-il ? la comteſſe ſaiſie de terreur, ſe jette dans le ſein de Varbeck : — On te pourſuit encore ! j'imaginois que nous avions trouvé ici notre ſépulcre ; irons-nous chercher la mort ailleurs ?

Ils attendent l'heure où l'obſcurité eſt plus épaiſſe. La comteſſe ne peut s'éloigner de la caverne, ſans répandre des larmes ; elle eût préféré ce ſéjour aux demeures les plus ſomptueuſes ; ils ſe mettent en chemin. A chaque pas, elle ſentoit redoubler ſes craintes. Quelle frayeur les ſaiſit ! ils entendent dire à leurs côtés : quoi ! nous ne les trouverons pas ! ſi nous pouvions nous en rendre maîtres, nous ſommes aſſurés d'une récompenſe qui nous payeroit bien de nos peines ! quels mots ! quels coups de poignard, ſurtout pour l'épouſe de Varbeck ! ſon ſang étoit glacé ; tous les trois s'étoient jettés à terre, & reſpiroient à peine.

Ils n'entendent plus rien ; ils ſe relèvent, & continuent leur route. Le premier objet, que leur offre le jour naiſſant, eſt la mer dans le lointain ; leurs

forces se raniment ; leur ame suspendue entre l'effroi & l'espérance s'est , si on peut le dire , précipitée sur les flots. C'est au-delà qu'ils envisagent une nouvelle terre , une nouvelle nature , la fin de leurs tourments : mais quels transports n'éprouvent-ils pas , quand ils apperçoivent un vaisseau dans l'enfoncement de l'horison ? Vient-il de leur côté ? leurs regards , tous leurs vœux , tous leurs cœurs , sont attachés sur le bâtiment ; il avançoit vers le rivage. Astley s'écrie : nous sommes sauvés ! j'ai distingué le pavillon français ; je verrai le capitaine ; je lui parlerai ; cette nation est sensible ... à quelque prix que ce soit ... je remettrai notre sort à sa générosité ... il nous passera sur son bord ; & soudain Astley court vers le navire.

Varbeck & sa femme ne pouvoient contenir l'yvresse de leur joie ; ils vont se retirer dans le creux d'un rocher d'où ils se montroient l'un à l'autre le vaisseau ; ils attendoient qu'Astley fût revenu. Il parait : Allons , dit-il à la comtesse , nous avons vaincu notre cruelle destinée ... mon ami ... on nous attend ... je vous dirai ... redoublons nos pas.

La fortune se seroit lassée de persécuter Varbeck ! ils précipitent leur marche ; ils volent ; la comtesse les précédoit ; elle avoit un pied dans l'esquif : un

cri horrible lui fait détourner la tête : elle voit son époux désarmé, & Astley, qui se débattoient entre les mains d'une troupe de soldats. Les gens de l'esquif veulent l'arrêter, & la dérober au sort qui l'attend : on ne sçauroit la retenir ; elle s'élance ; elle court, veut défendre son mari, & n'a que la force d'aller tomber sans connaissance à ses pieds, tandis qu'on le chargeoit de fers ; il est enfin conduit à Londres, replongé à la Tour ; son ami subit la même destinée, & l'on amène devant le roi la comtesse expirante.

Ces coups de foudre s'étoient succédés rapidement. Les pressentiments d'Astley n'avoient été que trop fondés ; on l'avoit soupçonné, & suivi ; plusieurs satellites cachés derrière une petite éminence n'avoient paru que pour s'assurer de ces malheureux, au moment qu'ils envisageoient la fin de leurs infortunes.

Henri avoit médité plusieurs projets de vengeance. Varbeck, par ses ordres, alloit recevoir la mort ; il se préparoit même à joindre à cette victime la comtesse de Huntley ; l'amour outragé s'abandonne aux plus vifs ressentiments. L'épouse de son ennemi étoit en sa puissance, sous ses yeux : mais, si les orages de la jalousie s'élevent aisément, ils se calment avec la même facilité. Les premières paroles qui échappent

à la comteſſe, ſont pour Varbeck : — Suſpendez vos coups ... ſoyez aſſez généreux pour épargner mon mari ... c'eſt moi qui lui ai donné le conſeil de briſer ſes fers ; c'eſt moi ... qui ai tout fait ; j'attends la mort à vos pieds : mais, que Varbeck ne ſoit point enveloppé dans la punition que je mérite ! me refuſeriez-vous cette grace ?.. mes malheurs vous touchoient.

Elle étoit proſternée aux genoux de Henri ; ſa beauté n'avoit jamais eu plus d'empire ; ce prince la regarde : le ſouverain furieux n'eſt plus qu'un amant déſarmé ; c'etoit la ſeconde fois qu'il éprouvoit la même révolution : vos malheurs me touchoient ! & c'eſt le faible nom d'intérêt que vous donneriez à mes ſentiments ?.. cruelle, ils l'emportent ſur tout ce que je dois à vous, à moi-méme ; ma généroſité me laſſe ! tout ne vous a-t-il pas inſtruite que l'amour le plus tendre... — Sire, ſi mon époux alloit être immolé !.. commandez qu'on n'attente point à ſa vie, & ... vous connaîtrez mon cœur ... vous ſçaurez ... ſes jours ſont en danger...

Le roi fait appeller un de ſes officiers : — Volez à la priſon : qu'on n'exécute point l'ordre que j'ai donné. (S'adreſſant à la comteſſe) vous voyez, madame, tout votre pouvoir ! eh bien ! mon rival

vivra... — Il vivra ! ah ! ſire ... ma reconnaiſſance... ſire, écoutez-moi, écoutez-moi : je parle à un monarque digne du trône : que me demandez-vous ? je n'eus jamais de ſenſibilité que pour l'homme le moins pardonnable peut-être à mon égard, mais le plus à plaindre, & je ne vois aujourd'hui que ſes revers & ſon amour ; je ne vois que ma tendreſſe : car il ne faut point vous en impoſer, elle eſt encore plus forte que mon devoir. J'en conviendrai : Varbeck m'a trompée : je croyois aimer un mortel de ma condition, le duc d'Yorck : mais Varbeck eſt mon époux ; & c'eſt cette fatale paſſion dont je l'ai enflammé, qui l'a précipité dans tous ſes égarements, qui l'a fait ſi coupable, ſi malheureux ! eh ! ſire, quand il ne me feroit point cher ; quand je ne ferois pas conduite par tout l'amour qu'il a ſçu m'inſpirer, ſon infortune ne ſuffiroit-elle pas pour me le rendre un objet ſacré ? Je vous l'ai déjà dit : je ne ſuis plus la comteſſe de Huntley, je ſuis la femme de Varbeck. Sire, c'eſt vous montrer ce que nous nous devons mutuellement ; je ſuis la victime d'un engagement que le ciel lui même à revêtu de ce qu'il y a de plus ſolemnel ; ce lien n'eſt point rompu par un artifice dont l'amour le plus violent a été

la

la seule cause. Mon estime, mon admiration, la reconnaissance la plus vive, voilà les sentiments auxquels il m'est permis de m'abandonner en votre faveur, & le tems ne fera que les augmenter. Conservez mon époux; accordez-lui un pardon qui expose à l'univers votre clémence dans toute sa générosité. Je vous le redis encore : c'est moi qui l'ai engagé à s'affranchir de ses chaînes ... c'est moi que vous devez punir. — Eh ! le puis-je, madame? sans doute je devrois vous oublier, vous immoler à ma juste colère, à l'intérêt de mon royaume, à celui de tous les souverains. Quoi ! il faudra que Varbeck respire, & qu'il soit aimé! & vous pensez que sa présence... —Sire, qu'elle me soit ravie; que je ne le voie jamais; jamais ! quelle condition je m'impose ! mais qu'il vive : vous me l'avez promis, & que j'expire dans l'obscurité, dans les larmes, ensevelie dans ma douleur profonde. — Non, vous ne le verrez plus; vous avez abusé de ma faiblesse; ses jours... — Sont en sûreté : j'en crois la promesse d'un roi tel que vous... — Mais, madame, ces sentiments...

On vient annoncer l'arrivée d'un ambassadeur qui demande audience à l'instant même; elle lui est accordée; il remet au monarque une lettre de son

ſouverain. Madame, dit Henri, en ſe tournant vers la comteſſe, le roi d'Ecoſſe ſenſible à votre ſort vous preſſe de revenir à ſa cour. — Que je retourne dans un pays qui m'a rejettée, qui a proſcrit Varbeck ? ah ! que mon ingrate patrie n'eſpère point me revoir ; qu'elle m'oublie comme je l'ai oubliée ! J'irai mourir dans un déſert, où il me ſera permis de pleurer un infortuné dont je chérirai toujours la mémoire. (S'adreſſant à l'ambaſſadeur :) c'eſt votre roi qui eſt l'auteur de tous mes maux, qui me déchire le ſein ! je ne ſuis plus ſa parente ; je ne ſuis plus Écoſſaiſe ... je ſuis ... la plus malheureuſe des femmes : qu'on me laiſſe à mes tourments !

La comteſſe avoit à peine prononcé ces derniers mots : elle quitte Henri, noyée dans les larmes, & va retrouver la généreuſe Sulton qui avoit revolé auprès d'elle.

Le lord Daubeney flattoit l'erreur de ſon maître : Henri croyoit qu'il viendroit à bout de triompher de la comteſſe : elle ſeroit obligée d'oublier un mari qu'elle ne reverroit plus, & les rois ſont des amants auxquels il eſt difficile de réſiſter.

Varbeck, renfermé dans ſa priſon, accablé de chaînes peſantes, livré à toute l'horreur de la nou-

velle cataſtrophe, vivoit encore, & ne vivoit que pour l'amour. Cette paſſion ranimoit ſon audace : il parvient par ſon intrigue à revoir Aſtley. Quelle entrevûe ! après s'être embraſſés, & avoir confondu leurs larmes, Varbeck s'écrie : mon ami, ce ne ſont point des pleurs qui rompront nos fers : il faut nous occuper des moyens de les briſer, nous affranchir d'un eſclavage plus cruel que la mort. Je ſuis ſéparé de mon épouſe, & tu ſçais qu'elle eſt tout pour le malheureux Varbeck.

Croiroit-on que les ſouffrances de cet infortuné puſſent encore augmenter ? un priſonnier, qu'avoit inſtruit un homme de la cour qui venoit d'être privé de la liberté, a l'indiſcrétion d'apprendre à Varbeck l'amour du roi pour la comteſſe ; quels poiſons, quels ſerpents jettés tout-à-coup dans ſon ſein ! — Elle eſt aimée !.. & de Henri ! Aſtley, voilà le dernier trait aſſaſſin que me réſervoit la fortune ! elle m'oubliera ! elle ne m'aime plus ! elle aime ce cruel... Aſtley, il a une couronne ; Aſtley, je ſuis Varbeck, dans les chaînes ... ô ciel, ciel ! que m'a-t-on dit ? penſons à nous échapper de ces lieux ; ſi la comteſſe... Je me ſens la fermeté de l'immoler, & de me percer de mille coups de poignard ſur ſon corps pal-

pitant. Non, il n'eſt point d'homme ſur la terre qui ſoit impunément mon rival... Je voudrois bouleverſer l'Angleterre, ſacrifier Henri à ma fureur, me venger... de toute la nature. J'ai imaginé un nouveau projet : je ne ſuis plus le duc d'Yorck : mais je puis rétablir cette famille dans tout ſon éclat, remettre le ſceptre dans ſes mains.

Il confie à ſon ami des particularités qui prouvent combien ce célèbre aventurier avoit de reſſources dans l'eſprit. Il conçoit, en un mot, l'idée de retirer le véritable héritier des Plantagenets, le comte de Warwick, du fond de ce ſéjour où il languiſſoit.

Jamais complot ne fut tramé avec plus de profondeur & de ſecret. Varbeck avoit ſçu gagner quatre domeſtiques du lord Digby, lieutenant de la Tour; on devoit égorger cet officier, ſe ſaiſir des clefs de la priſon, prendre la fuite, & emmener le comte de Warwick. Ce dernier peu digne de jouer un premier rôle, ne prêtoit que ſon nom à une entrepriſe ſi hardie ; c'étoit un fantôme dont l'audacieux Varbeck prétendoit ſe couvrir. Tu verras, diſoit-il à Aſtley, qui de ce prince où de moi étoit fait pour occuper un thrône ; le tems viendra où j'y monterai, ſoutenu de mon ſeul courage & de mon amour : en

attendant, je présenterai au peuple anglais ce faible Warwick qui m'applanira la route ; c'est un instrument nécessaire à nos projets : je sçaurai le rejetter à l'instant que ma fortune prévaudra... Au reste qu'il règne pourvû que je me venge... Henri seroit mon rival, & la comtesse ... Astley, je te l'ai dit : j'effrayerois l'univers ... où la sombre jalousie vient-elle m'égarer ? est-ce à moi qu'est permis le soupçon ? ah, malheureux ! ne songeons qu'à sortir de cette affreuse demeure.

Tout a réussi au prisonnier ; ses fers sont tombés ; cependant on n'a pu ôter la vie à Digby ; mais on se flatte d'avoir endormi sa vigilance : Varbeck a déjà passé plusieurs cours avec son ami ; le comte de Warwick les suivoit ; son audacieux conducteur est arrivé à la dernière porte ; Digby paraît tout-à-coup, se précipite sur Varbeck à la tête d'une escorte ; le comte est ramené dans sa prison, & l'on traîne Varbeck dans le plus noir cachot ; il ne lui échappe que ces paroles : adieu mon cher Astley ; je vois bien qu'il faut renoncer à tout ; pardonne-moi ; l'amitié t'a perdu ; je devois être seul malheureux, & je cause la ruine de tout ce qui m'environne ! la comtesse... Astley ne pouvoit plus l'entendre.

Le bruit se répand que Varbeck, une seconde fois prêt à se sauver, a été repris, & qu'il lui sera difficile de se dérober au châtiment. Henri, en effet, avoit prononcé sa sentence, & défendu surtout qu'on laissât approcher la comtesse de Huntley. Il prévoyoit tous les combats qu'il auroit à soutenir de la part d'une épouse éplorée, & il étoit déterminé à se défaire d'un homme qui étoit son rival à plusieurs titres. Varbeck, quoique condamnable aux yeux de la justice & de la raison, avoit eu la grandeur d'ame de ne nommer aucun de ses complices ; Fryon, qui lui fut confronté, eut la bassesse de révéler les moindres détails relatifs à leur liaison ; le jeune-homme ne lui répondit point : il se contenta de le regarder d'un œil de mépris.

Un seigneur Flamand est introduit chez le roi : — Sire, j'ai osé vous demander un entretien ; je suis envoyé par ma souveraine, la duchesse de Bourgogne ; voici une lettre qui prouvera qu'elle vous parle par ma bouche ; vous connaissez son écriture. La princesse convient, sire, qu'elle est votre ennemie, qu'elle a tout tenté pour vous perdre ; elle avoue que Varbeck est son ouvrage ; oui, c'est elle qui l'a élevé & armé contre vous : mais elle vous croit assez généreux pour ne point étendre votre ven-

geance ſur une pareille victime ; elle implore donc votre clémence pour ce malheureux jeune-homme. Hâtez-vous de retourner à votre maîtreſſe, répond Henri enflammé de colère, & dites-lui que Varbeck aura ceſſé de vivre, lorſqu'elle vous reverra ; la généroſité a des bornes ; il y a trop longtems que ſa haîne me pourſuit ; je ne dois plus écouter qu'un juſte reſſentiment.

Marguerite n'étoit point la ſeule qui intercédât en faveur de Varbeck. Auſſi-tôt que la comteſſe de Huntley avoit été informée du nouveau revers qui venoit d'accabler ſon mari, elle étoit accourue auprès du roi ; tous les chemins lui avoient été fermés, ſes lettres mêmes refuſées. Henri étoit inéxorable, & ne reſpiroit que la mort de Varbeck. Il traverſoit le parc ; il apperçoit une eſpèce de tumulte : une femme échevelée, s'efforçoit d'écarter les gardes qui s'oppoſoient à ſon paſſage. Elle va tomber aux pieds du monarque, tire un poignard de ſon ſein ; le roi reconnaît la comteſſe de Huntley.—Sire, vous m'écouterez, ou je me frappe à vos yeux de ce poignard. Henri s'arrête, & bientôt il cède à la crainte, ou plutôt à l'amour : il ſe jette ſur la main de la comteſſe, la déſarme : — Que voulez-vous, ma-

dame ? — Que vous voyiez mes larmes ; ne pensez pas vous oppoſer à ma mort, ſi vous avez réſolu... — Je préviens votre demande, madame... Il eſt inutile : l'arrêt eſt prononcé. Vos ſollicitations ne feront qu'allumer mon courroux. — Sire, mon trépas ... vous ne ſçauriez l'empêcher. Hélas ! vous me diſiez que j'avois pu attendrir votre cœur. (Henri fait éloigner ſes courtiſans) : — Sans doute, madame, vous y régnez toujours dans ce cœur que ſe plaît à déſeſpérer votre ingratitude, mais ne vous flattez point de déſarmer ma juſtice. Qui ! moi, j'épargnerois un obſcur aventurier qui a porté l'audace juſqu'à lever les yeux ſur le trône, juſqu'à me le diſputer, qui eſt mon rival, qui eſt votre époux, que vous aimez ... vous croiriez ... il payera ſa folle arrogance de ſon ſang ; je refuſerois ſa grace à tous les ſouverains de l'Europe. — Vous daignerez me l'accorder, ſire ... je meurs à vos genoux. — Non, madame, je ne me laiſſerai point vaincre par des ſentiments ... dont je dois triompher... Vous les avez repouſſés avec trop de mépris. — Si je vous euſſe été chère ! — Eh ! doutez-vous ... vous me l'êtes plus que jamais ! qu'éxigez-vous donc ? vous abuſez de votre empire ! — Sire, ſire ... qu'il éprouve encore votre généroſité,

— Qui, madame ? — Pouvez-vous me le demander ? mon époux... Je conviens de ſon crime, ſire ; puniſſez-m'en ; je ne ceſſerai de vous le dire : c'eſt pour moi qu'il a briſé ſes fers, qu'il a cherché à vous ſuſciter des ennemis... Non, ſans ſon amour, il ne vous eût point fait cette nouvelle offenſe, qu'il vive, & que j'expire de douleur. Je ne quitterai point vos pieds que je n'aye obtenu ſa grace ; je ſuis la ſeule coupable ... oui, mon ame pénétrée... — Vous ſentiriez le prix de mes bienfaits ! — Ah ! ſire, tout ce que l'honneur ... le tems preſſe ; donnez vos ordres ; qu'on vole à la Tour.

Henri cette fois eſt infléxible ; la comteſſe embraſſoit ſes genoux ; au milieu de ſes larmes & de ſes ſanglots, le roi a cru entendre qu'elle promettoit d'être ſenſible à ſon amour aux conditions qu'on épargnât Varbeck ; on court ſuſpendre le coup qui le menaçoit. Le prince veut parler de ſes ſentiments à mylady Huntley ; elle ne l'entendoit point ; elle n'étoit remplie que du deſir d'être inſtruite de la deſtinée de ſon mari.

Varbeck, depuis ſa dernière aventure, avoit perdu toute eſpérance : il enviſageoit la mort comme le ſeule terme d'une vie ſi orageuſe. Cependant l'a-

mour venoit l'agiter encore ; il obtint d'un soldat ; en lui faisant présent d'une bague de prix, la liberté d'écrire à son épouse ; cet homme se chargea de remettre l'écrit dans les mains de la personne à laquelle il étoit destiné. On peut dire que Varbeck avoit répandu toute son ame dans cette lettre ; jamais il ne s'étoit exprimé avec plus de tendresse & de force. C'étoit sur cette passion si violente qu'il rejettoit ses malheurs, ses égaremens, ses fautes ; il finissoit par supplier sa femme de lui pardonner ; il l'assuroit qu'il cessoit de vivre dans l'idée que cet amour le suivroit au tombeau. Au milieu de ses transports, éclatoient pourtant des mouvements de jalousie.

On le conduit au lieu de son supplice préparé dans une des cours de la prison : le premier objet qui frappe sa vûe est le cadavre ensanglanté d'Astley ; il recule d'horreur, & poussant un cri : — C'est ainsi que j'ai reconnu l'attachement & les services d'un ami ! il court pour l'embrasser : on lui refuse cette consolation ; ensuite il monte à l'échaffaut, tire un portrait de sa poche, & prie le lieutenant de la Tour qui devoit assister à l'exécution, qu'on ne lui bande point les yeux. Ne craignez point, ajoûte-t-il, en se

tournant vers le bourreau, de manquer votre coup : je ſçaurai mourir ; ah ! chère Huntley ! chère Huntley ! il attache ſes regards, ſa bouche ſur cette image qui lui préſentoit les traits de ſa femme, quand ſa tête tombe ſéparée de ſon corps. » Telle fut (dit » Rapin-Thoyras) la fin de Varbeck, qui avoit été » reconnu pour prince légitime en Irlande, en Fran- » ce, en Flandres, en Angleterre, en Écoſſe, & qui » avoit fait trembler Henri juſques ſur ſon trône. «

Jamais la fortune ne donna plus à croire qu'elle étoit un mauvais génie acharné à pourſuivre la perte de Varbeck. Au moment que l'épée de l'exécuteur le frappoit, entre celui qui apportoit ſa grace. Du plus loin que la comteſſe le voit revenir, elle s'écrie : mon époux eſt mort ! l'officier n'a point commencé ſon récit, qu'elle a perdu entierement l'uſage des ſens ; elle eſt ramenée chez elle, & ſe retrouve entre les

---

Pour prince légitime, &c. Les Anglais ont des écrivains qui veulent abſolument que Varbeck ait été le vrai duc d'Yorck. M. Hume combat cette opinion hazardée par des raiſons convainquantes qui prouvent combien un hiſtorien éclairé doit ſe tenir en garde contre les récits populaires, &c.

bras de Sulton qui l'inondoit de ses larmes ; elle ne lui dit que ces mots : il n'est plus !

Un inconnu veut parler à la comtesse : elle cède à ses instances ; il lui remet une lettre. A quels nouveaux emportements ne s'abandonne point sa douleur, quand elle a jetté les yeux sur l'écriture ! — C'est de mon époux ! c'est de mon époux ! elle fait donner une somme au porteur de la lettre, & se hâte de l'ouvrir : — Sulton, c'est de Varbeck ! Ah ! mon amie ! combien j'étois aimée !.. Mais étoit-il bien assuré à quel excès je l'adorois ! auroit-il pensé un moment, que cette tendresse avoit pu seulement s'affaiblir ? Hélas ! sa vie m'étoit si chère ! c'eût été peu de lui sacrifier la mienne : connais mon amour : je crois que pour sauver les jours de Varbeck ... j'eusse tout immolé. Varbeck étoit tout pour moi... me trompé-je ? Sulton, des transports jaloux sont mêlés aux transports les plus tendres ! ah ! Varbeck, tu aurois emporté ce soupçon dans la tombe? ah ! Varbeck, pourquoi mes derniers soupirs n'ont-ils pu se confondre avec les tiens ? pardonne si je t'ai caché les sentimens d'un rival qui, sans doute, ont précipité ta perte ! cher époux, ne lisois-tu pas jusqu'au fond de mon ame ? je craignois

par cette confidence d'augmenter tes peines ! n'étoient-elles pas assez cruelles ? quel souverain l'eût emporté sur toi ? Sulton, il sera expiré avec cette idée presque aussi déchirante pour mon cœur que sa mort ! que n'ai-je, ô ciel ! cèdé à mon premier mouvement ! je voulois lui apprendre que Henri avoit osé me révéler ... je veux m'arracher de ce séjour. La seule pensée que je reverrois Henri, me cause des tourments ... je ne pourrois les soutenir : allons fixer notre demeure, au bout du monde ... près de cette caverne... ce sera pour moi un lieu de délices ! j'y ai passé les plus beaux jours de ma vie ; j'en partageois la solitude & l'horreur avec ce que j'aimois ; j'étois loin de tout l'univers, près de Varbeck ; si je versois des larmes, sa main les essuyoit.

Ce n'étoit point un projet vague qu'avoit conçu cette femme si digne de compassion ; elle se traîne chez la reine, la conjure d'obtenir pour elle du roi la permission de se retirer dans un asyle écarté, où elle iroit ensevelir le peu de jours que lui laissoit sa situation déplorable. L'épouse de Henri est sensible à sa demande ; le roi hésite longtems à se rendre aux sollicitations pressantes de mylady Huntley ; enfin il est forcé de consentir à son éloignement ; de nou-

veaux plans de politique & d'avarice venoient le dif-puter à l'amour qui d'ailleurs ne pouvoit être qu'un fentiment étranger pour fon ame : la véritable ten-dreffe éxige le facrifice de toutes les autres paffions ; c'eft une forte de culte religieux qui n'admet qu'une divinité. La comteffe quitte donc la cour d'Angle-terre avec lady Sulton, & va habiter une maifon retirée, voifine du fouterrain qui avoit fervi de re-fuge à fon mari.

De nouveaux plans de politique &c. On ne fçauroit trop s'é-lever contre les excès où cette dernière paffion jetta Henri VII; un certain William Capel, bourgeois de Londres, s'avifa de parler un peu trop librement fur les rapines & les extorfions de ce prince; le frondeur fut taxé à une amende de deux mille li-vres fterlings. Empfon, & Dudley étoient les miniftres de ces concuffions révoltantes. Ces deux fcélérats fatisfirent depuis à la vengeance divine & humaine en périffant fur l'échaffaut. Tous les malheurs qui, fous le règne fuivant, affligèrent l'Angleterre, tirent peut-être leur fource de cette déteftable avarice dont Henri fut dévoré ; la crainte de rendre la dot de Catherine, veuve de fon fils Arthur, la lui fit donner en mariage à fon fecond fils. » Aux approches de la mort, (obferve judicieufement l'ef-» timable auteur des Eléments de l'hiftoire d'Angleterre) ce » monarque crut expier fes injuftices par des aumônes & des » fondations plus propres quelquefois à tromper la confcience, » qu'à fatisfaire le fouverain juge. «

Arrivée dans ces cantons, elle court à la caverne ; elle y cherche les traces de Varbeck, & semble les y retrouver. C'étoit là, disoit-elle à Sulton, qu'il s'arrêtoit souvent pour s'accuser de m'avoir rendue malheureuse, lui dont un regard faisoit tout mon bonheur. Ici il me prépara un lit de ses mains ; plus loin je distingue la pièrre où il déposa ses armes. Je le revois, je le chéris par-tout dans cette demeure consacrée à l'infortune ; elle sera mon temple ... elle sera mou tombeau. Combien de fois la comtesse seule, & à l'aide d'une sombre lumière, se livra-t-elle dans ces lieux solitaires au plaisir de relire la lettre de Varbeck ! Elle la mettoit dans son sein, la pressoit contre son cœur, la couvroit de baisers & de larmes. Il est donc, s'écrioit-elle, des plaisirs pour les malheureux ! je sens que ma douleur m'est chère, & qui voudroit l'adoucir, me priveroit de l'unique satisfaction qu'il me soit permis de goûter.

Sulton trouve un jour son amie plus agitée qu'elle

Il est donc, s'écrioit-elle, &c. Voici le bel éloge que le père d'Orleans fait de la comtesse de Huntley : » Elle mit le » comble à ses vertus par l'amour conjugal qu'elle eut pour son » mari dans l'une & l'autre fortune. «

ne l'étoit ordinairement. — Ma chère comtesse, seroit-il possible que vous fussiez la victime d'un nouveau chagrin ? — Je ne sçais, ma tendre amie, si je dois ajoûter aux reproches que quelquefois je me permets envers le ciel, ou si j'ai des graces à lui rendre ... j'imagine que Varbeck va renaître pour moi. Sulton ne sçauroit comprendre ce que veut lui dire son amie : enfin la comtesse lui fait part de sa situation : elle ne pouvoit plus se la dissimuler, elle étoit enceinte, & l'enfant de Varbeck se trouvoit proscrit même avant sa naissance. Ce n'étoit point assez, dit la comtesse, d'être la plus à plaindre des épouses : je serai la plus misérable des mères ! eh ! quel don ai-je à faire à l'infortunée créature que je sens déjà s'agiter dans mon sein !

Les deux amies dérobent ce mystère à tout ce qui les environne ; la comtesse accouche dans la caverne, aidée de la seule Sulton : tous ses regards s'attachent sur un fils dont les traits naissants annoncent déjà l'exacte ressemblance de Varbeck. C'est dans ce séjour ténébreux, qui n'étoit éclairé que d'une lampe, que cet enfant commence la carrière de la vie, verse ces premières larmes qui semblent

blent indiquer la deſtinée de l'homme. La comteſſe goûtoit tous les plaiſirs maternels : elle allaitoit ſon fils, le baignoit de ſes pleurs, répétoit ſans ceſſe : cher enfant ! c'eſt ton père que je vois, que j'embraſſe ! quel ſort t'eſt réſervé ! ſi le cruel Henri alloit ſoupçonner ſeulement ton éxiſtence ! Ah ! n'es-tu point aſſez à plaindre ? pourroit-on t'envier cette demeure où tu as reçu le jour, ou plutôt où tu es condamné à une nuit éternelle ? qu'il regne le barbare, & qu'il me laiſſe dans le centre de la terre te nourrir de mes larmes; je ne demande rien aux rois, aux hommes, au ciel même. Un fils eſt tout pour ſa mère.

La comteſſe en étoit un exemple frappant. L'Angleterre, le monde entier n'étoient plus à ſes yeux qu'un tableau effacé qu'elle banniſſoit même de ſon ſouvenir ; elle paſſoit ſes jours dans la caverne ; ſon enfant commençoit à lui ſourire, à bégayer le tendre nom de mère. Cœurs ſenſibles, vous connaiſſez le charme attaché à ce mot, quand il eſt prononcé par une bouche où la nature ſémble avoir imprimé ſon plus touchant caractère.

Cette infortunée avoit été obligée de confier pour

quelques inſtants ſon fils à ſon amie : elle revient dans la caverne : quel ſpectacle l'a frappée ! elle voit, elle voit des flambeaux, des armes, des ſoldats féroces, ſon enfant qui pouſſoit des cris, qui lui tendoit les mains, qu'on vouloit enlever du ſein de Sulton, proſternée aux pieds de ces barbares : —Mon enfant ! mon enfant ! cruels ! vous ne me l'arracherez pas ... (elle s'élance avec impétuoſité ſur ces inhumains, qui ſourds à ſes prières, à ſes ſanglots, la repouſſent avec rudeſſe, & s'emparent de leur proie.) Vous me percerez de mille coups, ou vous me le rendrez ... il m'adreſſe ſes pleurs ! oh ! mon cher fils !.. barbares ! vous n'avez donc point d'enfant !

Ces monſtres de cruauté ſe retiroient ; la comteſſe avoit ſuccombé ſous l'excès du déſeſpoir ; furieuſe, elle ſe ranime, ſe relève, ſe traîne, court après les raviſſeurs, fait un dernier effort, ſe jette ſur celui qui emportoit l'innocente créature. Ce miſérable, ſans prévoyance, oppoſe ſes armes ; la comteſſe n'aſpirant qu'à reprendre ſon enfant, ne voit point le danger, & ſe précipite ſur le fer : auſſi-tôt ſon ſang jaillit à gros bouillons ; Sulton fait retentir le ſouterrain de ſes gémiſſements ; elle

court embrasser mylady mourante, qui n'a que la force de demander, avant que de jetter le dernier soupir, à coller sa bouche sur celle de son fils; ces cœurs d'airain ne peuvent se défendre de la pitié; des larmes mêmes leur échappent; un de la troupe accourt, apporte l'enfant à cette malheureuse mère qui le saisit avec transport, le presse dans son sein, lui prodigue mille baisers, & le couvre de ses larmes & de son sang; elle expire enfin, en le retenant encore dans ses bras, & le recommandant à la tendresse de Sulton.

Cette fidelle amie ne quitte point les soldats; elle apprend que c'est le roi qui, sans doute, instruit par la trahison de quelques domestiques, qu'il restoit un successeur de Varbeck, avoit commandé qu'on s'en assurât, & qu'il lui fût amené. La généreuse Sulton obtint du monarque qu'elle demeureroit auprès du fils de son amie, qui étoit gardé à vûe; il vint à mourir. Sulton avoit donné des ordres pour qu'on inhumât la comtesse dans cette caverne où elle étoit expirée; elle revole vers cette sombre demeure, & fait mettre l'enfant dans le cercueil de la malheureuse Huntley. Une erreur populaire s'est même

conſervée à ce ſujet : on prétend qu'on vit ſe renouveller le prodige qu'on ſuppoſe être arrivé, lorſque Héloïſe fut enſevelie près d'Abailard; la comteſſe, dit-on, ouvrit ſes bras pour recevoir ſon enfant. Sulton, tous les jours, alloit verſer des larmes ſur le tombeau qu'elle leur avoit élevé. Elle ne tarda point à ſubir le même ſort, & elle voulut être enterrée dans le même lieu, & aux côtés de ſon amie.





Dessiné par Ch. Eisen. 1775. Gravé par de Launay le Jeune

Le Sire de Créqui.



LE SIRE DE CRÉQUI.

Il est de ces fortes secousses qu'un siècle reçoit, & qu'il communique à celui qui le remplace : les croisades sont assurément une des plus

Les croisades, &c. Elles ont trouvé des panégyristes ardents, & des censeurs aussi emportés. Il est dans la nature des entreprises qui sortent du cercle des opérations ordinaires que la somme des abus équivale presque toujours à celle

grandes révolutions de l'esprit humain; nulle classe de citoyens ne fut éxempte de cette espèce d'é-

---

des avantages; on ne sçauroit nier que cette espèce de convulsion dont les trois quarts de l'Europe furent agités, n'ait produit une foule d'inconvénients; mais à prendre la balance d'une main sage, les biens résultés de ces guerres de religion n'auront pas moins de poids que les maux qu'on peut leur reprocher; les croisades ont changé les ressorts de notre législation, fait une monarchie assise sur des fondements inébranlables, d'une vaste république livrée incessamment aux orages du gouvernement féodal, rendu, en un mot, le peuple libre, & jouissant du fruit de ses travaux; elles ont resserré dans de justes bornes l'indépendance effrénée d'un amas de tyrans subalternes, qui traitoient les hommes comme des bêtes de somme, & les faisoient servir d'instruments à leurs barbaries extravagantes. Qu'on jette les yeux sur les descendants de Hugues-Capet jusqu'à S. Louis, & l'on verra la France, ainsi que nous avons vû la Pologne, la proie de furieux, auxquels la faiblesse des Carlovingiens avoit fourni des armes, & des victimes pour les égorger. Quand nous ne serions redevables aux croisades que de cet amour de l'honneur, une des émanations de la chevalerie, & qui forme la base du caractère national, nous devrions être plus circonspects dans nos déclamations critiques; nous tâcherions surtout de nous transporter dans un siècle où la métaphysique n'avoit pas tué les images, & où l'on se contentoit de sentir fortement. Ce n'est point le *raisonner* qui

pidémie ; l'enthouſiaſme avoit gagné, comme un feu dévorant, les trois quarts de l'Europe chrétienne, & l'incendie n'étoit pas facile à éteindre : tout ſembloit concourir à lui procurer de nouveaux aliments ; une dévotion fervente, mêlée à un excès de courage aveugle, qui alloit juſqu'au fanatiſme, le beſoin de promener des deſirs vagues & inquiets, maladie attachée à notre nature, & ſur tout à la nature françaiſe, l'eſpérance de ſaiſir le bonheur fugitif, autre mal qui afflige l'humanité, la curioſité irritée par le ſpectacle de climats différents des nôtres,

---

produit les héros ; on ne ceſſera de le rédire : étendons le nombre des ſignes, au lieu de chercher à le diminuer. Quel reſſort plus puiſſant ſur un être quelconque, que l'ardeur de venger ſa religion ! Que les princes chrétiens euſſent banni l'intérêt perſonnel, & ſe fuſſent remplis de ce grand objet : ils ſeroient encore les maîtres de tous ces pays abandonnés à des Scythes farouches ; l'empire Grec ſubſiſteroit dans tout ſon éclat ; Mahomet n'eût pas détruit le ſiège de la littérature ; on parleroit encore la plus belle langue qui ſoit au monde, & les croiſades ſeroient regardées aujourd'hui comme l'entrepriſe à la fois la plus ſage & la plus brillante. C'eſt ainſi que l'événement donne le change aux idées ! on veut abſolument juger des cauſes par les effets. Seroit-on fondé à décrier une ſource, parce que du poiſon auroit infecté le ruiſſeau qui en découleroit ?

un air de merveilleux répandu sur l'entreprise, l'image enfin la plus imposante, qui représentoit la délivrance du tombeau du suprême Auteur de notre religion, ces objets réunis avoient dû nécessairement produire dans les esprits & dans les cœurs une fermentation que ne pouvoient calmer le tems ni la malheureuse expérience. Il n'est donc pas étonnant que cette flamme nourrie sous la cendre, se réveillât avec plus de vigueur, & qu'elle allumât un nouveau desir de reporter nos drapeaux dans la Palestine.

Louis VII, surnommé le *Jeune*, avoit à satisfaire à la fois & ses remords, & cette sorte de passion

---

Du tombeau, &c. Le Tasse, en homme de génie, a rendu cette image sublime en un seul vers.

» Che 'l gran sepolcro liberò di Cristo.

Et ses remords. Nous avons des historiens qui ont passé légèrement sur cette horrible action, le fruit d'un emportement aveugle de Louis VII; plus de treize cent personnes furent consumées par les flammes dans l'église principale de Vitry; & des écrivains qui se piquent d'avoir des lumières, ont été étonnés que ce monarque éprouvât des remords aussi violents: il ne pouvoit se soumettre à une réparation assez éclatante; son desir extrême d'expier son crime, car c'en est un des plus atroces, prouve qu'il est des rois meilleurs que les courtisans & les beaux-esprits.

chevaleresque qu'on peut appeller la passion de son siècle, & que notre noblesse partageoit vivement avec son maître. Les envoyés d'Antioche & de Jérusalem étoient venus exciter par des peintures touchantes cette espèce de transport unanime qui ne demandoit que l'occasion d'éclater. La seconde prise d'Edesse, rentrée sous le pouvoir de Noradin, remplissoit d'une juste consternation les Chrétiens d'Orient ; ils imploroient de prompts secours ; tous les fruits des premières guerres dans la Palestine, alloient être perdus sans ressource : Louis, en qualité de roi de France, & d'après son cœur généreux, brûloit d'embrasser la cause de ces infortunés : il crut cependant que la dignité du souverain devoit commander à la fougue du héros ; & qu'avant d'écouter une valeur impatiente de se signaler, il falloit rechercher des lumières & des conseils : il sçut donc cacher ce qui se passoit dans son ame ; & convoqua pour les fêtes de Noël de l'année 1144, une nombreuse assemblée des principaux de son royaume.

La nouvelle en fut bientôt répandue ; il n'y eut point de chevalier banneret qui ne fût jaloux d'assister à cette brillante convocation. Raoul sire de Créqui étoit l'un des plus distingués après les grands vas-

faux ; il avoit passé ses premières années à la cour ; élevé, en quelque sorte, avec Louis qui l'honoroit de son amitié ; depuis quelque tems, il vivoit dans ses terres, situées vers le Boulonnois, aux confins de la Flandres ; ce jeune seigneur venoit d'épouser une riche héritière de Bretagne, & de la plus haute noblesse ; ces avantages étoient encore inférieurs aux autres bienfaits dont la nature avoit comblé Adèle : sa sensibilité égaloit ses charmes ; elle aimoit son mari autant qu'elle en étoit aimée, & ces deux époux se promettoient d'être toujours amants.

Le père de Raoul, Gérard, terminoit une des carrières les plus glorieuses ; *frère d'armes* du célèbre Godefroi, il s'étoit signalé, à la première croisade, par des exploits dont l'Asie s'entretenoit encore. Ce digne vieillard ne pardonnoit point au tems d'étendre des rides sur son front, quand il sentoit son cœur plus enflammé que jamais pour son roi, sa patrie & son Dieu. Plusieurs enfants assuroient l'honneur de sa maison : mais Raoul étoit l'objet de ses préférences : il le regardoit comme un autre lui-même ; il revivoit dans ce fils chéri, & s'applaudissoit des liens qui unissoient un couple aussi heureux qu'aimable.

Gérard va trouver Raoul : — J'apprends que le roi appelle auprès de lui sa noblesse ; sans doute que quelque expédition éclatante & digne de la valeur française se prépare. Raoul, le fils de Créqui seroit il des derniers à se trouver à cette assemblée auguste ? aurois-tu oublié les bontés du monarque ? je t'approuve d'aimer ta femme ; elle mérite ta tendresse : mais il faut savoir quitter l'amour, quand le devoir commande.

Le sire de Créqui n'eut pas besoin que son père eût avec lui une seconde conversation ; il adoroit Adèle : mais son honneur ne lui étoit pas moins cher que son épouse ; jamais gentilhomme n'avoit réuni avec plus d'éclat toutes les qualités qui formoient le caractère du chevalier Français : il se sépare donc de sa femme, en l'assurant qu'il revoleroit promptement dans ses bras, & se hâte avec ses écuyers de prendre le chemin de Bourges, lieu fixé pour la convocation.

Louis fait un accueil distingué au sire de Créqui. Chevalier, lui dit le monarque, vous venez à propos : j'ai besoin que de braves gens se rassemblent sous mes étendards, & je vous regarde comme un des plus zélés vengeurs de la bonne cause. Sire,

reprend Raoul, mon épée est comme mon cœur, dévouée au meilleur des maîtres, & au plus grand des rois ; j'attends vos ordres ; & je puis promettre de les remplir avec toute l'ardeur que vous êtes capable d'inspirer.

Le monarque enfin laisse échapper son secret : il déclare qu'il avoit dessein de passer en Orient, & de délivrer les Chrétiens de l'oppression totale qui les menaçoit ; Godefroi, évêque de Langres, appuya la déclaration du souverain du discours le plus pathétique ; il offrit un tableau si vif de la situation présente des Fidèles dans la Terre-Sainte, qu'il fit couler des larmes : mais l'effet prodigieux de cette délibération étoit réservé à une autre assemblée qui se tint aux fêtes de Pâques de l'année 1145, & qui s'appella *Parlement* : c'est pour la première fois, observe Vély, que ce nom se trouve dans notre histoire ; toute la France y accourut ; la foule fut si abondante, qu'aucun endroit fermé ne put contenir tant de monde ; on éleva une espèce de tribune en pleine

Et au plus grand des rois, &c. Louis VII avoit un excellent cœur & une bravoure admirable ; il donna des preuves éclatantes de l'une & l'autre qualité, dans son repentir pro-

campagne ; S. Bernard y étoit placé à côté du roi. Son éloquence acheva ce qu'avoit commencé l'évêque de Langres : il sembla qu'il se fût rendu maître de tous les cœurs ; on entend un cri général : *Diex volt*, *Diex volt*, « Dieu le veut, Dieu le veut ! la croix, la croix ! » Louis se lève & se précipite aux pieds de Bernard, en demandant hautement la croix ; il se l'attache lui-même à l'épaule droite ; Créqui est le premier à suivre l'exemple du roi, & s'écrie avec transport : ou vaincre ou mourir. L'enthousiasme se répand avec rapidité, tel qu'un embrasement qui dévoreroit une vaste forêt. La reine, Robert, comte de Dreux, frère du roi, les comtes de Flandres, de Nevers, de Tonnerre, de Soissons, de Ponthieu, de Blois, Enguerrand de Couci, Hugues de Lusignan, le sire de Conflans, toute l'assemblée, même les prélats, sont animés d'un semblable esprit. S. Bernard, après

fond qui suivit le sac de Vitry, & dans cette intrépidité surnaturelle qu'il fit éclater à la bataille perdue contre les Sarrasins. On lui a reproché son divorce avec Eléonore de Guyenne ; sans contredit, le monarque commit une faute énorme de politique : mais l'homme sensible satisfit à son honneur outragé. Que manqua-t-il à Louis pour mériter une place parmi nos plus grands rois ? un autre siècle.

avoir jetté un nombre de croix du haut de la tribune ; est obligé d'en former de ses habits qu'il met en morceaux ; il lut à haute voix la lettre du pape Eugène III ; la seconde croisade fut enfin arrêtée, & au bout de l'année, le roi devoit se mettre en marche à la tête d'une armée de plus de deux cent mille hommes. Le rendez-vous étoit fixé à Metz.

Adèle fut peut-être une des premières à être informée du résultat de cette convocation. Le vieux Gérard l'apprit par la profonde douleur où il trouva plongée sa belle-fille. A peine l'a-t-elle apperçu : — Ah ! mon père, il faut donc que je renonce à la vie ! je n'ai plus d'époux ! hélas ! les fleurs de l'hymenée sont encore sur mon front, & je le perds, je perds Raoul ! — Ma fille, expliquez-vous ... mon fils... — Seigneur, vous ignoreriez la cause de ma mort ? Louis prend les armes ... une seconde croisade... — Une seconde croisade !.. ô mon Dieu ! mon roi va embrasser ta défense !.. & voilà, Adèle, le sujet de ton chagrin ? Depuis quand la fille, la femme d'un chevalier n'a-t-elle pas de généreux sentiments ? Quoi ! c'est Adèle qui s'afflige, quand mon fils vole à la gloire, qu'il suit les traces de son maître, qu'il venge sa patrie & son Dieu ! c'est Adèle qui pleure, quand Raoul

va tremper ſes mains dans le ſang infidèle !.. Où eſt-il ce cher fils, que je le preſſe contre mon cœur ? qu'il eſt heureux ! il va donc voir les rives du Jourdain ! O ciel ! devois-tu permettre qu'une obſcure vieilleſſe enchaînât ici le compagnon de Godefroi ? Ah ! rends-moi, rends-moi ce bras qui a fait mordre la pouſſière à tant d'ennemis de notre ſainte religion. Adèle, cache-moi ces larmes honteuſes ; ſi des pleurs t'échappent, que ce ſoit des pleurs de joie ! mon Dieu ! nous purgerions la terre de cette race réprouvée ! Edeſſe rentreroit ſous le pouvoir des Chrétiens ! Seigneur, s'il ne falloit que la vie de mon fils pour aſſurer la dé-

---

De cette race réprouvée, &c. Qu'on ſonge que c'eſt un croiſé, un vieillard pénétré de ſa religion qui parle, & non un *raiſonneur* du dix-huitiéme ſiécle. Pourquoi Luſignan eſt-il un des plus beaux rôles du théâtre ? parce qu'il eſt dans la vérité, & que le perſonnage effectif ne ſe fût point exprimé autrement. Homère, & bien inférieur à Homère en cette partie, Virgile nous ont laiſſé des exemples immortels de cette vérité de nature ſans laquelle un caractère ne ſçauroit intéreſſer. Aujourd'hui ce ne ſont plus les acteurs d'un drame que nous entendons : c'eſt l'auteur qui l'a compoſé. Auſſi la plupart de nos pièces ſont-elles inſupportables ; c'eſt un menſonge continuel contre le ſentiment, & toute production où l'art ne cache point l'eſprit, ne tarde pas à ennuyer, & peut être décidée ſans appel un mauvais ouvrage.

livrance des saints lieux, qu'il me soit enlevé! qu'il me soit enlevé! & que la vérité triomphe! — Ce vœu, mon père, peut-il sortir de votre bouche! qui! mon mari périr! — Eh! n'es-tu pas chrétienne, avant que d'être épouse? crois-tu que Raoul me soit moins cher qu'à toi? mais la gloire, mais l'honneur, mais la cause même de Dieu, quels objets pour un Français, pour un guerrier, qui est mon fils, l'espoir, l'honneur de mes cheveux blancs! Adèle, encore un coup, ne me montre pas cette douleur... qui m'indigne; jette les yeux sur la France; la dernière des femmes, n'en doute point, arme sans hésiter son mari pour une si noble entreprise; c'est ici qu'il faut étouffer l'amour, la nature, & qu'on ne doit ressentir d'autre passion qu'une ferveur... l'ame d'un vrai chevalier. Il apperçoit Raoul qui accouroit vers lui, & vers son épouse; les forces du vieillard se raniment; il précipite ses pas, & en prodiguant des baisers & des larmes à la croix qui étoit sur l'épaule de son fils: — Je te revois donc, mon cher fils, décoré de la marque la plus brillante dont puisse s'honorer un Créqui! laisse mes pleurs, les restes de mon ame s'attacher sur cette divine croix, empreinte respectable & si chère à mon souvenir!.. Raoul! je l'ai portée comme toi!

Cependant Adèle, à l'aspect de ce signe des croisés, étoit tombée évanouie entre les bras de ses femmes; son mari étoit auprès d'elle; il la rappelloit au jour; elle reprend l'usage des sens, & poussant un cri d'effroi : — Raoul, qu'ai-je vû ? cette croix m'apprend tout ce que j'ai à redouter. — Tu m'aimes, Adèle, & ma gloire ne te touche pas! — Tu me parles de gloire : ah! Raoul, Raoul, je ne sens que mon amour, les peines, les peines si déchirantes attachées à l'absence, les allarmes continuelles qui bouleverseront mon ame! Connais-tu tous nos malheurs? sçais-tu que je porte dans mon sein un fruit précieux de cette tendresse qui m'unira toujours à toi? & c'est dans cette situation que tu m'abandonnes! Raoul! cruel & cher époux! ah! tu n'aimes pas comme Adèle! les premiers regards de ton enfant ne s'ouvriront donc point sur son père! il ne lui tendra point ses bras caressants! peut-être... ô quelle horrible image! il ne te verra jamais! sa mère ne te survivra pas! il restera orphelin!.. — Adèle, c'est pour Dieu que nous allons combattre : nous obtiendrons la victoire; tu me reverras couvert des plus beaux lauriers; quel plaisir je gouterai à les déposer à tes genoux! j'en serai plus digne de ta tendresse, plus cher à cet enfant

auquel j'offrirai des exemples glorieux à ſuivre ; oſerois-tu m'aimer, ſi je démentois l'éclat attaché à mon nom ? n'es-tu pas la femme d'un chevalier ? Adèle, cache cette triſteſſe qui me déſeſpère, ſans pouvoir l'emporter ſur le devoir ; crois-moi, le guerrier ajoute aux charmes de l'amant ; tu ſeras la première à m'applaudir de ma fermeté ; que ſurtout mon père ne voye point ta douleur ; ce ſpectacle l'irriteroit contre un amour ... qui me ſuivra au-delà des mers. Raſſure-toi : je ſçaurai ſatisfaire à la fois le chevalier, le chrétien & l'époux.

Gérard ne ceſſoit d'entretenir ſon fils des belles actions qui ſervoient d'époque à l'ancienne croiſade : — Raoul, tu trouveras dans ces lieux le théâtre des merveilles de notre religion, les veſtiges du plus grand des hommes : Godefrôi de Bouillon fut mon maître & mon modèle ; Jéruſalem, ſans doute, eſt pleine encore de ſa mémoire. Ne manque pas de viſiter le ſaint tombeau & de l'arroſer de tes larmes. Ce fut moi qui le premier mis l'épée à la main, & me jettai dans les bataillons ennemis à cette fameuſe bataille remportée ſur le ſoudan d'Egypte ; ton père ſauva la vie au vaillant Tancrède ; cette célèbre journée aſſura les conquêtes de nos

Chrétiens ; je me la rappelle, commme si tant d'années ne s'étoient point écoulées, & qu'hier nous eussions triomphé ; je suis de l'œil nos braves chevaliers qui se disputent de valeur & de zèle ; j'entends les cris des vainqueurs, ceux de ces indignes Sarrasins expirants sous nos coups ! ô mon Dieu, que ne terminiez-vous ma vie dans ces plaines !.. tu y vertas nos trophées, mon fils ! quel honneur t'attend ! heureuse jeunesse ! heureuse jeunesse ! & je ne puis voler sur tes pas ! si l'age du-moins me permettoit de m'y traîner, qu'avant de descendre au tombeau, j'eusse encore la satisfaction de rougir mes mains de ce sang proscrit ! Louis va porter l'épouvante aux deux mers ; il nous vengera de la perfidie de ces détestables Grecs, eux qui auroient dû nous servir, & qui

---

J'eusse encore la satisfaction, &c. Qu'on songe que ce n'est pas moi qui desire d'immoler les Sarrasins, dont le nom étoit en ces tems, confondu avec celui des Turcs : c'est Gérard de Créqui, un vieux chevalier Français du douzième siécle.

De la perfidie de ces détestables Grecs. Entendons à ce sujet les historiens si peu philosophes, si livrés aux préjugés aveugles, à la mauvaise foi, au mensonge grossier, à la partialité indigne de tout écrivain : les uns rejettent entierement le blâme sur les princes d'Occident, qu'ils nous représentent comme une

forgent les chaînes flétrissantes, dont tôt ou tard ils seront écrasés.

Cependant le roi, selon la coutume de ses prédécesseurs, après plusieurs actes de piété, étoit allé prendre l'oriflamme à saint Denys; il reçut ensuite la bénédiction du pape, ainsi que le manteau & le bourdon de pélerin, & partit pour Metz, où vinrent le joindre ses deux oncles maternels, le comte de Morienne & le marquis de Montferrat, avec d'excellentes troupes d'Italie.

Le moment étoit arrivé : Raoul de Créqui devoit sans nul délai se rendre auprès du souverain; deux de ses frères, & vingt-sept écuyers s'étoient

---

horde de brigands affamés de pillage, & voulant déchirer entre eux l'héritage des successeurs de Constantin; les autres nous peignent ces mêmes Grecs sous les traits de scélérats voués à la trahison, à l'empoisonnement, &c. La vérité est que nos croisés ne connurent point l'art si nécessaire de ménager leurs alliés, qu'ils s'abandonnèrent à une infinité d'imprudences, la suite du peu de raisonnement & de la cupidité brutale qui emporte les âmes peu éclairées. La vérité est encore que Manuel, empereur d'Orient, réunissoit à quelques bonnes qualités, cette fourberie si basse, que ses sujets appelloient politique, & personne assurément ne niera que ce malheureux peuple aît été le premier auteur de sa destruction.

rangés ſous ſa bannière ; l'inſtant du départ eſt fixé. Raoul vouloit épargner à ſa femme de trop cruels adieux. Succombant ſous la fatigue de pluſieurs nuits qu'elle avoit paſſées dans les larmes, vaincue par le ſommeil, elle goûtoit un repos agité. Raoul la contemploit, en formant des regrets que lui arrachoit ſon horrible ſituation. Il étoit revenu pluſieurs fois vers elle, & chaque fois il lui avoit donné de légers baiſers mouillés de pleurs : — Chère Adèle ! épouſe adorée ! la gloire & la religion s'offenſeroient-elles de ces larmes ? je te quitte ! je quitte l'innocente créature qui nous doit la vie, & qui bientôt verra le jour ... peut-être ... eſt-ce à un chevalier de concevoir de fâcheux preſſentiments ?.. je ſuis aſſuré de ne point démentir l'éclat de ma race, ma valeur... Attendons tout du ciel : c'eſt en lui ſeul que je mets ma confiance, & après Dieu, c'eſt de mon épée que j'eſpère un retour auſſi noble qu'heureux.

Le jeune chevalier avoit pourtant de la peine à ſe ſéparer ainſi d'Adèle qui auroit une eſpèce de trahiſon à lui reprocher.

Gérard, ſous le harnois du vieux ſoldat, ne portoit pas un cœur auſſi inſenſible qu'il eût voulu le faire accroire, & ſe le perſuader à lui-même. Il avoit

couru embrasser les pieds d'un crucifix, & en pleurant avec effusion : — On ne me voit pas, on ne me voit pas ! C'est ici, ô mon Dieu, c'est devant toi que je puis déployer toute la tendresse d'une ame paternelle ; ne me le pardonnerois-tu point ? n'est-ce pas toi, Seigneur, qui as fait les pères, qui nous as donné un cœur ?.. oh ! le mien ... le mien est déchiré... Seroit-ce pour la dernière fois que ce cher fils ... conserve-le moi, suprême Providence, si l'intérêt de ton saint nom peut se concilier avec mon amour... Que diroient nos chevaliers, s'ils surprenoient ces secrettes allarmes, que je m'efforce envain de combattre ? Mais, Seigneur, te faut il une victime ? frappe, ô mon Dieu, frappe, que ma mort seulement précède la sienne ! Ce n'est pas toi qu'il faut tromper ; je t'ouvre ici mon ame... Je suis le père ... le plus tendre & le plus malheureux ! allons ... rassurons-nous ... cachons sur-tout ma faiblesse aux regards de Raoul... Tout digne chevalier ne doit connaître nulle crainte, dès qu'il s'agit de défendre ta cause... Affermis mon courage ébranlé, dompte la nature, & qu'il n'y ait que le chrétien zélé qui éclate.

Le vieux banneret apperçoit son fils qu'entraî-

noient ſes écuyers. Gérard ſe relève, & s'efforce d'aller à lui : — Viens, Raoul, viens mon fils, recevoir mon embraſſement... Puiſſe ton père te revoir encore ! je touche aux portes du tombeau : mais j'y deſcendrai ſatisfait, ſi j'apprends que tu as marché ſur les pas de tes ancêtres. (Le jeune chevalier preſſoit le ſein paternel, & laiſſoit tomber quelques larmes.) Tu pleures, mon fils ! des regrets échappent à Créqui ! —Ah ! mon père ; je pars ! je vous laiſſe ... je vous laiſſe appéſanti ſous le fardeau des années ! Adèle ... hélas ! elle ignore notre ſéparation : je l'ai abandonnée aux erreurs d'un ſommeil, qui peut-être ne lui préſente que des images flatteuſes... Elle va ſe réveiller... Mon père, dites-lui que j'ai voulu ménager l'excès de ſa ſenſibilité. Raoul revenant pluſieurs fois, répétoit : dites-lui bien qu'elle m'eſt plus chère que jamais ; prodiguez-lui tous les ſoins ; qu'elle vous tienne lieu de ce fils ... qui ne peut ſe détacher de vos bras ; mon enfant... A ce mot, Raoul perd la parole. Je crois que nous nous attendriſſons, replique Gérard, quand ce feroit à un jeune-homme à m'offrir l'exemple de la fermeté !.. ſerions-nous des femmes ?.. allons, mon ami, ſéparons-nous, & n'enviſageons l'un & l'autre, toi, que la carrière

brillante qui s'ouvre à ta noble audace, & moi, que mon tombeau, couvert des rayons de ta gloire ; va, va, que je sois informé de tes succès, & je me résigne sans murmurer à l'Arbitre des destinées.

Ils sont interrompus par un spectacle, qui, comme un coup de foudre, vient les frapper également tous deux. Adèle, retirée du sommeil, sans doute par les allarmes continuelles qui la suivoient jusques dans le repos, surprise de n'avoir point trouvé Raoul à ses côtés, s'étoit levée précipitamment ; l'appareil d'un départ prochain étoit le premier objet qui avoit fixé ses regards ; aussitôt, dans ce desordre d'habillements, qui prête de nouveaux charmes à la beauté, les cheveux épars, ses yeux baignés de larmes, son sein à moitié découvert & tout palpitant, elle étoit accourue ; la douleur, l'amour l'avoient emportée ; elle vole, & vient tomber dans les bras de Raoul : — Tu me quittois, cruel !.. je reposois dans ton sein, & tu me trahissois ! ce casque ... cet écu, ces armes, ah ! Raoul, tout me dit que c'est pour la dernière fois que tu verras mes pleurs ! & à l'instant ses plaintes expirent dans un torrent de larmes. — Adèle ... Adèle, est-ce à vous à m'accuser ?.. voilà les coups dont je voulois sauver

ma ſenſibiliré ! mon père ... adorable épouſe ... euviſagez donc mon devoir... Non, je ne ceſſerai point de t'aimer ; ton image n'eſt-elle pas au fond de mon cœur ? mon ame n'eſt-elle pas la tienne ? ah ! modère ces ſanglots ... qui me percent de mille traits aſſaſſins... Pourquoi t'ai-je revûe ?

Gérard prend ſon fils dans ſes bras : — Raoul ... point de faibleſſe. Le clairon retentit ; arrache-toi des bras de ta femme, de ceux de ton père. — Je vous obéis, mon père, je vous obéis, mais me refuſeriez-vous votre bénédiction ? & il tombe aux genoux paternels. — Ma bénédiction, mon cher Raoul ! que ne puis-je te donner ma vie, & aſſurer ta gloire !

Le vieillard preſſoit contre ſon ſein ſon fils proſterné à ſes pieds ; il hauſſe enſuite ſes deux mains vers le ciel, & les inclinant, quelques moments après, ſur

---

Votre bénédiction, &c. Ce ſont là de ces traits précieux de l'ancien tems qu'on ne ſçauroit trop conſerver ; qu'ils nous peignent bien la noble ſimplicité des mœurs, cette virginité de nature, ſi l'on peut le dire, qu'on ne trouve guères qu'aux beaux jours du premier âge, tableaux charmants dont la bible & Homère peuvent ſeuls nous donner quelque idée. Les parents en Allemagne & en Angleterre béniſſent encore leurs enfants, &c.

la tête du jeune banneret, prononce d'une voix touchante cette prière : » *Beau ſire Dieu ! je lève mon*
» *ame & mon cœur envers toi ! prens pitié de mes triſ-*
» *tes ſollicitudes ; Seigneur omnipotent, c'eſt à toi de*
» *bénir mon chier fils ; amene-le à bien en cette en-*
» *trepriſe tienne, & qu'il retourne ſous ta ſainte pro-*
» *tection en ſa terre natale !* «

Raoul embraſſoit ſon père ; il leur échappoit à l'un & à l'autre des larmes qu'ils s'efforçoient mutuellement de ſe cacher. Non, s'écrie Adèle, comme ſortant d'un accablement profond, nous ne nous ſéparerons point ; je te ſuis, Raoul ; je vais partager tes ſuccès, tes dangers ; je volerai ſur tes traces au milieu des combats ; je recevrai les coups qui te menaceront ; je mourrai à tes côtés. Toujours des obſtacles, interrompt le vieillard, animé d'un noble emportement ! ſi votre époux vous étoit cher... mais, vous ne l'aimez pas ! vous parlez de l'accompagner ! oubliez-vous votre ſituation ? ſongez-vous que vous êtes prête à donner la vie à une créature qui aura beſoin de toute la ſenſibilité & de tous les ſoins de l'amour maternel ? Adèle ... es-tu ma fille ? — Eh ! oui, Seigneur, je la ſuis !.. en douteriez-vous, puiſque j'ai aſſez d'empire ſur moi-même ... pour ne pas

expirer de douleur à vos yeux ? Oui, je suis l'épouse de Raoul ; assurément le bien de l'état, la gloire de mon mari, ma religion me sont chers : mais, mon cœur ... mon cœur ... il se soulèvera toujours contre moi. — Voyez un héros. — Je ne vois que mon époux, & il me quitte ! ma paupière appésantie sous les larmes, s'ouvrira demain pour le chercher inutilement... (Adèle changeant de ton, & s'armant d'une fermeté soudaine.) Eh bien, Raoul, je cède à ce Dieu qui commande ; entre dans la carrière qui t'est ouverte ; parcours-la toute entière ; va combattre pour la patrie, pour le ciel, pour ce ciel qui verra mes jours se consumer dans la douleur ... promets-moi seulement, cher époux, de hâter ton retour, quand tu auras satisfait à ton devoir. Voici un faible témoignage de ma tendresse : que j'attache à ton bras ce brasselet tissu de mes cheveux ; tu le vois : il est arrosé de mes larmes ... il te rappellera ton Adèle... — Ah ! femme adorable ! crois-tu que tu puisses sortir un instant, un seul instant de mon cœur ? je voudrois que quelque talisman, sensible à mes desirs, te fît partager les bai-

---

Quelque talisman, &c. Est-il nécessaire de dire que ces siècles étoient ceux de l'ignorante superstition, qu'on croyoit aveu-

ſers que je prodiguerai à ce don de l'ardeur la plus tendre, la plus vive... Adèle, il n'en eſt point comme la nôtre! va, tous les tréſors de l'Aſie, où je cours, ne vaudront point ce préſent; je le conſerverai aux périls de mes jours; toi, ma ſuprême maitreſſe, ame de ma vie, reçois à ton tour cet anneau où nos deux noms ſont entrelacés; qu'il ne s'échappe jamais de ton doigt! portes-y ſans ceſſe tes regards; dis ſans ceſſe : nos deux cœurs ſont également liés par des nœuds que la mort même ne ſçauroit rompre.

Gérard revient auprès de ſon fils : — Mon ami, nous allons donc montrer des ames vulgaires! on t'attend; encore une fois, la trompette t'appelle; c'eſt moi qui t'enlève à ton épouſe; & le vieux chevalier ranimant auſſitôt ſa vigueur, prend Raoul par la main, & le conduit lui-même vers ſon cheval. Adèle ne peut s'exprimer; elle ſe relève, elle retombe, elle s'écrie, les ſanglots la ſuffoquent; elle n'a que la force de tendre les bras vers ſon mari, qui, en détournant

glément à toutes les ſottiſes de l'aſtrologie judiciaire, & qu'on avoit emprunté des Arabes la manie de compoſer des taliſmans, & de leur attribuer toutes les qualités merveilleuſes qu'une imagination déreglée ſuppoſoit ?

continuellement la tête pour la regarder, étoit cependant monté ſur ſon *paleſroi* ; un de ſes écuyers a déployé devant lui ſa bannière où étoit empreinte une croix ; ſes deux frères l'accompagnent, après avoir ainſi que Raoul, reçu la bénédiction de Gérard. Le jeune-homme prononce encore ces mots en s'éloignant du château : adieu, mon père, ſongez que je vous laiſſe mon Adèle, tout ce que j'ai de plus cher.

Louis paſſoit le Rhin à Worms, & prenoit le chemin de l'Autriche ; ce fut vers la Hongrie que Raoul & ſa troupe atteignirent le monarque. Le ſire de Créqui attachoit tous les yeux ; il étoit à la fleur de l'age, & poſſédoit ces grâces ſéduiſantes qui font naître une heureuſe prévention. Le roi l'embraſſa en préſence de ſa cour, le ceignit de ſa propre épée, & eut avec lui pluſieurs entretiens ; le comte de Dreux, frère du roi, & le ſire de Conflans, chevalier connu par mille belles actions, devinrent les amis intimes du jeune banneret.

On étoit entré ſur les terres de l'empereur Grec, & déja la perfidie, qu'on a tant reprochée à ſa nation, s'étoit manifeſtée. Le roi ne s'avançoit qu'au milieu des obſtacles vers la capitale de l'Orient ; il arriva enfin à Conſtantinople au commencement d'oc-

tobre 1147. Louis ignoroit encore la malheureuse destinée de Conrad. Manuel, revêtu de ses habits impériaux, à la tête de ses courtisans, du patriarche, du clergé & de tous les ordres de la ville, sortit au-devant du monarque, & alla le recevoir à la porte du grand palais. Le roi présenta le sire de Créqui à l'empereur : mais les caresses de Manuel n'éblouirent point Raoul ; il pénétra dans cette ame déjà aguerrie à une profonde dissimulation : il saisit sous les témoignages affectés d'une réception flatteuse, le tissu d'artifices qui se développa dans la suite ; il fut même de l'avis de l'évêque de Langres qui vouloit que nos armes s'essayassent sur les Grecs, avant que de frapper les Infidèles. Ce caractère tout à la fois de franchise & d'imprudence, qui nous est propre, ne permit pas qu'on se rendît à ces raisons politiques ; au

---

De Conrad. Ce malheureux prince fut la victime de sa bonne foi & de son inexpérience ; il donna tête baissée dans tous les pièges que lui tendirent les Grecs, & courut avec la plus belle armée qu'on eut encore mise sur pied, s'engloutir & se perdre dans les rochers de l'Asie-mineure ; il eut toutes les peines du monde à se sauver, suivi de quelques fuyards, & finit par jouer le rôle misérable de pelerin, n'ayant pu remplir le personnage de capitaine & d'empereur.

premier coup d'œil elles pouvoient paraître blesser la justice, & l'on reconnut trop tard qu'elles n'étoient dictées que par une saine connaissance des hommes & de leur méchanceté.

Enfin, après avoir éprouvé un nombre de difficultés qui rebutoient la vivacité Française, Louis résolut de gagner la route de Nicée. Ce fut sur ces entrefaites qu'il apprit de la bouche de Frédéric le désastre qu'avoit essuyé son oncle. Le roi fit éclater cette sensibilité qui semble distinguer nos souverains, & qu'ils témoignent surtout aux princes malheureux; il promit des secours à Conrad. Celui-ci se croyant rabaissé d'avoir besoin des bons offices de Louis, aima mieux courir étaler son infortune & sa honte aux regards de Constantinople, que d'accepter les offres généreuses d'un allié & d'un ami.

Des envoyés du perfide Manuel étoient venus trouver le roi à Ephèse. Ils lui apportoient de la part de leur maître des lettres pleines d'imposture : on re-

---

Fréderic. Le fameux Fréderic Barberousse, successeur de Conrad à l'empire d'Allemagne, & si connu depuis par ses démêlés avec le Saint Siège, & par la fermeté qu'il montra dans les diverses révolutions qui en furent les suites.

présentoit à Louis que toutes les forces Mahométanes le menaçoient, & qu'il se mettroit aisément à l'abri de l'orage, en se repliant sur les places de l'empire : le monarque Français n'eut pas de peine à démêler la trame : l'empereur vouloit l'amener à diviser ses troupes, & en les affaiblissant, le livrer aux mains des ennemis. Vois, disoit Louis à Raoul, jusqu'à quel point les Grecs portent la trahison ! comment un prince assis sur le thrône peut-il avoir des sentiments aussi bas ? qu'est-ce qu'un souverain, si ce n'est un homme plus vertueux que les autres ? Il s'adresse aux envoyés : allez, rapportez à votre maître que la politique d'un roi de France est de combattre sans crainte, quand il croit céder à la justice ; mes intrigues seront une bataille, & je brûle de la donner. Quelque soit le succès, que Manuel n'oublie point les égards qui me sont dûs ; on peut nous battre : mais nous ne sommes jamais déshonorés ; nous sçavons mourir, & nous entraînons souvent dans notre chûte ceux qui ont eu la bassesse de nous tromper. (Les envoyés veulent répliquer) C'est là toute ma réponse, retirez-vous.

Louis n'avoit plus à douter de la mauvaise foi de Manuel : mais il attendoit tout du ciel & de

ſa valeur. Les ames ſublimes dédaignent ces petits reſſorts, ces ſourdes manœuvres, le partage des gouvernements faibles, & des eſprits vulgaires.

Le roi avoit aſſis ſon camp ſur les rives du Méandre, ce fleuve ſi connu par les menſonges ingénieux de la fable; il arroſe un des pays les plus beaux de l'Aſie. Aucun de nos mouvements n'étoit échappé à la connaiſſance des Turcs, graces à l'infidélité des Grecs. Les premiers, poſtés ſur des montagnes qui ſont des deux côtés de la rivière, s'apprêtoient à fondre ſur nos troupes, & formoient un double corps que nous avions à repouſſer; ſi l'on entroit dans le fleuve, ſoudain on étoit aſſailli d'une nuée de flèches. Louis prend donc la réſolution de combattre à la fois & le Méandre & les Infidèles. Il donne ſes ordres, & ſe met lui-même à la tête de l'arrière-garde. Le ſire de Créqui s'élance dans le fleuve. Mes

---

Sur les rives du Méandre, &c. L'imagination féconde des poëtes l'a couvert de cygnes qui n'ont jamais exiſté ſur ce fleuve, un des plus grands de l'Aſie-mineure; l'hiſtoire s'accorde ſeulement avec la fable pour lui donner un nombre de détours qu'on fait monter jusqu'à ſix cens: auſſi parcour t-il plus de pays que tous les autres fleuves. Il eſt large & profond, & va ſe jetter dans la mer Egée.

amis, s'écrie-t-il aux chevaliers qui le ſuivoient, ſouvenons-nous que nous ſommes Français & Chrétiens. Allons chercher ces barbares qui nous inſultent. (les Turcs faiſoient un bruit affreux avec des inſtruments de guerre que les hiſtoriens de ces tems appellent *cors & macaires*) Thierri comte de Flandres, Henri fils de Thibaud, comte de Champagne, Guillaume, comte de Mâcon, le ſire de Conflans n'avoient pas tardé à imiter Raoul. Le roi les enflammoit de ſon courage. Ils ont bientôt franchi le fleuve, malgré les traits qu'on leur lançoit; ils ſe jettent ſur les Turcs avec cette impétuoſité qui nous caractériſe, & à laquelle il eſt ſi difficile de réſiſter. Louis fait des prodiges de valeur; le ſire de Créqui nâgeoit dans le ſang; il eſt prêt de ſuccomber ſous un gros d'aſſaillants qui l'entouroit; le roi, l'épée à la main, court le délivrer, en criant à ſes ſoldats: » *ne laiſſez pas emmener un* » *de mes plus braves preud'hommes.* « La victoire enfin ſe déclare pour nous; on pourſuivit l'ennemi juſques aux montagnes qui lui ſervirent de retraite, & l'on revint chargé de leurs étendarts, & maître d'un nombre conſidérable de priſonniers. La ſuperſtition, qui quelquefois eſt un aiguillon néceſſaire pour exciter l'ame, & l'élever au-deſſus d'elle-même, avoit

avoit répandu qu'un cavalier vêtu de blanc, & armé de pied en cap, qu'on ne voyoit cependant point, combattoit en faveur de notre armée. Cette vision avoit achevé d'allumer la valeur des troupes; Louis, sur le champ de bataille, détacha son écharpe ensanglantée, & en fit présent au sire de Créqui, en ajoûtant à ce don ces paroles si flatteuses pour un sujet: » *beau sire, recevez ce guerdon de votre vaillance & » preud'hommie.* Créqui prend avec vivacité l'écharpe, & la baisant, en laissant tomber des larmes arrachées à l'excès du sentiment: — Quelle marque de bonté plus touchante pouvoit me donner mon maître? que ces *infames mécréants* reparaissent: je les defie tous. Nos Français s'abandonnèrent à l'yvresse de la joie; les échos des montagnes renvoyoient au loin leurs cris d'allégresse; on ne parloit plus que de conquérir l'Asie

---

Un cavalier vêtu de blanc, &c. Eudes, religieux de S. Denis, donné par Suger au roi pour remplir auprès de lui les fonctions de chapelain est le premier à convenir qu'il n'a point vû ce cavalier, mais qu'on lui a fait le récit de cette vision. Tout ce qu'on peut dire, c'est que ce prodige vrai ou supposé, étoit bien capable d'exciter le courage des Chrétiens de ces tems, & il en falloit moins pour susciter aux Turcs des ennemis presqu'invincibles.

entiere, & de refouler vers leurs ſtériles contrées, ce déluge de barbares indignes d'habiter ces climats, qui ſemblent être les champs de prédilection de la nature. Chacun oublioit, dans des embraſſements mutuels, les ſujets particuliers de diviſion, & ſe donnoit des feſtins & des divertiſſements; on ne s'entretenoit que de la bravoure du ſire de Créqui, que l'on comparoit aux grands hommes de l'antiquité; notre caractère ſe développoit dans toute la ſaillie de ſa gaieté, & Raoul n'étoit pas le dernier à faire éclater cet enthouſiaſme, & ces tranſports qui ſuivent les jours brillants de la conquête.

Qu'Adèle éprouvoit des mouvements différents! elle ne ſe conſoloit point du départ de Raoul, quoiqu'elle reçût ſouvent de ſes nouvelles, & que Gérard cherchât à lui inſpirer ſa fermeté: — Je vous l'ai dit, ma fille: votre sèxe montra d'autres ſentiments, quand je m'enrôlai ſous les drapeaux de Godefroi: les femmes, d'une main courageuſe, attachèrent l'armure de leurs époux; je les ai vû, animées d'un ſaint zèle, repouſſer de leur ſein leurs

---

Animées d'un ſaint zèle. On envoyoit une quenouille & un fuſeau à qui ne ſe croiſoit pas; il y eut même de ces

maris, leurs enfants, les envoyer à la Paleſtine; elles-mêmes relevoient par la richeſſe des broderies cette croix, le ſigne de la victoire. Ma mère fut la première à échauffer en moi cette invincible ardeur de combattre pour notre ſainte religion. Songez que nous ſervons le ciel... — Ah! Seigneur, je ne vois point Raoul! — Il nous écrit... — Des lettres peuvent-elles dédommager d'une abſence qui m'eſt toujours nouvelle? — Vous venez d'apprendre qu'il partage l'éclat de ce ſuccès? — Seigneur, il n'eſt point de retour; vous contemplez des images brillantes: je n'enviſage que des périls certains; rarement la victoire eſt conſtante dans ſes faveurs. Tournez les yeux ſur la première croiſade: qu'eſt-il reſté aux Chrétiens de leurs conquêtes ſi renommées? — La gloire, qui eſt la véritable éxiſtence, la ſatisfaction d'avoir rempli ſon devoir, l'honneur d'avoir verſé ſon ſang pour un Dieu... N'a-t-il pas inondé du ſien ces contrées, qui doivent être le ſiège de notre foi?

pieux enthouſiaſtes qui emmenèrent leurs femmes avec eux. La France étoit devenue, en quelque ſorte, une vaſte ſolitude, abandonnée à la foibleſſe de l'enfance, & à la vieilleſſe infirme; on appelloit ce voyage d'outremer, *la voye de Dieu.*

Ces entretiens ne rassuroient point une femme craintive, livrée à son amour, & cette passion peut-elle être exempte d'allarmes ? Adèle ne cessoit de porter à sa bouche cet anneau que son mari lui avoit donné en partant ; les moments qu'elle arrachoit à sa rêverie mélancolique, elle les employoit à embellir du travail de ses mains une armure précieuse qu'elle devoit lui faire parvenir.

Malgré cette rudesse apparente, Gérard se sentoit consumé d'un ennui secret ; le jeune chevalier étoit celui de ses fils qu'il aimoit le plus ; la vieillesse, comme l'enfance, a besoin d'appui ; le vieux banneret ne se cachoit point qu'il s'avançoit vers le tombeau. Il n'y a que la main d'un enfant chéri qui puisse semer quelques fleurs sur cette route si pénible pour la nature, & dont les courages les plus assurés n'envisagent point le terme sans émotion. Gérard se paroit d'une fausse tranquilité, surtout aux regards de sa brû.

Adèle vint à goûter le plaisir d'être mère : elle mit au monde un garçon ; il n'avoit pas vû le jour, que son grand-père s'en saisit, le prend dans ses bras, & l'élevant sur un bouclier, adresse au ciel cette prière naïve : » *beau sire Dieu, que cet enfant soit tien ! qu'il*

» *vive & meure à ton ſervice, & qu'il faſſe la lieſſe &* » *l'honneur de ſa maiſon !* « Il ne pouvoit, ainſi que ſa fille, ſe laſſer de preſſer contre ſon ſein l'innocente créature ; c'eſt mon fils Raoul, diſoit inceſſamment le digne vieillard ! ce ſont ſes yeux, ſa bouche ; il aura comme lui l'ame d'un digne chevalier.

Le ſire de Créqui, au milieu des fêtes qui conſacroient la journée du Méandre, reçoit des lettres de Gérard & de ſon épouſe : il apprend qu'il eſt père ; cette nouvelle redouble ſa joie ; il la communique à ſes frères, à ſes amis, à ſes écuyers ; le roi même joint ſes félicitations à celles de tout le camp. Sire, lui répond Créqui, avec la chaleur d'un bon Français, je m'en réjouis d'autant plus, que c'eſt un nouveau ſerviteur que vous venez d'acquérir ; je veux que votre nom ſacré ſoit le premier mot que mon enfant balbutie ; s'il ne peut y avoir aſſez de rois tels que vous pour nous commander, il ne ſauroit être trop de Créqui pour les ſervir.

Les Grecs ne perdoient point de vûe leur dé-

Les Grecs ne perdoient point de vûe, &c. C'étoit à leur méchanceté, comme nous venons de le remarquer, que Conrad pouvoit attribuer ſa perte ; ils n'agirent pas mieux avec

teſtable projet ; ils avoient en horreur les Croiſés, & appuyoient de tout leur pouvoir ces mêmes Muſulmans qu'ils auroient dû s'attacher à détruire. Ils ne rougirent pas de donner dans Antioche une retraite aſſurée à leurs troupes fugitives ; Louis, dont l'armée commençoit à manquer de vivres, s'étoit acheminé vers la ville de Laodicée : il eſpéroit qu'il en tireroit des rafraichiſſements néceſſaires ; ce ne fut pas ſans peine qu'ils lui furent accordés : il falloit en quelque ſorte combattre les Grecs ainſi que les Turcs. Le roi continua ſa route vers la Pamphilie, dans le deſſein d'atteindre Antioche de Syrie, la première place ſous la domination des Chrétiens de la Paleſtine ; tout promettoit le ſuccès le plus brillant : la faute d'un ſeul homme changea, pour ainſi dire, l'ordre des choſes, & fit tout-à-coup évanouir cette flatteuſe perſpective, après laquelle couroient avidement tant de braves guerriers.

---

les Français, & vouloient également les détruire ; on mêloit de la chaux aux farines ; on vendoit les vivres un prix exorbitant ; on donnoit des guides infidèles ; on faiſoit part à l'ennemi de nos moindres démarches. Il auroit été bien étonnant, après de pareils procédés, que les Grecs ne fuſſent pas tombés ſous la domination Muſulmane.

Avant d'arriver à ce facheux évènement, qu'il nous ſoit permis de nous arrêter ſur une réfléxion que nous arrache l'amour de la vérité. Il eſt bien ſingulier que preſque la plupart de nos défaites les plus célèbres, partent d'une même ſource, de cet eſprit de préſomption & d'indépendance, qui de tout tems a fait négliger aux Français les loix de la ſubordination. On ſe rappelle que les Romains ont dû à leur ſévère diſcipline l'empire de la terre, qu'un père parmi eux eut la force de condamner ſon fils à mort, quoiqu'il revînt triomphant, parce qu'il avoit livré la bataille contre les ordres du général. Il falloit peut-être un ſi grand ſacrifice de la part de la nature, pour aſſurer la ſuite de ſuccès glorieux que remporta ce *peuple-roi*. Il eſt encore aujourd'hui dans l'Europe un ſouverain que ſon eſpèce de culte religieux pour la règle militaire, a rendu un des princes les plus redoutables. Qu'on ouvre notre hiſtoire, on y trouvera les malheureuſes journées d'Azincourt, de Poitiers, de Pavie, les batailles mêmes qu'on a perdues ſous Louis XIV, ſous Louis XV, produites par la même cauſe. On ne ſauroit trop engager notre jeune nobleſſe à étudier attentivement nos faſtes : cette lecture l'éclairera

ſur les erreurs où nous précipite néceſſairement l'yvreſſe de l'amour propre, & l'orgueil d'une confiance aveugle. Ayons toujours devant les yeux la faute mémorable d'un de nos principaux ſeigneurs, auquel Louis avoit remis le commandement de l'armée.

La coutume de ces tems étoit que notre milice fût diviſée en deux corps, dont l'un compoſoit l'avant-garde, & l'autre l'arrière-garde, & tous les jours, deux de nos bannerets, chacun à ſon rang, avoient l'honneur de les commander. On déterminoit dans le conſeil qu'on tenoit le ſoir, les opérations du lendemain. Il étoit donc arrêté que l'avant-garde aſſéyeroit ſon camp ſur le ſommet d'une montagne eſcarpée, pour dominer ſur les défilés, & qu'elle y attendroit le reſte de l'armée, qui devoit deſcendre enſuite dans la plaine, & s'y développer avec toutes ſes forces. C'étoit pour le commandement de ce premier corps le tour de Geoffroi de Rançon, chevalier Poitevin, ſeigneur de Taillebourg; il jouiſſoit d'une réputation méritée; il portoit la bannière royale, que, ſelon l'uſage, précédoit l'oriflamme. Le roi, jaloux de ne ſe diſtinguer de ſes barons qu'en cherchant les dangers les plus imminents, étoit demeuré à l'arrière-garde, comme plus expoſée aux attaques de

l'ennemi qui la harceloit & la fatiguoit à coups de traits & de javelots.

Geoffroi arrivé ſur la hauteur, contemple de loin, à ſes pieds, une plaine délicieuſe; le ſoleil brilloit dans tout ſon éclat ; auſſitôt il forme le deſſein de hâter ſa marche, & d'aller s'établir dans la vallée; il préſente ſon plan ſous des couleurs favorables au comte de Morienne & aux autres officiers ſupérieurs qui embraſſent le projet avec la même chaleur & le même eſprit d'imprudence qu'il avoit été conçu. On eſt impatient de ſe rendre à cette campagne riante, dont l'aſpect promettoit toute ſorte de rafraîchiſſements; on la dévore des yeux; indocile enfin aux ordres de Louis, on a quitté ſon poſte, & l'on s'eſt étendu dans la plaine. C'étoit là que les Mahométans devoient punir Geoffroi de ſa déſobéiſſance & de ſa préſomption. Il les voit avec une activité qu'il n'attendoit point, s'emparer des hauteurs, couper les paſſages, intercepter les défilés; il reconnaît ſa faute, & il n'étoit plus tems de la réparer.

De quelle ſurpriſe eſt frappé le roi, quand il trouve les Turcs qui font pleuvoir ſur les Français les flèches, les pierres, la mort! La confuſion a bientôt gagné la première ligne; la ſeconde ne tarda guères

à être enfoncée ; les soldats fugitifs, égarés par la terreur, enveloppés de toutes parts, vont se précipiter sur l'épée des Infidèles ; alors tous ces braves chevaliers, échauffés par l'exemple de leur maître, qui vouloit renouveller le combat, forment autour de lui une espèce de rempart, résolus de mourir, avant que les coups parviennent jusqu'à leur souverain. C'est dans ces sortes d'occasions qu'un roi de France sent combien il est aimé ! Louis VII n'est pas le seul de nos monarques qui ait éprouvé ces témoignages d'amour si éclatants : plusieurs siècles après, Jean & François Ier. reçurent de la nation les mêmes marques de fidélité & de tendresse. La nuit approchoit ; la bataille recommence près du roi avec un acharnement qu'on ne sçauroit se figurer ; des troupeaux de barbares reviennent sans cesse à la charge ; Louis étoit tout couvert de sang, & n'aspiroit plus qu'à vendre chérement sa vie, entouré de ses premiers barons, dont les uns étoient morts, & les autres expirants ranimoient encore leurs forces pour défendre leur prince ; les sires de Varennes, de Breteuil, de Tonnerre, Gauthier de Mont-Jay, Ithier de Magni, & trente-cinq autres des principaux seigneurs qui accompagnoient le roi, étoient étendus sur la poussière.

Le ſire de Créqui, qui s'étoit écarté de ſon oſt (c'eſt ainſi qu'on nommoit la troupe que commandoit un banneret) ſeul avec ſes deux frères Roger & Godefroi, ſoutenoit l'impétuoſité des ennemis, & paroit de ſon bouclier les coups qu'on vouloit porter au monarque. Bientôt le malheureux chevalier voit tomber à ſes pieds Roger, qui lui crie: mon frère, mon frère, laiſſez-moi mourir, & ne vous occupez que du roi. Son autre frère ſubit la même deſtinée. Raoul, quoique le plus ſenſible des hommes, triomphe en ce moment de la nature, & ne ſe remplit que du péril preſſant du ſouverain; on ne diſtinguoit plus les objets qu'avec peine. Louis entrevoit un arbre: il y court; Créqui l'aide à y monter; les Muſulmans le pourſuivent, excités par l'eſpérance de s'emparer de ſes éperons dorés; nouveau combat autour de l'arbre. Le roi & Créqui repouſſoient avec un courage qui tenoit du prodige, tous les aſſauts de cette multitude acharnée; ils en tuèrent même pluſieurs; fatigués d'une réſiſtance ſi opiniâtre, & ignorant qu'un des deux guerriers étoit le roi, les ténèbres d'ailleurs s'épaiſſiſſant, cette troupe ſe retire, & court ſe joindre à ſes compagnons, pour ſe livrer au pillage.

Le chevalier reçoit dans ses bras Louis qui descend de l'arbre, & dont les premières paroles expriment ses allarmes sur le reste de l'armée : — Créqui, c'est donc à cette extrêmité que nous a réduits la faute de Geoffroi ! hélas ! que sont devenus tant de braves guerriers ? — Sire, le sort de la France est attaché à votre sûreté ; mes compagnons n'ont rien à craindre pour leur gloire ; ceux qui ont perdu la vie, sont morts au champ d'honneur, les autres auront remporté l'avantage ; un chevalier Français rarement supporte l'éxistence, s'il n'est vainqueur ; mais, sire, en ce moment, ne songeons qu'à vous seul : vous devez succomber de fatigue ; livrez-vous quelques moments au repos ; je me charge de veiller pour vous ; & aussitôt il étend son manteau sur la terre, & conservant dans les périls la gayeté du caractère national : — Il faut avouer que voilà un lit bien étrange pour un roi de France ! — Ah ! Créqui, les rois ne sont-ils pas des hommes soumis à toutes les vicissitudes ? je l'éprouve trop en cet instant ! tu parles de me reposer, quand j'ignore le destin de nos amis !.. Créqui, je te coûte deux frères ! — Sire, ils vous doivent une gloire immortelle ; ce n'est pas le tems de leur donner mes lar-

mes ; j'envierois leur fin, si je n'espérois vous être de quelque utilité ; vous respirez, nous ne sommes point défaits.

Un bruit soudain s'élève ; il augmente ; le chevalier prête l'oreille, & le premier, entend plusieurs voix qui s'entredisoient : c'est lui ! c'est le roi ! ne le laissons pas échapper. Aussitôt Créqui comprenant à ces paroles qu'on cherche à s'assurer de la personne de son maître, animé d'un sentiment sublime, dans l'intention de le sauver, s'élance l'épée à la main sur ces nouveaux assaillants qui s'approchoient, & leur crie : reconnaissez à ces coups le roi de France. En effet ranimant ses forces, il frappoit de toutes parts ; plusieurs Mahométans sont tués ou blessés ; ceux-ci redoublent leurs efforts. Louis ne voulant point céder en générosité à Créqui, accouroit vers les barbares : — N'en croyez point ce digne chevalier ; c'est moi, c'est moi qui suis le roi. Les Turcs ne doutent point qu'on ne veuille leur en imposer. Attachés à la prise du seul Créqui, ils s'en saisissent, après l'avoir couvert de blessures ; ils distinguent un bataillon Français qui précipitoit sa marche vers eux ; ils se hâtent de s'éloigner avec leur proie. Créqui a découvert aussi cette

troupe, qui voloit vers Louis ; ô Dieu, dit-il, donne-moi la mort ; je ſuis content, j'ai ſauvé la liberté & la vie peut-être à mon prince.

On s'empreſſe de conduire le chevalier à la tente d'un *chefvetaine* ; c'eſt le nom qui ſe donnoit aux officiers ſupérieurs des Mahometans. Mille cris de joie lui annoncent qu'on a fait priſonnier le roi de France ; ce monarque lui étoit connu : quelle eſt ſa ſurpriſe, quand on lui préſente Créqui, pour ce ſouverain qu'il s'attendoit à voir ! — Mes amis, vous vous êtes trompés : ce n'eſt pas l'empereur des Francs. Créqui tout-à-coup l'interrompt : il eſt vrai que tu ne tiens pas dans tes fers le roi de France, mais un de ſes gentilshommes, qui lui eſt le plus attaché. Tu as pu t'abbaiſſer au menſonge, dit le commandant ! nous avions cru que les Chrétiens connaiſſoient l'honneur. Barbare, réplique avec intrépidité le banneret, ſonges-tu que je ſuis déſarmé ? eſt-ce d'un vil Sarraſin qu'un chevalier François recevroit des leçons d'honneur ? j'ai rempli mon devoir ; je ſuis ſatisfait ; le roi eſt hors de danger ; tu peux diſpoſer de mes jours.

Ces furieux irrités d'avoir manqué leur priſe, ſe précipitent ſur Créqui, & le percent de mille coups. Ce n'eſt pas le roi que vous immolez à votre rage,

s'écrioit le chevalier expirant ; je vous pardonne ma mort.

On le traîne hors de la tente, & on le jette sur un monceau de corps ensanglantés qu'on s'apprêtoit à dépouiller.

En effet un bataillon Français étoit accouru auprès du monarque ; son chapelain Eudes leur avoit indiqué l'endroit où ils pourroient le trouver. Louis s'oubliant lui-même pour se remplir de la belle action d'un sujet fidèle & de sa malheureuse destinée, n'entretient ses libérateurs que de Créqui, de sa générosité, verse des larmes sur son sort, demande, ordonne qu'on aille à l'instant l'arracher des mains des barbares, & que l'on offre pour sa rançon tout ce que l'avarice insatiable éxigera ; la troupe répond d'une commune voix qu'en toute autre occasion, elle se disputeroit l'honneur d'obéir à son maître, mais, que dans cette conjoncture, il s'agit du salut de l'état, attaché à la conservation du prince, qu'on ne sçauroit trop tôt le rendre à l'armée qui le croit au nombre des victimes de cette fatale journée, qu'on devoit tout appréhender de l'ennemi qui pouvoit revenir en forces ; on ajoûte qu'aussitôt que le roi sera en sûreté, on s'occupera de son généreux défenseur.

La réussite du passage du Méandre avoit répandu par toute la France, l'allégresse universelle ; Gérard en partageoit les transports, & les faisoit éclater avec l'ardeur de l'amour d'un père, & l'orgueil d'un chevalier qui combattoit & triomphoit dans son fils. La seule Adèle s'obstinoit à repousser ces nouvelles flatteuses, & la joie qu'elles inspiroient; son cœur sensible ne s'ouvroit qu'à l'image des dangers où elle voyoit son mari continuellement exposé. Non, mon père, disoit-elle au vieux banneret ; je ne saurois me réjouir avec vous de ces heureux commencements ; je tremble toujours ... un père n'aime donc pas comme une épouse, comme une amante ? mon cœur est déchiré ! je suis en proie à d'éternelles frayeurs ! oui, il n'y a que la présence de Raoul qui puisse me rassurer. Le vieillard condamnoit hautement ces craintes, les accusoit de pusillanimité, & ne parloit que des fêtes qui signaleroient le retour de ses fils, & surtout de Raoul. Hélas ! qu'il alloit payer cher cette yvresse séduisante !

Le sire de Créqui étoit au nombre des morts ; des soldats affamés de butin brûloient de recueillir les dépouilles de ces infortunés ; ils distinguent le chevalier dans la foule des cadavres ; la richesse de ses habits surtout

ſurtout excite leur avidité ; ils fondent ſur lui, ſe diſputent ſes vêtements, les lui arrachent ; il échappe au chevalier un profond ſoupir. Un de ces guerriers moins farouche, moins inhumain que les autres, guidé peut-être auſſi par l'eſpoir d'une rançon conſidérable, laiſſe ſes camarades ſe ſaiſir de tout ce qu'ils ont pu enlever à Créqui, & ſe réſerve ſon corps pour eſſayer de le rappeller à la vie ; il le prend tout nud dans ſes bras, l'enveloppe d'un des pans de ſa robbe, & va le dépoſer dans un hameau voiſin du lieu où ils campoient. Il lui prodigue tous les ſecours ; ils ne ſont point infructueux : ils ont ranimé Créqui ; ſon premier mouvement, avant de r'ouvrir les yeux, eſt de porter la main à ſon bras ; il s'apperçoit de la perte de ſon braſſelet : auſſitôt s'adreſſant avec vivacité à Oſmin (on nommoit ainſi le Mahométan dont il étoit devenu l'eſclave) où eſt-il ? où eſt ce préſent de ma chère Adèle ? qu'on garde l'or, les diamants, tout ce que je poſſédois ! je ne regrette, je ne redemande qu'un tiſſu de cheveux ... c'eſt tout pour moi ... c'eſt tout pour moi ; mettez ma liberté à quelque prix que vous le deſiriez, demandez tous mes biens : mais ce braſſelet ... s'il m'eſt ravi ... je ſuccombe à mon déſeſpoir.

A ces dernières paroles, il ſe livre à l'excès de la déſolation la plus touchante ; Oſmin lui donne ſa main à baiſer : c'étoit chez ces peuples une eſpèce d'engagement ſacré, qui aſſuroit un priſonnier qu'il n'avoit point à craindre pour ſes jours ; il lui promet d'employer tous ſes ſoins à la recherche du braſſelet, & il ajoûte qu'il lui ſera rendu fidèlement.

Le Turc reparaît, quelques moments après, chargé de cet effet ſi précieux pour ſon eſclave. Créqui à cet aſpect ſemble recevoir une nouvelle éxiſtence ; il ſe précipite ſur le braſſelet, auquel étoit attaché un reliquaire, & met l'un & l'autre dans ſon ſein, en diſant à ſon maître : oh ! pour le coup, on ne me les ôtera qu'avec la vie. Il s'informe enſuite du roi, déplore les malheurs que les Chrétiens viennent d'eſſuyer ; il eſt emmené par Oſmin dans le fond de la Syrie, & chargé de la garde de ſes troupeaux.

Louis rendu à ſon armée, eſt reçu comme le Dieu ſauveur des Français ; on accouroit de toutes parts ; on ne ſe raſſaſioit point du plaiſir de le re-

---

Qu'avec la vie. Quelques perſonnes du dix-huitième ſiècle auront de la peine à concevoir cette étrange alliance du ſacré & du profane : c'étoit alors l'eſprit de la nation, & ſurtout de notre nobleſſe.

voir ; on eût dit que ces braves gens, à l'aſpect de leur roi, avoient oublié la perte que chacun en particulier éprouvoit : tant notre amour pour nos maîtres, l'emporte ſur toutes les autres impreſſions ! Le monarque, non moins ſenſible, cherchoit à lire dans les cœurs, & y ſaiſiſſoit les ſujets de larmes qu'on s'efforçoit de lui diſſimuler ; il ſe pénétra vivement de tant d'afflictions partagées ; Geoffroi auroit dû payer de ſa tête une action ſi impardonnable ; la bonté naturelle de Louis, & la conſidération dont jouiſſoit le comte de Morienne, ſauvèrent le coupable. C'eſt ainſi que de tout tems la faveur a ſçu s'aſſurer de l'impunité, & que des obſtacles ont toujours contrarié l'eſprit de juſtice qui doit être la première règle d'un ſouverain.

Le roi, après s'être occupé du ſalut général de ſes troupes, tourne toutes ſes penſées vers le malheureux Créqui ; il raconte avec reconnaiſſance à ſes barons l'action ſublime de généroſité qui lui rend le chevalier ſi cher ; des envoyés alloient le redemander de la part de Louis ; quelque prix qu'on mît a ſa rançon, on avoit ordre de s'y ſoumettre ; un ſoldat qui s'étoit dérobé à la fureur des Infidèles, accourt au camp, y répand la nouvelle que Créqui, victime de ſon amour

pour ſon maître, a été couvert de bleſſures, & qu'il eſt tombé mort ſur un tas de cadavres ; il ajoûte qu'il a été témoin de ce ſanglant ſpectacle. Ce bruit parvient juſqu'aux oreilles de Louis, qui donne de nouvelles preuves de ſa ſenſibilité : il veut qu'à l'inſtant les cérémonies funèbres, conſacrées par la religion, ſoyent prodiguées à la mémoire d'un homme ſi digne d'éloges, & il s'engage à le combler de ſes faveurs dans ſa famille & dans ſa poſtérité.

L'oſt (la troupe) de l'infortuné banneret, s'étoit reſſenti de l'eſpèce de fatalité attachée à la deſtinée de ſon chef ; les chevaliers, les écuyers, de jeunes gentils-hommes à peine hors de l'âge où on les nommoit *varleton* ou *damoyſel*, entre ces derniers Jean de Surèſnes, Guillaulme de Baurain, Pierre d'Allènes, avoient été enveloppés dans le carnage ; Jean d'Azincourt, Hugues de Humières furent peut-être les ſeuls qui échappèrent à ce maſſacre preſque général ; le ſecond mûni de la bannière de Créqui, étoit parti avec ce dépôt pour regagner la France.

Le roi, après avoir combattu mille obſtacles, & ſurtout les périls renaiſſants que lui oppoſoient les

Et ſurtout les périls renaiſſants. Ce peuple qui auroit dû plutôt s'attacher à la perte des Muſulmans, qu'à celles des Croiſés,

Grecs, ſe remit en marche vers la Pamphilie ; il ſervit de modèle à l'armée, autant par ſon courage que par ſa piété profonde. Il rempliſſoit à la fois les fonctions ſi diviſées de monarque, de capitaine, de ſoldat & de chrétien. On eſſuya tous les funeſtes effets de la mauvaiſe politique qui avoit réſiſté aux ſages avis de l'évêque de Langres. La méchanceté de Manuel

---

épuiſoit ſur ces derniers ſa mauvaiſe foi, & ſes artifices : il leur donnoit de la monnoye altérée & fabriquée exprès pour les tromper, en échange de ce que la néceſſité les forçoit de vendre, tandis qu'on refuſoit de leur part cette même monnoye, lorſqu'ils vouloient acheter. Ce ſont les hiſtoriens eux-mêmes de cette nation, qui ont conſacré dans leurs écrits ſes procédés ſi odieux, ſi contraires à ſes propres intérêts, puiſqu'elle ſe joignit aux Turcs, comme nous l'avons obſervé, pour nous traverſer dans toutes nos entrepriſes. Il faut auſſi redire avec la même ſincérité que nos compatriotes portèrent en Aſie de l'étourderie, de la hauteur, & une liberté indécente, qualités bien oppoſées à la ſaine politique : mais nos Français ne connaiſſoient alors que leur épée, & le culte, & non l'eſprit de la religion.

La méchanceté de Manuel, &c. Ce prince, dont pour l'inſtruction des grands, on ne ſçauroit trop flétrir la mémoire, cachoit ſous l'extérieur le plus ſéduiſant, l'ame la plus dépravée ; ſon eſprit & ſes agréments ne ſervoient qu'à parer ſes vices,

ſe montra à découvert ; Louis, en butte à ſes honteuſes manœuvres, eut encore à ſe plaindre de la conduite de la reine : une paſſion dégradante la

& il les réuniſſoit tous ; une débauche ſcandaleuſe comblée par l'inceſte, tout à la fois une avarice ſordide, & une folle prodigalité, des goûts auſſi ridicules que bizarres, cruel & ſuperſtitieux juſqu'à céder aux ſottiſes de l'aſtrologie judiciaire, au-deſſus de toutes ces mauvaiſes qualités, un fond de diſſimulation & de perfidie impénétrable : voilà quel étoit Manuel à l'age de 25 ou 26 ans. Il n'eut pas de peine à en impoſer d'abord au roi de France : de tout tems la franchiſe fut la dupe de l'artifice. Quel tableau au-reſte que la ſucceſſion des empereurs Grecs ! on croiroit voir paſſer ſous les yeux une ſuite dégoutante de brigands & d'aſſaſſins de grand chemin. Quelle hiſtoire à mettre ſur-tout dans la main des princes, & qu'elle prouve juſqu'à quels excès peuvent s'abandonner les hommes qui dominent, quand ils ne ſont retenus ni par les mœurs, ni par le frein ſacré des loix & de la religion ! Tout ce qui paraît étonnant, c'eſt que cet empire qu'on peut appeller l'égoût de tous les crimes, ait pu ſubſiſter ſi longtems ! il portoit dans ſon ſein tous les principes deſtructifs, & il y a une grande apparence qu'il ne reviendra jamais à la vie, tant la cauſe de mort étoit inhérente à ſa conſtitution !

De la conduite de la reine. Oui, comme monarque, Louis aſſurément a fait une faute très-grande, en ne fermant point les yeux ſur les galanteries d'Eléonore : mais, encore une fois, il y a tout lieu de croire qu'il regardoit en homme ſenſible

retenoit à Antioche ; le roi fut forcé de l'enlever en quelque ſorte de cette ville ; il ſe rendit à Jéruſalem, où il reçut des honneurs preſque divins ; on entreprit le ſiège de Damas, qui n'eut point de réuſſite :

ſon honneur outragé, & peut-être aimoit-il ſa femme. Il eſt bien difficile alors que le roi l'emporte. C'eſt pourtant de cet excès de ſenſibilité que ſont ſortis tous les malheurs qui ont affligé la France près de trois ſiècles. Comme les plus grands événements tiennent à de faibles cauſes ! après de telles épreuves, oſons envier le ſort des ſouverains.

De l'enlever de cette ville. Soit que Raymond, prince d'Antioche, & parent maternel de la reine, voulût éxiger ce que l'intéret de l'état défendoit au roi de lui accorder, ou ſoit que l'oncle eût des ſentiments trop vifs pour ſa nièce, Louis toujours emporté par ſon cœur, prit un parti peu convenable, il le faut avouer, à la majeſté du thrône : il ſe ſauva pendant la nuit, emmenant Eléonore avec lui.

Où il reçut des honneurs preſque divins. Il y fut reçu, dit-on, *comme l'ange de Dieu.* Toute la ville alla au-devant de lui : les vieillards, les femmes, les enfants portoient des rameaux dans leurs mains, en criant avec une ferveur religieuſe : *béni ſoit celui qui vient au nom du Seigneur !*

Qui n'eut point de réuſſite. Ceux qui profeſſoient notre religion, les barons mêmes qui poſſédoient pluſieurs petites principautés dans la Syrie, aidèrent de leurs trahiſons nos ennemis ; il ne faut donc pas s'étonner que dans ces climats la fortune ſe ſoit obſtinée à nous être ſi contraire.

les Chrétiens eux-mêmes travaillèrent à nous chasser de ces pays. Louis revint donc dans son royaume pour se plaindre de sa mauvaise fortune, de ses alliés, & de sa femme, dont il ne tarda point à se séparer.

Plusieurs écrivains se sont élevés à ce sujet contre S. Bernard ; ils l'ont accusé du peu de succès

---

Ils l'ont accusé, &c. On ne soupçonnera point Vély de favoriser le clergé : voici ses propres paroles au sujet des croisades : » Il étoit tout naturel que les princes croisés » échouassent dans leur entreprise ; on convient qu'avec des » troupes aussi braves, ils pouvoient subjuguer toute l'Asie : » Alexandre, avec bien moins de monde, la conquit sur des » ennemis incomparablement plus puissants : mais pour cela, » il falloit dans les chefs une habileté égale à leur puissance, » & dans les membres, une dépendance qui répondît à leur » courage. C'est au défaut de ces qualités si essentielles pour » réussir, qu'on doit attribuer le peu de succès de ces fa- » meuses expéditions. Des généraux san expérience & presque » sans vûes, conduisoient à l'aventure, dans des régions loin- » taines, des multitudes de soldats sans discipline & sans su- » bordination ; ils furent trompés, trahis, surpris, battus : » ils le devoient être. La loi générale de la Providence est » de laisser agir les causes secondes. La conduite des Croisés » ne méritoit pas qu'elle y dérogeât par un miracle. Ce fut la » réponse, & en même tems la justification de S. Bernard.

qui ſuivit ces brillantes expéditions, dont le fruit avoit été, ſelon une hyperbole reçue, de tranſporter & d'engloutir les trois quarts de l'Europe dans l'Aſie. N'écoutons que l'impartialité, & oſons prononcer d'après les paroles de l'abbé Vély. Bernard avoit prodigué des promeſſes ſéduiſantes, rien de plus vrai: mais il étoit aiſé de ſuppoſer que l'abbé de Clairvaux prétendoit avoir les faveurs du ciel à eſpérer, ſi les Croiſés euſſent cherché à s'en rendre dignes. Ils ſe conduiſirent avec un oubli total de tous les devoirs & de toutes les vertus. L'égarement de leur eſprit put ſeul égaler la corruption de leur cœur. Il n'y eut point de déſordres, d'impiétés, de ſacrilèges auxquels ils ne ſe livraſſent; ils furent l'horreur & le ſcandale des Infidèles mêmes; on ne ſçauroit lire ſans indignation les excès dont ils ſe ſouillèrent, & c'étoit à des chrétiens, à des hommes que S. Bernard avoit promis la victoire.

Gérard entouré d'un nombre de gentils hommes, & de vaſſaux, célébroit dans un feſtin l'anniverſaire

---

Il n'y eut point de déſordres, &c. La plupart de ces Croiſés imaginoient, en s'armant pour cette entrepriſe, avoir rempli tous les devoirs de l'honneur & de la religion, &c.

de ſon fils bien-aimé ; il tenoit une coupe, & prioit le ciel de verſer les flots de ſes bénédictions ſur ſes enfants, ſurtout ſur ſon cher Raoul. L'affreuſe nouvelle de la défaite des Français vient frapper le vieillard comme d'un coup de foudre ; la coupe lui échappe des mains : — Et mes fils ... Raoul ... Raoul ? on lui répond que la plupart des chevaliers qui accompagnoient le roi, ont été tués, qu'au reſte on eſt à ce ſujet dans l'incertitude. Ah ! Raoul aura perdu la vie ! ce ſont les ſeuls mots que Gérard ait la force de prononcer ; il tâche enſuite de reprendre ſa fermeté : — Mes amis ... mes amis, pardonnez à des premiers moments ... la nature me trahit ; je le ſens trop : le cœur paternel ne ſauroit ſe vaincre ; vous avez tous connu mes enfants ... mon fils, Raoul ... vous ſavez que j'étois le père le plus heureux ! Hélas ! je ne le ſuis plus, je ne le ſuis plus ! il ne faut pas s'attendre à un miracle ; le ciel auroit-il épargné Raoul ? le reverrois-je encore ? cachons ſur-tout cet horrible événement à ma bru : elle en mourroit. Il ſemble qu'un ſecret preſſentiment l'agite : depuis quelques jours, une ſombre mélancolie l'écarte loin de la ſociété.

On veut repouſſer les allarmes du chevalier ; on

lui présente les illusions de l'espérance : il n'a aucun indice qui l'assure que ses enfants soient du nombre des victimes de cette journée si funeste à toute la chrétienté ; il y a même des moments où il embrasse des images consolantes.

Adèle tenoit continuellement le jeune Raoul dans son sein, & y retrouvoit avec plaisir la ressemblance du père ; cette image tour-à-tour faisoit couler & arrêtoit ses larmes ; chaque fois qu'elle voyoit Gérard, elle lui demandoit si l'on n'avoit point des nouvelles de son époux, & elle cherchoit à saisir dans les yeux du vieillard une réponse satisfaisante. Elle s'apperçoit qu'il est miné par une tristesse qu'il s'efforce de déguiser : — Mon père, auriez-vous quelque secret pour votre fille ? je ne sçais, je ne vous vois plus la même sérénité ! vous ne m'entretenez plus des succès qui nous attendent ! quand je m'informe des Croisés ... de Raoul, vous me paraissez troublé... Aucun combat n'a suivi le passage du Méandre ?.. daignez m'éclairer... Votre fils ... mon mari... Des larmes ! vous les repoussez !.. vous les repoussez !.. ah ! Raoul n'est plus ! — Et qui vous dit que ses jours... Mettons notre confiance dans le seul appui que doive reconnaître un chrétien... Ma fille, c'est

Dieu auquel nous devons nons ſoumettre, qui m'a fait père, qui vous a fait épouſe... Nous ſçaurons bien-tôt... Adèle, ne m'interrogez point... — Vous me quittez !.. Seigneur, je me jette à vos genoux, je les embraſſe ... non, je ne veux point me relever, avant que vous m'ayez tirée d'une perplexité ... elle eſt affreuſe ! cet enfant ... cet enfant eſt avec moi à vos pieds ; a-t-il encore un père ? mon mari ... vous tournez vos regards vers les cieux ! — Adèle ... Adèle, que me demandes tu ? va ... j'ai toute ta ſenſibilité... (& auſſitôt le vieillard fond en larmes) — Vous pleurez ! eh ! pourquoi le déguiſer ? j'ai perdu mon époux ! — Non, ma fille, ma chère fille, je ne ſuis point aſſuré qu'il ait ceſſé de vivre : mais le ciel a retiré ſon bras protecteur ; les Chrétiens ont eſſuyé une défaite ... la plupart de nos chevaliers ont mordu la pouſſière... — Et Raoul ? — On n'a pu me rien apprendre ſur ſon ſort, ni ſur celui de mes autres enfants ! — Seigneur ... Seigneur ! c'eſt aſſez m'en dire ; eſt-ce à moi de douter du coup qui me frappe ? je n'ai plus qu'à le ſuivre au tombeau.

Cette femme infortunée ne vouloit recevoir aucune conſolation ; le vieillard s'efforçoit en-vain de lui donner un eſpoir qu'il avoit bien de la peine lui-

même à ne pas rejetter; cependant ils se surprenoient quelquefois tous deux, adoptant des erreurs séduisantes qui leur peignoient Raoul jouissant de la vie, de retour dans ses foyers : tant le ciel pour le bien de l'humanité l'a pénétrée des douceurs de l'espérance ! Elle est sortie des cœurs d'Adèle & de Gérard, cette divine consolatrice, elle les a fuis pour jamais: Hugues de Humiéres, environné d'écuyers, apportoit la bannière de Créqui : il aborde Gérard avec un sombre chagrin, & ne peut s'exprimer : la douleur l'accabloit; il se contente de présenter la bannière au vieux chevalier. Je vous entends, s'écrie le père infortuné !.. je n'ai plus de fils ! Oui, répond Hugues, à travers les sanglots, & après quelques moments d'un ténébreux silence, oui, Raoul ... nous ressentons tous cette perte : mais, père malheureux, ce qui doit vous consoler ainsi que nous, il est descendu au tombeau couvert d'une gloire immortelle.

Le chevalier entre dans les détails de l'action généreuse de Créqui; il le représente le sauveur de son roi, de l'état, de la chrétienté, honoré des larmes de son maître & de toute l'armée. Il parle de ses deux frères qui partagent le même éclat. Gérard veut affecter de la fermeté aux yeux de Hugues, &

va tomber dane ſes bras en fondant en larmes, & en s'écriant: je n'ai donc plus d'enfants !.. mon cher Raoul n'eſt plus !

Adèle, retirée dans ſon appartement, avoit entendu quelque bruit : elle accourt, en preſſant ſon enfant contre ſon ſein ; elle apperçoit Hugues qui ſoutenoit Gérard ; elle demande des nouvelles de ſon époux. Le vieillard, à ſa voix, rouvre les yeux, ne peut que ſoulever un bras languiſſant, & lui montre la bannière qu'elle n'avoit point encore vûe : elle n'y a pas jetté les yeux, qu'elle pouſſe un cri d'effroi, laiſſe échapper ſon enfant, & tombe ſans connaiſſance ſur les bras de ſes femmes.

Créqui avoit offert deux cent bézans d'or pour recouvrer ſa liberté ; Oſmin la lui accordoit à cette condition ; un eſclave More s'étoit chargé de lettres que le chevalier écrivoit à ſon épouſe & à ſon père, & où il leur demandoit cette ſomme : il ne pouvoit

---

Deux cents bézans d'or. Le bézan d'or, à peu près dans ces tems, étoit évalué neuf ſols, la huitième partie alors du marc d'argent, qui étoit à trois livres dix ſols, ce qui feroit aujourd'hui ſix francs & plus. Au ſacre de nos rois on portoit à l'offrande un pain, un baril d'argent plein de vin, & *treize bézans d'or.*

ſolliciter des ſecours auprès de ſes amis : la plupart avoient été tués, & ceux qui ſurvivoient, s'éloignoient de la Syrie à la ſuite de Louis.

Le banneret commençoit à ſortir de ſon accablement ; ſes bleſſures ſe guériſſoient ; d'ailleurs ſon maître le traitoit avec quelque douceur. On ſe reſſouviendra que l'emploi de Créqui, étoit de garder les troupeaux.

Le ſeul adouciſſement qui lui reſtât dans l'eſclavage, conſiſtoit à entretenir tout ce qui nourriſſoit ſa mélancolie ; la triſteſſe ſemble être l'aliment de nos affections, & ſurtout de l'amour ; la ſolitude a des douceurs inexprimables pour l'ame qu'occupe une impreſſion profonde ; tout, dans un ſéjour champêtre, rappelle l'objet aimé, le rapproche, malgré la diſtance des lieux, le repréſente tel qu'il eſt, quelquefois même exagère ſes charmes : précieux abus de l'imagination ! Pourquoi aime-t-on à la campagne plus tendrement qu'à la ville ? parce que c'eſt-là que la nature ſe développe davantage, & que le cœur ſe développe avec elle, prend des mouvements plus délicats, ſe purifie, en quelque ſorte, *s'affine* ainſi que l'or, ſi l'on peut riſquer cette comparaiſon, & jouit ſans diſtraction de toute la plé-

nitude du ſentiment. C'eſt la ſociété qui nous enlève à ces jouiſſances délicieuſes. Combien d'hommes ſeroient plus heureux livrés à eux-mêmes, & qu'il y en a peu qui goutent le plaiſir de ſentir leur cœur!

Créqui s'abandonnoit à tout ce que le ſien lui inſpiroit : il avoit ſous les yeux un ſite ſauvage & conforme à ſon état préſent ; il rediſoit le nom d'Adèle à tout ce qui l'environnoit; il alloit graver ce nom chéri ſur tous les arbres, juſques ſur le ſable, d'où les vents venoient bientôt l'emporter, & Créqui ſur le champ, en renouvelloit l'empreinte, en diſant : ma chère Adèle, ils ne pourront parvenir à l'effacer de mon cœur! en ce moment où je ſuis plein de ton image, de mon amour, quelle eſt ton occupation? hélas! aurois-tu oublié ton époux, ton époux qui meurt loin de toi! mon père reſpire-t il encore? mon fils me ſeroit t-il conſervé? ſouvent il s'amuſoit à répandre des ſentiments ſi touchants dans ces vers ſortis du cœur, qu'il appelloit ſes *Complaintes*, & qu'il accompagnoit des ſons d'un inſtrument en uſage chez les Arabes :

D'un inſtrument Arabe, &c. C'eſt une eſpèce de harpe qui reſſemble à celle de David; elle eſt en uſage dans pluſieurs

PREMIÈRES

PREMIÈRE COMPLAINTE
DU SIRE DE CRÉQUI.

Que ces lieux flattent ma tristesse !
J'y puis du-moins gémir en liberté,
Seul plaisir que le ciel me laisse,
Et qui soulage un cœur trop agité ;
Dans les horreurs de la captivité,
Le souvenir d'une pure tendresse
Fait encor ma félicité.



Abélard, dont Paris se vante,
A qui l'amour apprit l'art de rimer,
N'eut jamais mon ardeur constante ;
Son Héloïse eût le don de charmer ;

---

contrées de l'Asie, ainsi qu'en Egypte ; les Francs l'appellent psaltérion ; il a la forme d'un triangle oblique ; lorsqu'on veut en jouer, on le pose sur ses genoux. Les Arabes, en chantant leurs poésies, s'accompagnent avec cet instrument.

Première Complainte. La musique de cette *première Complainte* ainsi que de la *seconde*, se trouve à la fin de ce volume.

Abélard, &c. Il étoit en ces tems l'Ovide de la France ; on s'arrachoit ses chansons ; elles étoient dans toutes les mains, dans toutes les bouches. La jeunesse amoureuse cherchoit à se modeler sur lui ; on le regardoit enfin comme le maî-

Pour ſes attraits on le vit s'enflammer :
Mais mon Adèle eſt cent fois plus touchante,
Abélard ne ſçut point aimer.



C'eſt moi ſeul, ma charmante Adèle,
Dont le cœur brûle & n'aimera que toi ;
Reſſens-tu mon amour fidèle ?
M'as tu gardé tes ſerments & ta foi ?
Hélas ! toujours je t'entends, je te vois ;
Brillante aux yeux comme la fleur nouvelle,
Ta beauté règne encor ſur moi.



---

tre de la galanterie & de la tendreſſe. Ce que c'eſt que la deſtinée des écrivains ! & comme il faut ſe méfier de la réputation ! Abélard a éprouvé l'inconvénient attaché à un jargon barbare, à ce même jargon, d'où devoit dans la ſuite éclore la langue qui a conſacré les chefs-d'œuvres de l'enchanteur Racine. Les poéſies du premier ſont totalement ignorées, au lieu que nous liſons encore avec délices les lettres latines d'Héloïſe, la ſeule femme peut-être qui ait eu un ſentiment éxempt de la corruption du bel-eſprit. Ce n'eſt pas là le prétendu naturel d'une infinité d'écrivains modernes qui ſe tourmentent en cent façons différentes, pour nous faire accroire, ainſi qu'à eux-mêmes, qu'ils compoſent d'après le cœur, & l'art le plus recherché perce à chaque ligne dans leurs productions, qu'on peut appeller *infelix operis ſumma.*

Ton image adoucit mes peines;
Elle me ſuit ſur ces bords étrangers;
Oui, ta main ſoulève mes chaînes;
Le ſeul amour rend mes fers plus légers;
Je crois errer dans nos riants vergers...
Songe impoſteur! mes douleurs ſont certaines!
Et mes plaiſirs ſont menſongers!

❁

Je vais donc fermer la paupière
Sans attacher mes regards ſur un fils,
Sans pouvoir, ô mon tendre père,
Verſer des pleurs ſur tes reſtes chéris!
Les miens ſeront à la France ravis,
Ils vont au ſein d'une odieuſe terre,
Sans honneur être enſevelis!

❁

Encor ſi la Parque ennemie
Près de Louis eût moiſſonné mes jours!
Si j'avois terminé ma vie
Pour nos autels, ou bien pour mes amours!

Ou bien pour mes amours, &c. Toujours ce caractère de chevalier Français, qui par une bigarrure ſingulière, parloit de ſervir *ſa Dame*, comme il ſe piquoit de ſervir Dieu. Les dames

De mes destins, j'eusse illustré le cours:
Mais, vil esclave aux champs de la Syrie,
Oublié, je meurs pour toujours!

Cher objet, ne peux-tu m'entendre?
Viens, dans tes bras ton époux veut mourir;
Viens, reçois l'ame la plus tendre,
Ses derniers vœux, & son dernier soupir;
Si tu pouvois sur ma tombe gémir!..
Si tu répands des larmes sur ma cendre,
Tu verras mon cœur tressaillir!...

---

alors se chargeoient du soin d'apprendre à notre jeune noblesse *le catéchisme & l'art d'aimer*: de là cette fausse dévotion, qui prêtoit son fanatisme à l'amour, & dont elle recevoit en échange des abus bizarres & profanes. Par une suite d'idées grossières, dignes d'un siècle ignorant, la chevalerie osoit se couvrir du voile respectable de la religion. L'amant qui *entendoit à loyaument servir une dame*, étoit assuré de son salut, sur la croyance qu'on devoit aux préceptes *de la dame des belles cousines*. Aussi avoit-on introduit à la fin des lettres familières, cette formule digne des *servants* des dames: *je prie Dieu qu'il vous doint joye de votre dame, & ce que vous desirez.*

Vain espoir !.. Ciel, je t'en conjure :
Guide en ces lieux nos chevaliers Français,
Ces rochers, cette grotte obscure,
Tout de mon nom leur offrira les traits ;
Ils le liront gravé sur ces cyprès,
Et de ces eaux le triste & long murmure
Redira mes touchans regrets.



Le chevalier ne voyoit pas revenir son émissaire. Osmin commençoit à lui témoigner quelque impatience : le sort ne s'étoit point lassé de persécuter Créqui ; c'est envain qu'il attendoit cette somme qui devoit faire tomber ses fers : un parti Arabe, en ravageant la campagne, s'étoit saisi de l'esclave More, & l'avoit assassiné. Pour comble de malheurs, Osmin succomba aux assauts d'une maladie opiniâtre, & le chevalier, après sept ans de captivité, passa sous le joug d'un autre maître bien différent du premier.

Méhémet étoit un des enthousiastes de sa secte le plus superstitieux, & par conséquent le plus dur & le plus cruel ; il pensoit plaire à son prophéte, en épuisant sa barbarie sur les Chrétiens qu'il ne mettoit point au rang des hommes : tout ce qui n'étoit pas Musulman, paraissoit à ses yeux une créature qu'il

falloit abſolument exterminer, ou elle n'obtenoit ſa grace qu'en renonçant à ſa religion. Méhémet ne connaiſſoit point d'autre choix, ou la mort ou le Mahométiſme, & quoiqu'il fût extrêmement avare, il préféroit encore la ſatisfaction de faire des proſélytes, à celle d'entaſſer des richeſſes: tant il étoit enivré des fureurs d'un faux zèle ! Il n'avoit qu'un fils unique nommé Abdalla, & d'un caractère entierement oppoſé à celui de ſon père. La mère de ce jeune homme étoit une eſclave Chrétienne, dont il avoit reçu les premiers éléments d'éducation; elle venoit de mourir. Méhémet retenoit Abdalla dans une eſpèce de ſervitude, & travailloit inutilement à lui inſpirer ſa férocité & ſon fanatiſme; le jeune-homme lui diſoit ſans ceſſe: non, mon père, je ne ſçaurois croire que Mahomet ordonne la barbarie & le meurtre; il ne m'eſt pas poſſible de vaincre là-deſſus mon cœur: il ſe refuſe toujours à vos préceptes. Vous m'oppoſez que je ne dois point me ſervir de ma raiſon: je veux bien vous la ſoumettre; mais ôtez-moi donc ce malheureux ſentiment de compaſſion qui me fait plaindre les Chrétiens & leurs erreurs, ſans avoir ſoif de leur ſang. Méhémet lui promettoit que le ciel l'endurciroit, c'eſt-à-dire, le rendroit un digne Muſulman, en le faiſant triompher de cette ſenſibilité qu'il trai-

toit de faibleſſe criminelle, & ce miracle n'arrivoit point.

Que Créqui eut lieu de regretter Oſmin, & qu'il éprouva qu'il n'avoit point eſſuyé les rigueurs de l'eſclavage ! Du moins ſous ſon premier maître, jouiſſoit-il d'une ſorte de liberté : il lui étoit permis d'aller verſer ſes larmes dans le ſilence des forêts, de confier ſes gémiſſements à des êtres inſenſibles pour les mortels heureux, mais qui ſemblent s'animer pour les infortunés, les plaindre, s'attendrir avec eux, & devenir leurs confidents & leurs amis. Une ame mélancolique cherche la ſolitude des campagnes, s'abandonne à la pente facile des ruiſſeaux, ſuit le mouvement léger des feuilles agitées par les vents, s'enfonce dans les profondeurs des cavernes, impreſſions touchantes qu'ignore le tumulte des villes, & qui ne ſe font ſentir que dans ces lieux où la nature nous parle, & nous rapproche de la vérité & de nous-même.

Le chevalier fut d'abord employé aux travaux les plus aviliſſants & les plus durs ; une nourriture groſſière ſoutenoit ſes miſérables jours ; il avoit eu l'adreſſe de dérober aux ſatellites qui l'entouroient, ce braſſelet ſi précieux pour ſa tendreſſe, ainſi que ſon reliquaire ; l'un & l'autre lui étoient

chers également ; il leur donnoit tour-à-tour des baifers arrofés de larmes ; tantôt il adreffoit fes plaintes à fon époufe, comme fi elle les eût entendues ; tantôt il tournoit fes regards & pouffoit fes foupirs vers le ciel, dont il imploroit l'appui. L'amour & la religion échauffoient mutuellement fon ame, & l'aidoient à fupporter le fardeau de tant d'infortunes.

Méhémet mêt le comble à un traitement auffi inhumain : on frappe Créqui de mille coups. C'eft alors que toute la fenfibilité du chevalier Français éclata. Homme indigne de ce nom, dit-il à fon tyran, fçais-tu bien qui je fuis ? connais-tu ce qu'on doit à la nobleffe, au malheur, à l'humanité ? crois que, fi des armes fe trouvoient dans mes mains, je ne te laifferois pas feulement l'idée de m'outrager à cet excès. Juge de l'excellence de ma religion : je lui dois le courage qui me fait fupporter l'éxiftence, après des affronts pareils. Oui, c'eft Dieu qui m'ordonne de vi-

---

L'amour & la religion, &c. Tel étoit l'efprit de ces tems ; l'un & l'autre ont été pour nos chevaliers la fource des actions les plus éclatantes & les plus vertueufes : d'ailleurs la tendreffe de Créqui pour fa femme ne pouvoit offenfer le ciel, qui lui-même a confacré ces engagements, &c.

vre, écrasé, humilié sous le poids de tes fers ; & sans la crainte de lui désobéir, il y a long-tems que j'aurois sçu par un prompt trépas me soustraire à ta barbarie ; un homme tel que moi n'auroit pas de peine à mourir ; tu n'en peux douter. Que veux-tu ? mets à ma liberté le prix le plus haut qu'impose ton avarice, & tu seras satisfait ; je ferai de nouvelles tentatives ; j'enverrai un autre exprès en France ; il faut espérer que celui ci remplira mes desirs, qu'il parviendra jusqu'à ma famille, & qu'il rapportera ma rançon. Epuise, en attendant, sur moi toutes les horreurs de la misère : que je ressente la soif, la faim ! qu'on me fasse haleter sous des travaux immodérés, mais que des coups ... l'indignation lui coupe la parole. Ton sort va changer, répond Méhémet : il ne tiendra qu'à toi de mériter mes bontés.

Aussitôt le vieux Musulman fait signe à quelques-uns de ses esclaves : on s'empresse autour de Créqui ; on lui ôte ses chaînes ; les parfums les plus odoriférants lui sont prodigués ; il est revêtu de riches habits ; il ne sçait ce que signifie cette métamorphose extraordinaire. Méhémet le rappelle auprès de lui, le fait asseoir à ses côtés : — Français, ce changement imprévu dans ta destinée, t'annonce que j'ai

le pouvoir de t'élever de l'abyme au ſommet de la proſpérité. Tu me parles d'une rançon conſidérable : je puis te donner des richeſſes au-deſſus de tout ce que tu poſsèdes dans ton pays. Je te promets tous les biens, tous les plaiſirs, le comble des grandeurs : ta nouvelle fortune ne te coûtera qu'un mot... Qu'un mot, interrompt Créqui, je ſuis prêt à le prononcer, ſi ma religion & mon honneur ne ſont point bleſſés... — Renonce à tes erreurs ; embraſſe notre croyance, & notre ſaint prophète... — N'achève point, Méhémet ; tu me propoſerois de quitter la foi de mes pères? à moi ! Créqui ceſſer d'être chrétien ! faire le perſonnage d'un abominable renégat ! être un vil Muſulman !.. barbare ! voilà, voilà mon cœur ; je le livre à ta rage : plonges-y la mort, déchire mes membres ſous les plus cruelles tortures. N'attends point que tu m'arraches une penſée... — Eh bien ! arrogant eſclave, nous allons éprouver ta fermeté.

Des ſatellites accourent ; on a dépouillé le chevalier de ces vêtements ſomptueux ; il eſt rendu à des chaînes bien plus accablantes que les premières ; ſon ſang ruiſsèle ſous des coups multipliés. L'impitoyable Méhémet revenoit inceſſamment : — Es tu toujours

chrétien ? toujours, reprenoit Créqui d'un ton aſſuré, & il eſſuyoit de nouveaux outrages & de nouvelles ſouffrances.

Ce monſtre de cruauté & de fanatiſme avoit entendu le chevalier prononcer ſouvent le nom d'Adèle; Il lui demande ce que c'eſt que cette Adèle qui ſemble être l'objet principal de ſes plaintes. — Ah ! c'étoit tout, c'étoit tout pour moi, la femme la plus chérie, mon épouſe, que j'aimerai juſqu'au dernier ſoupir, pour laquelle je donnerois mes triſtes jours; oui, je ferois ſans peine le ſacrifice de ma malheureuſe vie, ſi à cette condition, je pouvois la revoir un ſeul inſtant... Je ne la verrai plus ! je ne la verrai plus ! — Tu l'aimes à ce point ! — Une tendreſſe auſſi vive ne ſçauroit s'exprimer ! Et mon enfant ... mon enfant ... mon père... — Il ne tient qu'à toi de revoler dans leurs bras. — Que dis-tu ?.. ah ! je pardonne tous les outrages ... parle, tous mes biens ſont à toi. Mon père ... ma femme ... mon fils... — Ce ne ſont pas tes richeſſes que j'éxige, je te l'ai dit, un objet plus noble m'anime ; ſouffre qu'on t'inſtruiſe, qu'on t'éclaire du-moins ſur les vérités de notre religion, & tu es libre à ce prix. Créqui regarde d'un œil fier Méhémet, & fait quelques pas pour ſe

retirer. — Où vas-tu ? — Tes bourreaux ſont-ils prêts ? je cours me préſenter à tous les ſupplices ; & voilà quelle rançon tu m'impoſois ! ah ! Dieu ! Dieu de mes pères ! revoir Adèle, embraſſer ma famille, mourir de joie dans leur ſein, quelle heureuſe deſtinée ! mais te trahir, mon Dieu ! manquer un ſeul inſtant à la vérité, à ma foi, à l'honneur ! feindre un moment ! Méhémet, tu as prononcé mon trépas : il n'y a plus d'eſpérance pour moi.

Le Turc agité de colère, commande qu'on redouble les tourments du malheureux eſclave ; il eſt obéi ; le chevalier demeure inébranlable : il ne lui échappe que ces paroles qui enflammoient ſon courage : j'adore Adèle, mais mon honneur, mon Dieu, me ſont encore plus chers. Méhémet, fatigué d'une réſiſtance ſi opiniâtre, fait jetter Créqui chargé de fers aux pieds & aux mains dans le fond d'une tour découverte, & expoſée aux injures de l'air, au ſoleil le plus brulant, aux orages, à toute l'intempérie des diverſes ſaiſons ; ſa nourriture ne conſiſtoit qu'en quelques morceaux de pain noir, & une eau corrompue, à laquelle ſe mêloient ſes larmes.

Adèle ne ſouffroit guères moins que l'infortuné Créqui : elle n'avoit revû le jour que pour éprouver

une mort continuelle; ſon époux ne ſortoit point de ſa mémoire ; ce nom ſi cher étoit le ſeul mot qu'elle pût proférer ; ſes yeux reſtoient continuellement attachés ſur ſon anneau, & ne s'en détournoient que pour jetter ſur ſon fils de triſtes regards appéſantis de larmes. Combien de fois s'écrioit-elle : il n'eſt donc plus ! il ne m'entend point ! il ne voit point couler des pleurs dont la ſource ſera intariſſable ! Ah ! je n'étois que trop aſſurée de mon malheur ! quand il s'eſt éloigné de ces lieux, mon ame m'avertiſſoit aſſez du ſort affreux qui m'attendoit. Il les faut croire ces craintes, ces allarmes que la raiſon dément & que le ſentiment adopte ! non, la nature ne ſe trompe jamais : elle a mis en nous une voix ſourde qui nous annonce nos funeſtes deſtinées ; cette voix lamentable s'eſt élevée, lorſque mon cher Raoul... Faut-il que je ſois mère, que ce nom me condamne à ſupporter une odieuſe éxiſtence ?.. malheureux enfant, combien tu me coûtes ! il m'eſt défendu pour toi de ſuivre au tombeau tout ce qui m'attachoit à la vie; je l'ai perdu !

Gérard reſſentoit peut-être une douleur auſſi vive, qu'il s'efforçoit de diſſimuler, & à laquelle il s'abandonnoit, quand il ſe trouvoit ſeul : — Mon fils, mon

cher fils ! je ne rendrai point mes derniers ſoupirs dans ton ſein ! mes yeux ne ſe fermeront pas ſous ta main chérie, ces yeux qui ne voyent qu'à peine, qui bientôt vont être couverts des ténèbres éternelles ! (en effet ſa vûe affaiblie ne diſtinguoit preſque plus les objets ; ſouvent il tenoit ſon petit fils dans ſes bras.) Mes regards me ſervent mal : mais mon cœur ... il m'éclaire : je crois voir, je vois Raoul c'eſt lui que je ſerre contre ce ſein où je ſens déjà le froid de la mort ! hélas ! c'eſt ainſi que ſon enfance m'amuſoit, me touchoit, rempliſſoit mon ame !.. malheureux les pères qui ne ſentent pas tout le charme d'une ſeule careſſe de ces innocentes créatures !

Le vieillard ne marchoit preſque plus : enchaîné, en quelque ſorte, ſur un ſiège, par l'affaiſſement de l'âge, il vouloit qu'on le tournât vers l'Orient. C'eſt-là, diſoit-il, c'eſt-là que mes fils ... que Raoul eſt expiré aux champs de l'honneur ! mon ame franchit un intervalle immenſe, & va chercher dans les plaines de Syrie, l'endroit où il a ſuccombé ſous le fer meurtrier ; n'y puis-je exhaler les reſtes d'une vie qui m'eſt inſupportable ?

Ces deux victimes du malheur, Adèle & ſon beau-père ne devoient goûter aucun genre de conſolation,

Baudouin de Créqui, fils du frère du vieux Gérard, n'avoit point ces nobles ſentiments dont ſa race s'applaudiſſoit encore plus que de ſa haute extraction; conſumé d'une avarice ſordide qui dégradoit ſa naiſſance, depuis longtems il dévoroit dans ſon cœur la riche ſucceſſion de ſon oncle; il ſe ſert du prétexte de la caducité d'un vieillard, & de la faible inexpérience d'une femme, pour s'ériger en défenſeur des droits du jeune Raoul. A la faveur de cette qualité impoſante, il accourt au château de Créqui, ſuivi d'un nombre d'*hommes d'armes* & de vaſſaux, y établit le ſiège de ſa tyrannie, & les premiers auxquels il en fait reſſentir les violences, ſont le vieux banneret, & ſa belle-fille. Celui-ci eſt abandonné ſans pitié aux ſoins des domeſtiques, c'eſt à-dire à une négligence qui ne diffère guères de la dure inſenſibilité; la ſeule Adèle eſſuyoit les larmes qui échappoient à ſes yeux

De ſa tyrannie, &c. Tous ces petits deſpotes qu'avoit produits la faibleſſe du gouvernement féodal, ne manquoient pas de ſe livrer aux abus les plus odieux du ſuprême pouvoir. Ils ſe faiſoient des guèrres éternelles, & marquoient leurs ſuccès par des cruautés inouies; il n'y avoit point d'autre code que les armes & la force.

presque éteints : mais il ne la voyoit point aussi souvent qu'il l'eût voulu, & qu'elle-même l'auroit desiré : un état de langueur la retenoit dans son appartement, où elle sembloit recueillir toutes les forces de son ame, pour s'occuper de son fils.

L'unique société qui restât au vieillard défaillant, étoit un chien fidèle que Raoul dans son enfance avoit beaucoup aimé ; il l'avoit même recommandé, en partant, à son père & à son épouse. Cet animal tenoit une compagnie assidue à Gérard ; il ne le quittoit ni le jour ni la nuit ; il l'échauffoit de son haleine, lui léchoit les pieds & les mains, paraissoit toujours prêt à le défendre, & lui donnoit les marques les plus touchantes de sensibilité : le vieux banneret souvent laissoit tomber sur lui ses larmes : — Hélas ! tu es la seule créature ici qui s'intéresse à mon sort ! je ne sçaurois oublier combien tu

---

Un chien fidèle, &c. Celui qui lira de sang-froid l'épisode d'*Argus*, chien d'Ulisse, dans le dix-septième livre de l'Odyssée, peut ne point s'arrêter à cet endroit où l'on s'est efforcé de suivre de loin le grand peintre de la nature : il est vrai qu'Homère ne possédoit pas le *ton du jour*, & que *là dedans il n'y a rien de plaisant.*

fus

ſus cher à mon fils Raoul ! quel éxemple pour des hommes, pour un parent ! mon pauvre Gerfault ! l'âge ne t'a pas épargné plus que moi : l'un & l'autre nous allons bientôt mourir, & l'on nous abandonne à notre miſérable ſituation ! perſonne, perſonne ne prend pitié de nous ! Encore ſi Raoul, ton ſecond maître, eût reçu mes derniers ſoupirs ! on auroit dit que cet animal éclairé par le ſentiment, comprenoit les plaintes que lui adreſſoit le vieillard : il ſembloit pleurer & gémir avec lui.

Les procédés révoltants de Baudouin envers ſon oncle & la malheureuſe Adèle, réduiſirent celle-ci au déſeſpoir : elle en inſtruit ſon père Mahault ſire de Craon : il accourt du fond de la Bretagne, arrive au château de Créqui, vole dans les bras de ſa fille : ſon état le frappe ; il la trouve plongée dans un accablement mortel ; c'eſt envain qu'il veut ſ'en retirer ; Mahault ne tarda point à éprouver lui-même que les plaintes d'Adèle étoient fondées : il eſſuya les hauteurs & les duretés de Baudouin. Alors indigné d'une conduite qui offenſoit juſqu'à l'humanité, il preſſe ſa

---

Mahault, &c. On ſoupçonne que le père d'Adèle fut Mahault de Craon, d'une des plus grandes Maiſons de la Bretatage ; ſon fils parait en 1198.

fille de le ſuivre avec ſon fils dans ſa patrie. — Que je quitte, mon père, les lieux qu'habitoit Raoul, qui nous ont vû heureux, qui me retracent ... tout ce que j'aime plus que jamais! que j'abandonne un vieillard reſpectable, intéreſſant, le père de mon époux, à la barbarie d'un parent ſi peu digne de ſon nom! c'eſt ici que j'épouſai Créqui, j'y mourrai; je recueillerai l'ame du malheureux Gérard, & ma tombe ſera près de la ſienne.

Le tyran de Gérard & de ſa brû ne garde plus aucun ménagement; il ſe montre à viſage découvert; il les veut chaſſer tous deux, ainſi que le jeune Raoul, de cette terre qu'il a réſolu d'uſurper; il a recours à d'illégitimes prétentions, & s'appuie des complots de ſerviteurs ingrats & infidèles à leurs anciens maîtres. Dans ces temps d'anarchie féodale, c'étoit le triomphe du fort ſur le faible: l'épée ſeule décidoit, & le ſuccès établiſſoit les droits.

Allarmé pour ſa fille d'un danger inévitable, & perſuadé que rien ne pourra l'engager à s'arracher de ce pays, Mahault conçoit un projet, l'exécute, & va trouver Adèle qui tenoit ſon fils dans ſes bras, & l'inondoit de ſes larmes: — Ma fille, vous êtes donc déterminée à ne point revoir la Bretagne? vous voulez

expirer dans ce séjour ? — Mon amour, mon devoir, tout, mon père, m'en impose la loi. — Eh bien ! puisque cet enfant vous est si cher, que le sort de Gérard vous touche, que vous ne sçauriez vous cacher ... l'inhumanité, ma fille, l'avarice entraînent à des excès ... vous devez m'entendre. Vous aimez votre fils ... frémissez ... Baudouin ... il est capable de tous les crimes ; c'est pour parer ces coups que je viens vous proposer ... Raoul, oui, Raoul lui même, s'il étoit possible qu'on sortît du tombeau, vous donneroit ce conseil... Adèle, vous n'avez point d'autre parti... — Quel est-il, mon père ? quel est-il ? eh ! quelle autre espérance puis je avoir, que de succomber bientôt à ma douleur ? oui, ce cher enfant est tout ce qui m'attache à la vie. Hélas ! pensez-vous, si je n'eusse pas été mère, que j'aurois tardé un seul instant à suivre mon époux chez les morts ? Depuis ce jour horrible, qu'est-ce que mon éxistence ? je n'ai donc eu la force de vivre que pour mon fils... Parlez, seigneur ; je ferai tout pour mon enfant. — Écoutez, Adèle : loin de blâmer votre amour pour la mémoire de votre mari, qui n'y est plus sensible, j'enflammerois encore un feu si noble, s'il étoit susceptible de se réfroidir ; Créqui sans doute méritoit cet excès de tendresse ;

mais il n'eſt plus ; vous l'éprouvez trop : ſon nom eſt ſans pouvoir en ce château ; & il a un fils auquel il faut un appui ... je vous ai dit... — Expliquez-vous, ſeigneur ... je ne vous comprends pas... — Raoul... étoit votre ſoutien. — Me tromperois-je... Juſte ciel ! vous voudriez... — Qu'un autre hymen... — N'achevez point, grand Dieu ! qui ! moi ! moi ! que je forme un nouvel engagement ! que je trahiſſe la fidélité que j'ai vouée à tout ce que je pouvois aimer ! que dans les bras d'un autre... Ah ! mon père, mon père, montrez-moi la plus cruelle mort, je ſubirai tous les ſupplices ... mais, que j'expire maitreſſe de ma main, de ce cœur ... il n'eſt point à moi, mon père : Créqui l'a emporté dans la tombe ; Créqui doit y regner juſqu'après mon trépas. Eh ! ceſſerois-je de l'aimer ? peut-il être un terme à mon amour ? — Adèle, vous avez donc réſolu de porter le couteau dans le ſein de votre fils ? aſſurément je ne m'occupe point de votre deſtinée ; je ne me diſſimule pas que c'eſt le moindre objet qui vous ſollicite : mais cet enfant eſt tout ... ma fille, vous êtes mère ... c'eſt donc cet enfant que je mets ſous vos yeux : la miſère, l'opprobre qui ſuit l'adverſité, la dégradation attachée à l'infortune, que ſçai-je ? une fin cruelle, voilà les maux ſuſpendus ſur

une tête ... que vous-même vous dévouez à tant de malheurs. — Qu'un second époux m'arrache des sermens ! — Que votre fils sans soutien ... il périra ... Adèle, ma fille, ma chère fille, le meilleur des pères, oui, le meilleur des pères, votre ami le plus tendre vous conseille ; il gémit de ce moyen : mais c'est le seul que votre situation vous laisse, & ... femme infortunée, vous n'avez point à choisir. — Raoul ! ta femme formeroit d'autres nœuds ... & quand je me rendrois à vos raisons, mon père, quand mon fils l'emporteroit, il n'est que trop vrai, c'est tout ce qui m'anime, c'est tout ce qui m'anime, puis-je vous répondre que j'aurai la force de me traîner aux autels ? eh ! non, jamais, jamais je ne l'aurai ... oui, je suis mère, & mère la plus tendre ... & la plus malheureuse.

Le sire de Craon prend le jeune Créqui dans ses bras : — La voilà, cette chère victime que vous immolez, quand vous persistez dans vos refus ; regardez-le bien, cet enfant : il vous implore, vous demande du secours, & vous l'abandonnez ? — Qu'exigez-vous, seigneur ? — Que vous permettiez qu'on embrasse votre défense & celle de votre fils, s'écrie un homme qui accourt se précipiter aux pieds d'Adèle, demeu-

rée immobile d'étonnement : elle reconnaît ſous l'habit d'un ſimple ſerviteur, le ſire de Renti ; ce banneret de la plus haute naiſſance, jouiſſoit d'une fortune conſidérable ; il étoit allié à la maiſon de Créqui ; il avoit reſſenti la paſſion la plus violente pour Adèle, avant qu'elle épouſât Raoul ; une belle-mère qui tyranniſoit Renti, s'étoit oppoſée à ſon mariage avec la fille de Mahault ; il avoit conſervé ſon amour, & renoncé à tout engagement ; ſes terres touchoient à celles de Gérard ; Craon l'ayant vû à l'inſçu de ſa fille, avoit préparé cette eſpèce de ſurpriſe. Renti s'étoit introduit ſous ce déguiſement pour ne point exciter la défiance de Baudouin, qui s'apprêtoit à s'emparer du château ; il reprend : n'enviſagez point, madame, un amant malheureux, qui vous eſt toujours reſté fidèle : écartons cette image, puiſqu'elle vous offenſe ; mon deſſein eſt de vous reſpecter comme la vertu même ; c'eſt un ami, c'eſt un vengeur que je viens vous offrir en moi, & je ne puis me déclarer, repouſſer les intrigues & la force ouverte d'un uſurpateur, qu'appuyé du nom d'époux. Une troupe de gentilshom-

---

Le ſire de Renti, &c. Maiſon alliée à celle de Créqui, & tombée dans la maiſon de Croy.

mes qui brûlent de vous servir, n'attend que ce moment; du pied de l'autel, je cours à Baudouin; je suis prêt à me mesurer avec lui, s'il ose un instant vous disputer vos biens & vos droits; je suis le père de votre enfant, il est mon fils... Adèle, au milieu des sanglots, se tournant vers le sire de Craon, s'écrie : ah! mon père! étoit-ce ainsi que vous deviez adoucir mes malheurs? Je ferai plus, poursuit Renti, je le jure ici à vos genoux, & j'en prends à témoin votre père & le ciel même : je vous prouverai qu'un amour véritable m'anime; hélas! il n'a jamais cessé d'enflammer mon cœur; oui, vous sçaurez combien je suis capable d'aimer. Créqui, Créqui n'auroit point eu cet excès de tendresse : — Ah! gardez-vous de blesser ... tout le monde doit avoir mes sentiments pour Créqui ... —Je m'engage à vous rappeller, Madame, combien mon parent méritoit d'être aimé, à respecter votre douleur, à ne point vous reprocher cet amour dont je ne dois être que trop jaloux ... je combattrai, j'étoufferai l'ardeur la plus vive, la plus pure; je ne ferai point valoir le pouvoir que l'hymen me donnera; c'est votre ami, j'en fais serment, l'ami le plus désintéressé auquel vous accorderez votre main; j'attendrai que ma constance assure mes droits

triomphe de votre insensibilité : du moins si je ne puis la vaincre, j'aurai goûté la satisfaction de vous être utile, de faire votre bonheur, celui de votre fils ; ces plaisirs si touchants pour une ame pleine de la divine Adèle, me les envieriez-vous ? — Seigneur ... vous ne pouvez avoir que ma reconnaissance, que mon estime ; l'une & l'autre seront à vous sans réserve ; mais mon amour ... en puis-je aimer un autre que Créqui ?.. je lui étois si chère ! nous éprouvions des transports mutuels... Voyez cet anneau qui me lie à lui, tant que je respirerai ; regardez : nos deux noms sont entrelacés, & un autre nom... — Madame ... adorable Adèle, il n'est point de sacrifice qui m'étonne ; encore une fois, croyez que Renti l'eût disputé à Créqui même par la vivacité, le désintéressement, la noblesse de ses transports. S'il étoit permis à tout autre qu'à un mari de s'armer hautement en votre faveur, & de réclamer vos droits, je ne demanderois point à vous conduire à l'autel ; ce seroit à force de services, de soins, après toutes les épreuves que vous éxigeriez, que j'oserois solliciter le nom de votre époux. Mais sans ce titre, je n'ai aucun pouvoir ; que dis je ? mon appui vous offenseroit : on jetteroit des ombres

fur votre réputation, & l'honneur d'Adèle m'eft encore plus cher que le mien.

Le fire de Craon qui s'étoit retiré pour quelques inftants, accourt fuivi du vieux banneret, que des domeftiques portoient fur une efpèce de fiège : — Gérard fçait tout, ma fille, & le voilà qui vient fe joindre à nous, pour preffer cet hymen où font attachés tant d'intérêts qui doivent être les tiens mêmes. Oui, dit le vieillard, d'une voix prefqu'éteinte, j'unis mes prières à celles de ton père ; eh ! ce n'eft pas à toi, Adèle, à ignorer combien j'aimois Raoul : mais il ne faut en ce moment envifager que fon fils, que ton fils, l'unique rejetton qui refte de moi ; la néceffité nous l'ordonne. Je connais le fire de Renti ; c'eft un de nos *preux*, & fa valeur me répond de fa vertu ; qu'il t'affranchiffe de la tyrannie de Baudouin ; que je puiffe du-moins expirer, avoir une tombe dans ce château qui ma vû naître, où mon fils, où Raoul fut élevé ! Hélas ! mes yeux qui ne jouiffent plus que d'une faible clarté, faififfent par-tout fes traces ; je les arrofe de mes larmes ; je fens que j'ai peu de jours à vivre : qu'en mourant, je voye cet héritage affuré à notre cher enfant (il embraffe fon petit-fils), & que mes derniers regards foient témoins de la punition de Baudouin !

Adèle étoit livrée à l'agitation la plus violente: — Que voulez-vous, que demandez-vous ? Créqui s'élève du tombeau: ne le voyez-vous pas ? il est devant mes yeux : j'entends sa voix lamentable : » C'est donc » ainsi que tu me gardes ta foi ! Adèle ! c'est toi qui » me trahis !.. tu vas porter un autre nom ... tes ser- » ments ... tu vas commettre un parjure «. Ah ! mon père, laissez-moi reprendre les sens ... ma situation m'accable ! Seigneur ; (se tournant vers Renti) je suis pénétrée de votre générosité ; non, personne n'est plus reconnaissante qu'Adèle, & vous (s'adressant à Gérard & à son père) vous ne doutez pas de ma docilité & de ma tendresse ; vous connaissez mon amour pour mon fils, c'est tout vous dire : mais souffrez au nom de l'humanité, du ciel, & c'est votre pitié que j'implore, permettez que je recueille mon ame : elle est abbreuvée d'un torrent d'amertumes ! Créqui m'est toujours présent... Non, non, je ne pourrai jamais ... ma bouche prononceroit ce que vous desirez ... mon cœur se révolteroit, se briseroit... Comment m'accoutumer à cette idée ?.. daignez, par grace, me laisser quelque temps à moi-même : que je puisse contempler toute la profondeur de l'abîme où l'on veut m'entraîner !

L'infortuné Raoul réſiſtoit à tous les mauvais traitements de Méhémet; il ne ſortoit point de cette tour où le barbare le retenoit accablé ſous le poids des chaînes; il offroit ſes tortures à ce Dieu qu'il invoquoit ſans ceſſe; après le ciel, c'étoit Adèle qui l'occupoit tout entier. L'eſpoir eſt le dernier ſentiment qui nous abandonne. Créqui s'aviſa d'un expédient, que Richard, roi d'Angleterre, mit dans la ſuite en uſage: il ſe flattoit que quelque Chrétien pourroit paſſer ſous les murailles de ſa priſon: il

---

Richard. Richard, ſurnommé *cœur de lion*, revenant de la Terre-Sainte, fait naufrage ſur le golfe de Veniſe, ſe ſauve, paſſe par l'Allemagne à la faveur d'un déguiſement, de peur d'être découvert de ſon ennemi Léopold duc d'Autriche, eſt reconnu tournant la broche dans une hôtellerie, & mené au duc qui le charge de chaînes, & le jette dans une priſon. Le malheureux Richard imagine de chanter jour & nuit, ſe flattant que le hazard pourroit amener ſous les murs de ſa tour quelqu'un qui reconnaîtroit ſa voix, & s'intéreſſeroit à ſon ſort; ſon attente qui eût pu paraître une eſpérance chimérique, ne fut point trompée: un cuiſinier de ce monarque, par un jeu ſingulier des évenements, vient à traverſer l'Autriche; ſon chemin, par un autre effet de l'heureuſe deſtinée du prince, conduit le cuiſinier près de la priſon; il entend ſortir des accents qui ne lui ſont point étrangers: il approche, diſtingue la voix de Richard dont on ignoroit l'aventure, & en reçoit des inſtructions qui opérèrent la liberté de ce ſouverain, & le rendirent à ſon royaume.

imagina de composer une *Complainte*, où il détailloit son histoire, & il la chantoit incessamment, dans l'espérance qu'un hazard heureux le feroit entendre, & que par ce moyen, il exciteroit la pitié, & feroit parvenir de ses nouvelles à sa famille.

SECONDE ET DERNIÈRE COMPLAINTE DU SIRE DE CRÉQUI.

Le mortel le plus misérable,
Dans cette tour,
Victime d'un sort déplorable,
Meurt nuit & jour;
Veuille le ciel en notre France
Porter mes cris!
Qu'on vienne alléger ma souffrance,
Ou je péris.



Chevalier à pleine bannière,
Créqui, j'ai nom;
La croisade est héréditaire
Dans ma maison;
Près Boulogne, devers la Flandre,
Est mon château;
Qu'en ce manoir du-moins ma cendre
Ait son tombeau!

J'étois de monseigneur mon père
  Le fils chéri ;
Il avoit à la Sainte-Terre
  Bouillon suivi ;
A le choisir pour mon modèle,
  Il m'animoit,
Et pour combattre l'Infidèle,
  Il me formoit.

J'eus à peine obtenu le grade
  De chevalier :
Je commençai d'amour malade,
  A m'ennuyer ;
J'épousai dame ayant naissance,
  Biens par-dessus,
Elle avoit plus grosse chevance,
  Charmes, vertus.

Rose du jour, ou *la plus belle*
  On l'appelloit,
Tant sa beauté fraîche & nouvelle
  Emerveilloit !
Combien je l'aimois d'amour tendre !
  Dieu ! quelle ardeur !
Il vous faudroit, pour le comprendre,
  Avoir mon cœur.

Le ſon guerrier de la trompette
Vient m'avertir
Qu'il faut de ma douce retraite
Sus départir.
Adèle envain verſa des larmes,
Je l'embraſſai,
Mais de ſon ſein, bien vîte aux armes
Je m'élançai.

Avec Louis, plein d'un ſaint zèle,
Je pris la croix;
Je retournai vers mon Adèle
A pluſieurs fois;
J'entends encor ſa voix pâmée:
— Vous me quittez !
— Je ſuis du ciel, ma bien-aymée,
Les volontés.

Dans ce fleuve dont le rivage
Bornoit nos pas,
Le premier, j'ouvris un paſſage
A nos ſoldats;
Le Méandre m'a vû pourſuivre
Les Muſulmans;
Que n'ai-je, hélas! ceſſé de vivre
En ces momens!

Nous avions attiré ſans doute
  L'ire du Ciel ;
Les Chrétiens ſont mis en déroute :
  Revers cruel !
De Louis le trépas s'apprête :
  Soudain je cours
Au coutelas offrant ma tête,
  Sauver ſes jours.

Semblablement pour lui, mes frères
  Tous deux occis,
A mes regrets vifs & ſincères
  Furent ravis ;
Mais leur fin ne doit faire naître
  Triſte pitié :
Tout Français qui meurt pour ſon maître
  Eſt envié.

Il me faut plaindre davantage
  Des coups du ſort.
Je ſuis tombé dans un ſervage
  Pis que la mort.
Or apprenez, Ames chrétiennes,
  Si m'écoutés,
De ces Ames vraiment payennes
  Les cruautés.

Une longue chaîne me ſerre
  A travers corps,
Je n'ai de couche que la terre,
  Las! je n'y dors;
Mes pieds, mes mains ſont d'autres chaînes
  Encor chargés:
Auſſi mes traits, ſous tant de peines,
  Sont tout changés!

Tour-à-tour froid, chaleur, orage,
  Depuis trois ans,
Sur moi, ſe joignent à la rage
  Des Meſcréants:
Un pain noir nourrit mes misères;
  Mes pleurs je boi;
J'ai ſerpents, couleuvres, vipères
  Autour de moi.

Tous ces maux, hélas! que j'endure
  Sont encor peu:
Ils voudroient me rendre parjure
  Envers mon Dieu;
Le croiriez-vous, Chrétiens mes frères?
  Ces Turcs méchants
Veulent à la foi de nos pères,
  Oter les gens.

Ils

Ils me disent cent fois : renie,
Et sur le champ,
Auras mainte gentille amie,
Et force argent.
Moi, je réponds : à mon Adèle
Point ne faudrai ;
Ainsi qu'à Dieu toujours fidèle
Lui resterai.

✪

Vous qui passez sous ces murailles
Où je gémis,
Puissent s'émouvoir vos entrailles
A ces récits !
Par le saint nom, je vous supplie :
Ne retardez
D'aller conter en ma patrie
Ce qu'entendez.

✪

Vous trouverez peut-être encore
Gérard vivant,
Dites-lui que son fils l'implore
Dans son tourment.
Vous trouverez aussi ma dame...
Quel souvenir !
Rien jusqu'ici n'a de mon ame
Pu la bannir.

✪

Demandez que belle monnoye,
Or à foison,
Sans différer ici s'envoye
Pour ma rançon.
Que si mes jours, par coups funestes,
Étoient finis,
Faites qu'on transporte mes restes
En lieux bénis.

✿

Clercs, chevaliers, manants, notables,
Qui que soyez,
N'oubliez les cris lamentables
Que vous oyez.
Pour guerdon de faveur si grande
Et loyauté,
A vos foyers le ciel vous rende
En sûreté!

✿

C'étoit envain que Créqui cherchoit à faire éclater ses plaintes : elles se perdoient dans les airs; moins heureux que Richard, il ne trouvoit personne qui l'entendît, & qui pût contribuer à sa délivrance; le chagrin seul eût suffi pour lui donner la mort.

Deux satellites entrent dans la tour, & traînent le chevalier aux pieds de Méhémet, dont la physionomie sombre & terrible lui annonçoit un arrêt fou-

droyant : — Vil esclave, j'ai hésité jusqu'ici à céder à la voix de ma religion : elle veut que tu meures dès l'instant, ou que tu l'embrasses, en reconnaissant l'imposture & la fausseté de la tienne ; songe que tu n'as qu'un moment, que le glaive étincèle sur ta tête. Je te l'ai dit : déclare seulement en présence de nos bons Musulmans & de nos prêtres, que tu ne demandes pas mieux que de renoncer à tes erreurs, & de t'éclairer sur nos mystères, qu'en un mot, notre saint prophète est le seul, après Dieu, qu'on doive honorer, comme l'auteur du vrai culte. Si ton esprit n'est point convaincu, que ton cœur ne soit pas encore touché, fais cet aveu de bouche ; nous nous en contenterons, en attendant que tes yeux soient dessillés, & je m'acquitte de ma promesse : la liberté t'est rendue ; tu revois ta patrie, ta famille, cette épouse qui t'est si chère. Créqui ne répond pas : il regarde seulement avec fierté le barbare, & s'adressant à ceux qui l'avoient amené : — Qu'on me replonge dans ma prison. Méhémet s'écrie : Chrétien arrogant, est-ce là ta réponse ? — Eh ! quelle autre pouvois-tu attendre ? sans doute ... je serois au comble de la félicité, en revoyant la France, mes parents, mon père, s'il respire encor,

je pleurerois du moins sur sa tombe ; presser mon enfant dans mes bras, jouir de la présence de mon épouse, quand un seul de ses regards me feroit oublier toutes mes infortunes, quel bonheur inespéré !.. applaudis toi de mon supplice : jamais je n'ai plus aimé : Mais ma religion, mon Dieu... Méhémet, tu ne te souviens plus que je suis Français & chevalier, que des hommes tels que moi sont au-dessus de la menace & de la séduction, qu'ils peuvent mourir ... trahir le ciel ! manquer à la foi, à l'honneur !.. m'en croirois-tu capable ? où sont tes bourreaux ? où sont tes bourreaux ? — Ils vont épuiser sur toi les tortures... Sois certain que ma juste fureur en imaginera, que tu seras la plus grande victime que nous aurons encore immolée au divin prophète ; tes membres seront déchirés ; tu sentiras de toutes parts une mort ... elle ne sçauroit être assez violente ... tu frémis... — Il faut donc renoncer à l'espoir de revoir Adèle, ma chère Adèle ... c'est le dernier regret qu'elle obtiendra d'une ame où Dieu seul & la vérité doivent régner... J'attends tes tourments ... — Qu'on le remène à la tour ... remplis-toi bien du sort que tu vas subir. Cette nuit, je serai vengé de ton obstination insultante & criminelle, tu seras puni,

tes cris retentiront jusqu'à moi : il ne sera plus tems de reclamer mes bontés; mon oreille restera fermée comme mon cœur; je veux m'énivrer de ce sang marqué du sceau de la réprobation. Mahomet lui-même presse ton châtiment; je crois l'entendre; je l'entends; il me parle; il éxige que je sois insensible à la voix de la pitié... je ne l'écouterai point cette compassion que tu mérites si peu... Esclaves, délivrez-moi de son aspect qui m'irrite, & que les ministres d'une vengeance légitime s'apprêtent à remplir mes volontés. Les jours de clémence se sont écoulés; la nuit de la mort est venue : qu'elle se développe toute entière sur ce Chrétien trop coupable.

On reconduit le chevalier à sa prison; des portes de fer se sont fermées avec un bruit lugubre, & il n'a plus sous les yeux que l'image de l'horrible supplice qui se prépare.

Le premier mouvement de cet infortuné est de se jetter à deux genoux, & de crier du fond de son ame au seul appui qui lui reste & qu'il puisse implorer. On ne sauroit trop remettre cette vérité devant les yeux : Dieu est l'unique réfuge qui s'offre à l'homme dans l'excès de ces malheurs où tout se retire de lui & l'abandonne; il n'a point d'autre consolateur,

d'autre ſoutien, d'autre ami. Créqui lève les mains au ciel, & d'une voix gémiſſante prononce ces paroles entrecoupées de ſanglots : Mon Dieu ! mon Dieu ! il eſt donc arrivé ce moment terrible ! ſupporter une mort affreuſe ... j'oſe répondre de mon courage, je ſuis capable de te faire ce ſacrifice : mais, Seigneur, ſi moins fidèle ... j'euſſe revû cette femme adorée, & ... je te l'immole, je te l'immole ; non, mon Dieu, non, je n'adopte point des ſentiments qui t'offenſent, qui me deshonorent ; je les rejette ; je les déſavoue ; je repouſſe cet amour... Seigneur, m'avois-tu créé ſi ſenſible, pour me ſoumettre à une pareille épreuve ?.. Allons, je ferai mon devoir : je mourrai pour toi ; prends ma vie, mon cœur, mon cœur tout entier... Encore ſi Adèle pouvoit être inſtruite de ma fin, qu'elle ſçût que je l'ai idolatrée juſqu'au dernier ſoupir, qu'elle a pu balancer ... ah ! pardonne, ſuprême Providence ... que l'époux d'Adèle a de la peine à ſe vaincre !.. Seigneur, verſez ſur elle toutes vos bénédictions ; qu'elle apprenne à mon enfant à vous ſervir, à vous aimer ! qu'elle le rende digne de vous, de ſa patrie, & de ſon roi ! qu'il mérite, par ſes ſoins, de mériter le nom de chevalier, le nom de Créqui ! qu'Adèle enfin ne m'oublie jamais !

qu'un autre ... ô mon Dieu ! qu'elle soit heureuse ! c'est-là tout le prix de mon sang que je vous demande, & ... Dieu de nos pères, sois à présent le seul objet qui m'occupe.

Créqui accablé de son horrible situation, tombe endormi, ou plûtôt épuisé de douleur sur ses chaînes.

Près de trois heures s'étoient écoulées ; le jour ne paraissoit pas encore ; le chevalier se réveille : — C'est un songe, une illusion ! quoi, Adèle, je ne te voyois point ! tu ne me parlois point ! tu ne me serrois point dans tes bras ! tu ne me disois point que le ciel me récompensoit de ma fermeté, que nous nous revoyons pour n'être plus désunis ! tu me présentois mon enfant ; mon père m'arrosoit de ses larmes ... (il continue après avoir jetté les yeux de tous côtés) ah ! ce n'est qu'un rêve ! ce n'est qu'un rêve ! faible consolation que Dieu m'envoye au moment que les tourments vont m'arracher la vie ! mes maux ne sont que trop véritables ! non, je ne suis point en France ; j'expire, loin de mes parents, loin de mon fils, loin de ma femme ... je suis dans la patrie de l'impiété : voilà mes chaînes, les murs de ma prison, cette terre humectée de mes larmes ! (il entend quelque bruit) tout mon sang se glace ! Il est venu cet instant ... que je ne puis m'empêcher de

redouter !.. Ciel, ſoutiens ma fermeté, & donne-moi assez de forces pour ſupporter ce coup terrible (le bruit redouble) C'en eſt fait ! j'ai vécu ! plus d'eſpérance ! plus d'Adèle !

Un homme qui paraiſſoit ſuivi d'un autre, entre & approche de Créqui : — Chrétien, bannis toute crainte ... me reconnais-tu ? — C'eſt vous, jeune Abdalla ; le fils du cruel... — Il eſt mon père... Chrétien, il ne s'agit point ici d'accuſer ſa conduite ; pénétré de ſa religion, il croit la ſatisfaire, en montrant cette ſévérité ... à laquelle mon cœur, je le ſens trop, ſe refuſera toujours ; peut-être je ſuis infidèle aux préceptes ſacrés du ſaint prophète ; mes yeux ſe ferment, éblouis de ſon éclat ; oui, ma raiſon anéantie ſuccombe toute entière ſous Mahomet ... il eſt le maître des ames, il peut changer la mienne ; qu'il me donne la fermeté de mon père, ce zèle ... qui preſſoit ton ſupplice... Hélas ! c'eſt de ma mère que je tiens ces ſentiments ... qui ſont une faibleſſe condamnable, je n'en doute point. Sélime étoit de ta religion, & m'a imbu de ſes erreurs ; on dit que ta loi prêche la douceur, la clémence, qu'elle eſt d'accord avec cette nature ... qui, en ce moment, me parle & m'a entraîné auprès de toi ; je t'ai vû ſouvent, & cha-

que fois tu m'as inſpiré, je ne ſçais pourquoi, de la compaſſion ; il ne m'a pas été poſſible de la dominer : elle m'a pouſſé vers ce lieu, malgré tous mes efforts pour lui réſiſter ; profite des ténèbres ; devance le jour. Tiens, voici vingt bezans d'or, c'eſt tout ce que je poſsède ; cet eſclave qui m'eſt attaché va te conduire juſqu'à l'entrée d'un bois qui aſſurera ta fuite ; à la ſortie de la forêt, tu trouveras un port où tu pourras t'embarquer. Adieu ; le tems preſſe. (il ſe tourne vers l'eſclave) ôte-lui ſes fers.

Quelles expreſſions pourroient ſeulement donner une idée de la nouvelle révolution qu'éprouve Créqui ! Il reverra Adèle : c'eſt le premier rayon d'éxiſtence qui frappe cette ame enveloppée de toutes les horreurs d'une deſtruction prochaine. Il pouſſe des cris inarticulés, ſe précipite aux genoux d'Abdalla, les embraſſe, les preſſe, en verſant un torrent de larmes : — O mon libérateur, mon libérateur ! après Dieu, après Adèle, vous ſerez ce que j'aurai de plus cher. Si vous ſçaviez tout ce que je vous dois ... je vais revoir une femme adorée ! eſt-il poſſible ? mais ma fuite ... ame généreuſe, ſi votre père, dans ſa fureur... — N'appréhende pas, Chrétien : je ſuis ſon fils unique ; & quand j'en recevrois quelques mauvais trai-

tements, approcheroient-ils de la satisfaction si touchante que je goûte à t'obliger?..Non, je ne comprends point comment le ciel peut nous ordonner l'inhumanité! la nature est si douce à entendre !..—Eh! mon cher bienfaiteur, on vous trompe : ce n'est pas Dieu qui commande la dureté, la barbarie ... que n'êtes-vous Chrétien ! avec tant de vertu, tant de bonté... mais si vous étiez pour moi l'objet du ressentiment paternel... — Allez, mon ami, je vous le répéte : de quelque sévérité que mon père use à mon égard, je n'aurai point à me repentir de vous avoir sauvé la vie, & d'avoir brisé vos fers; cette action me fait tant de plaisir !.. pardonne, Mahomet, j'aime à croire que ma pitié ne sera point un crime à tes yeux ; j'arrache un malheureux à la mort; il n'a pas le bonheur d'être éclairé comme moi : mais il est mon semblable, il faut le plaindre : il pourra revenir de ses erreurs, en voyant qu'il est des Musulmans qui connaissent la sensibilité.

Les chaînes de Créqui ont été rompues; il a quitté son cachot; l'esclave enfin l'a conduit dans la forêt, & est revenu auprès de son maître.

Le lendemain, Méhémet apprend la fuite de Créqui : il se livre à toute sa rage, & veut qu'on ôte la

vie à ceux de ses serviteurs, qu'il soupçonne avoir facilité l'évasion du chevalier. Abdalla court se jetter aux genoux de cet homme impitoyable : — Ne cherchez point un autre auteur de ce qui excite votre colère. C'est moi ... c'est moi qui ai brisé les fers de ce gentilhomme Français ; vous alliez l'immoler ; je n'ai pu vaincre la compassion qui me sollicitoit en sa faveur ... mon père, serois-je si coupable ?

Méhémet, dans ses premiers transports, n'entend point son fils, & lève sur lui le poignard ; la nature l'emporte sur la superstition ; le Musulman cède enfin au père qui donne des ordres pour qu'on se ressaisisse de Créqui ; Abdalla avoit prévu ces démarches, & son adresse les rendit inutiles. On ne suivit point la route que le chevalier avoit prise, & Méhémet fit un serment solemnel que le premier Chrétien qui tomberoit dans ses mains, le dédommageroit de la perte de sa victime.

Cependant le sire de Créqui s'étoit enfoncé dans le bois ; à peine se trouve-t-il seul, il s'empresse de s'agenouiller, & de rendre graces à l'Être suprême, dont il éprouvoit la protection visible ; c'étoit Dieu qui avoit touché Abdalla en sa faveur. Le chevalier à l'instant forma un vœu secret ; peut-être à sa re-

connaissance se mêloit-il le desir de pénétrer s'il étoit encore cher à son épouse & à sa famille : il promet au ciel de ne se présenter à leurs regards que dans l'appareil de la pauvreté, & avec les misérables haillons dont il étoit revêtu ; un longue barbe descendoit jusques sur sa poitrine ; les injures de l'air, la maigreur & les souffrances continuelles d'une captivité de plus de dix années l'avoient défiguré au point qu'il étoit entièrement méconnaissable.

Le chevalier arrive au port indiqué, s'embarque, fait ensuite un voyage par terre, reprend la mer, & essuye un naufrage, dans le canal de la Manche ; il s'étoit sauvé sur un esquif avec quelques passagers ; ils sont engloutis dans les eaux.

Au moment que Créqui offroit au ciel son dernier soupir, il est poussé vers une côte qui lui est inconnue; il s'abandonne au bras suprême qui le soutenoit à travers tant de périls ; descendu sur le rivage, il prend la route qui arrête ses regards ; il entre dans une forêt,

Les misérables haillons, &c. Un *sayon*, autrement une espèce de *surcot* sans manches, c'est le nom que l'on donnoit à ces habillements d'esclave, qui ne descendoient qu'au milieu des cuisses, &c.

toujours sans sçavoir où ses pas le conduisoient ; il apperçoit un bucheron, s'avance vers lui ; le paysan effrayé à l'aspect du chevalier, qui paraissoit plutôt un spectre qu'une créature humaine, a recours à la fuite ; celui-ci redouble sa marche, & lui crie du plus loin qu'il le voit, en langue sarrasinoise : mon ami, de grace, enseignez-moi le chemin ; que je sçache dans quelle contrée je suis ! l'épouvante du bucheron augmente encore à ce langage étranger ; il répond avec crainte : laissez-moi, qui que vous soyez, je ne vous entends pas. Le sire de Créqui transporté de se trouver dans un pays où l'on parle sa langue maternelle, se hâte de répliquer, dans la même langue : ô ciel ! c'est un Français que j'entends ! n'appréhendez rien, mon cher : je suis un de vos compatriotes ; le naufrage m'a jetté sur ces bords : mais au nom de l'humanité, satisfaites mon impatience, comment appellez-vous le lieu où nous sommes ? Eh ! répart le bucheron, qui commençoit à revenir de son effroi, vous vous prétendez un des nôtres : vous me semblez cependant bien étranger ! par quel hazard ne reconnaissez-vous pas les confins du Boulonnois ? — Les confins du Boulonnois ! — Eh ! oui, c'est ici la forêt de Créqui. Le chevalier sur le champ tombe

prosterné à terre, & la baisant avec transport, s'écrie: ô Dieu ! Dieu ! tu m'aurois rendu à mon pays !.. je serois près des lieux, & ... (il se tourne vers le bucheron) tu dis ... la forêt de Créqui ?.. Adèle ... Gérard ... le jeune Raoul ... ah ! parle, mon ami, parle, explique-moi... Le paysan, à toutes ces diverses éruptions d'une ame qui n'est plus maitresse d'elle-même, ne doute pas que ce ne soit un insensé qui l'interroge : — Je ne puis répondre à tant de questions à la fois. Je vous dis que c'est ici la forêt de Créqui ; vous voyez comme elle est inculte & négligée : tout se ressent de la perte du meilleur des maîtres ; combien nous l'avons pleuré ! hélas ! nous le pleurons encore. — Vous le pleurez ? — Assurément nous ne sçaurions trop le regretter ; il a fait un malheureux voyage d'outremer ; il a été tué, en combattant, avec notre bon roi, contre ces infâmes Mécréants, que Dieu devroit bien exterminer jusqu'au dernier ! Oui, nous avons appris que notre pauvre seigneur a laissé la vie dans ces contrées lointaines. Et, interrompt le chevalier d'une voix tremblante, sa femme .. — Sa femme a été inconsolable de la mort de *son baron*. — Mon ami ... mon ami ... est-ce qu'elle auroit oublié ?.. elle n'aimeroit plus le sire de Créqui ! —

Oh ! il n'y a pas lieu de croire qu'on change auſſi facilement ; je parierois bien qu'elle a toujours ſon mari dans le cœur : mais notre maître avoit un monſtre de neveu qui ne nous laiſſe pas un moment de tranquillité ; il eſt venu s'emparer du château, & notre dame eſt obligée ... peut-être en cet inſtant, la cérémonie eſt-elle faite... — Quelle cérémonie ?.. éclairciſſez ... quoi... — Elle eſt mariée... — Adèle mariée !

Le chevalier n'en dit pas davantage, & tombe aux pieds d'un arbre, comme frappé de la foudre. Le villageois ému de pitié va vers lui : — Oui, mariée ... & s'il vous plaît, quel intérêt prenez-vous à ce mariage ? — Quel intérêt, mon ami ! ah ! ſi tu ſçavois ... ſi tu ſçavois... — Eh ! pourquoi ... tu pleures ! — Sans doute je pleure ; je voudrois expirer dans mes larmes ... je te demande un ſervice ... je vais mourir, car je n'ai pas la force d'aller plus loin, tu iras après ma mort vers cette dame, & tu l'engageras à ſe rendre dans cette forêt ... qu'elle prenne ſoin de ma ſépulture ... Adèle, ô Dieu ! Adèle ! & tu me réſervois ces coups !.. — Je ne ſçais pas bien préciſément ſi cela eſt fini : tout ce que je puis aſſurer, c'eſt qu'elle devoit ſe marier aujourd'hui au ſire de Renti ; c'eſt un des

parents & des meilleurs amis de notre bon ſeigneur ; peut-être rétablira-t-il la paix en ces lieux : on prétend que ce mariage étoit néceſſaire, & qu'il empêchera que l'héritage de notre jeune maître ne ſoit envahi par ſon couſin Baudouin. — Je diſois que je voulois mourir ici ; non, c'eſt au château que j'irai rendre les derniers ſoupirs... Vous m'avez paru aimer la mémoire de Créqui ... quoique j'aie l'air bien malheureux ... il avoit quelque amitié pour moi. — De l'amitié pour vous ! — Mon ami, il ne faut pas mépriſer l'indigence ; quelquefois l'apparence nous trompe. Les tréſors ſe trouvent dans les terres qui paraiſſent les moins fertiles. — Je ne mépriſe point les pauvres : moi qui vous parle, je ne ſuis guères aiſé, ſurtout depuis la perte que nous avons faite : mais je penſe que vous n'avez jamais pu être l'ami de notre ſeigneur ... au-reſte, que me demandez-vous ? — Je vous le répéte, je vous en conjure par le ſouvenir de Créqui, qui vous aimoit tous ; oui ... vous lui êtes tous chers juſqu'au dernier de ſes vaſſaux : aidez-moi à marcher juſqu'au château ; je veux abſolument voir votre dame, & ... j'expirerai en ſa préſence. — Mais vous portez vos vûes bien haut d'aller en cet inſtant troubler une fête... On

ne

ne nous laissera pas entrer. — Marchons toujours ... je suis si affaibli !.. vous daignerez me conduire ... apprenez-moi de grace ... le père de Créqui ... il vivroit ? — Je ne sçais si l'on doit appeller cela vivre. Ce digne chevalier ! il meurt plus encore de douleur que de vieillesse ; il n'a que le nom de son fils Raoul à la bouche. — Il ne l'a point oublié ? — Il en parle sans cesse ; ah ! s'il étoit plus jeune, son neveu n'auroit pas eu l'audace de vouloir dépouiller notre jeune maître de son héritage : mais le sire de Renti va maintenir ses droits, & nous venger tous d'un ravisseur qui nous traite comme ses propres serfs... Hélas ! où est le sire de Créqui ?

Le chevalier, à chaque instant, étoit prêt à se découvrir ; le bucheron le regardoit attentivement : il étoit étonné de lui trouver sous cet extérieur misérable un air qui lui en imposoit malgré lui. Ils avançoient, & Créqui paraissoit ressentir la plus vive douleur ; il sortoit quelquefois de son accablement profond, & redisoit : si votre dame avoit eu pour son époux l'amour ... qu'il a toujours pour elle ... Je ne vous comprends point, interrompoit le paysan : notre brave seigneur n'est-il pas mort à la Terre-Sainte & puis, que pouvoit faire notre vertueuse maitresse pour

ſe mettre, elle & ſon fils, à l'abri des perſécutions & des injuſtices d'un méchant parent? vous ne m'entendez donc pas? on vous dit que c'eſt contre ſon gré qu'elle prend un ſecond mari; Gérard même l'a contrainte de former ce nouvel engagement. — Mon père auſſi! — Votre père! notre vieux maître votre père! — Excuſez, mon ami : ma raiſon s'égare ... mon trouble eſt ſi grand!.. — Je le vois bien ... vous imaginez ... mais vous me faites tant de demandes?.. eh! qui êtes vous? — Ce que je ſuis ... ce que je ſuis, le plus malheureux des hommes; je deſirerois n'avoir jamais mis le pied dans ce ſéjour ... c'eſt mon infortune qui m'arrache au naufrage, qui me jette ſur ces bords... je reviens de la Terre Sainte ... c'eſt-là que j'ai connu Créqui. — Vous l'avez connu? — Vous oubliez que je vous ait dit qu'il m'honoroit de ſa bienveillance; je l'ai vû mourir victime de ſon amour pour ſon roi; s'il n'avoit pas ſuccombé dans cette guerre ... il ſeroit venu expirer en ces lieux ... quelle mort plus cruelle que tous les ſupplices qu'on lui préparoit! — Ah! que n'a-t-il pu ſe ſauver de cette malheureuſe guerre! nous donnerions tous notre vie pour qu'il revint au monde; pour moi, je n'ai qu'une miſérable chaumière & un morceau de pain : mais je

les facrifierois de grand cœur, fi à ce prix notre cher maître nous étoit rendu. — Eft-il bien vrai, mon ami? je puis donc...

Créqui tout-à-coup fe tait comme un homme que la réflexion force à garder le filence; il a de la peine cependant à cacher fon émotion; des pleurs lui échappent; dans toute autre occafion, il eût cèdé à fon attendriffement.

Ils approchoient du château; ils découvrent une foule de monde; le chevalier rencontre un jeune garçon: il vole à lui avec tranfport: — Eft-elle mariée? — Pas encore, mais elle s'apprête à fe rendre au moûtier (à l'églife). — Elle n'eft point engagée!.. que je la voye... que je la voye! Conduis-moi, ajoûte-t-il, s'adreffant au bucheron; que je lui fois préfenté; il faut abfolument que j'aye un entretien avec elle. Quelle témérité, interrompt le jeune garçon! vous concevez-là un étrange deffein! Bon-homme, ce n'eft pas aujourd'hui que vous pénétrerez jufqu'à notre dame; vous prenez mal votre tems: mais croyez-moi, profitez de la fête: *il y aura largeffe;* on diftribuera des aumônes, & vous me paraiffez en avoir befoin.

Créqui n'écoutoit point ces propos, & il pref-

ſoit le bucheron de le mener au château, & de lui obtenir la permiſſion de parler à la dame.

Ce qu'on lui avoit annoncé n'étoit que trop véritable : Adèle, vaincue par les ſollicitations, par les ordres, par les prières de ſon père & de Gérard, le viſage baigné de larmes, mourante dans les bras de ſes femmes, s'avançoit lentement vers l'égliſe. Sa bouche avoit enfin conſenti au ſacrifice affreux qu'on lui impoſoit, tandis que ſon cœur plein de l'image de Créqui, ſe révoltoit contre un nouvel hymen. Le jeune Raoul la ſuivoit, éloigné à quelque diſtance. Plus loin paraiſſoit le vieux banneret, porté ſur un ſiège, & pleurant lui-même avec ſa belle-fille. On voyoit enſuite le ſire de Renti, entouré de ſes vaſſaux, & s'applaudiſſant des nœuds qu'il alloit former.

Quel ſpectacle pour Créqui ! il a la fermeté de rappeller les forces de ſon ame ; de quelque côté qu'il tourne les yeux, mille objets divers lui retracent ſes premières années, les jours de ſon bonheur, de ſon amour. Il apperçoit Adèle, parée de tous les ornements, plus belle qu'elle n'avoit jamais été, livrée cependant à une profonde douleur. A cet aſpect, un frémiſſement ſubit s'empare de tous ſes membres;

toute ſon ame a paru s'élancer vers Adèle. Le bucheron qui ne perdoit pas un de ſes mouvements, ne ſçait à quelle cauſe attribuer cette agitation. La voilà ! c'eſt elle, c'eſt elle, s'écrie le chevalier ! que je lui parle ! annoncez qu'un inconnu de retour de la Paleſtine, a quelque choſe d'intéreſſant à lui communiquer ... hâtez vous. Le bucheron va aux ſentinelles qui gardoient les tourelles à la tête du pont : — Voici un homme, je crois que c'eſt quelque matelot échappé du naufrage, qui deſireroit abſolument avoir un entretien avec notre dame. Ces gardes que notre ancien langage nomme des *queſteurs*, repouſſent avec mépris le villageois, & ne lui prètent pas la moindre attention. Créqui n'attend point qu'ils ayent rendu une réponſe : il court à ces ſoldats, & leur adreſſe la même demande que le bucheron avoit faite pour lui ; on l'interrompt : — Que veut ce miſérable ? il choiſit bien ſon jour pour ſe faire préſenter à notre maitreſſe ! Il perſiſte : — Après la cérémonie, on verra ſi on doit te procurer cet honneur... Après, dit le chevalier tranſporté de colère !.. il en reſte à ce mot, & veut continuer ſa route. On s'oppoſoit à ſon paſſage : on voit avec ſurpriſe un chien défaillant de vieilleſſe, ſe ranimer & ſe traîner juſqu'à lui, le careſ-

ſer, pouſſer des hurlements de joie, on reconnaît Gerſault. Comment, ſe dit-on ! cet homme ne ſeroit point étranger ici ! Raoul qui ne ſçauroit ſe vaincre à l'aſpect de ce chien qu'il avoit aimé, le careſſe à ſon tour, & ne peut s'empêcher de murmurer ces paroles : il n'y auroit que toi, mon pauvre Gerſault, qui me ſeroit demeuré fidèle ! cependant il s'avançoit toujours, & éprouvoit de nouveaux obſtacles.

La rumeur augmente; Adèle en demande la cauſe : on répond qu'une eſpèce de matelot, arrivé de la Terre-Sainte, ſollicite la liberté de la voir & de l'entretenir ; on ajoûte que ſon extérieur annonce un malheureux qui implore la charité ; Adèle n'a entendu que les premiers mots : —Il vient de la Terre-Sainte ! ah ! peut-être aura-t-il connu Créqui ; du-moins on lui en aura parlé ; qu'il approche, qu'il approche ; oui, je m'entretiendrai avec lui de tout ce que j'aimois, de tout ce que j'aime ... & on veut que je l'oublie, que je le trahiſſe !

Les gardes ſont alors les premiers à ouvrir le chemin à Créqui preſſé de la multitude ; il hâte ſa marche ; quand il eſt près d'Adèle, qu'il peut jouir de ſa préſence, qu'il la voit embellie de tous les atours, & pour quelle fête ! de quels coups à la fois il eſt frappé ! ſes yeux ſe couvrent d'un nuage ; ſes ge-

noux fléchissent sous lui ; la voix lui manque ; il est prêt à tomber en défaillance. Etranger, dit Adèle de ce ton qui va percer le cœur de Créqui, vous avez été à la Palestine ?.. Ah ! sans doute ... sans doute, vous avez eu connaissance de mon époux ?.. quelle horrible destinée me l'a enlevé !.. parlez ... dites-moi... Il répond par ces mots mal articulés : — Oui, madame, j'ai connu le sire de Créqui... — Vous l'avez connu ?.. eh bien ... eh bien ... racontez-moi toutes les circonstances ... n'en oubliez aucune ; il n'en est point qui ne soit chère à ma douleur, & je veux m'en pénétrer, m'abbreuver de toute l'amertume ... vous l'avez vû mourir ? — Madame, le sire de Créqui est expiré, couvert de quelque gloire, pour avoir rempli le devoir de tout Français jaloux d'acquitter ses obligations, pour avoir sauvé son maître ; il est mort, madame, en vous aimant ... en vous aimant toujours... Et vous ... pardonnez ... vous dites ... étoit-ce là ce qu'il devoit attendre ? vous allez... — Ah ! l'on voit bien que vous ignorez ce qui se passe en ces lieux ... dans mon cœur déchiré de mille traits. Je vais ... je vais mourir à l'autel... — Quoi ! si Créqui n'eût point succombé... — Ciel ! que ne peut-il renaître ? comme je volerois dans ses bras !..

il sçauroit ... il verroit ... jamais, non jamais on n'a plus aimé, & on n'a été plus malheureuse !.. je vous le dis : ce jour sera témoin de mon trepas, de la fin de tous mes maux; non, je n'acheverai point cette union qui me désespère ; mon cher Créqui aura ma foi, toute mon ame, ma vie ... étranger, qu'avez-vous ? vous chancelez !.. vous gémissez !.. des pleurs vous suffoquent ! — Vous l'aimez donc encore, cet époux qui vous adora ... qui vous adore... — Qui m'adore !.. qu'est-ce que j'entends !.. il ne seroit point au rang des morts !.. il vivroit !.. — Oui, il respire... — Il vit !.. ah ! où est-il ? où est-il ?.. que je le voye ... que je coure ... que je meure dans ses bras !.. où est mon cher Raoul ? A vos genoux, ma chère Adèle, (s'écrie le chevalier accablé de l'excès de ses transports, & au milieu d'un torrent de pleurs,) à vos pieds; mes malheurs, mon amour, mon amour, le chagrin de souffrir loin de votre présence, ont défiguré mes traits : mais reconnaissez Créqui, votre fidèle amant, à son cœur pénétré de la plus vive tendresse, à ce gage de votre amour (il lui montre le brasselet,) & vous, avez-vous conservé cet anneau ?.. Adèle n'a que la force de tendre sa main à son époux, & de lui montrer cette bague qu'elle a toujours portée ;

le Chevalier la couvre de baiſers & de larmes de joie; Adèle preſque ſans connaiſſance, ſoutenue par ſes femmes, reprend l'uſage des ſens, pouſſe un cri : — C'eſt vous, mon cher Créqui ! & auſſitôt elle s'eſt précipitée dans ſes bras.

Le jeune Raoul accourt : il voit ſa mère dans le ſein d'un inconnu ; étonné, il lui demande quel il peut être. — Mon fils ... c'eſt votre père, votre ſeigneur : apprenez ... proſternez-vous devant lui. Mon enfant, s'écrie le chevalier ! il le couvre de ſes embraſſements ; il répète avec yvreſſe : c'eſt mon fils que je vois, que je preſſe contre mon cœur !

Pourquoi le pinceau ne ſçauroit-il exprimer de pareils tableaux ? quelle ſituation que celle de Créqui & d'Adèle ! comme leurs ames ſont ravies, tranſportées ! comme elles ſuccombent ſous la violence de tout ce qu'on peut éprouver de plus délicieux dans l'extaſe

---

Proſternez-vous, &c. Une des vertus de l'ancien temps que nous devions regretter, c'eſt cette eſpèce de reſpect religieux dont les enfants étoient pénétrés pour leurs auteurs ; on relit encore avec plaiſir les vieilles expreſſions qui étoient dans la bouche de la jeuneſſe de ces ſiècles : *monſeigneur mon père, madame ma mère*, &c. le moment où la vénération qu'inſpire la nature pour nos parents, s'eſt affaiblie, a été la perte des mœurs & des vrais plaiſirs.

du ſentiment ! quelles larmes l'un & l'autre répandent ! c'eſt vous, ma chère Adèle ! quoi ! mon cher Créqui, je vous retrouve ! vous m'êtes rendu ! nous vivrons encore l'un pour l'autre ! ils répètent vingt fois ces paroles touchantes ; ils gardent ces ſilences ſi expreſſifs, qui ſont le langage du cœur. Qu'ils ont oublié leurs diſgraces ! que ce couple heureux eſt enyvré d'un pur amour ! ils ne ſe laſſent point de ſe regarder & de ſe pénétrer tous deux à longs traits de la plénitude d'une félicité qui approche de l'enchantement céleſte.

Cette nouvelle inattendue cauſe une eſpèce de tumulte ; on ne ſe raſſaſie point du plaiſir de voir Créqui ; il attache tous les regards, tous les cœurs ; on vient ſe jetter en foule auprès de lui ; on lui baiſe les mains ; on embraſſe ſes genoux : — C'eſt notre bon maître ! c'eſt notre bon maître ! ce cri univerſel eſt porté juſqu'à Gérard : — Qu'ai-je entendu ? que dites-vous ... mon fils ... Raoul... — Oui, monſeigneur, votre fils, lui-même ! il n'eſt point mort, ainſi qu'on l'avoit publié ... Le vieillard oublie ſon âge, ſes infirmités, s'élance de ſon ſiège, fait quelques pas : — Il ſeroit poſſible !.. ce ne ſeroit point un faux rapport !.. qu'on me traîne juſqu'à lui ... je ſens ... je mourrai de joie.

En-effet, le vieux banneret, appuyé ſur des domeſtiques, redouble ſa marche; on croiroit qu'un miracle lui a rendu la vigueur; il ſe précipite ſur le ſire de Créqui: — C'eſt toi, mon cher Raoul! Le chevalier reconnaît ſon père, & s'élançant à ſon tour dans ſes bras! — Mon père! mon tendre père!.. je vous revois!.. — Ah! mon fils ... Raoul! Raoul!.. Ce ſont les ſeules expreſſions qui échappent à Gérard; pendant quelques moments, il perd la voix; l'effort de la tendreſſe la lui rend: — Mon fils ... mon fils ... mes yeux te voyent à peine ... mais ... mon cœur te ſent, mon cœur te ſent ... reſte ſur ce cœur que tu ranimes; cher enfant!.. je tiens Raoul dans mes bras! ô mon Dieu, tu peux m'ôter la vie; tu m'as rendu mon cher fils! je l'ai revû: je meurs content. Le chevalier ne répondoit que par des larmes; il ſerroit tour-à-tour contre ſon ſein ſa femme, ſon enfant & ſon père.

Le retour de Créqui s'eſt répandu par des acclamations ſans nombre; le ſire de Renti, qu'une affaire imprévûe avoit appellé aux extrêmités du château, ne ſçauroit ajoûter foi à ce bruit: il accourt; il eſt bien éloigné de reconnaître Créqui ſous cet appareil de la misère; cependant il s'approche; il doute s'il en croira ſes yeux; le chevalier lui dit avec un ton de

ſentiment mêlé de gayeté : oui, c'eſt moi, mon cher Renti que les malheurs ont changé au point que vous avez de la peine à me reconnaître : mais mon cœur eſt toujours le même ; je me flatte que vous ſerez aſſez galant homme pour me laiſſer ma femme. Renti étonné, confus, vole dans les bras de ſon parent : — Mes regards ne me trompent point ! c'eſt vous, chevalier ! Adèle a trop de vertu pour ne pas vous apprendre la vérité : vous ſçaurez que je l'ai aimée, avant qu'elle fût votre épouſe, & elle me ſera chère juſqu'au dernier ſoupir. Le deſir de maintenir ſes droits, ceux de votre fils, vos intérêts mêmes, l'impatience d'arracher l'un & l'autre à la tyrannie d'un indigne raviſſeur de vos biens, voilà ce qui m'animoit autant que mon amour. Encore une fois, je m'en rapporte à la généroſité d'Adèle ; je crois avoir mérité ſon eſtime & la vôtre. Mon cher Créqui, je la remets dans vos bras ; ſouffrez tous deux que je reſte votre ami le plus fidèle & le plus déſintéreſſé ; je ne vous demande d'autre reconnaiſſance que les ſentiments qui me ſont dûs. Il continue avec attendriſſement : chevalier, la fête étoit prête ; c'eſt toujours mon bonheur que nous allons célébrer : c'eſt le bonheur de Créqui, du plus cher de mes amis & de mes parents.

L'heureux époux d'Adèle eſt pénétré de la nobleſſe d'ame de ſon rival : — Sire de Renti, n'appréhendez point de ma part une honteuſe jalouſie qui n'eſt faite ni pour Adèle ni pour moi. Sa vertu & la délicateſſe de votre honneur doivent me raſſurer ; je veux, après ſon époux, que vous ſoyez ce que ma femme chérira le plus ; voudriez-vous que je vous cédaſſe en généroſité & en amitié ?

Créqui va ſe revêtir d'habits convenables à ſa nouvelle ſituation ; il revient environné d'une foule de vaſſaux qui ne ſe laſſoient point de crier : *Noël ! Noël !* Le banquet fut digne de la fête ; *on y fit largeſſes* ; le chevalier, comme un autre Enée, après le repas, raconta ſes aventures ; toute l'aſſemblée éprouva les diverſes révolutions qui l'avoient agité ; il fit couler des larmes ; on finit par ſe livrer aux tranſports d'une joie univerſelle ; Baudouin, avec ſes partiſans, avoit

---

On y fit largeſſes, &c. Les princes, & les bannerets qui cherchèrent bientôt à les imiter dans les occaſions éclatantes, comme l'élévation à la chevalerie, le jour du mariage, un tournoi, une fête donnée à propos de quelque victoire remportée, faiſoient crier *largeſſes* à pluſieurs fois ; on diſtribuoit à ceux qui étoient préſents des dons de différente valeur : la bienfaiſance & la généroſité étoient les premières vertus d'un chevalier.

diſparu du château ; Créqui eut dans la ſuite aſſez de grandeur d'ame pour recevoir ſes excuſes & lui pardonner. Tout ſe reſſentit de ſa bienfaiſance & de ſes libéralités ; le bucheron en reçut des marques éclatantes ; il n'y eut pas juſqu'au chien fidèle dont il n'eût un ſoin extrême ; les attentions de ſon nouveau maître lui prolongèrent la vie. A l'égard du vieux banneret, le retour de ſon fils lui avoit cauſé une émotion ſi violente, qu'il ſurvécut peu à cet évènement inattendu : il expira dans les bras du chevalier, en répétant : je n'ai plus rien à deſirer au monde, Dieu a comblé tous mes vœux : j'ai revû mon fils, & c'eſt ſa main qui ferme ma paupiere ! Créqui le pleura amèrement ; il fonda un monaſtère en ſon

---

Un monaſtère, &c. L'abbaye de Ruiſſeauville en Artois. On s'eſt beaucoup élevé contre cette coutume de nos pères, de fonder des établiſſements religieux ; peut être ont-ils pouſſé trop loin à cet égard leurs libéralités : mais on demande ſi la prodigalité de leurs enfants pour ſatisfaire un luxe effréné & deſtructeur, ne mérite pas de plus juſtes reproches : il vaut mieux certainement avoir aſſuré l'éxiſtence de gens qui ont été utiles à la religion, aux arts, à l'agriculture, à l'amélioration des terres, qui ont fait de nos déſerts & de nos landes, des campagnes riantes & fécondes, que de ſacrifier les fortunes de familles entières, à l'inſatiable avidité de viles courtiſanes ſans pudeur, d'où émane aujourdhui cette corruption phyſique & morale qui tôt ou tard entraîne la perte des états.

honneur, fit même relever & embellir ceux qu'avoient bâtis ses ancêtres, & il eut la consolation de vieillir avec sa chère Adèle. L'un & l'autre s'aimèrent comme deux tendres amants jusqu'au tombeau, & ils terminèrent leur vie en laissant une postérité qui ne dégénéra point de ses ayeux. La Picardie & l'Artois semblent de concert avoir pris plaisir à consacrer la mémoire du sire de Créqui : la romance qu'on

---

Une postérité, &c. La première branche de Créqui, famille mentionnée dans les titres dès 857, portoit d'or au créquier de gueules. les Ailly & Mailly avoient également des armes parlantes : de-là ce dicton :

» Ailly, Mailly, Créqui,
» Tel nom, telles armes, tel cri.

Cette illustre maison est tombée dans celle de Blanchefort, par le mariage de Marie de Créqui, fille unique de Jean VIII du nom, sire de Créqui, & de Canaples, prince de Poix, contracté l'an 1543 ; Antoine, leur fils aîné, fut institué héritier des biens de la maison de Créqui par son oncle maternel, Antoine de Créqui, Cardinal, Évêque d'Amiens, à condition par lui & ses successeurs d'en porter le nom & les armes. Blanchefort, famille du Limosin, porte d'or à deux lions léopardés de gueules : c'est ce dernier écusson que représente le fleuron qui termine cette *Nouvelle*.

va lire, & qui eſt compoſée dans l'ancien idiome de ces deux provinces, en eſt une preuve bien convainquante : la véritable éxiſtence eſt ce renom immortel porté à l'avenir de bouche en bouche, juſques dans celle du peuple. Cette tradition naïve qu'on peut appeller la voix de la vérité, eſt au-deſſus de tous les éloges ; & ce langage qui n'eſt point équivoque, ne ſçauroit être ſoupçonné d'adulation ni d'intérêt.

ROMANCE,

CONTENANT L'HISTOIRE

DU SIRE DE CRÉQUI,

Composée vers 1300.

On croit faire un vrai préſent au Public, en lui procurant la connaiſſance de ce monument précieux de notre vieille Poéſie. Les perſonnes qui ſe ſont ſauvées de l'infection du bel eſprit, & qui font encore quelque cas de la vérité & du naturel, liront avec plaiſir ce petit poëme : car c'en eſt un dans toutes les formes ; ce qui leur paraîtra ſingulier, c'eſt qu'elles en trouveront le dénouement imité de celui de l'Odyſſée : la dame de Créqui eſt une ſeconde Pénélope : mêmes incertitudes de ſa part, mêmes queſtions à ſon mari. Cela prouve

De ce monument &c. On craindroit de manquer à la reconnaiſſance, ſi l'on taiſoit le nom de la perſonne à laquelle on eſt redevable de cette romance intéreſſante : on la tient du père Daire, deſcendant de ce célèbre Daire, qui fut le digne compagnon d'Euſtache de Calais ; cet eſtimable religieux bibliothécaire de la maiſon des Céleſtins à Paris, s'eſt rendu recommandable par ſes connaiſſances dans nos anciennes chartres, & dans d'autres parties de la littérature Françaiſe, &c.

qu'Homère n'étoit pas inconnu à nos anciens verſificateurs & romanciers. Les amateurs du merveilleux s'amuſeront du prodige qui, du fond de la Syrie, tranſporte Créqui dans le Boulonnois ; ils ſe plairont auſſi à voir ces cygnes qui viennent rendre à propos une moitié d'anneau dont la découverte complette l'action.

On peut aſſurer qu'on s'eſt piqué de fidélité, en publiant l'original tel qu'il eſt, on a eu la ſcrupuleuſe attention de n'y rien changer.





ROMANCE

CONTENANT L'HISTOIRE

DU SIRE DE CRÉQUI,

Composée vers 1300.

LY Roy Loys le Josne heyant empreins se crois (a)
Voulières li suihir tous lies brafs Frenchois,
Cuentes (b), prinches, & barons, toute josne nobleisse
A s'enrolier trestous montroient bien de li preisse.

Eun pouissant chievalier, jouxte le Boulonnoy, (c)
Treis noble, posseissant (d) del cunctey (e) de Ternoy
Ly quint, aveuk le vieil sire Guiard sen père, (f)
Si croisia pour allier ous lius saints a le guiere.

(a) S'étant croisé (l'an 1147), tous les braves Français voulurent le suivre.

(b) Comtes.

(c) La terre de Créqui est située en Artois, sur les confins de la Picardie.

(d) Possesseur.

(e) Comté.

(f) Le poëte peut-être a voulu dire Gérard, qui fit le voyage de la Terre-Sainte avec Godefroi de Bouillon.

Chiou chievalier eſtoy preux & de boen renom,
Doutable (*g*) & qui portoye de Créky le ſurnom,
Pour ſie compaigne avoye eſpeuſié eune femme,
En cheile meiſme annèye, qui eſtoye foirt belle dame(*h*).

Lie dame eſtoye encheinte adonc s'enrolement (*i*)
Que feſit (*k*) ſen baron ſans ſen aſſentement, (*l*)
Maugriés us & couſteume, dont feut ſi aſtriſtieyée
K'ones en avoye mie veue de ſi déconforteyée.

Moes (*m*) li boen chievalier féal & treis courtois,
Par amitéy ſe dame toudis reconfortois
L'enhortant (*n*) d'aſſentir à ſie ſainte pourmeiſſe, (*o*)
Sans pleus l'en deſtourbier (*p*) par ſi grande deſtreiſſe.

Li vieil ſire à le dame diſoye en l'enhortant :
Oùtremer gion (*q*) eſtéy deuriant (*r*) men joſne temps;
Enroliéy ou m'envoye ſans congiéy de men père ;
Sye en feu bien geoyeu (*s*) eſtiou (*t*) me dame mère.

(*g*) Redoutable.
(*h*) Fort belle.
(*i*) Étoit enceinte lorſqu'il ſe croiſa.
(*k*) Fit ſon mari,
(*l*) Son conſentement.
(*m*) Mais le bon.
(*n*) L'exhortant.
(*o*) De conſentir à la promeſſe qu'il avoit faite.
(*p*) Détourner.
(*q*) J'ai été.
(*r*) Durant.
(*s*) Joyeux.
(*t*) Auſſi

Vos barons (*v*) veyra teil peregriner fien roy
Sen alier ous lius faints batailler pour la foy ;
Et jofne & preux demourier oifieux en Frenche
A trente ans? il aroye(*x*)vergogne & mefprifienche (*y*).

A le parfin (*ʒ*) le dame pouffiéye par devotion
Feut riefout (*a*) d'affenrir ou vœu de fen baron :
S'enrolières (*b*) aveuk ly eftous deux de fies frères (*c*)
Et vingt fept efcuyers rengiés fubs fe bannière.

Quand le nouviel feu veneue deu(*d*) triefte partement,(*e*)
Le dame dans fen lit plouroye amérement,
Li chievalier perplex, oultraigiéy (*f*) de trieifteiffe,
Le print enter fies bras, & foet (*g*) chele pourmeiffe:

Giou te jure mamie amour & feyaulteye;
Sy ly prendant (*h*) fie main, fen anniau li a oftéye;

(*v*) Voyager, du latin *peregrinare.*

(*x*) Il auroit.

(*y*) Méptis.

(*ʒ*) A la fin, enfin.

(*a*) Fut réfolue, déterminée.

(*b*) S'enrolèrent, partirent auffi.

(*c*) Que Gérard eût d'Iolande, fille de Baudouin III comte de Hainaut, Raoul, & quelques autres que Moréri ne nomme pas.

(*d*) Quand l'ordre fut arrivé de leur.

(*e*) Trifte départ.

(*f*) Outré, accablé.

(*g*) Fait.

(*h*) Prenant.

Scudein léyhant rompu & mis en deux parties,
Sy li en ballia eune, & wardia (i) li moitiés.

Chele moetiié d'anniau pour nos nocphes (k) beni
Toudis (l) giou (m) wardereye come feal mary;
Sie geamoie (n) geou reviens d'eu faint peregrinaige,
Giou vos raportereye de me foy chou (o) chier gaige.

Quant li jor nouviel (p) feut avenu le maftin,
Li chievalier fe dame à menéye par le main
Empriey (q) le vieil fire, fen feigneur & fen père;
L'adfeurant (r) que il voulfit (s) toudis le tenir chière.

Le viel fire le dame tout en pleurant béfia; (t)
Le chievalier en terre a gienoux fe gietta:
Chier fire, men boen père, pour men peregrinaige
Voulfiffiez (v) my benir pour chiou lointain voyaige.

Le vieil fire fies hyeux & fies deux mains lievant,
Ou chiel, clamia (x) tout haut: Seigneur omnipotent,

(i) Garda.
(k) Nôces.
(l) Toujours, à jamais.
(m) Je garderai.
(n) Jamais.
(o) Ce cher.
(p) Le jour nouveau.
(q) Près.
(r) Le conjurant, le priant.
(s) Voulut.
(t) Embraffa.
(v) Veuilliez.
(x) Cria.

Benissies men chier fieus (*y*) en chele sainte guiere,
Et si le rameney en se natale terre.

Sie béniẽt apriés (*z*) li deux de sies fieus mesneys, (*a*)
Apries lies acolia (*b*) avœuk tous lies croisiéys,
Que le boen chievalier mesnoye subs sie bannière,
Pour alliér conter (*c*) lies Turks, en le Sainte-Terre.

Brief adious fesit, montant sen palefroy; (*d*)
Adonc trompes & clairions sonnières (*e*) à hauttes vois;
Le noble troupe estoye nombrieuse & legière;
Eun escuyer portoy se crois seur se bannière.

Sy chievanchières tant, q'uils rateindirent l'ost (*f*)
Qui gea (*g*) estoye en route, estant partye plustost;
Onks on ne avoye my veu eune sy belle arméye,
Ne si gente nobleisse, ne sy bien esquipeye.

Lieschons (*h*) lies cheminer & allier outremer;
Pour remembrer leurs foets (*i*) faulroy (*k*) eun libvre entier;

(*y*) Fils, enfant.
(*z*) Après lui.
(*a*) Moins agés, plus jeunes.
(*b*) Donna l'accolade.
(*c*) Contre.
(*d*) Cheval.
(*e*) Sonnèrent, retentirent.
(*f*) Rejoignirent l'armée.
(*g*) Déjà.
(*h*) Laissons les.
(*i*) Faits, exploits.
(*k*) Il faudroit.

Chele ſie noble empreinſſe, & ſy nombrieuſe armade
Eſtoye coires (l) nomméye des Frenchois le croiſade.

Rebrouchions (*m*) vers le dame qui en peu ſe acoukia(*n*)
Deun biaux fieus ki ſie mere eun (*o*) petit conſolia;
Le vieil ſire en ſenty eune teile lieſſe
Qu'il cachia de ſen cuer(*p*) tous rieſtans(*q*) de trieiſteiſſe.

En brief (*r*) il deſpekia des lettres ou chievalier
Empriey Satalie (*s*) poihis (*t*) d'outremer,
La eil (*v*) feut adviſiés (*x*) que deun fieus eſtoy père,
Et quen ſentéye eſtoint l'enfanchon & ſie mère.

Chele boeſne nouveille grant joyey ly cauſia,
Ches afins & amès ſoudain eil aſſemlia (*y*);
Grant feſte en feut meneye avœuk ſen parentaige
Dont boen nombre avœuk ly eſtoient dou ſaint voyaige.

Cheile grande lieſſe ne deuria (*z*) mie lointems:
Advint eune rencontre avœuk les meſcroyans,

(*l*) Encore.
(*m*) Retournons.
(*n*) Accoucha.
(*o*) Un peu.
(*p*) Son cœur.
(*q*) Le reſte.
(*r*) Dépecha.
(*s*) Proche la ville de Satalie.
(*t*) Pays.
(*v*) Il.
(*x*) Eût avis.
(*y*) Aſſembla.
(*z*) Dura.

Lie chievalier mesnoy tout premier sie bannière,
En eun paissiaige (*a*) hastrecht, (*b*) l'ost estoy loin derrière.

Deus bannières suihoyent (*c*) chele dou chievalier,
Et montoint apriés ly cheu foert hastrecht sentier
Subs(*d*) luers(*e*) chiefs lies sires de Bresteul(*f*) & Warennes(*g*)
De noibles cheiefs trois routes(*h*) faisoint eune chentaine. (*i*)

Lies Turks en hault du mont ly paissiaige wardoint, (*k*)
Tout ousy (*l*) dreus que greisle luers fleisches descochoint
Seur les Crestiens, sies queus (*m*) a coups d'espéyes
Combatoynt pour fourchier de cheu hault mont l'entreye.

Lies freres ou chievalier Roger (*n*) & Godefroy (*o*)
Fueres (*p*) occhis dies Turcks ou premier désaroy,

(*a*) Passage.
(*b*) Etroit, resserré.
(*c*) Suivoient.
(*d*) Sous.
(*e*) Leurs commandans.
(*f*) Breteuil, famille de Picardie.
(*g*) Varennes, autre famille Picarde.
(*h*) Troupe de gens de guerre, compagnie.
(*i*) Centaine.
(*k*) Gardoient, défendoient.
(*l*) Aussi drus.
(*m*) Et eux.
(*n*) (*o*) Personnages inconnus aux généalogistes.
(*p*) Furent tués au premier choc.

Avœuk plus de vingt de luers pleus forts gendarmes:
Moes pour chiou lies Crestiens n'en prendoint mye d'allarmes.

Lies mescroyans en haut tout been (q) ou largue(r) estoint;
Lies Crestiens en montant vaillamment combatoient;
Le sire de Creky deun moult (s) & hault couriaige
Batailla longuement pour fourchier ly paissaige.

Moes adonk quen avoye foerchy (t) lies mescroyans,
Revenoint en leur plache toudis deus fois autant;
Là fueres occhis lies sire de Bresteul, & Warennes,
De Magneux, (v) & Montguay, (x) autres par chinquantaines.

Lies pleus (y) preus, qui estoient enter lies escuyers,
Qui avoynt been waignieys(z)esprons die chievaliers,
Fueres lies hoirs die Maumey (a),de Brimeu(b), de Creisseike(c).
Die Housding (d), die Sempy (e), & le Boergne (f) Deisseike.

(q) Bien.
(r) Au large, à l'aise.
(s) Grand.
(t) Forcé.
(v) Maigneux, famille de Picardie.
(x) Autre famille de France.
(y) Plus.
(z) Gagné.
(a) Famille Françaife,peut-être Mammez, alliée à celle d'Ailly.
(b) Famille Picarde, connue dès l'an 1253.
(c) Crefecques, de la même Province.
(d) Peut-être Hodicq Courteville, allié aux Gouffier.
(e) Alliée à la maison de Bournel.
(f) Ce borgne est inconnu.

Tretous y fuères occhis, & bien dies warletons (g)
Noibles & joesnes qui n'avoynt my barbe ou mentons,
Ly pietot die Clety (h), avœuk Jehan de Suresnes, (i)
Willaume de Biaurain(k), avœuk Pierron Dallènes(l).

Dies trois routes n'estoynt pleus que vingt combattans;
Lies Turcks seur ly mont etoint pleus de trois chents:
Lie chievalier en feit moult desconfitures,
Puis kehit(m) seur lies morts tresperchéys de navreures(n).

Adonck le cuer failchit (o) ou pietit (p) diemourans;
Dies trois routes ny estoint pleus que sept riestans;
Tous autres prins ou morts estendus deseur terre
Des sept trois navréys (q) ensemble rebrouchières (r).

Lies noms dies chievaliers dies sept rescapéys (s)
Dou poihis die Ternoi feut le seigneur d'Enbiéys (t)

(g) Jeunes Officiers, volontaires.

(h) Biche Cléry, maison alliée aux Crève-Cœur.

(i) Autre famille de France.

(k) Maison connue en 1206.

(l) Autre, sur laquelle les renseignemens nous manquent.

(m) Tomba.

(n) Blessures.

(o) Manqua, faillit.

(p) Au peu de gens qui restoient.

(q) Blessés.

(r) S'en retournèrent.

(s) Réchappés.

(t) Dubiez, maison alliée aux Goussier.

Avœuk Jean d'Azincourt(*v*) & Hugues de Hûmières(*x*)
Lies autres estoint venus de Frenche a cheile guière.

Sy e rateindires (*y*) l'ost estians tous déconfits, (*z*)
Moult doeul (*a*) en menières (*b*) luers affins & amys,
Sye pourmires (*c*) tirier de luers trespas vengianche,
Et de lachier perdus cheile maudite engianche.

Ralons(*d*) veir que foesoynt par nouy & (*e*) lies mescroyans:
Lies corps dies Crestiens morts eils aloynt despouilians.
Chetuy dou chievalier sens forche & sens leumière,(*f*)
Emmy (*g*) lies morts estoy gisant desfeur le terre.

Comme on le despouiloy, sy tresmua (*h*) been foert:
Eun archier, le veyant, cry ea : cil ny est mye mort;
Sy ne le faut occhir chey (*i*) le chief de le route,
On le racatera (*k*) been ker (*l*) sens neule doute.

(*v*) Maison alliée à celle de Rubempré.

(*x*) Autre, connue dès 1340.

(*y*) Rejoignirent.

(*z*) En désordre.

(*a*) Dueil.

(*b*) En menèrent, en eurent.

(*c*) Promirent,

(*d*) Retournons voir.

(*e*) Nuit.

(*f*) Sans connaissance.

(*g*) Parmi.

(*h*) Remua.

(*i*) C'est.

(*k*) Rachetera.

(*l*) Bien cher, cherement.

Adonk on le querkia, (*m*) loyey (*n*) en eun mantel, (*o*)
Seur eun keval, (*p*) cil feu mesnéy en eun hamel ; (*q*)
Là ou en visetia (*r*) ses navreures morteiles
Deseur lies quiels ont meit unguens & apareiles.

Li povre chievalier ne avoye neul sentiment,
Pour (*s*) chiou que il avoye perdu par tro de sang :
Moes come josne estoy & de foerte nateure,
On cuidia (*t*) que il polroy warir (*v*) de cheis (*x*) navreures,

Lies sens & le parole ly estians retournéyes,
Cheut feut pour sie douloir (*y*) die se calamitéys.
Que de misiéres las en eun si deur servaige !
Volroy (*z*) been mieus moirir que vivre en esclavaige.

Li moestre (*a*) qui l'avoye a ly pour sen butin,
Ly fesit amittéy (*b*), ly fit besier sie main :
Li chievalier noyoyst (*c*) mye rien de sen lengaige,
Moes veit bien que il ne voloy my ly fœre oustraige.

(*m*) Chargea.
(*n*) Lié.
(*o*) Et enveloppé dans un manteau.
(*p*) Cheval.
(*q*) Hameau.
(*r*) On visita.
(*s*) Parce que.
(*t*) Pensa, crut.
(*v*) Pourroit guérir.
(*x*) Ces.
(*y*) Plaindre, lamenter.
(*z*) Il voudroit.
(*a*) Maître.
(*b*) Amitié.
(*c*) N'entendoit.

Si kiera (*d*) ai gienous mitan (*e*) d'un anniau d'or
Qu'il monſtra qu'on avoye prins deſpouillant ſen corps,
Enclos en eun bourſin, (*f*) avœuk un relikiaire,
Qui ly furent rendeus par pitéy (*g*) ſie miſiére.

Gea (*h*) eil ſie wariſſoy, (*i*) cuidant ſi racatier, (*k*)
Pour deux chens bezians (*l*) d'or, deſpekia meſſagier
A l'oſt des Frenchoys, moes fœſans (*m*) cheu vayaige,
Feut occhis des Creſtiens qui fières (*n*) moult carnaige.

Dies meſcroyans boen nombre eſtant tous déconfis,
Ou parfond de Sourye (*o*) ſen mœſtre adonk ſy enfuys:
Faleut que il ly ſuihit (*p*) en deure ſervitude,
Sen eſclavaige adonk comenchia ly eſtre reude.

A l'oſt dou roy Loys on cuidoy pour chiertain (*q*)
Lie chievalier occhis avœuk been pleus de vint,
Been nobles eſcuyers ſervians ſubs ſie bannière,
Sies affins & vaſſiaux avœuk ſies deux frères.

(*d*) Redemanda.
(*e*) La moitié.
(*f*) Petite bourſe.
(*g*) Par pitié de.
(*h*) Déjà.
(*i*) Guériſſoit.
(*k*) Racheter.
(*l*) Beſant, monnoye des empereurs de Conſtantinople.
(*m*) Faiſant.
(*n*) Firent.
(*o*) La Syrie.
(*p*) Suivit.
(*q*) Sûr, certain.

Lies

Lies premiers messagiers qu'en Frenche or desspékia,
Aportires nouveiles die tous cheys trespassa : (*r*)
Se dame, en l'aprendant (*s*) keut (*t*) en terre pasméye;
Li vieil sire Gierard (*v*) onkes n'eut mye santéye.

Peu apreys morut le vieil sire d'ennuy.
Le dame ot béen voleu morir avœukes ly;
Netesli (*x*) enfenchon, pour qui le povre mère
Toutte desconfortéye, lamentoye sie misère.

Eun frère ou chievalier en Frenche demouréy;
Vouloy dies castellenies (*y*) se fœre adheritiéy (*z*).
Pour tollir le meneur (*a*) de sen droit d'heritaige,
Pour chiou le povre dame enduroye moult outraige.

Lie povre chievalier quy gea estoy mesnéy
Ou poihis de Sourie, en se captivetéy,
Pourmetoy beén toudis sen racapt (*b*) a sen mœstre
Que avoye commenchyéy par eune boesne lettre.

(*r*) Ces morts.
(*s*) L'apprenant.
(*t*) Tomba.
(*v*) Gérard.
(*x*) Si ce n'eût été le jeune enfant.
(*y*) Des chateaux.
(*z*) S'emparer, se rendre héritier.
(*a*) Soustraire le mineur à son droit, le lui enlever.
(*b*) Rachapt.

Moes falloy ſtapendant (*c*) ſervir & beſoingnier,
Lie povre eſclaive, las, ne ſavoye neul meſtier,
Par pitey on lie meit a wardier (*d*) lies ouailles (*e*)
Subs eun premier berkier (*f*) qu'avoye tro de beſtailles.

Lie povre eſclaive, las, (g) en wardiant lies troupiaux,
Clamoy toudis a Dious (*h*) fœre finir ſies maux :
Moes jamoes ne poôit (*i*) oyr neules novelles
De Frenche, & diemouroit ſubmis ous Infidelles.

Gea ſept annéys paſſéys de ſie captivetéy,
Morut ſen mœſtre quy de ly avoye pitéy ;
Vendu feut ou markiéy (*k*) tout enſy que eune beſte;
Et viſitéy tout neud dies piéyes dus qua ſe teſte.

Si feut vendu been kier, (*l*) eſtiant coires (*m*) fœrt & biau,
Deun ſy grand corſiaige (*n*) qu'on n'en voye-mie ſie hault,
Et diſoy t'on de ly qu'eſtoy noble de Frenche
Qui feroy racatéy de nombrieuſe finenche.

(*c*) Cependant.
(*d*) Garder.
(*e*) Moutons.
(*f*) Berger.
(*g*) Hélas!
(*h*) Dieu.
(*i*) Pouvoit.
(*k*) Marché.
(*l*) Bien cher.
(*m*) Encore.
(*n*) Corſage, ſtature.

Sy esqueut (*o*) à eun mœstre foert deur & feurieux,
Qui haihoit(*p*)tous Crestiens, & forchenéy (*q*)contre eux;
Sy ly feit endeurier le pleus reude esclavaige,
Et tout de prime abord ly fesit forche (*r*) oulstraige.

Regnie (*s*) tie lay, tes gens: jou tie desslibreray (*t*);
Teu voy been que tretous eils t'ont abandonnéy;
Lesche (*v*) tie chirconchire, nos propheite resclame, (*x*)
Disoy teil, teu eras terres, pecunes (*y*), & 'eme (*z*).

Toudis le poursuihoy, volant que il reynia
A le loy dies Crestiens, & qu'en Mahom (*a*) cuidia; (*b*)
Pour chiou en eune tour enclos, kerkiey(*c*)de keines, (*d*)
Ly povre esclaive feut mys à deures cadeines. (*e*)

Moes, tandis qu'en Sourye tant de maux enduroye,
Le dame estiou (*f*) en Frenche persicutéye estoye:

(*o*) Echut.
(*p*) Haïssoit.
(*q*) Forcené.
(*r*) Force, beaucoup.
(*s*) Renie, abjure.
(*t*) Délivrerai.
(*v*) Laisse-toi circoncire.
(*x*) Reclame, aye recours.
(*y*) Pecune, pécunia, argent.
(*z*) Femme.
(*a*) Mahomet.
(*b*) Crut.
(*c*) Chargé.
(*d*) Chaînes.
(*e*) Peines, tortures.
(*f*) Aussi.

Sien biau frère voloy embler, maugréy josticie (g)
Lies terres de Créki, fessin (h), & appendiche (i).

Li père de le dame estoy loin demourant
En poihis de Bertaigne, (k) eun seigneur fœrt poissant:
Mœs par tros eslongiéy (l) pour foere le defenche (m)
De sie fieule (n) qui n'avoye preys d'yelle assiestanche. (o)

Si voloy que lie dame print pour sen défensieur
Eun deuxiéme Baron, & foert noble seigneur,
Qui been enamouréy (p) d'ichesle beile dame,
Dies lointemps poursuihoy (q) à l'avoir pour se feme.

Mœs toudis (r) en Sourye li povre esclaive estoyt
Ou coupleit (s) d'eune tour qui n'avoye mie de toict;
Ou le soleis dardoy synon seur lies monteye (t)
Ou (u) assieyé eil estoy le loing de le journéye.

(g) Justice.
(h) Fressin.
(i) Dépendances.
(k) Bretagne.
(l) Eloigné.
(m) Défence.
(n) Sa Fille, peut être Mahaud de Craon.
(o) Assistance, secours.
(p) Amoureux.
(q) Poursuivoit, cherchoit.
(r) Cependant, toujours.
(s) Au plus haut.
(t) Degrez de l'escalier.
(u) Assis.

Eune esculéye (v) de ris, & eune postéye (x) d'ieau,
Eune maneye (y) d'estrain, (z) tous les jours eil avoye :
Dies menotes a sies mains, a sies piéys des entraives,
Par eune lungue (a) keine ou meur tenoye li esclaive.

D'aucuenes fœs sen mœstre voloy que il deschendits, (b)
Pour regnyer se loy sie lie pressoy toudis,
Et le fesoy fessier (c) avœuk eune escourgieye (d)
Jusqu'au sang ruchelier (e) de se char escorcheye.

Durant preys de trois ans feut toudis martiréy, (f)
Sans que peur des tourmens eil voulsy (g) renyey, (h)
Sy ne pooit morir maugréy tant de souffrenche,
Et sy n'esperoy mye riechepvoir (i) alliegienche. (k)

Chiou mau (l) mœstre veant que il ne voloy cangier, (m)
Que jeamœs on ne vency pour lie racatier, (n)

(v) Ecuellée.
(x) Potée deau.
(y) Poignée, plein la main, *manata.*
(z) Paille, chaume, *estramen.*
(a) Longue.
(b) Descendit.
(c) Fouetter.
(d) Lanière, foüet.
(e) Ruisseler, couler.
(f) Tourmenté, martyrisé.
(g) Voulut.
(h) Renier.
(i) Recevoir.
(k) Soulagement.
(l) Mauvais.
(m) Changer.
(n) Racheter.

Dépitéy (*o*) ly disist: diemain sans diférenche,(*p*)
Teu sera estrangléy en me propre presenche.

Lie pove esclaive, adonk se veant condempnéy;
Quy morir desiroy de boenne voulentéy,
Se treveia (*q*) consoléy entendant sie sentenche;
Et que finer alloye se lungue penetenche.

Remontéy a le tour, a gienoux sie gestia,
A Dious, a notre Dame sen aime commendia, (*r*)
Au boen Sainct Nicolay feit estiou se prière,
Puis lassiéy (*s*) s'endormeit, coukiéy (*t*) a plate terre.

Li jour estoy veneu; le soleis sie lievoy, (*v*)
Quant l'esclaive cuida que l'on le reveillyoy,
En eun bos (*x*) sie treuvia, & sies keines rompues:
Sy pensia que il resvoy, ou avoye la berlue.

Sies pieys, sies mains sentiant ni estre pleus attaquiéys, (*y*)
Eil sie dreschia (*z*) tout droict, & sie meit a marchiéys,

(*o*) Plein de dépit, de rage.
(*p*) Retard.
(*q*) Trouva.
(*r*) Recommanda.
(*s*) Las, fatigué.
(*t*) Couché.
(*v*) Levoit.
(*x*) Bois.
(*y*) Attaché, retenu.
(*z*) Dressa.

Tout en brochiant (*a*) libos, cuidant, emmy sien (*b*) somme,
Que desslibrey (*c*) l'avoye queuque pitoyable homme.

Eil pourpensoy (*d*) comment deu poihis fortiroy,
Ne recogniſchant (*e*) mye le bos où il estoy :
Moes en marchiant toudis, eil treuva eune voye ;
Et veit eun bosquillon (*f*) dont eu been moulte geoye.

Li bosquillon cuida veir eun grant revenant,
Qui l'espeutia (*g*) si foert que il s'enfouy tout couriant ;
Sy deskarney (*h*) estoy & tannèy (*i*) de visaige
Que de eun vrey revenant avoy meyne (*k*) & imaige (*l*).

Tout nud fors eun seyhon (*m*) sans menches (*n*) & foert estreyt,
Quy a mittan sies cuiches (*o*) tout ou pleus deschendoy,
Et eune foert lungue barbe, & sie teste tondeue,
Se piau toute noirchie (*p*) estoye treys foert peleue (*q*).

(*a*) Traversant les brousſailles.
(*b*) Son.
(*c*) Délivré.
(*d*) Pensoit, réfléchissoit.
(*e*) Reconnaissant.
(*f*) Homme qui coupe le bois.
(*g*) L'épouvanta.
(*h*) Décharné, maigre.
(*i*) Bazané, noir.
(*k*) Mine.
(*l*) Figure, représentation.
(*m*) Sarot, surtout.
(*n*) Manches.
(*o*) Cuisses.
(*p*) Noircie.
(*q*) Velue.

Apriey li bosquillon coureut & lie rateint, (r)
En langue de Sourye eil kiera (s) sen quemin, (t)
Adonk li bosquillon, cuidant que il feut sauviaige;
Ly disit en Frenchois: giou n'oye (v) mie vos langaige.

Lie povre chievalier ne savoy se il resvoy,
Nie dou li bosquillon paroloy (x) en Frenchois:
Men boen amey, dis my en queils lius chy (y) nous sommes
Giou me treuve perdus, & n'y cognois personnes.

Li forèt de Créky on apyele (z) cheys bos,
Seur lies marches (a) de Flandres, jouxte (b) le Boulenois;
Disit le bosquillon; ha tu par queuque (c) oraige,
Captif en eun navire, deseur (d) mer foest naufraige?

Soudain le fasche (e) en terre, & sies deux bras en crois,
Estendues de sen long, li chievalier clamoys:
O Dious omnipotens deu ciel & de le terre,
Par queu (f) mirauke (g) a t'eu foest finer me misère!

(r) Rejoint, rattrape.
(s) Demanda.
(t) Chemin.
(v) N'entends.
(x) Parloit.
(y) Ici.
(z) Appelle.
(a) Frontières, confins.
(b) Proche.
(c) Quelque.
(d) Dessus, sur.
(e) La face, le visage.
(f) Quel.
(g) Miracle.

De terre rieflevey, (*h*) difit ou bofquillon :
Le vieil fire Giérard eft eil en vie ou non,
Se dame avœuk fen fieus, toutte le mefionnéye (*i*)
Et le frère, font eils vievans & en fantéye ?

Giea piecha (*k*) le vieil fire d'ennuis eft trefpafféy ;
Y a preys de dis ans, & den puis fen diefchey, (*l*)
Balduin (*m*) derain Fieus veult tollir l'hiéritaige,
Et pour chiou a le dame a foeft foerche(*n*) & oulftraige.

Le père de le dame, qui eft eoires (*o*) vivant,
Avœuk fen efneys (*p*) fieus funt veneus effepreifment (*q*)
Pour le foere affentir à nouviau mariaige,
A chele fin de wardier ou meneur (*r*) l'hieritaige.

Sie been le wardera le fire de Renty, (*s*)
Proche affin eil eftoy deu fire de Créky :
Foert poiffant en vaffiaux, en moyens (*t*), & en terre ;
Le dame ne pooit (*u*) miex coifir (*v*), ne mieus foere.

(*h*) Relevé.
(*i*) Sa maifon, fa famille.
(*k*) Depuis longtemps.
(*l*) Décès, mort.
(*m*) Baudouin.
(*n*) Violence.
(*o*) Encore.
(*p*) Fils aîné.
(*q*) Exprès.
(*r*) Mineur, enfant en minorité.
(*s*) Famille d'Artois, tombée dans celle de Croy.
(*t*) Richeffe, revenu.
(*u*) Pouvoir.
(*v*) Choifir.

Le dame par tout (*x*) chiou vea ſe remarier,
Enhuy (*y*) a l'heure de ſexte en le va eſpeuſer: (*z*)
Grant feſte on y ſera ; y a moulte nobleieſſe ;
L'amoſne (*a*) on te donra ; eil ara largieſſe.

Lię chievalier ſuyhit (*b*) le voye tout dus (*c*) quau bout,
Ou ſortir de cheys bos ſie recongnut partout :
Si feut droit au caſtiau, (*d*) avoeuk grand preiſſe, (*e*)
Ou tout caſcuens (*f*) eſtoy en geoyey (*g*) & en lieſſe.

Lies quieſteurs (*h*) qui wardoyent lies tours, jouxte le pont,
Le veiant preys di entrer, ne lie voulières (*i*) poent :
Que kières (*k*) teu cheens ? (*l*) d'ou vien teu ſi ſauvaige ?
Eis teu eun matelot reſcapéy (*m*) di eſclaivaige ?

Gious (*n*) ſouis eun peregrin (*o*) rieſtourney (*p*) d'oaltremer,
Mes ameys, à vos dame ſie me fault paroler,

(*x*) Pour ces raiſons, à cauſe de celà.
(*y*) Aujourdhui.
(*z*) Epouſer.
(*a*) L'aumône, la charité.
(*b*) Suivit.
(*c*) Juſques.
(*d*) Chateau.
(*e*) Avec célérité, vite, à la hâte.
(*f*) Chacun.
(*g*) Joyeux.
(*h*) Le guêteur, la ſentinelle.
(*i*) Voulut.
(*k*) Demandes.
(*l*) Céans, ici.
(*m*) Réchappé.
(*n*) Je ſuis.
(*o*) Pélerin.
(*p*) Revenu.

Difit lie chievalier, chest afoere qui preisse :
Liefchefme (q) allier emprie le dame vos mostreisse.

Nos dame ne peut mie enhuy te paroler :
Chey maftin ou mouftier (s) on le vea marier ;
On eyft (r) à l'atourneyr ; (t) attens le ou paifliaige ;
Ou caftiau ny entrera home fy treis fauviaige.

Eune heure apreys le dame fuyhie (u) de fies parens ;
Atournéye (x) pour lies nopches de biaux acouftremens, (y)
Defchendye feur le pont, par fen fienchéy (z) menéye, (a)
Et aloye ou mouftier pour y eftre efpeufiéye. (b)

Seur le pont l'arreftia li povre chievalier :
Giou vien, me noble dame, dou poïtis d'oultremer
Deu fire de Créky vous annunchier (c) nouveille,
Le queu (d) denpuis (e) dis ans eift en prifon crudeille (f).

(q) Laiffez-moi.
(r) L'églife.
(s) Eft.
(t) L'ajufter, faire fa toilette.
(u) Suivie.
(x) Parée.
(y) Habillemens, ajuftemens.
(z) Fiancé, futur époux.
(a) Conduite.
(b) Epoufée.
(c) Annoncer, apprendre.
(d) Lequel, qui.
(e) Depuis.
(f) Cruelle.

Le dame ne avoye mie neul doubte du trefpas
De fen chier fire quen (*g*) cuidoy mor ou combas
Conter lies mefcroyans, moes d'ufne (*h*) amour fideille
Relicte (*i*) aroye voleu demourier toudis teile.

Sie portant (*k*) riefpondit: vrey ni eft mie vos raports:
En mefnant fe bannière, men baron kehit (*l*) morts;
Sies frères & vint trois efcuyers y reftières (*m*)
Sies queus tous fuères (*n*) occhis fors fept qui fe fauvières (*o*).

Li fire de Créky adonc ne feut occhy,
Reprint lie chievalier, car, dame, te veychy; (*p*)
Ravifieiz (*q*) been chey (*r*) my, maugréy tant de mifière,
Connechez vos mary quy vos avoye fy kière. (*s*)

Geamoes ne cuideroye que teu foys men mary,
Sie teu ne me raconte chiou que il fefift le nouyct
De fen departement, quand dens men lict coukiéye, (*t*)
Gieftoye fi treis (*u*) dolente, & fi defconfortéye.

(*g*) Que l'on.
(*h*) D'une.
(*i*) Veuve.
(*k*) Pourtant, cependant.
(*l*) Tomba.
(*m*) Reftèrent.
(*n*) Furent.
(*o*) Sauvèrent.
(*p*) Voici.
(*q*) Regardez, examinez.
(*r*) C'eft.
(*s*) Chère.
(*t*) Couché.
(*u*) Si fort, tant.

Vos anniau d'efpeufailes (*x*) en deus giou le rompy ;
Vos printes le mitan, l'auter (*y*) giou le wardy ; (*z*)
Dame, le veychy coire de me foy cheu chier gaige
Que geadis (*a*) jou vos aye baillyéye (*b*) en mariaige.

Adonk clamea le dame : vos y eftes men mary ;
Jou vous reicongnoy been men baron fie kiery. (*c*)
Soudein enter fies bras fie giefta tranfportéye ;
Sy efbahie (*d*) eftoye qui ele y reftia pafméye.

Moes en voloy doubtier (*e*), le fire de Renty
Geadis amey affin deu fire de Créky,
Et difoy : ches been ly a fen treys hault corfiaige ;
Moes jou ne le recognoy mie à fen vifiaige.

Le père de le dame leyhant (*f*) been ravifiéy (*g*)
Difit: jou men remembre (*h*) chey ly moes foert cangiéy (*i*).

(*x*) Epoufailles.
(*y*) L autre.
(*z*) Gardai.
(*a*) Jadis.
(*b*) Donné.
(*c*) Chéri.
(*d*) Étonné.
(*e*) Douter.
(*f*) L'ayant.
(*g*) Confidéré, fixé.
(*h*) Je me le rappelle.
(*i*) Changé.

Quant eil ſiera veſtu & been lavey gieſteime (*k*)
Que tout caſcuen le recongnichera (*l*) de meiſme.

Quant lies ſens de le dame fuèreseun pou rapeuryèye, (*m*)
Devers ſen fieus meneur y elle s'ye(*n*)eiſt reſtournèye,
Diſiant : veiez, (*o*) voichy vos ſeigneur & vos père,
Veniey (*p*) le ſaluter (*q*) a deus genious en terre.

Li ſirè print ſen fieus, en ſies bras le preiſſoye;
Le joeſne demiziel (*r*) foert bel enſain (*s*) eſtoye,
Et diſoy : chey dont vous que me kière (*t*) dame mère
Plouroye, diſant : tout eiſt perdu avœuk vos père.

Stapendant tout caſcuens ſur le pont eſtampis, (*u*)
Dames & cavaliers, treſtous been haheuris ; (*x*)

(*k*) J'eſtime, je penſe.
(*l*) Reconnaitra.
(*m*) Repoſés.
(*n*) S'eſt.
(*o*) Regardez.
(*p*) Venez.
(*q*) Saluer, faire la ré-vérence.
(*r*) Damoiſeau, jeune-homme.
(*s*) Enfant.
(*t*) Chère, chérie.
(*u*) Debout.
(*x*) Surpris, étonné.

Tous cascuens voloy veir & paroler ou sire,
A riespundre (*y*) à trestous sy ne pooit seufire.

Deus cingnes (*z*) sur le pont s'esbastoynt (*a*) deseur liau ;
Et de leurs becqs tiroint eune moityé d'anniau
Treis luisant deun rouby (*b*) ; le dame l'eyhant veue
Criea : cheys le mitan de men anniau perdue.

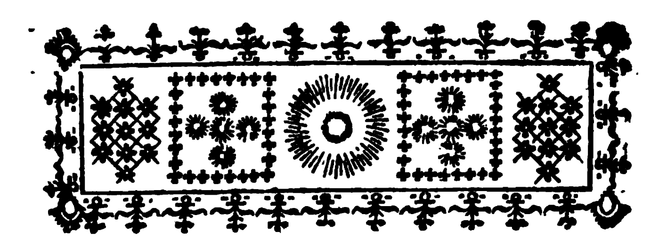
Seur les cingnes eun questieux deu pont en liau sautia;
Leurs print cheile moitié d'anniau, & la portia
Ou sire quy avoye l'auter mitan bailliéye
Pour sie recognisanche (*c*) a sie preime (*d*) abordéye (*e*)

On reboutia (*f*) ensemble cheys deus moytiés d'anniau
Qui avoynt engraviéy (*g*) dedens eun escritiau,
Deu nom deu sire avœuk chely dichele dame
Que il ly auroit donney en l'epeusiant (*h*) se feme.

(*y*) Répondre.
(*z*) Cygnes.
(*a*) S'égayoient.
(*b*) Rubis.
(*c*) Sa reconnaissance, se faire reconnaitre.
(*d*) Première.
(*e*) Arrivée.
(*f*) Remit.
(*g*) Gravé.
(*h*) L'épousant.

cette première province prétend que ses poétes ont dévancé les Troubadours, & leur ont servi de modèles ; les graces, l'harmonie & la légereté du jargon Provençal peuvent avoir fait oublier la naïveté du langage Picard ; le midi, en fait de poésie, aura toujours la prééminence sur le nord ; les vers se plaisent aux lieux où naissent les fleurs, où sourit un beau ciel ; voilà pour quelle raison la Grece semble avoir été formée par la nature pour être le séjour de prédilection des Muses : il ne falloit rien moins que la verge de fer du despotisme & la servitude la plus stupide pour détruire un si précieux avantage : encore les malheureux Grecs d'aujourd'hui ont-ils de la peine à ne pas se ressouvenir qu'Homère, Anacréon, &c. sont nés parmi eux ; ils charment leur esclavage par des idées poétiques, & font des vers que les jeunes filles chantent.

FIN DU TOME PREMIER.



COMPLAINTES

DU

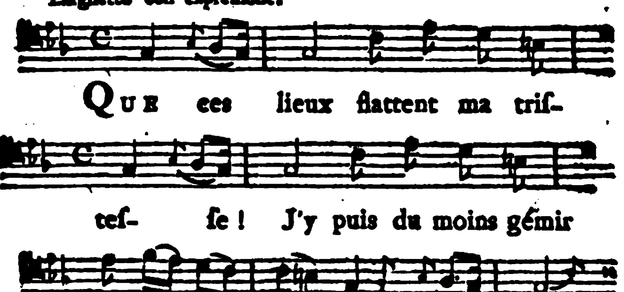
SIRE DE CREQUI.



Première Complainte.

Musique de M. le Boucher Ducrosco.

Larghetto con espressione.




que le Ciel me laiſ- ſe, Et
qui ſou- lage un cœur trop a-gi-
té: Dans les horreurs de la cap-ti-vi-
té, Le ſou- ve- nir d'u- ne
pu- re ten- dreſ- ſe, Fait en-
cor ma fé- li- ci- té. Le ſou- ve-
nir d'u- ne pu- re ten- dreſ- ſe,
Fait en- cor ma fé- li- ci- té.

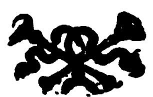




SECONDE ET DERNIÈRE COMPLAINTE.

Musique de la Romance D'ALIX & D'ALEXIS, *de M.* DE MONCRIFF.





TABLE

DU TOME PREMIER.





